



**DE L'USAGE  
DU QUINQUINA**

**DANS**

**LES FIÈVRES RÉMITTENTES.**

---

N. B. CE Mémoire fait partie , & complète le Tome III des Œuvres médicales de l'Auteur.

Le Volume I. contient 1<sup>o</sup>. un Mémoire sur le vice scrofuleux , couronné par la *Société Royale de Médecine de Paris* ; 2<sup>o</sup>. un Mémoire sur le carreau , couronné par la *Faculté de Médecine de Paris* ; 3<sup>o</sup>. un Mémoire sur l'ictère des nouveaux nés , couronné par la même *Faculté*.

Le Volume II. contient seulement un traité des convulsions dans l'enfance , couronné par la *Faculté de Médecine de Paris* , & par le *Cercle des Philadelphes du Cap Français* , érigé depuis en *Société Royale des Sciences & Arts*.

Le Volume III. contient 1<sup>o</sup>. un Mémoire sur les effets des émanations marécageuses sur l'économie vivante , couronné par la *Société Royale de Médecine de Paris* ; 2<sup>o</sup>. le Mémoire que nous publions aujourd'hui.

Le Volume IV. contiendra un traité complet sur la phthisie pulmonaire , couronné par la *Société Royale de Médecine de Paris*. ( Cet Ouvrage va être mis sous presse ).

Chaque Mémoire se vend séparément , & chaque Volume porte un Titre général , indépendant des Titres particuliers , en faveur de ceux qui voudront réunir les divers Ouvrages de l'Auteur.

30.717  
1

# DE L'USAGE DU QUINQUINA

DANS

LES FIÈVRES RÉMITTENTES:

MÉMOIRE qui a remporté, en 1785, au jugement de la Société Royale de Médecine de Paris, le premier prix sur la question proposée en ces termes :

*Déterminer quels sont les avantages & les dangers du Quinquina, administré dans le traitement des différentes espèces de fièvres rémittentes.*

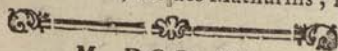
PAR M. BAUMES,

Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, agrégé au Collège des Médecins de Nîmes; Médecin de l'Hospice de Charité de la même Ville; associé Régnicole de la Société Royale de Médecine de Paris; Associé National de la Société Royale des Sciences & Arts du Cap Français; de l'Académie Royale des Sciences, Belles-Lettres & arts de Dijon, de la Société Royale des Sciences de Montpellier, &c., &c.



A PARIS,

Chez { THÉOPHILE BARROIS, Quai des Augustins,  
MECQUIGNON, rue des Cordeliers,  
CROULLEBOIS, rue des Mathurins, N<sup>o</sup>. 32, Lib.



M. DCC. XC.

Sous le privilège de la Société Royale de Médecine de Paris



SCD Lyon 1

*Inepti est artemque ignorantis , audito  
mox febris nomine , nullo prorsus ad ma-  
teriem febrilem respectu habito , largas  
corticis doses ingerere.*

*STOLL , ratio medendi , P. I , pag. 89.*

A L A  
SOCIÉTÉ ROYALE  
D E  
M É D E C I N E  
D E  
P A R I S ,

*Comme un hommage  
qui lui est bien véritablement dû,  
pour ses utiles & honorables travaux ;*

&

*qui lui est offert , avec respect ;  
par l'Auteur :*

BAUMES ,

*Associé Régnicole de la Société Royale  
de Médecine.*

1790.

A L A  
SOCIÉTÉ ROYALE  
DE  
MÉDECINE

DE  
P A R I S

Comme un hommage  
qui lui est dû et qui lui est dû  
pour ses mérites & ses services

qui lui est offert, avec respect,  
par l'auteur :

P A R I S

Membre titulaire de la Société Royale  
de Médecine





# M É M O I R E

*S U R L'U S A G E*

## D U Q U I N Q U I N A

*D A N S L E S F I È V R E S R É M I T T E N T E S .*

§. I.



A matière médicale offre peu de remèdes dont la réputation égale celle du quinquina : cette écorce exotique , une des principales richesses de l'autre hémisphère , qu'une divinité bienfaisante fait végéter au quatrième degré de latitude australe , ainsi que du côté boréal sous une parallèle correspondante. Il est , en effet , peu de maladies qu'on n'ait tenté de détruire avec cette substance , dont les succès ont été d'autant plus marqués , que son application a été plus judicieuse. Mais notre objet est-il de présenter le tableau des infirmités humaines , contre lesquelles le quinquina est un remède plus ou

moins assuré? Devons-nous, par le rapprochement des faits, épurer l'histoire de ce médicament, confirmer ou détruire les propriétés qui lui sont attribuées, et de l'ensemble de nos recherches, produire un ouvrage lumineux et solide? Ce travail, au-dessus peut-être de nos forces, n'entre pas dans le plan que nous nous sommes tracés. Qu'il nous suffise ici, pour chercher la solution d'un problème intéressant, donné par la Société Royale, *de déterminer quels sont les avantages et les dangers du quinquina dans le traitement des différentes espèces de fièvres rémittentes.*

Quelque spécifique que soit le quinquina de la cause matérielle (§. XV.) des fièvres rémittentes, l'observation a démontré que ses bons ou ses mauvais effets dépendoient de la légitimité de l'indication. Pour la développer, il faut considérer les fièvres rémittentes sous leurs divers rapports. Il faut fixer leur caractère, et lier en un corps de doctrine les principaux détails qu'on a donnés sur ces maladies.

II. Si riche dans la partie dogmatique, la Médecine ancienne n'offre que des contradictions et des obscurités dans la nomenclature des fièvres rémittentes, ce genre de maladie si étendu (1),

---

(1) Suivant le Docteur Millard, toutes les fièvres,

si commun dans tous les pays, dans toutes les saisons, sous toutes sortes d'intempéries. Elle ne distingua d'abord les fièvres qu'en continues et en intermittentes, voulant qu'une marche intense et uniforme, une persévérance égale et vigoureuse, jusqu'à l'entière cessation du mal et la fixité des terminaisons dans une suite de paroxismes, marquassent leurs différences générales. Mais tous les cas ne s'accordant point avec cet arrangement systématique, elle se contenta ensuite de restreindre ou d'étendre les significations d'intermittence et de continuité : voulant qu'une fièvre fut principalement et uniquement dans la classe des continues, lorsqu'elle ne changeoit point de nature jusqu'à son jugement critique, et qu'une fièvre ne sortît pas du genre intermittent, quand même elle ne cesseroit point à la terminaison de la fièvre, ou qu'elle souffriroit des changemens remarquables en chaque accès, soit dans le temps du commencement, soit dans celui de l'augmentation, de la vigueur ou du déclin.

---

excepté les éphémères & les fièvres inflammatoires, sont du genre des rémittentes, & ne diffèrent entr'elles que par le degré d'intensité. M. *Lieutaud* a de même avancé que la fièvre continue, qui, selon l'idée des Anciens, n'a ni rémission, ni exacerbation, n'existe à la rigueur que dans les livres.

Ainsi les fièvres réellement rémittentes étoient assimilées à raison d'une analogie dans la marche, aux fièvres foncièrement intermittentes. Une nouvelle classification les rapporta au genre continu, et ce genre fut divisé en fièvres synoques et fièvres synèques : les synoques comprenant les maladies où l'ardeur de la fièvre n'a aucune intermission, et la dénomination de synèque étant affectée à toutes celles qui, n'ayant pas d'apyrexie réelle, ont cependant deux périodes très-manifestes, l'un de recrudescence ou de vigueur de la fièvre, l'autre de rémission ou de très-grande réduction respective de tous les mouvemens fébriles.

Cette division n'étoit point équivoque; mais les Latins qui crurent faire mieux en donnant aux noms grecs, ceux de leur idiome, rendirent synoque (1) par continue, et synèque par continue, et renversèrent ainsi la vraie étymologie du mot, ou du moins le sens qu'il falloit donner à la chose. Aussi, frappé par cette

---

(1) C'est par une suite de l'anarchie qui règne dans la division des fièvres, que *Eller* a classé, parmi les synoques, les continues rémittentes; que *Waldschmitt* dit que les synoques de son climat ne sont pas communément continentes, mais continues rémittentes, & que *M. Grant* appelle synoque non putride, la véritable fièvre rémittente du printemps.

contradiction, *Morton* voulut appeler continues, les fièvres qui le sont réellement, c'est-à-dire, celles qui n'éprouvent aucun changement considérable et dépendant de la nature de la fièvre, et assigna le terme de continentes, aux fièvres qui ne font pas paroître une exacte régularité jusqu'à leur terminaison, à celles dont l'ardeur de la fièvre a des exacerbations et des rémissions, c'est-à-dire, qu'elle est sujette à diminuer dans un temps et à redoubler dans un autre; en un mot, à celles dont les changemens périodiques sont de l'essence même de la maladie.

Qui croiroit que la vanité des Nomenclateurs eût eu quelque chose de plus à désirer? Ce fut elle qui fit appeler paroxismales, par *Avicenne*; continues périodiques, par *Sennert*; proportionnées, par *Torti*; rémittentes, par *Huxam* et *Pringle*; continuees par quelques-uns; exacerbantes ou fièvres avec redoublement, par les Pathologistes: les maladies aiguës, appelées génériquement continentes, par *Morton*; continues, par les Scholastiques; Synèques, par l'École d'*Hippocrate*. Est-ce à raison de cette discordance, que le plus grand nombre des Auteurs, faisant des genres particuliers de certains symptômes qui ne font qu'exprimer différens états de la fièvre (1),

---

(1) *M. Clarck* considérant la diversité qui règne dans les

ont préféré la dénomination de putride, de bilieuse, pour traiter véritablement des fièvres rémittentes ?

III. Heureusement que ces titres arbitraires ne changent rien au fond de l'objet, et qu'on est à peu près d'accord pour appeler rémittentes la fièvre, qui, sans cesser un moment depuis le commencement jusqu'à la fin, est divisée

fièvres, & blâmant la trop grande multitude des classes qu'on a établies nous dit que, malgré son application à étudier, pendant plusieurs années, les symptômes & la nature des fièvres en divers climats, il n'a jamais pu reconnoître ce grand nombre de différentes fièvres que les Auteurs admettent ; & il est convaincu que quoiqu'il y ait des variétés qui tiennent à la constitution & au climat, il n'en est pas moins vrai que par-tout la fièvre est essentiellement la même ; qu'il n'y en a qu'un seul genre, qui ne comprend que trois espèces ; savoir, la fièvre intermittente, la rémittente & la continue. La division qui établit des fièvres inflammatoires, des fièvres nerveuses, des fièvres putrides, est vicieuse, parce qu'en examinant de près ces genres supposés, on voit qu'ils ne font qu'exprimer différens états de la fièvre, & que les symptômes qui les caractérisent, accompagnent également les fièvres intermittentes, les rémittentes & les continues ; ainsi, quelque attention que ces états de fièvres méritent dans la pratique, comme ils se rencontrent également dans les fièvres intermittentes, rémittentes & continues, on ne doit pas les regarder comme des objets d'une différence générique.

par des périodes très-courts, et qui se succèdent régulièrement ; chaque période étant composé d'un temps d'orage, pendant lequel le malade agité, souffrant, est dans un état, dont les symptômes nouveaux qui se présentent, augmentent assez rapidement jusqu'à un certain point, et décroissent ensuite d'une manière presque aussi subite, pour disparoître en tout ou en partie : c'est ce qu'on appelle exacerbation, redoublement, paroxisme ou reprise ; et d'un temps de calme, pendant lequel le malade, beaucoup mieux, éprouve une diminution sensible dans les accidens, et reste ainsi dans un état fébrile jusqu'à l'invasion d'un autre paroxisme : c'est ce qu'on appelle rémission ; de sorte que pour avoir une définition exacte de la fièvre rémittente, il faut la tirer de sa marche aiguë et soutenue, que coupe une série plus ou moins périodique d'exacerbations ressemblantes, quoique distinctes et formées par des symptômes, qui, dans leur courte durée, émanent de la nature même de la maladie, et ne correspondent point à des causes manifestes.

La fièvre rémittente paroît donc être une fièvre d'une espèce particulière, faisant la nuance entre la fièvre continue et la fièvre intermittente. Comparée avec la fièvre continue, elle peut paroître intermittente, et comparée réciproque-

ment avec la fièvre intermittente, elle peut paroître continue. Aussi, n'est-il point étonnant que les anciens Médecins, qui souscrivoient pour appeler continues rémittentes, les maladies marquées par une régulière alternative de paroxismes et de rémissions, l'apyrexie n'étant jamais parfaite, les qualifiassent tantôt simplement de continues, et d'autres fois d'intermittentes, suivant que les fièvres qu'ils décrivoient, s'étoient plus rapprochées des unes que des autres; et que les modernes qui ont vu tant de rapports entre les fièvres intermittentes et les rémittentes, aient regardé ces deux fièvres comme formant deux ordres très-voisins l'un de l'autre, au point même que quelques-uns les ont confondues et n'en ont fait qu'une seule classe. Nous nous expliquerons ailleurs (§. XV.) sur cette analogie.

IV. Nous le ferons encore remarquer. Pour qu'une fièvre soit réellement de l'ordre rémittent, il ne suffit pas qu'elle ait des augmentations et des diminutions relatives des mouvemens fébriles; il faut encore que la succession des paroxismes et des rémissions soit à peu près (1)

---

(1) Nous disons à peu près, parce que, dans plusieurs cas de fièvres rémittentes, soit bénignes, soit malignes, les paroxismes dévancent d'environ deux heures; mais comme cet avancement est régulier, notre proposition n'est pas démentie.



périodique ; il faut que l'invasion du paroxisme arrive sans cause étrangère , et que la rémission soit spontanée (1). Sans ces conditions essentielles , toutes les fièvres seroient rémittentes , parce qu'il n'y en a presque point qui soient véritablement *homotones*. Il n'y a point de fièvre qui ne varie , quant à son intensité ; il n'y en a point dans laquelle les médicamens un peu forts , même les boissons et les alimens qu'on donne aux malades , ne leur occasionnent des variations remarquables dans le mouvement fébrile. On sait d'ailleurs que , dans les fièvres du type le plus continu , les symptômes augmentent d'intensité tous les soirs , comme le pouls chez les personnes saines : phénomène constant qu'on doit moins attribuer à la nature de la fièvre , qu'à l'action de l'air , qui , pendant ce temps , accélère , dans tous les individus , le mouvement du pouls d'une manière plus ou moins sensible. Ces raisons et quelques autres

---

(1) Dans une fièvre continue , mille circonstances , telles que le bouillon , le mouvement , &c. , procurent des chaleurs passagères , connues sous le nom de bouffées , comme d'autres circonstances , telles que les évacuations procurées par les purgatifs , par les saignées , font des rémissions ; aussi *Lautter* demande-t-il , pour soupçonner une fièvre rémittente , qu'il y ait une grande rémission sans cause assignable.

semblables, obligent en conséquence de circonscrire la dénomination de rémittentes, aux fièvres dont le caractère est bien marqué par une alternative de reprises et de rémissions, dépendante de la nature même de la fièvre. Et pour trouver une marque plus distinctive encore de ce genre rémittent, oubliant le rapport que les reprises ont entr'elles, eu égard à leur totalité, à leur durée, ou aux symptômes qui caractérisent leurs différens temps, parce que ces temps se confondent dans quelques circonstances, nous la prendrons cette marque plus distinctive dans l'observation de la rapidité de la marche du paroxisme. Ainsi, quelle que soit une fièvre rémittente, c'est toujours avec une espèce de mouvement accéléré, que la maladie s'avance vers son plus haut degré, et s'en éloigne ensuite. De sorte qu'une exacerbation de fièvre rémittente, sera toujours reconnoissable, en combinant le changement de l'état du malade de bien en mal, et de mal en bien, avec la briéveté du temps, dans lequel ce changement s'est opéré. C'est une idée que nous devons à MM. *Voullone* et *Senac*.

Tels sont les indices que nous croyons caractéristiques des fièvres rémittentes. Un paroxisme et une rémission en constituent le période, et ce période suit en général la marche que nous allons décrire.

V. Le paroxisme se prépare, et la révolution qui doit le produire, s'annonce, du moins pour l'ordinaire, par des signes qui dénotent la dépravation des sucs, l'embarras des entrailles, tels qu'un sommeil lourd, fatigant ou interrompu, une bouche sale au réveil, une douleur ou simplement une pesanteur de tête, des yeux pesans et rouges ou abattus, de la tristesse, du dégoût, des nausées, une chaleur incommode qui se fait sentir principalement à la paume des mains, et à la plante des pieds, etc. L'orage est près du terme où il doit éclater, et les phénomènes qui l'indiquent sont ceux qui caractérisent la foiblesse, le spasme, la congestion du sang dans les parties internes, un refoulement général de la circonférence vers le centre. On se plaint de mal-aise et d'un sentiment de forte lassitude, qui est causé par la tension spasmodique de toute l'habitude du corps, et notamment du système musculaire: tension que le malade tâche de diminuer en se repliant en divers sens, et fléchissant toutes les articulations, pour relâcher, le plus qu'il est possible, les parties tendues. Dans ce même temps, il y a une envie de dormir presque insurmontable; les ongles sont pâles et livides, le bout du nez et l'extrémité des doigts sont froids; la respiration est gênée, et particulièrement l'inspiration est pénible: aussi les bâillemens

B

et les pandiculations (1) deviennent-ils fréquens. Le malade est encore pénétré par intervalles d'une sensation extérieure de froid, et ressent des douleurs obtuses, qui ne viennent que de la tension des muscles. Son pouls est d'abord lent, il devient ensuite fréquent, mais il reste encore quelque temps petit, et ne se développe que par la succession des révolutions organiques. Le pouls n'est d'abord lent qu'à cause de la surcharge du sang dans le cœur et les gros vaisseaux; mais le sang agit sur le cœur comme un *stimulus*, et y excite des contractions plus fréquentes et plus promptes.

Le spasme parvient au comble, et le tremblement universel en est le signal. Le frisson commence par les parties les plus éloignées du cœur. Il se propage peu à peu jusqu'à ce qu'il ait gagné les parties internes, et le malade éprouve alors pendant quelque temps des bouffées alternatives de froid aigu (2) et de chaud

---

(1) Tout le monde connoît la théorie du bâillement qui n'est qu'une double inspiration. Quant à celle des pandiculations; en élevant le bras, on fixe l'attache des muscles grand pectoral & grand dorsal; & par ce moyen, ils peuvent, dans leurs contractions, élever les côtes avec plus de facilité, et aider l'inspiration.

(2) Sans doute que ce sentiment de froid tient beaucoup à la force du spasme, & d'autres causes, que ce

obscur ; pendant le froid , il tremble , et ses mâchoires se heurtent ; pendant le chaud obscur , il est assoupi et dans un sous-délire. D'ailleurs il est pâle et défiguré ; il a une petite toux sèche , une soif assez forte , accompagnée d'une bouche sèche , pâteuse ou amère , et des envies fréquentes d'uriner ; en outre , la respiration est plus ou moins gênée ; il y a des nausées , le pouls est petit , fréquent et serré , la tête fait mal ; les sujets très-irritables et très-nerveux , éprouvent des mouvemens convulsifs ; quelques-uns tombent dans le délire ; les urines tenues et pâles , sont quelquefois troubles ; et cette variété vient du plus ou du moins de spasme dont sont affectées les voies urinaires.

Tant que dure le premier temps du paroxisme ou celui du froid , les malades sont très-impatiens , parce qu'ils sont perpétuellement dans le spasme , et que la nature lutte péniblement contre des causes d'une destruction imminente ; et cet état dure plus ou moins , selon la violence de la maladie , la disposition du sujet et quelques autres circonstances particulières. Mais il diminue insensiblement ; les frissons , les tremblemens et les mouvemens convulsifs , deviennent

---

n'est pas ici le lieu d'expliquer ; mais pour en rendre raison , on n'a pas assez considéré jusqu'à quel point y cooperoit la faculté frigorigique du principe de la vie.

plus rares ; les secousses que produit le froid intérieur , s'éloignent de plus en plus. On remarque alors dans le pouls des alternatives de concentration et de développement ; de petites bouffées de chaleur coupent par intervalles le sentiment de froid ; les vomissemens surviennent ou sont plus abondans , s'ils ont déjà eu lieu ; quelques malades tombent en syncope. Le froid cesse , une chaleur douce et générale lui succède , et le pouls se relève. Plus de nausées , de vomissemens , d'ischurie , du moins c'est l'ordinaire ; car il n'est pas si rare qu'on le pense , que le frisson cesse , sans que les symptômes propres à cet état se dissipent aussitôt ; de sorte que les malades , quoique dans le chaud , ont des nausées , des vomissemens , la respiration courte et gênée , le pouls petit et serré pendant quelque temps.

Affaissé sous le poids des couvertures , le malade demande d'en être délivré ; il se découvre , cherche le froid. Son visage s'anime et rougit ; l'haleine est brûlante , les yeux sont étincelans ; la peau est très-sèche et chaude ; la soif devient plus urgente ; la respiration , quoique moins gênée , est plus fréquente ; le pouls est plein , fort , égal et précipité ; le battement des artères , mais surtout celui des temporales et des carotides , se fait sentir vivement ; la tête fait mal , et quelquefois

le délire et même le transport se mettent de la partie. Les douleurs du dos, des lombes, des articulations, les maux de tête, tous les symptômes, en un mot, vont, pendant un certain temps, en augmentant, et se soutiennent ensuite dans un état de balancement; les malades s'aperçoivent bientôt des alternatives de diminution et de retour à cet état d'équilibre. Mais les accidens déclinent, tombent; la peau est tour-à-tour chaude, sèche et brûlante, ou chaude, tempérée et humide; enfin, elle s'assouplit peu à peu et s'humecte; les urines qui avoient été difficiles ou même arrêtées, commencent à couler aisément et en abondance; de rouges et enflammées, elles deviennent épaisses et sédimenteuses; dans certains cas, le sédiment ressemble à de la brique pilée; la moiteur se déclare, et le paroxisme qui avoit d'abord présenté les indices d'une maladie grave, finit ou par la sueur, ou par des selles bilieuses, quelquefois par l'une et l'autre de ces évacuations.

Les malades se trouvent assez bien après ce paroxisme. Il y en a même qui, pendant la rémission, se trouvent assez dispos, pour croire qu'ils n'ont essuyé qu'un accès de fièvre intermittente; cependant le pouls reste sensiblement fébrile; la bouche est sale, ou l'haleine fétide; la peau n'est point douce, et sa chaleur n'est

point naturelle ; le regard n'est pas net , et tous se plaignent de brisemens , d'anorexie ; ils ont une disposition habituelle au frisson , etc. Le second paroxysme revient avec plus de violence ; le premier temps étant en général moins marqué ; et on en peut dire autant de toutes les autres exacerbations , dont l'intensité paroît augmenter d'une reprise à l'autre , jusqu'à ce que la fièvre soit parvenue à son état , pour décroître ensuite presque dans les mêmes proportions , que les paroxysmes avoient augmentés , le premier temps devenant de nouveau plus lucide.

VI. Ce tableau du période d'une fièvre rémittente , ne diffère que par des nuances , par quelques épiphénomènes de plus ou de moins , lorsque la maladie est bénigne. Mais l'addition de la malignité , présente ce période sous une autre face. Car , une maladie n'est véritablement maligne , que lorsque le système général des forces du principe vital se trouve affoibli par une vraie résolution des forces de tous les organes , qu'ont produites les causes primitives de cette maladie en portant le plus grand désordre dans la succession des fonctions (1) ; aussi , dès le commencement de ces fièvres , les forces

---

(1) Voy. *M. Barthez* , nouv. élém. de la science de l'homme , tom. 1 , pag. 255.



animales sont ordinairement abattues, de même que les forces vitales; le pouls est habituellement mou et foible, presque toujours petit et enfoncé, souvent inégal; les accidens qui s'y développent, ne répondent pas toujours au degré de la fièvre. Les nausées, les vomissemens opiniâtres (1), avec cardialgie et anxiété, le cours de ventre séreux, bilieux très-liquide, le gonflement du visage, la surdité, l'assoupissement, les douleurs profondes et cruelles, le délire, plutôt sourd que furieux, l'affection léthargique, la difficulté de respirer, le météorisme

---

(1) On donneroit, selon nous, une idée fautive ou limitée de la malignité; si, pour désigner son caractère pathognomonique, on ne la faisoit résider dans les affections fortes & durables du principe vital: affections exprimées, ou par une foule d'épiphénomènes très-graves, qui dérangent prodigieusement, & d'une manière dangereuse, la marche de la maladie, ou par l'abattement des forces & la foiblesse du pouls, qui ne permettent pas de compter sur les ressources de la nature. Nous disons *durables*, c'est-à-dire, qu'il faut une persévérance marquée dans l'un de ces deux états, parce qu'il y a dans les fièvres une infinité d'affections passagères très-alarmanantes, qui se dissipant aisément, ne doivent pas être mises au rang des accidens qui constituent les fièvres malignes. (*C'est ce que j'ai établi dans un Mémoire sur les fièvres malignes, qui a remporté l'accessit au jugement de l'Académie de Dijon, & que je publierai bientôt*).

du bas ventre , l'incertitude des mouvemens , l'égarément des sensations , et en général , le trouble de toutes les fonctions dépendantes du système nerveux , surviennent très-ordinairement , quoique le pouls demeure petit , enfoncé , mou , foible ; il est cependant quelques épidémies où le mouvement du pouls est assez violent.

A ces signes non équivoques , on ne méconnoît point la malignité d'une fièvre rémittente. La maladie n'est point déclarée , que les malades affaîssés , tristes , mornes , se plaignent de vertiges , de menaces de défaillance et de tous les symptômes , portés à un plus haut degré , qui précèdent le paroxisme d'une fièvre bénigne. L'exacerbation commence , et les malades , qui sont pris tout à coup d'un froid considérable dans toute l'habitude du corps , avec des douleurs plus ou moins grandes , qui semblent partir de l'épine du dos , ont un pouls presque oblitéré , qui ne se fait remarquer que par des vibrations confuses , par un frémissement accéléré qui émeut à peine le tact : les sujets immobiles et gelés se plaignent de spasmes , de pesanteur , de tiraillement dans les premières voies ; le vomissement qui s'annonce bientôt , est le plus souvent de la bile verte , etc. A l'intensité de ce froid , succède une vive chaleur , beaucoup d'agitation ; le pouls s'élève lentement , et lors

même qu'il est le plus développé, il est plus ou moins foible, mou, petit, inégal, à moins que l'influence du tempérament ou de l'épidémie ne rende le pouls plein, haut, accéléré, inégal dans le rithme et dans la force des vibrations, ou dur et tendu. Tous ont des symptômes proportionnés à cet état d'accablement et de perversité : symptômes qui varient d'après le caractère épidémique ; leur peau dure et sèche, brûlée d'une ardeur âcre et mordicante beaucoup plus forte que dans les fièvres continues, n'entre en sueur que douze ou quinze heures après. Cette exacerbation terminée, les malades sont abattus, languissans, avec une impression de chaleur et de feu dans la bouche ; leur pouls est concentré, petit, inégal, guère plus vite que dans l'état de santé ; et quelquefois ce pouls ressemble parfaitement, ou même est plus rare que le pouls naturel ; les malades rendent des matières séreuses, vertes, bilieuses, férides, etc.

Le nouveau paroxisme se manifeste avec plus de violence ; le froid en est plus profond, plus durable, et les autres symptômes sont à proportion. Les épiphénomènes s'accroissent, s'aggravent, et à la quatrième, cinquième ou sixième exacerbation, la rémittence est déjà obscure, ou le type continu ; funeste dégéné-

ration annoncée sur-tout par la limpidité des urines, de troubles qu'elles étoient auparavant, et par la disparition de leur sédiment terreux qu'on avoit trouvé sur la fin des premières reprises.

VII. Comme on le pense bien, tous les symptômes énoncés dans le diagnostic général (§. V et VI.) d'un période de fièvre rémittente, ne sont ni constans, ni essentiels. Ceux qui le sont et qui appartiennent foncièrement au paroxysme, peuvent être réduits dans les trois temps qui le divisent; 1°. au froid, au frisson, ou à un état spasmodique violent, pendant lesquels le pouls est petit, concentré et fréquent, pour ce qui concerne le premier temps; 2°. à la chaleur, à l'agitation dont le développement du pouls est inséparable, pour ce qui regarde le second; 3°. au relâchement général qui amène la rémission de la fièvre et de ses accidens avec quelques excrétiens critiques, pour ce qui est du dernier. Faut-il encore, pour que cette marche naturelle ait lieu, que la maladie ne soit point anormale, illégitime? Et combien de fièvres dont le type est obscur et la marche irrégulière, dans lesquelles le premier temps est très-court ou foiblement prononcé, ou même absolument insensible, tandis qu'on n'aperçoit qu'une diminution momentanée des

accidens du troisième, que le retour du premier absorbe en quelque sorte. Une pareille confusion, propre seulement aux fièvres très-graves et à exacerbations subintrantes, nous fait sentir plus que jamais, combien le diagnostic seroit difficile à saisir, si l'on oublioit les indices caractéristiques que nous avons assignés (§. III et IV.) aux fièvres rémittentes : caractères évidens, et qu'on trouve également dans les maladies équivoques comme dans les plus compliquées.

VIII. Quant à la rémission, quoiqu'elle se fasse reconnoître à la diminution et à la chute des symptômes propres aux paroxismes, on pourroit quelquefois la confondre avec l'intermission, si, pour prononcer, on ne vouloit s'appuyer que sur le rithme du pouls. Mais, c'est moins quelquefois sa fréquence qui constitue l'état fébrile, que la collection de plusieurs symptômes qui indiquent la lésion des fonctions. En effet, il est de toute notoriété que ceux qui ne veulent juger de l'existence de la fièvre que par la fréquence du pouls, sont exposés à confondre, avec les intermittentes, plusieurs cas de fièvres rémittentes malignes, pendant la rémission desquelles le pouls est naturel, ou même plus rare que celui-ci : rithme, qui même quelquefois, au lieu de paroître pendant la rémission,

ne se fait apercevoir qu'au plus haut degré du paroxisme. Mais quels sont les praticiens qui s'en laissent imposer par ces indices de malignité? Ils savent que la gravité des symptômes ne s'estime pas en raison de l'appareil menaçant ou de la manière orageuse avec laquelle une maladie s'annonce; au contraire, que plus il y a d'abattement, de foiblesse du côté des forces vitales, comparées aux forces musculaires, plus les symptômes sont graves, dangereux et malins; et qu'au défaut des indices fournis par la fréquence du pouls, on a, pour juger de l'existence de la fièvre, la prostration des forces, les anxiétés, une lésion notable dans les organes de la tête et les précœurs, la gêne de la respiration, une diminution des sécrétions marquée par la soif, la sécheresse de toute l'habitude du corps, les urines rares et rouges, etc.

IX. Si ces assertions (§. VIII) sont fondées, on se voit obligé de restreindre considérablement la classe des fièvres intermittentes malignes, pour augmenter à leurs dépens celle des fièvres rémittentes. En observant avec attention ces sortes de fièvres intermittentes malignes, on trouve effectivement qu'elles n'ont aucun intervalle lucide, dans lequel la force du pouls, respectivement à la force des membres, soit la même que dans l'état de santé, ou, si le pouls est

le même, quant à la fréquence, que celui d'un sujet sain, la foiblesse des membres est plus grande que dans les intervalles des vraies fièvres intermittentes. Telle étoit l'opinion de *Sauvages* : aussi ce Professeur célèbre renvoyoit-il les fièvres malignes qui ont l'apparence des intermittentes, aux fièvres putrides, malignes, aux tierces, aux quartes continues, c'est-à-dire, aux vraies fièvres rémittentes. Mais *Hippocrate* est le père de cette doctrine. On sait que cet illustre Observateur a déclaré absolument exemptes de péril, toute espèce de fièvre intermittente.

X. Quoiqu'il en soit, nous n'irons pas plus loin sans remarquer que la lucidité du période, (§. V) formant une marque générique d'une fièvre rémittente; que la lucidité des trois temps (§. VII) qui constituent une exacerbation, exprimant la marche naturelle de la maladie; enfin, que la lucidité du premier de ces temps, annonçant la légitimité du type rémittent, c'est d'après ces principes qu'on peut établir trois ordres de fièvres rémittentes. Le premier comprend toutes les fièvres dont chaque paroxysme débute par le frisson; le second renferme toutes celles dont les reprises commencent ou par un refroidissement de tout le corps, ou par un simple refroidissement des extrémités et du nez, ou par une toux sèche et plus ou moins vive; le troi-

sième rassemble toutes celles dont les exacerbations n'ont, dans leurs premiers temps, ni frisson ni froid, ni refroidissement partiel, et ne sont remarquables que par la recrudescence de la fièvre, par une augmentation de chaleur âcre et des autres accidens fébriles qui décroissent, après être montés à leur plus haut période; observant toute fois que la première ou les deux premières exacerbations des fièvres comprises dans le second et le troisième ordre, commencent par un frisson qui est ordinairement considérable; et que si le premier temps des autres redoublemens est en général insensible ou peu marqué, le dernier temps est bien lucide: car, tant que la fièvre n'est pas dénaturée, la sueur ou des urines très-chargées terminent toutes les reprises. Les fièvres du premier ordre sont les plus légitimes; et dans le fait, on pourroit, en quelque sorte, les considérer comme de véritables intermittentes, que leurs accès prolongés font paroître continues. Celles du second ordre le sont beaucoup moins, et semblent constituer les vraies rémittentes; mais celles du troisième sont obscures, illégitimes, et rentrent, pour ainsi dire, dans la classe des fièvres du type continu. Cependant, comme dans les fièvres de ces deux ordres, le premier ou les premiers paroxismes débutent par le frisson, et que la fin des reprises est forte-



ment prononcée, leur droit à la famille des vraies rémittentes doit être conservé, plus sans doute en vertu de leur périodicité, qu'à cause du précepte de *Galien*, qui dit que les fièvres qui s'annoncent par des frissons, doivent être comptées au nombre de celles qui sont sujettes à des retours réguliers.

XI. Tant que les symptômes qui se développent dans les exacerbations, se bornent à une augmentation de la fièvre et des incommodités qui ont coutume de l'accompagner, telles que le mal de tête, les inquiétudes, la chaleur, la soif, peu de sommeil, la fréquence de la respiration, et que le pouls se maintient développé, la fièvre rémittente est d'une nature simple et bénigne; elle l'est moins lorsque le paroxysme amène du délire, un peu d'oppression, une toux incommode, un météorisme modéré; mais sa nature est grave lorsqu'il survient dans les reprises, soit des foiblesses, des syncopes, soit un délire frénétique, ou une affection soporeuse, apoplectique, ou des mouvemens convulsifs, ou un météorisme excessif, ou les symptômes de la pleuresie, de la péripneumonie, de l'hépatite, de la dyssenterie, d'une inflammation de bas-ventre, etc., et que le pouls devient petit, mou, inégal: signe affecté au plus grand nombre des fièvres graves ou malignes.

XII. On ne peut se méprendre sur la valeur des symptômes de la pleurésie, de l'hépatite, etc. (§. XI.) Ils sont un produit de la fièvre rémittente, parce qu'ils lui sont évidemment subordonnés; la fièvre s'est d'abord manifestée sans eux; ils n'ont paru qu'au second, au troisième paroxisme, et même plus tard; ils ne laissent aucune trace ou du moins qu'une trace très-obscuré, pendant la rémission, pour sévir avec autant de vigueur et même plus d'intensité dans l'exacerbation suivante: la fièvre est donc alors véritablement rémittente, et peut seulement recevoir l'épithète de pleurétique, d'hépatique, comme pour désigner ceux des accidens qui sont les plus remarquables. Au contraire, si les symptômes énoncés étoient prédominants dès le commencement de la maladie, c'est-à-dire, qu'ils parussent avant ou en même temps que la fièvre, et continuassent avec vigueur pendant la rémission, ils constitueroient une maladie compliquée, dans laquelle la fièvre rémittente seroit subordonnée, ou tout au plus marcheroit de pair avec la pleurésie, l'hépatite, etc. Dans le premier cas, la fièvre est l'accident principal, et tout au plus les épiphénomènes tendent à prendre le dessus; dans le second, c'est la maladie qui mérite la première considération, et la fièvre peut tendre à dominer sur elle: distinction importante et qu'il

ne

ne faut jamais perdre de vue. Malheur aux malades, si, par une funeste erreur, on prend les symptômes pour la maladie essentielle, et les reprises, pour les recrudescences d'une fièvre continue.

On ne s'attend pas sans doute que nous présentions ici le tableau des fièvres rémittentes péripneumoniques, hépatiques, soporeuses, etc. Ce travail seroit d'autant plus superflu, qu'en réunissant les signes (§. V et VII) de la fièvre rémittente, et ceux de la maladie qui en est un produit, on aura le diagnostic de la fièvre rémittente dont il s'agit. Consignons cependant ici les principaux traits d'une fièvre rémittente pleuropéripneumonique, qui fut la fièvre épidémique de la constitution pendant l'automne de 1782, tant parce que ces fièvres étant plus communes, il convient de leur consacrer quelques détails, que pour donner un exemple qui nous dispense de produire des tableaux de fièvre hépatique, soporeuse, dysentérique, etc.

XIII. Depuis plusieurs années, les fièvres intermittentes et rémittentes sont et plus communes dans ce pays, et beaucoup plus fâcheuses. Elles forment l'épidémie la plus générale et la plus longue qu'on ait observé depuis bien du temps. En 1780, cette constitution (§. XLI.)

C

s'étant renforcée, les malades furent très-nombreux; et ayant reçu quelques modifications en 1782, l'épidémie changea de face, et ne nous présenta plus qu'une fièvre rémittente pleuropé-ripneumonique.

Les malades offroient les avant-coureurs d'une fièvre putride et bilieuse; et après trois, quatre, six jours d'incubation, plus ou moins, ils étoient attaqués de la première exacerbation, semblable en tout à un paroxisme ordinaire (§. V.) de fièvre rémittente, qui ne se termineroit que par une crise très-incomplète. Ici les fébricitans ne suoient que de la poitrine, du cou, de la tête, le reste du corps étant sec et chaud. Pendant cette première rémission, la respiration étoit plus gênée et plus fréquente que de coutume; la langue se couvroit d'une crasse jaunâtre; les déjections étoient fétides, bilieuses; la peau conservoit une chaleur âcre, etc.; et le second jour étoit occupé par une autre reprise beaucoup plus foible que celle du jour précédent; son premier temps étoit obscur, et la respiration moins libre, après qu'elle étoit terminée. A l'exacerbation du troisième jour, aussi forte que celle du premier, le frisson très-bien marqué étoit court et suivi d'une toux sèche et urgente; la poitrine faisoit mal, et ordinairement il s'établissoit un point

douloureux ; l'oppression augmentoit , étoit considérable pendant la chaleur , et le malade crachoit une humeur séreuse et sanguinolente ; quelquefois le sang sortoit presque pur , d'autres fois il étoit confondu dans une espèce de gélée d'un blanc jaunâtre. Il n'étoit plus question de ces accidens pendant la rémission , et les indices de cacochylie putride-bilieuse (§. XXXI. XXXII.) dominoient à leur tour. La quatrième reprise , correspondant à la seconde , étoit exempte des symptômes de la pleuropéritneumonie , à moins que la maladie ne fût d'une fâcheuse espèce. Dans ce cas , cette quatrième exacerbation devenoit aussi considérable que la troisième ; et si l'on ne s'y opposoit pas , ou si les remèdes étoient infructueux , le produit de la fièvre dominoit bientôt sur elle. Dans les cas ordinaires et les plus communs , les symptômes pleuropéritneumoniques qui se déclaroient à la troisième , à la cinquième ou à la septième exacerbation , c'est-à-dire , à peu près dans l'état de la fièvre , n'avoient lieu que dans les grands paroxismes des jours impairs. Mais si la maladie étoit mal traitée , elle suivoit la marche propre à celle qui , de sa nature , étoit très-grave ; et quoique les accidens de la pleuropéritneumonie devinssent dominans , il se faisoit à chaque reprise une nouvelle congestion d'humeurs dans le poumon , qui causoit bien-

tôt des lésions irremédiables et mortelles. La mort n'étoit retardée ou prévenue que par une abondante expectoration dans la rémission suivante. A mesure que la maladie prenoit une mauvaise tournure, la langue se séchoit et noircissoit; les exacerbations n'étoient remarquables que par la recrudescence des symptômes de la pleuropéritonéumonie et de la fièvre; le ventre se météoroisoit; il survenoit une diarrhée très-putride, et les malades mouroient avec cette multitude d'épiphénomènes qui accompagnent ordinairement une maladie mortelle.

Telle fut la marche de notre épidémie. *Sarcocoe* (1), qui a vu ce genre de maladie, rapporte l'histoire d'une fièvre presque semblable, dans laquelle le caractère rémittent étoit très-bien marqué, au commencement de la maladie, par un frissonnement qui annonçoit fort clairement les reprises; mais lorsque les paroxismes devenoient plus confus, relativement à leur invasion, on n'observoit plus ce frissonnement qui reparoissoit ensuite sur le déclin de la maladie, lorsque le type devenoit plus distinct. Un accident remarquable de cette épidémie, c'est qu'à chaque exacerbation, le poumon se chargeoit d'un amas d'humeurs qui devoient être expectorées dans la rémission suivante. Quelquefois, dans l'état de la

---

(1) *Istoria ragionata de mali osservati in Napoli, &c.*

maladie , les poumons étoient si affoiblis , si enorgés par la congestion réitérée de ce viscère , que le malade couroit les plus grands risques , si les remèdes n'agissoient très-vîte.

XIV. Jusqu'ici nous n'avons examiné notre sujet , que d'une manière plus ou moins générale. Un ouvrage tel que le nôtre admet-il d'autre plan ? Cependant nous devons faire plus : nous devons , dans nos détails ultérieurs , considérer les fièvres rémittentes sous un aspect plus particulier ; et pour tout embrasser , nous parlerons d'abord de leurs causes , du type qu'elles affectent , du génie qui les distingue , enfin des complications qui les dénaturent.

XV. Et d'abord , quant à leurs causes , avec le désir si naturel et peut-être bien pardonnable à l'homme , de deviner le secret de la nature dans la production des causes premières des maladies , on ne tarda pas à s'apercevoir qu'il existe deux espèces de miasmes (1) , ayant chacun des qualités et des effets propres , différens les uns des autres ; les premiers constituant une classe de miasmes éminemment contagieux , soit par leur nature extrêmement subtile , soit par la disposition qu'ils acquièrent dans le corps de l'animal ,

---

(1) Voyez Mémoires sur les fièvres & sur la contagion , traduits du Docteur Lind , par M. Fouquet , pag. 252.

émanent du corps des hommes ou des animaux (principalement lorsqu'ils sont atteints de maladies fiévreuses), ou de leurs cadavres. Leur nature nous est inconnue; et ce n'est que par conjecture qu'on pourroit la faire consister dans le gaz hydrogène (air inflammable) très-pur, combiné avec une portion d'ammoniaque (alkali volatil), et d'huile très-subtile et pénétrante: produits constans des substances animales, livrées au mouvement de putréfaction qui les décompose; et leurs résultats, lorsque ces miasmes affectent les corps vivans, sont d'occasionner des fièvres putrides malignes, d'un type foncièrement continu. Les histoires épidémiques donnent la solution et la preuve de cet énoncé; et il n'est pas de notre objet de nous y arrêter davantage.

Les miasmes de la seconde espèce sont ceux que la chaleur du soleil, dans les climats chauds, élève, en certaines saisons, des lacs ou étangs, des marais ou terrains marécageux, et autres (1)

---

(1) Par les expériences faites avec l'air nitreux, pour marquer les différens degrés de salubrité de l'air qu'on respire, il est démontré que le plus salubre n'est point altéré par un sol de rochers, de pierre, de sable, de craye, d'argille; & que sur un fleuve, sur une rivière & même sur la mer, loin du rivage, il est dans un haut degré de salubrité pendant les vents du nord-



dont la surface est comme dissoute et pétrie par des pluies ou des inondations. On peut ranger encore dans cette classe quelques exhalaisons nuisibles de la terre. Leur nature ne nous est pas

---

ouest & ouest, & pendant les pluies à grosses ondées. La terre grasse végétale l'altère très-foiblement. La fange des marais, quand elle est très-sèche, ou quand elle est couverte d'une eau abondante, quoique tranquille, ne l'altère pas du tout : ainsi, si l'air qui passe sur des marais couverts d'eau, est vicié, c'est moins par des exhalaisons délétères, que par l'humidité dont il se surcharge. Les excréments des animaux, quand ils sont frais, ne l'altère pas ; il est au contraire vicié sur un terrain gras, quand la sécheresse est trop forte & trop constante. La terre qui s'entr'ouvre, fournit alors des miasmes qui, venant de l'intérieur, sont plus grossiers, plus nuisibles que l'air de la campagne, même à une légère distance, dans la proportion de 62 à 57. Les immondices des rues l'altèrent comme 60 à 50, si elles sont humides, & plus légèrement quand elles sont sèches. Mais rien n'altère l'air d'une manière plus forte & plus sensible, que la fange des marais quand elle est légèrement humectée & que l'air est chaud : cette altération est comme 62 à 34, & rien n'est si pernicieux que l'air qui entoure ces marais, quand ils commencent à sécher, ou quand il pleut en petite quantité sur des terrains gras, quand ils sont légèrement humectés après une longue sécheresse. Les végétaux pourris, dégradent l'air autant que les animaux putréfiés : fatal effet des miasmes qui s'en élèvent, rendent l'air méphitique, & lui donnent une qualité pestilentielle. (Note de M. Burel

mieux dévoilée ; mais quelques aperçus chimiques nous permettent d'augurer que leurs élémens consistent dans une combinaison du gaz hydrogène, du gaz acide carbonique ( air méphitique ), et du gaz azotique ( air phlogistiqué ), joints peut-être avec une portion de gaz ammoniacal ( air alalin ) (1) : débris abondans de la putréfaction végétale et marécageuse (2) ; et leurs produits constans se réduisent à la génération des fièvres

dans le 2 vol. du journ. de Méd. militaire pag. 131. Elle répond aux assertions du Docteur *Alexander*, qui a disculpé l'air des marais avec des fausses conclusions, tirées d'expériences vraies).

(1) Voyez notre Mémoire sur les effets de l'air marécageux sur l'économie vivante, pag. 14, 53 & suiv.

(2) M. de *Fourcroy* a fait des expériences très-lumineuses sur le gaz hydrogène des marais. Cet habile Chimiste a vu que les fonds des eaux, où pourrissent beaucoup de matières végétales, fournissent un gaz peu inflammable & mêlé de beaucoup de gaz acide carbonique, que les marais & toutes les eaux stagnantes qui nourrissent beaucoup d'insectes, & au fond desquelles leurs cadavres pourrissent, donnent le gaz le plus inflammable, parce qu'il contient une moindre portion de gaz acide carbonique. M. de *Fourcroy* a recueilli de certaines eaux un gaz qui, au lieu de s'alumer, éteint au contraire la flamme, parce qu'une surabondance de gaz acide carbonique rendoit le gaz incombustible. Nous nous abstenons d'offrir les conjectures qui pourroient émaner de ces faits appliqués à l'étiologie des fièvres intermittentes & rémittentes.

intermittentes et rémittentes, d'autant plus graves, putrides, malignes et compliquées, que les matières fermentescibles des marais sont plus abondantes, et tendent plus à la putréfaction végétale-animale, que le miasme aérien virulent; que ces matières constituent, est plus copieux et plus concentré; enfin, que les circonstances qui accompagnent son absorption, son développement dans les corps qui le reçoivent, sont plus aggravantes ou plus propices. On sait qu'en général un miasme est d'autant plus nuisible, qu'il trouve dans l'air et dans les animaux sur lesquels il se répand plus de chaleur et d'humidité pour sa germination.

Nous ne chercherons pas à prouver que l'effet du levain marécageux est de produire déterminément des fièvres de nature rémittente ou intermittente. Depuis long-temps les bons observateurs ont confirmé la vérité de cette proposition; qu'il nous suffise d'en tirer deux conséquences. La première c'est que la cause matérielle de ces fièvres étant identique, les fièvres rémittentes n'ont lieu que parce que le levain des intermittentes est doué d'une plus grande activité, soit par des circonstances inconnues et propres au levain, soit par des puissances occasionnelles qui influent autant sur la virulence du levain que sur les dispositions de ceux

qui le reçoivent. Et comment nous refuserions-nous à admettre cette identité de levain des fièvres intermittentes et rémittentes, ou du moins à voir dans cette assertion une certitude présomptive ; 1°. lorsque mille exemples nous démontrent que l'évaporation d'un marais produit dans les années et les saisons excessivement chaudes et humides, dans des sujets mal-sains, et très-disposés, des fièvres rémittentes, malignes, pétéchiiales, pestilentielles, tandis que, dans la température moins corruptive d'une autre année, d'une autre saison, d'une autre contrée, dans des individus plus sains, moins disposés, elle ne produit que des fièvres intermittentes et rémittentes plus ou moins simples et facheuses ; 2°. lorsque nous savons que les épidémies de fièvres rémittentes sont précédées par des fièvres intermittentes, ou que celles-ci sont contemporaines des autres ; 3°. que dans les cas où ces circonstances n'ont pas lieu, on trouve, ou que la constitution n'est pas légitime et que l'intempérie est extrême, ou que la saison des fièvres printannières est trop avancée, ou que la saison des fièvres automnales ne l'est point assez : car suivant une expérience constante, le froid rend intermittentes les fièvres dont le type étoit rémittent, tandis que la chaleur rend rémittentes les fièvres dont le type étoit inter-

missent , ou les fait bientôt aboutir à une crise complète ; 4°. enfin , lorsque nous ne pouvons ignorer que , dans le cours d'une épidémie , les fièvres intermittentes simples et ordinaires prennent indistinctement le caractère des tierces , des doubles tierces , des quartses , enfin des continues rémittentes , non seulement dans les différens individus , mais successivement dans les mêmes ; lorsque nous ne pouvons ignorer que les fièvres rémittentes commencent souvent par être intermittentes , et finissent plus souvent encore , lorsqu'elles ont paru sous la forme de rémittentes , par se décomposer et se résoudre en intermittentes ; phénomène qui , ce semble , seroit constant , si , d'une part , le levain n'étoit pas trop actif pour laisser une apyrexie entre les exacerbations , et si , de l'autre , la crise de la fièvre rémittente étoit assez imparfaite pour laisser après elle de quoi fournir aux accès d'une fièvre intermittente.

Quant à notre seconde conséquence , si le levain des fièvres intermittentes et rémittentes est de même nature , et que les modifications et l'activité de ce levain fasse toute la différence dans la formation des fièvres rémittentes , il suit que ces maladies doivent en général être accompagnées d'accidens graves , parce qu'il est de l'essence d'une maladie dégé-

née, d'avoir une marche plus destructive, ou d'une cause morbifique renforcée, d'avoir des effets plus meurtriers. Aussi s'est-on convaincu que la marche continue rémittente est affectée au plus grand nombre des fièvres malignes (1); et a-t-on vérifié que, dès que les exacerbations d'une fièvre, qui, ayant débuté sous le type d'intermittente, tierce ou double tierce, s'est changée en rémittente, perdent l'indice assuré (le frisson au commencement des paroxismes) du type intermittent, de telles fièvres sont d'un mauvais présage et qu'elles développent très-communément les symptômes les plus dangereux (2).

Ainsi l'analogie qui se trouve entre l'ordre des fièvres intermittentes et celui des fièvres rémittentes, devient de plus en plus manifeste. *De Sauvages* fait remarquer, comme un trait saillant de cette analogie, que les fièvres continues du premier ordre n'ont qu'un seul redoublement, lequel arrive dans le second stade de la maladie, au lieu que dans les rémittentes, les paroxismes reviennent en tout temps; savoir: au commencement, dans l'accroissement, l'état et le déclin, ce qui leur est com-

---

(1) Voy. *de Haen*, ratio medendi, tom. IX, pag. 6.

(2) Voy. *le Roi*, du progn. pag. 69, aph. 317.

mun avec les accès des fièvres intermittentes. Mais le type des exacerbations donne encore plus de force à cette analogie ; il peut être rapporté à quelques accès des intermittentes , soit tierces , quartes ou quotidiennes , simples ou composées.

XVI. On appelle quotidienne, la fièvre dont les exacerbations régulières paroissent tous les jours. Elle a quelqu'analogie avec la double tierce (§. XXI.) et la triple quarte (§. XXIII.); mais toutes ces maladies ont des nuances remarquables qui expriment leurs caractères respectifs. Arrêtons nous à ceux de la fièvre quotidienne qu'on sait avoir été appelée par les auteurs grecs du nom d'amphimérine.

Cette maladie , dont il semble que les humeurs crues , muqueuses , la pituite en un mot , si l'on veut parler avec les anciens , soient la cause secondaire , puisqu'elle attaque de préférence les enfans , les tempéramens pituiteux , les complexions humorales , qu'elle règne surtout à la fin de l'hiver , dans les saisons froides et humides , dans les temps pluvieux , se distingue dans les premiers temps du paroxisme , par le froid qui n'est simplement que horrifique (1) et qui commence au bout de quelques-

---

(1) L'horror , l'horreur , ou le frisson à la peau , dit

unes des extrémités , comme au bout du nez ou au bout des doigts , sans saisir à la fois toutes les parties du corps ; dans le second temps par la chaleur qui est halitueuse , & dont l'obscure âcreté n'est sensible qu'après une assez longue application de la main sur la peau ; dans le troisième temps , par l'absence des sueurs remplacées par des déjections muqueuses ou chargées de glaires. Ces signes sont essentiels à la fièvre quotidienne , et ils répondent assez exactement aux épiphénomènes qui l'accompagnent. En effet , on voit que , dans le premier temps , les malades se plaignent d'un sentiment de froid gravatif ; leur pouls , qui n'a ni ordre ni régularité , est très-petit ; la langue n'est pas sèche ; il n'y a point d'altération ; et les vomissemens qui surviennent , évacuent des matières pituiteuses. Lorsque la chaleur se développe elle ne le fait que par gradation bien ménagée ,

---

*Galien* , de *symptomatum causis* , est une maladie qui consiste dans un mouvement inégal , ou une concussion générale de la peau , ainsi que le *rigor* , la rigueur ou le frisson proprement dit , dans une agitation inégale de tout le corps ; mais ces deux affections sont distinguées en ce que l'*horror* est un mouvement léger , & le *rigor* un mouvement grand & violent ; d'où nous devons inférer que l'*horror* n'est autre chose qu'un *rigor* léger , un état moyen entre le *rigor* & le refroidissement.



monte pas bien haut , n'oblige pas le malade à chercher le frais , à se découvrir , ne rend pas son haleine brûlante , sa respiration grande et fréquente ; elle n'allume pas la soif ; et le pouls qu'on observe est presque concentré , et semble ne s'élever qu'avec peine ; dans ce même temps le corps est lourd , il y a beaucoup de propension au sommeil , la bouche est humide ; à la suite du paroxysme , les urines sont , ou blanches et tenues , ou épaisses et troubles , ou rougeâtres ; les déjections sont crues et pituiteuses ; pendant la rémission le visage est pâle , comme bouffi , les précœurs sont élevés au-dessus de l'état naturel ; la plupart des malades les ont enflés et tendus sans douleur. Telle est la marche naturelle de la période d'une fièvre quotidienne. Les reprises commencent vers le soir ou sur le matin ; elles sont longues , souvent subintrantes ; s'il survient du délire , c'est un délire morne. On a vu cependant une fièvre quotidienne accompagnée d'une cécité périodique , pendant laquelle l'imagination s'exaltoit considérablement , et causoit une loquacité continue (1).

On s'est convaincu que les fièvres épidémiques de ce type , ordinairement déterminées par

---

(1) Voy. les additions franconiques à la Médecine par M. Scheidemantel.

une intempérie froide et humide , une constitution variable , sont de la classe des fièvres jentes , nerveuses. Les fièvres malignes proprement dites, maladies presque toujours sporadiques , ont aussi ce type de quotidiennes , lorsqu'elles sont de la classe des rémittentes.

XVII. Sous le nom de tierce , on désigne la fièvre dont toutes les reprises ne viennent jamais sans laisser un jour d'intervalle entre elles; et quoique ce type soit assez pathognomonique pour donner un caractère à cette maladie , elle a cependant quelques indices propres à la faire reconnoître; on lui trouve ceux qui suivent.

Dans le premier temps du paroxisme , le froid est rigoureux , et ce sentiment qu'il fait éprouver , est celui qui paroîtroit comme piquer et percer le corps ; dans le second temps , la chaleur qui se développe rapidement , est grande , sèche et âcre d'abord au toucher ; dans le troisième temps , le relâchement est général , les sueurs et les moiteurs sont universellement répandues ; et à leur défaut , il y a des selles bilieuses , des urines jaunâtres. Aussi les accidens qui marchent du pair avec de pareils symptômes , présentent une exacerbation de fièvre tierce sous un aspect orageux. D'abord le pouls est petit , foible , tardif et rare , ou sa lenteur approche

approche beaucoup de l'état naturel , mais il devient dans peu , petit , accéléré , fréquent et régulier ; la matiere du vomissement est jaune ou verte , très - amère. Le frisson est à peine fini , que le chaud acquiert pour ainsi dire dans l'instant sa plus grande intensité. Cette chaleur également répandue , imprime à la main qui touche le malade une sensation piquante , mais en laissant quelque temps la main sur la peau , cette sensation s'affoiblit , parce que cette chaleur n'est pas celle de la putridité. Le pouls , plus ou moins fort , est toujours bien réglé ; la soif est vive et les malades ont sur-tout envie de boire froid ; la langue et le corps sont très-secs vers l'apogée , & quand la soif commence à s'éteindre par la boisson , il s'élève de la peau des malades beaucoup de vapeurs chaudes qui annoncent que la sueur est prochaine ; après quoi le ventre se détend , les malades vont à la garde-robe ou vomissent librement de la bile , et l'urine paroît bilieuse. Pendant la rémission la bouche est chargée d'un limon jaune et épais & l'urine d'un rouge foncé pendant la chaleur continue à être safranée ; et l'on a observé que la nuit qui suit le paroxisme est assez bonne , mais que celle qui le précède est agitée , coupée par de fréquens réveils , et toujours les malades se réveillent avec un sentiment de pe-

D

santeur , la langue plus chargée et plus sale ; la bouche plus mauvaise et une chaleur plus marquée que le jour d'anparavant.

Ceux qui sont d'un tempérament bilieux , et dans la vigueur de l'âge , sont les plus disposés à cette fièvre , sur-tout quand les veilles , la diète et les travaux ont précédé ; lorsque les malades ont été exposés aux chaleurs de l'été , qu'ils ont beaucoup fatigué , ou éprouvé de l'inquiétude et de la tension dans l'esprit. Les anciens pensoient que quand ces causes avoient un plus grand degré d'activité , elles produisoient plutôt la fièvre ardente. La fièvre tierce règne plus communément sur la fin du printemps , en été , au commencement de l'automne , et l'on croit que ses paroxismes commencent entre neuf et onze heures du matin : observation qui ne peut être vraie que relativement au premier redoublement qui commence la maladie. Tout indique donc qu'elle est secondairement occasionnée par des humeurs bilieuses , ou du moins qu'elle produit , plus qu'aucune autre , une dégénération bilieuse des humeurs , et que le foie est toujours ou le foyer du mal , ou le point de direction des humeurs morbifiques. Les redoublemens en tierce , dit M. *Menuret* (1),

---

(1) Recueil d'obf. de Méd. des hôpit. milit. tom. II , pag. 184.

annoncent une sorte d'influence du foie ; ce qui le confirme, c'est que, dans ces maladies, l'hypocondre droit est prominent ou tendu, dur ou douloureux ; la jaunisse en est un symptôme ordinaire.

Ce diagnostic affecté à la vraie tierce, varie à quelques égards, quand cette fièvre est illégitime ou irrégulière et fautive, dans le sens de quelques auteurs. La tierce illégitime, maladie le plus souvent épidémique en automne, commence par un frisson qui est plus léger et plus court que dans la régulière ; mais la chaleur qui succède à cet état est beaucoup plus vive et plus longue : la langue est sèche, la tête fort douloureuse, les sueurs sont très-modiques, et elles soulagent peu les malades. Les paroxismes se répondent rarement, ils sont très-prolongés et les rémissions courtes et accompagnées de mal-aise et de plusieurs autres symptômes plus ou moins sérieux. Cette fièvre peut passer comme l'effet d'une disposition à plusieurs maladies humorales, graves, et entre autres aux fièvres putrides.

Les paroxismes de la fièvre tierce, quelle qu'elle soit, durent de douze à vingt-quatre heures. Lorsqu'ils s'étendent plus loin, c'est-à-dire de trente-six à quarante-huit heures, la maladie reçoit le nom de tierce prolongée, et

suivant *Celse* et ses partisans , de fièvre hémitritée. Cette dénomination de *Celse* est puisée dans les anciens qui appelloient indistinctement hémitritées , toutes les fièvres qui marchoient en tierce , et dans un sens plus général , tritéophyes. Toutes ces maladies ont la marche la plus aiguë , et leur caractère est très-malin lorsqu'elles règnent ou sont occasionnées par des intempéries chaudes et sèches , ou des constitutions austrines.

XVIII. Sa fièvre quarte nommée tétartophie ; observée par *Lautter* , et que nous avons vue ici parmi les maladies de l'automne 1784 , est celle qui donne un paroxisme tous les quatre jours inclusivement , laissant un intervalle de deux jours de rémission. Cette diversité de type annonce encore une diversité dans la marche des symptômes. En effet , le froid qui constitue le premier temps n'est ni horifique ni rigoureux , et les malades se plaignent d'une lassitude dans les os , et d'avoir en même temps les chairs coutuses , pilées , froissées. Ce froid est long et les malades craignent de ne jamais se réchauffer ; le pouls est foible , tardif , et tellement rare , qu'il ne ressemble à aucune autre affection ; on diroit que , dans le fort du froid , l'artère est comme liée , attachée et retirée dans l'intérieur des chairs , sans pouvoir s'élever. La

chaleur qui forme le second temps est de plus ou moins de durée, et n'est pas à beaucoup près aussi vive que dans la tierce, ni le pouls autant développé. Le dernier temps est souvent très-long, les crises qui le terminent sont médiocres et les urines plus crues que dans les autres rémittentes.

Une automne d'une température froide, sèche et inégale, produit pour l'ordinaire ces maladies qui attaquent ceux qui ont passé la vigueur de leur jeunesse, et dans lesquelles l'hypochondre gauche paroît plus ou moins affecté: ce qui donne quelques probabilités à l'opinion des anciens, qui croyoient que ces fièvres étoient causées par une humeur atrabilieuse.

XIX. Tels sont les types et les caractères qui différencient les trois espèces majeures des fièvres. Mais l'assimilation, la conjugaison de plusieurs espèces constituent d'autres variétés. Quand la nature n'est point trop dérangée, elle unit ensemble les fièvres d'un caractère et d'un type analogue; ainsi se forment les doubles quotidiennes, les doubles tierces, les doubles quartes, les triples quartes, les doubles tierces doublées, les triples tierces triplées; mais la nature est quelquefois plus accablée, et dès-lors, en se réunissant, les fièvres d'espèce différente présentent deux ordres de mouvemens distincts, qui

indiquent assez la surcomposition de la maladie. Dans cette classe sont les hémitritées et les continues rémittentes; car nous affectons ce dernier nom aux fièvres composées d'une fièvre véritablement continue et d'une fièvre réellement rémittente.

XX. La double quotidienne a deux paroxismes en vingt-quatre heures, ordinairement d'inégale intensité, d'inégale durée; et lorsque ce type a lieu, il est bien rare que la fièvre ne soit pas subintrante. On la distingue de la double tierce doublée (§XXIV) et de la triple quarte triplée, parce que les paroxismes ont tous les jours la même longueur, la même violence qu'on avoit remarquée dans les exacerbations de la veille.

XXI. Dans la double tierce, qui forme une maladie très-commune, on trouve, comme dans la quotidienne, un paroxisme chaque jour; mais outre que les symptômes de ces deux fièvres sont différens, il y a encore de particulier que les reprises sont inégales; la première répond exactement à la troisième, et la quatrième est en tout analogue à la seconde. Ces deux exacerbations, qui, presque toujours, occupent chacune un jour, peuvent tomber dans le même jour, tandis que le lendemain est accordé en entier à la rémission. Autrement la double tierce n'a rien dans ses symptômes, qui la fasse diffé-



rencier de la tierce, à la nausée près, qui est plus commune dans celle-ci pendant le frisson. Il est encore très-certain que la double tierce a souvent plus de rapport avec la tierce illégitime qu'avec la régulière.

XXII. La double quarte donne en trois jours deux exacerbations qui peuvent se ranger de deux manières. Par exemple, le lundi et le mardi ont chacun une exacerbation, le mercredi est jour de rémission, le jeudi et le vendredi sont des jours paroxystiques et la reprise du lundi répond à celle du jeudi, tandis que celle du vendredi ressemble à celle du mardi. Cette maladie est, dit-on, très-commune en Hollande. Nous avons vu la double quarte sous un autre type. Le lundi avoit une exacerbation, le mardi étoit jour de rémission, et le mercredi avoit un paroxisme qui ne ressembloit pas à celui du lundi; mais le jeudi donnoit cette exacerbation analogue à celle du lundi, le vendredi étoit encore jour de rémission et le samedi donnoit une reprise égale à celle du mercredi. Les deux reprises peuvent arriver le même jour.

XXIII. La triple quarte a lieu lorsque, chaque jour étant occupé par une exacerbation d'inégale force et d'inégale longueur, la première répond à celle du quatrième jour, la seconde à celle du cinquième jour, et la troisième à celle du sixième

jour, ou lorsque les trois reprises viennent dans le même jour, les deux autres se passant dans la rémission, à l'instar de la triple quarte intermittente dont *Rivière* nous a fourni un exemple.

XXIV. La double tierce doublée a, comme la double quotidienne (§ XX), deux périodes par jour; mais ses exacerbations se correspondent comme celles de la double tierce (§ XXI), de manière que la première exacerbation du premier jour répond à la première exacerbation du troisième jour, tandis que la seconde exacerbation du premier jour correspond à la seconde exacerbation du troisième jour, comme ce qui arrive dans le second jour est conforme avec ce qui arrive le quatrième. Cette fièvre double tierce doublée a été observée par *Rivière*, et décrite sous le nom d'espèce rare d'héméritée; elle a été vue encore par M. *Majault*, médecin de Paris: ce qui n'empêche pas que cette maladie ne soit très-rare et communément subintrante. Il arrive plus souvent que la double tierce soit triple, c'est-à-dire qu'elle ait un jour deux paroxismes distincts et le lendemain un seul paroxisme. C'est à cette fièvre que quelques auteurs, notamment *Rosen* et *Charles le Roi*, ont affecté la dénomination d'héméritée. *Brendel* et *Skenbitt*

ont décrit la même maladie sous le titre de triple tierce.

XXV. La double quarte seroit pareillement doublée, si on observoit deux paroxismes chaque jour des deux jours paroxistiques, se correspondant régulièrement l'un avec l'autre.

XXVI. Enfin la triple quarte doublée auroit lieu, lorsque les exacerbations seroient au nombre de deux chaque jour, se répétant, de manière que le premier paroxisme du premier jour répondroit au premier paroxisme du quatrième jour, que le second paroxisme du premier jour seroit égal à la seconde reprise du quatrième jour; en étant de même pour les exacerbations du second et du cinquième, du troisième et du sixième jour.

XXVII. D'une fièvre quotidienne et d'une tierce, unies ensemble, et dont par conséquent les paroxismes sont très-violens de deux jours l'un, puisque la reprise de la quotidienne et celle de la tierce coïncident, il résulte une maladie composée, à laquelle *Galien* imposa le nom d'hémitritée. Cette fièvre ne semble, au premier aspect, qu'une double tierce (§ XXI) très-grave; cependant, à la bien considérer, on lui trouve la marche d'une maladie particulière. En effet, dans la double tierce où il y a alternativement une forte exacerbation et une autre qui l'est moins,

le froid du premier temps, dans l'un et l'autre paroxisme, est rigoureux. Dans l'hémitritée, au contraire, où les exacerbations sont pareillement l'une plus forte, l'autre plus foible, on trouve que la grande reprise débute par un froid qui tient de l'horreur et de la rigueur, parce que le grand frisson de la fièvre tierce est en quelque sorte adouci par l'influence de la fièvre quotidienne, ce qui lui a mérité le nom de sémi-tierce ou demi-tierce, tandis que l'exacerbation du lendemain commence par le froid simplement horifique, qui constitue la fièvre quotidienne. Mais cette exacerbation, quoique moins forte que celle du jour précédent, quant à l'intensité des symptômes, n'en est pas moins plus longue que le grand paroxisme, tandis que la foible reprise de la double tierce est réellement et moins intense quant aux symptômes, et d'une moindre durée. L'hémitritée commence quelquefois par la quotidienne, et alors les grandes reprises se trouvent dans les jours pairs; d'autre fois cette fièvre débute par les grands paroxismes, et fixe par conséquent les forts redoublemens aux jours impairs. Il n'est pas rare cependant, lorsque cette fièvre est mal traitée ou qu'elle est d'une nature très-mauvaise, que les exacerbations après avoir marché en jours impairs, passent aux jours pairs et réciproquement.

Si l'hémittitée se décompose, comme *Galien* en rapporte un exemple, le malade aura chaque jour une exacerbation de fièvre quotidienne très-distincte, et, de deux jours l'un, un paroxysme de fièvre fiévreuse qui, selon sa nature légitime ou irrégulière, donnera à la maladie une marche caractéristique.

L'hémittitée paroît plus communément dans l'âge viril, et quand on approche de la vigueur ou fleur de l'âge. *Fontanus* dit qu'elle attaque principalement les nobles, les ecclésiastiques, les courtisans, les jeunes femmes, et ceux qui vivent dans l'oisiveté et dans la bonne chère. Elle paroît vers la fin de l'été et en automne, plus fréquemment dans les pays chauds, humides et exposés aux vents du midi. Les constitutions austrines peuvent la répandre par-tout. On sait qu'elle a été endémique à Rome, depuis *Galien* jusqu'à *Baglivi* et *Orlandi* (1), apparemment à cause de l'air chaud, marécageux, et de l'exposition méridionale de cette contrée.

XXVIII. On ne trouve guères d'autres conjugaisons des fièvres d'un type et d'un caractère

---

(1) *De exsicandarum paludum pontinarum utilitate, deque infirmitatibus quæ ab aquis stagnantibus exoriuntur dissertatio, cui altera accedit de morbis ab anno 1778 ad 1782, Romæ observatis, In-8°. 1783.*

différens ; mais il n'est que trop ordinaire de voir une fièvre rémittente entée, et dominant sur une continue, et réciproquement. Une pareille combinaison rend la marche de la maladie très-anomale, les rémissions sont imperceptibles et marquées par les symptômes propres à la fièvre continue ; les paroxismes sont également moins marqués, et leurs premier et troisième temps sont on ne peut plus obscurs ; aussi lorsqu'on parvient à dissiper la fièvre rémittente par les remèdes qui lui sont convenables, la fièvre continue poursuit souvent son cours et sans se déranger, tant la nature est fixe dans les déterminations que certaines causes lui font prendre, ces déterminations fussent-elles très-différentes. *Van Swieten* rapporte l'histoire d'une fièvre quarte que ne troubla en aucune manière l'intervention d'une pleurésie. Nous avons vu une fièvre quarte de treize mois, se compliquer sans interruption avec une fièvre putride continue qui survint au troisième mois d'une grossesse, et n'être pas dérangée par la révolution de l'accouchement qui s'effectua au septième mois de la gestation.

Les fièvres continues rémittentes, dans le sens que nous leur attachons (§ XIX), sont des maladies plus communes qu'on ne le croit, et cela doit être, si les idées que nous avons hazar-

dees sur les causes (§ XV) qui produisent les fièvres intermittentes, rémittentes et continues, peuvent être vérifiées. C'est en vertu de leur dominance respective, qu'une fièvre visiblement continue se change au milieu de son cours, après une bonne application des remèdes appropriés, en fièvre distinctement rémittente, et qu'une fièvre dont le type aura d'abord été rémittent, prend une tournure véritablement continue, sans que son caractère se déprave: ce qui auroit inévitablement lieu, si ce changement étoit l'effet d'une méthode inconsidérée. Remarquons encore que la complication d'une fièvre continue et d'une fièvre rémittente s'observe assez souvent pendant les épidémies de fièvres continues dont les rémittentes constituent la maladie intercurrente, et réciproquement lorsque les fièvres rémittentes forment la maladie épidémique ou dominante.

XXIX. D'après ce que nous avons dit (§ XVI à XXVIII) sur le type des fièvres rémittentes, on voit qu'à raison de ce type, les fièvres rémittentes sont simples ou composées: simples lorsqu'il n'y a dans une période de fièvre quotidienne, tierce ou quarte, qu'une seule exacerbation régulière, illégitime ou subintrante (1):

---

(1) Toute fièvre subintrante est essentiellement de la famille des rémittentes, c'est le sentiment de *Senac* ( de

composées, lorsqu'il se trouve, dans une période de fièvre quotidienne, tierce ou quarte, une ou plusieurs reprises légitimes, irrégulières ou subcontinues; le fond de la fièvre étant du caractère rémittent ou du caractère continu. Mais tous ces types ne font qu'exprimer la marche de la maladie; il ne fournissent pas de grandes indications pour le traitement; c'est plutôt du génie (1) de la maladie que dérivent les indica-

---

recondita februm, etc. pag. 154. ) *Sauvages, Colombier & autres.* Suivant *Sauvages* la quotidienne subintrante est une quotidienne rémittente; & toute quotidienne double, à plus forte raison la triple dont parle *Prime-rose*, appartient aux fièvres du caractère rémittent. Les fièvres décrites dans les auteurs sous le titre de subcontinue, de subintrante, ne méritent pas, suivant *M. Colombier*, de rester parmi les intermittentes, puisque ces maladies sont de vraies rémittentes putrides ou malignes, comme l'indiquent assez les symptômes qui les accompagnent.

(1) Nous entendons par génie d'une maladie, la disposition, l'aptitude, le penchant qu'elle a vers tel état plutôt que vers tel autre; vers l'état d'inflammation, par exemple, préférablement à celui de putridité. Il ne faut pas confondre ce terme avec celui de nature de la maladie, auquel nous attachons un sens différent. Une maladie d'une nature inflammatoire, est celle dont les symptômes essentiels ont *actu* un caractère d'inflammation qui décèle la nature de cette maladie; au lieu que



tions ; et ce génie peut être inflammatoire , putride ou bilieux.

XXX. Dans les fièvres du génie inflammatoire , les forces vitales paroissent augmentées , loin d'être affoiblies. Le pouls est habituellement étendu , développé , quelquefois petit ; mais , dans l'un et l'autre cas , il y a de la force. Le pouls concentré devient plein et fort par la saignée. La chaleur de l'habitude du corps , la soif , le mal à la tête , le délire , la difficulté de respirer , en un mot tous les accidens qui peuvent survenir , répondent à-peu-près à la violence de la fièvre , au degré de fréquence , de force et de dureté du pouls. Ces fièvres n'abattent pas subitement les forces animales. Si le pouls y devient mou , foible , ou ce symptôme tenant à quelque cause passagère , il ne dure pas , ou s'il persiste , c'est parce que la vie commence à s'éteindre par l'effet d'une affection grave et irrémédiable de quelque viscère. A ces indices

---

les symptômes essentiels d'une maladie qui a un génie inflammatoire , ne sont pas inflammatoires *actus* ; mais s'ils s'élèvent à un degré plus fort , ils prennent pour lors un caractère d'inflammation préférablement à tout autre. *Voy. Mém. de la Soc. Roy. de Méd. t. 1 , p. 551 des Mém. Note m.*

non équivoques et essentiels du génie inflammatoire, se réunissent une infinité de symptômes accessoires, dont l'ensemble, en venant à l'appui du diagnostic, forme le tableau de la période d'une fièvre rémittente inflammatoire. Parmi ces symptômes accessoires, on trouve, avant le paroxisme, une douleur de tête et des orbites, accompagnée d'une pesanteur douloureuse à l'estomac, de lassitudes spontanées et de sensations alternatives et irrégulières de frisson, de chaleur et quelquefois de sueur. Le visage est rouge, les vaisseaux du blanc de l'œil sont gorgés de sang; il y a sur la langue un tapis mince, argenté, sec, et les bords en sont très-rouges. La respiration est laborieuse, le ventre tendu, la région épigastrique ou hypochondriaque sensible, ou légèrement douloureuse par la pression. Le frisson se déclare, il est court, souvent même peu marqué, et le pouls est fort, dur et serré; il se développe ensuite pendant la chaleur, et il devient grand, plein et très-dur jusqu'à la fin de l'exacerbation qui dure de 12 à 18 heures, avec beaucoup d'ardeur, beaucoup de soif, beaucoup de mal de tête. Dans la rémission, le pouls est moins plein, mais il conserve un caractère de force et de dureté, qui indique visiblement l'état des solides et celui des fluides; car, pendant le paroxisme,

xisme, le pouls plein et grand, peut être l'effet de la raréfaction du sang; dans la rémission au contraire il marque le véritable point des choses. Les urines sont troubles et rouges; si elles restent claires, on est sujet à l'hémorragie du nez. Au lieu de l'hémorragie, il se fait dans quelques malades une éruption d'échauboules ou de petites taches rouges ressemblantes à celles qui sont l'effet des morsures de la punaise. Cette éruption n'est que symptomatique, elle paroît ordinairement durant chaque exacerbation, disparaît pendant la rémission, et revient jusqu'à ce que les secours aient enlevé la cause du tumulte des humeurs.

De telles fièvres sont des maladies de printemps, sur-tout lorsqu'il succède à un hiver froid et sec. Elle attaque de préférence les tempéramens vigoureux et pléthoriques, les jeunes gens qui ont fini leur crue, principalement les jeunes femmes qui sont grosses. Elles sont communes dans les pays hauts et secs, éloignés de la mer, et elles forment la constitution épidémique de l'année, lorsqu'il existe une intempérie véritablement printanière.

C'est aux fièvres rémittentes du génie inflammatoire que nous rapportons la synoque non putride des anciens, la grande fièvre de la nature ou la fièvre dépuratoire de *Sydenham*, la

E

fièvre rémittente des camps de *Pringle*, la fièvre rémittente de Rochefort de *M. Retz*; observant que ces maladies participent ensuite plus ou moins du caractère putride ou bilieux, selon qu'elles reçoivent plus ou moins d'influence de la dégénération propre aux maladies d'été et de l'automne; ajoutons que les fièvres humorales prennent deux fois l'année le génie de l'inflammation: savoir, au printemps, lorsque la constitution bilieuse s'établit sur les débris de la constitution inflammatoire de l'hiver, et dans l'automne, lorsque la constitution inflammatoire s'établit sur les débris de la constitution bilieuse.

XXXI. Le génie putride opposé dans tous ses chefs à celui de l'inflammation, se reconnoît à l'odeur fétide des excréments, des sueurs et du malade, à la chaleur âcre et mordicante qui dans tous les temps, à l'exception de l'invasion du paroxisme, est plus ou moins sensible; au limon épais et sale dont la langue est chargée et qui dégénère bientôt en une croûte sèche dure, brune ou noire; au goût détestable de la bouche; au dégoût affreux pour les aliments tirés du règne animal; enfin, à tous les épiphénomènes qui dérivent de l'alcalescence des sucs et de leur tendance à la putréfaction, de leur dégénération plus ou moins rapide: tels sont l'abattement des forces, la disposition à

diarrhée, aux sueurs, le météorisme du ventre, les légers soubresauts des tendons, etc. Ici les saignées ont un effet dangereux; les déjections putrides sont sans consistance, les urines fétides n'ont point de sédiment, et les humeurs dissoutes ou dissolubles rendent les pétéchies ou les hémorragies symptomatiques très-communes. La vraie constitution putride est épidémique, et dépend, entr'autres causes capables d'altérer les humeurs, des chaleurs vives de l'été, sur-tout lorsque l'humidité vient renforcer cette diathèse putride. Les fièvres rémittentes putrides attaquent autrement ceux qui abusent ou font un long excès des viandes très-nourrissantes et faisandées, ceux qui mangent des mets succulens. Elles attaquent encore le peuple qui mange des substances gâtées, boit des liqueurs tournées, habite des séjours mal sains. Les enfans qu'on élève mal, qu'on ne peut rassasier de viande, avec laquelle ils mangent peu ou point de pain, sont encore exposés aux fièvres putrides, mais portées au plus haut degré de dissolution et de danger.

Plusieurs fièvres rémittentes, soit épidémiques, soit sporadiques, qu'on a dérites sous des noms particuliers, méritent d'être rapportées à la classe des putrides: nous nommerons seulement la fièvre subintrante, rangée, par plusieurs au-

teurs, parmi les intermittentes, quoiqu'elle soit véritablement une fièvre rémittente putride, qui se masque d'abord sous le type de la fièvre quotidienne, et manifeste, au bout de quelques jours, tous les signes de putridité. Nous nommerons encore la tierce prolongée de *Torti*, maladie moins trompeuse et caractérisée rémittente putride maligne, tant par les accidens dont elle est accompagnée que par la durée des paroxismes qui se touchent successivement de plus près.

Sans doute que, dans beaucoup de cas, les fièvres putrides sont telles dès leur origine, mais, dans plusieurs autres circonstances, cette dissolution putride a été précédée, ou par un état muqueux ou pituiteux des humeurs, ou par un état inflammatoire. Témoin l'épidémie de Gottingue dont *Roederer* et *Wagler* nous ont donné une bonne description; et celle de Naples dont *Sarconne* a fait une peinture si complète; témoin la maladie qui prit un caractère d'universalité dans plusieurs endroits de la France pendant l'été de 1781, et sur laquelle la *Société Royale de Médecine*, publia d'utiles réflexions. Dans l'épidémie de Gottingue, la première stade de la maladie avoit un génie inflammatoire; mais après la coction, c'est-à-dire, dans la seconde stade,

la fièvre étoit réellement putride (1) dans la maladie décrite par *la Société Royale*, on voyoit évidemment le caractère d'une dissolution putride suivre et prendre la place de la densité inflammatoire, et l'on avoit à combattre les accidens de l'une et de l'autre de ces causes funestes. (2).

XXXII. Enfin, le genre bilieux prend encore une autre tournure et s'annonce par d'autres symptômes. C'est d'abord un certain affaïssement, un ennui de soi-même, accompagné de pesanteur gravative de la tête, de mal aux reins, la bouche est amère, pâteuse; l'épigastre est gonflé sans douleur; il y a des nausées, des vomituritions, des vomissemens d'une humeur très-amère, jaune, verte ou érugineuse. Les joues sont colorées comme avec du minium, et cette rougeur fait place à une couleur d'un verd jaunâtre. Ce signe est très-expressif, s'il faut en croire *Stoll* (3)

(1) *Primum quidem stadium aliquid inflammatae indolis sepe sibi adjungit, quae sensim facta coctione, solvitur nimis in putridam. De morbo mucoso, p. 99.*

(2) Réflexions lues dans la séance tenue au Louvre par la Société Roy. de Méd. le 18 septembre 1781, sur la nature de la constitution de cette année, etc. p. 2. & 5.

(3) *Ratio medendi, pars 1, p. 49. & alibi passim pars 1. p. 86.*

et M. Frank (1). Avant le vomissement, le visage des malades est très-allumé et il devient très-pâle après qu'ils ont rejeté beaucoup de bile. La saignée qui d'abord semble soulager, augmente, dans peu, tous les accidens. La langue est moite, sale, épaisse, jaune, bilieuse; le blanc des yeux est terne et les caroncules lacrymales ont une couleur verdâtre. Les vomissemens reprennent à chaque invasion de frisson, et sont même quelquefois assez violens pour imiter le *cholera-morbus* le plus fort. A cette époque le pouls est plus ou moins plein, concentré; quand il se déploie, il peut être grand, mais il n'est pas essentiellement dur; on sent qu'il y a plutôt raréfaction du sang que pléthore. Après l'exacerbation, les urines qui étoient d'abord rouges, claires et transparentes, deviennent troubles, jaunes et chargées d'un sédiment terreux, semblable à la brique pilée. L'ictère paroît quelquefois dans le cours de la maladie, au commencement, c'est-à-dire, avant le sixième jour, il est l'effet de l'augmentation de la fièvre et de l'engorgement du foie qui, pénétré de la cause morbifique, se durcit et devient douloureux;

(1) *De larvis morborum biliosis*. 1784. Voy. aussi le traité de M. Reil de *policholya*. 1784.



après le septième jour, l'ictère annonce la fonte humorale, et une diarrhée salutaire ne manque pas d'avancer la guérison.

Les fièvres bilieuses règnent sur la fin de l'été et pendant l'automne; elles attaquent de préférence le peuple qui vit avec peine, les manouvriers qui sont exposés à la fraîcheur du matin, à la chaleur du jour, à l'humidité du soir et de la nuit. Ces maladies ont quelquefois une invasion trop tumultueuse, pour permettre la rémission; mais une saignée, si elle est jugée nécessaire, ou la première évacuation ne manque jamais de la déterminer; car les fièvres bilieuses sont essentiellement rémittentes, et ce type leur est si foncièrement attaché, qu'on n'a pas besoin d'autre indice pour distinguer la pleurésie inflammatoire de la bilieuse (1); le *causus* bilieux du *causus* inflammatoire (2).

C'est le propre d'une bile très-acrimonieuse, et, pour ainsi dire, enflammée, d'exciter un éréthisme dont les effets sont fort analogues à ceux que produit le génie inflammatoire (§. XXX.) Si l'on prenoit le change, l'erreur seroit aussi grossière que préjudiciable au malade; on ne s'y mé-

(1) Voy. *Stoll. rat. méd.* pars 1, pag. 47.

(2) Voy. *Grant. Rech. sur les fiév.* tom. 1, pag. 174.

prendra pas, si l'on considère que les fièvres de ce caractère règnent après et pendant des chaleurs fortes, qu'elles sont causées et entretenues par des intempéries très-sèches et chaudes : les intempéries chaudes et humides causent plutôt des fièvres putrides et bilieuses ; la fièvre ardente ou l'hémittité des anciens étoient causées par cette bile caustique, qui produit de nos jours, dans tous les climats chauds, un vrai *causus* bilieux, dont la marche est si rapide, dont les effets sont si redoutés. La fièvre jaune de l'Amérique n'est pas d'une autre nature ; et dans les climats tempérés, nous voyons quelquefois des diminutifs de ces maladies si dangereuses, lorsque la sécheresse et les chaleurs composent la constitution qui les engendre. Telle fut, dans la majeure partie de la France, la constitution du printemps et de l'été en 1781 ; aussi les maladies de cette constitution furent-elles l'image de ces fièvres ardentes qui désolent les habitans des pays plus chauds que la France, et sujets aux infections causées par des lacs et des marais à moitié desséchés par la chaleur d'une saison brûlante ; maladies si bien observées par *Torti*, *Baglivi*, *Valcarengi*, qui s'étendirent sur les bords du Danube, et même dans la Silésie, au commencement de ce siècle, et dans lesquelles Pétisme du système membraneux est si fort au premier période, que M. *Quarin* n'a pas craint de

dire que ces fièvres dépendent de l'inflammation de presque tout le système vasculaire. Ce sont ces fièvres dans lesquelles la bile joue le plus grand rôle, qui, à considérer leur invasion, commencent par être inflammatoires, et finissent par être putrides; elles prennent même quelquefois un caractère pestilentiel, et *Galien* a voulu qu'on les distinguât, par un nom particulier, des fièvres putrides ordinaires.

Disons un mot de la fièvre pituiteuse, qu'on ne confond que trop souvent avec la fièvre bilieuse, dont elle diffère à tant de titres, et qui mérite bien mieux d'être assimilée avec la fièvre muqueuse. Produite par une constitution de l'air froid et humide, par un régime vicieux et par la disette de bons alimens, elle a pour symptômes distinctifs, une marche lente avec un pouls foible et intermittent, des urines claires, une langue blanchâtre, recouverte par une substance qui ne ressemble pas mal à une pièce de lard. Dans cette maladie, le sang est surchargé d'une substance glutineuse qu'il ne faut pas confondre avec la coenne phlogistique des maladies inflammatoires, et la partie rouge est dans un état de dissolution; les premières voies sont inondées d'une pituite plus ou moins âcre qu'il faut distinguer de la saburre bilieuse. On seroit tenté de la prendre

pour la fièvre lente nerveuse que *Glass* et *Huxam* ont très-bien décrite, mais qu'il faut rapporter aux fièvres malignes ou nerveuses, et suivant *Selle*, désordonnées (*atactæ*).

XXXIII. Ainsi les saisons ayant un cours légitime, les maladies qui en sont un effet, ont successivement un génie différent; inflammatoires au printemps et dans les constitutions annuelles, préparées par de longues gélées, produites par des vents septentrionaux, entretenues par un temps sec (§. XXX.); putride en été, et dans les constitutions annuelles, précédées par des chaleurs humides, excitées par des vents du midi, fomentées par un temps humide et chaud (§. XXXII.); bilieuse en automne, et dans les constitutions annuelles, dévancées par une fraîcheur plutôt sèche qu'humide, secondées par le souffle alternatif des vents du nord et du midi, développées par un temps sec et chaud (§. XXXII.); enfin, pituiteuse dans le passage de la constitution printanière à la constitution estivale, et pendant les températures humides et froides. Cette dégénération inflammatoire, pituiteuse, putride, bilieuse, est si propre, si affectée aux maladies du printemps, de l'été et de l'automne, que lorsqu'une forte intempérie, lorsque des causes énergiques ont déterminé une grande épidémie

ont donné lieu à une constitution d'une ou de plusieurs années, la fièvre dominante, sans rien perdre de son caractère essentiel, admet les nuances, et reçoit les modifications que lui donne l'influence particulière des saisons. La fièvre muqueuse de Gottingue nous en fournit une preuve; son règne fut à peu près d'environ trois ans, mais l'année 1761 fut l'époque de sa plus grande fureur, et presque à chaque mois on lui trouvoit quelque chose de particulier; aiguë, vermineuse, bilieuse ou putride et maligne avec le type d'hémittité en janvier, inflammatoire en février; inflammatoire et pétechiale dans le courant de mars; pleurétique, avec le type d'hémittité et dégénération en intermittente, pendant le mois de mai; très-maligne et soporeuse en automne, suivant ainsi, d'une manière très-rapide, les influences de l'élément mobile, d'où elle dériveroit, et qui péchant, tantôt par la chaleur, tantôt par la froidure, presque toujours par l'humidité, avoit déterminé la constitution catarrhale, dont la fièvre muqueuse (1) est le dernier produit, comme le plus funeste.

---

(1) Cette fièvre n'étoit qu'une dégénération, une transmutation des fièvres intermittentes. Parmi nous, de pareilles épidémies sont produites par un long souffle

Ce n'est pas qu'il n'y ait des constitutions annuelles, qui, maintenues dans une certaine uniformité par la dépravation de l'état propre aux différentes saisons, conservent aux épidémies régnantes le caractère qui leur a été imprimé par l'intempérie, et qui ne peut être perverti que par une révolution considérable. L'épidémie bizannuelle de Laschendorf, décrite par *Lautter*, confirme cette assertion. Le génie de cette fièvre rémittente fut inflammatoire pendant tout le cours de l'année 1759; mais la température ayant changé, cette même fièvre eut un génie putride avec malignité durant toute l'année 1760.

XXXIV. C'est en faisant la plus scrupuleuse attention au génie que constitue la maladie; c'est en ne négligeant rien de ce qui peut servir à la connoître, qu'on s'instruit, nous ne disons

---

du nord est; vent qui porte, d'une manière marquée, sur la partie muqueuse ou lymphatique du sang; aussi, les maladies qui dérivent de cette pléthore muqueuse, sont-elles principalement reconnoissables à cette grande quantité de mucus que toutes les voies d'excrétions entraînent, à la coction purulente qu'éprouvent ces fièvres si susceptibles de dégénérer en phthisie pulmonaire, et sur-tout au sang qu'on reçoit dans les palettes, et qui est presque tout muqueux ou fort coenneux, mais d'une coenne plutôt molle que dure.

pas simplement pour la guérir , mais pour la guérir de la manière la plus prompte et la plus sûre. Ajoutons ici une réflexion qui complète l'idée générale que nous avons voulu donner du génie des fièvres rémittentes épidémiques ; c'est , que lorsqu'une intempérie donne naissance à un fleau , celui-ci ne se développe pas toujours sous le règne , ou immédiatement après cette intempérie ; témoin l'épidémie décrite par *Ramazini* , et qui se répandit à Modène sur la fin de 1692 en 1693 et 1694. L'année 1692 avoit été légitime dans toutes ses saisons ; cependant la maladie étoit vraiment automnale , et dépendoit de l'année 1691 , qui fut remarquable par ses intempéries. Ainsi les progrès de la dégénération des humeurs du corps vivant , suivent quelquefois lentement l'impulsion que leurs ont données des causes qui ont agi longtemps , fortement , et d'une manière universelle pour une ville , une contrée , une classe d'individus , plutôt que pour une autre.

Nous dirons encore que les maladies contemporaines contribuent à fixer le diagnostic des affections dominantes ; car , ainsi que les fièvres intermittentes et les maladies périodiques sont contemporaines des fièvres rémittentes , de même les maladies inflammatoires règnent sporadiquement durant le cours des fièvres dont le génie

est inflammatoire. On peut en dire autant de maladies putrides et bilieuses.

XXXV. On a vu que le génie des maladies étoit relatif à l'effet des saisons, et que l'ordre des constitutions répondoit aux diverses modifications que donnent aux solides et aux fluides des corps vivans les différens temps de l'année. (§. XXX à XXXIII.) Mais la marche de ces maladies n'auroit-elle rien d'analogue à cet ordre constitutionnel? Seroit-il possible que des fièvres qui prennent successivement un génie opposé, gardassent la même régularité dans leur marche, dans leurs effets, dans leur tendance? Déjà nous avons averti que, respectivement au type, (§. XVI et XVII, XVIII et XIX), les fièvres rémittentes varioient à quelques égards, et suivoient l'influence des saisons. Nous dirons actuellement, appuyés sur l'expérience, qu'en égard à la marche, ces fièvres prises dans la totalité des constitutions épidémiques, commencent par être intermittentes, et finissent par reprendre le caractère intermittent; autre analogie qui lie plus étroitement l'ordre des fièvres intermittentes, et celui des fièvres du caractère rémittent. (§. III et XV.)

En effet, le solstice d'été, qui partage l'année civile à peu près en deux parties égales, semble diviser de même en deux classes l'ordre médical des constitutions. Les maladies régnantes,



en commençant à l'équinoxe du printemps, différent beaucoup de celles qui sévissent et débütent à l'équinoxe d'automne, lorsque l'année est légitime, et qu'une intempérie dominante ne favorise pas le règne d'une épidémie, et son influence sur toutes les maladies intermittentes. C'est par rapport à la diversité de ces maladies, que *Sydenham* envisagea, comme un point de la plus grande importance, la division des fièvres d'accès en printanières et en automnales, et que *Grant*, le judicieux commentateur de ce grand praticien, appelle les unes fièvres du printemps, et donne aux autres le nom de fièvres de la moisson.

En suivant avec sagacité la marche de ces fièvres, nous voyons que celles du printemps, d'abord simples et régulières (si l'hiver précédent a été légitime, autrement elles ont le caractère des fièvres d'automne) ont une très-grande aptitude à se changer en fièvres rémittentes et continues, ou leur cèdent la place; tandis que les fièvres de l'autre constitution, d'abord continues ou rémittentes, se décomposent et finissent par être intermittentes, ou cèdent la place à de véritables fièvres d'accès.

Il est donc permis de rapprocher du même ordre, des maladies qui sembleroient d'abord exiger une exacte séparation: les unes étant des

fièvres dégénérées d'intermittentes, les autres étant des fièvres qui doivent revenir au caractère intermittent. Mais il résulte aussi de là, que quoiqu'il faille diviser les fièvres rémittentes de cet ordre en deux espèces, en fièvres rémittentes d'origine intermittente, et en fièvres rémittentes d'origine continue; dans le fond, ces deux espèces de fièvres n'en font qu'une dans la nature, parce qu'elles seroient exactement les mêmes, si les saisons et d'autres causes d'un effet analogue n'apportoient quelque différence dans la marche. Il résulte encore que le froid et le chaud (on en dit autant des causes qui agissent d'une manière semblable) sont les deux agens qui reglent la marche de ces fièvres; la chaleur opérant leur dégénération, comme le froid leur rend la régularité. Quelques détails vont éclaircir cette matière.

XXXVI. Le printemps fait sentir ses douces influences, et les fièvres d'accès, communément quotidiennes ou tierces, se répandent. Les chaleurs augmentent, et la marche régulière des maladies n'inspirent pas l'idée de leur dégénération. Mais le temps devenant plus chaud, et sur-tout s'y joignant de l'humidité, des vents du sud, ces fièvres étant traitées par des remèdes échauffans, arrêtées par de prétendus spécifiques, on découvre les signes d'une dégénération

tion

tion imminente. Elle est d'abord annoncée par la durée totale de l'accès, plus longue qu'elle n'avoit coutume de l'être; par celle du second temps beaucoup plus considérable que celle des autres; par la brièveté du premier et du troisième, et la diminution de leur intensité. Bientôt il s'y joint le trouble progressif des intermissions. Il n'y a pas encore de la fréquence dans le pouls; mais le malade a de la chaleur, de la sécheresse à la peau, de l'ardeur dans la bouche, une soif inusitée, et ses urines sont rougeâtres sans sédiment; enfin, le rythme du pouls s'altère, et la fièvre est rémittente bien caractérisée.

Les premières exacerbations ne perdent pas ordinairement le caractère qui est propre aux fièvres d'accès, elles débutent par un frisson, mais court et avec tremblement; une chaleur forte et longue lui succède, et les accidens inséparables des forts accès ont coutume de l'accompagner; le relâchement survient sans sueurs, quelquefois seulement avec des moiteurs aux mains, et la rémission commence.

Mais bientôt le type des exacerbations est plus confus. Le frisson disparoît de leurs premiers périodes, pour être remplacé par le refroidissement des extrémités et du bout du nez, par des fusées de froid qui partent de l'épine

du dos pour se répandre subitement dans les membres , et pendant lesquelles on trouve des concentrations alternatives du pouls , quelque fois par une toux aiguë , sèche. Le second période est accompagné de symptômes plus accablans , et à peine une légère souplesse de la peau marque la chute du paroxisme.

Cependant les remèdes appropriés parviennent à modérer l'orage. Le pouls est mou , sans être plein et un peu fréquent ; les sueurs s'établissent , le ventre s'ouvre , les urines se chargent , et la cause matérielle qui sort par tant d'émonctoires ne laisse aucune trace de son infection. Les malades n'ont point à traîner , pour convalescence , les fâcheuses alternatives d'une fièvre d'accès. Au contraire , si le mal a une action corruptrice , les engorgemens se forment , le sang se décompose , la peau se couvre d'éruptions , et le malade meurt victime d'une fièvre très-aiguë , dont on n'a pu arrêter les funestes accroissemens.

La crise de ces fièvres se fait d'abord par des sueurs universelles , après quoi les selles et les urines prennent leur cours ; car ce n'est point ici comme dans d'autres circonstances où les grandes évacuations par la peau , rendent les selles dures. Au contraire , les déjections alvines sont très-libres et abondantes , toujours

molles, si la crise est complète ; et c'est-là la marque de cette espèce de crise, et ce qui la distingue de celles qui sont incomplètes ou partielles, parce que la fièvre étant un spasme et une constriction universelle, une crise parfaite est aussi un relâchement universel et une ouverture qui se fait par toutes les sécrétions et excréments ; au lieu qu'une crise partielle n'est autre chose qu'un cours libre qui s'ouvre en particulier à quelques sécrétions et excréments, les autres restant toujours obstruées (*Grant*).

XXXVII. Les fièvres rémittentes de l'automne ont au contraire le plus souvent pour début, le plus haut degré des fièvres rémittentes dégénérées du printemps. C'est presque l'image d'une fièvre ardente qui tombe subitement en quarante-huit heures, ou en trois et quatre jours. La rémittence est alors la marche la plus durable de la fièvre, qui finit pour l'ordinaire par des accès de fièvre intermittente plus ou moins opiniâtre.

Parmi les étrangers, certains sujets qui n'avoient jamais eu auparavant des fièvres d'accès ; des enfans et le pauvre peuple qui vit avec peine ; les manouvriers qui le jour travaillent aux ardeurs du soleil, qui le matin et le soir sont exposés à une humide fraîcheur, sur-tout aux

vapeurs qu'exhale la terre (1), et qui ne peuvent ou ne savent pas se garantir de l'humidité

---

(1) On voit ces vapeurs transpirées de la terre, après le soleil couché, sous la forme d'une fumée blanche qui couvre les terres grasses à la hauteur d'environ deux pieds; on les retrouve le lendemain qui se jouent au milieu des arbres à l'heure du matin ou la réverbération des rayons du soleil les fait distinguer du reste de l'atmosphère. Il paroît que l'attouchement de ces vapeurs dont la nature est bitumineuse sur la surface du corps, enduit les organes de la transpiration d'une substance qui gêne cette excrétion; de plus, par son mélange avec l'air qu'on respire, & avec les alimens, ces bitumes subtils s'introduisent dans la poitrine & dans l'estomac, ils cherchent la bile, avec laquelle la Chimie démontre qu'ils ont une grande affinité; ils se combinent avec elle, l'exaltent & occasionnent par-là de grands dérangemens dans l'économie animale. Les maladies qui résultent de cette influence, sont les fièvres bilieuses ou putrides; elles attaquent ceux qui habitent les environs des marais et des terres chargées de bitume, et dans les saisons où la terre a pleine liberté de transpirer, comme en automne & au printemps. Plusieurs circonstances que l'attention permet de saisir, prouvent qu'on n'a pas trouvé à ces maladies de cause plus naturelle que la transpiration des terres; en effet, elles n'attaquent presque jamais que les pauvres gens & les gens de la campagne; elles sont communes parmi les soldats campés, & menacent tous ceux qui vivent de beaucoup d'herbages, dans les saisons que je viens de citer. Les habitans des villes dont le sol est couvert

de la nuit ; ceux qui boivent de mauvaises eaux ou des liqueurs vappides ; ceux qui mangent beaucoup de légumes (1), des fruits passés, et même des poissons mollasses, tombent dans la langueur, perdent l'appétit, deviennent de plus en plus indolens, et après s'être plaints de l'estomac, des reins, de tous les membres, sont saisis d'un froid plus grand et généralement plus long que dans la plupart des autres fièvres. La chaleur qui suit, devient très-ardente, et donne tous les accidens qui lui sont propres ; elle est néanmoins sujette à des variations irrégulières, elle tombe enfin au bout de 30 ou 36 heures, après avoir souvent redoublé au moment qu'il sembloit qu'on alloit suer ; mais la rémittence est encore obscure et fort incertaine, quelques frissons se font sentir à l'instant où les moiteurs menacent de se déclarer ; d'autres fois le ventre

---

de pierres, n'en font jamais incommodés, sans que le Médecin ne puisse trouver dans leur régime quelque erreur relative à la transpiration, comme celle de s'être exposé aux vapeurs qu'elle exhale après le coucher du soleil, ou d'avoir mangé des herbes couvertes de ces vapeurs.

(1) M. Retz, auteur de la note précédente, s'est convaincu par l'observation que les maladies bilieuses dérivent très-souvent de la consommation des herbages impregnés des vapeurs transpirées de la terre. *Météorol. appl. à la Méd.* pag. 160 à 163.

s'ouvrira , ou les urines deviendront abondantes , variables , tantôt pâles et crues , tantôt crues et fort colorées , restant pâles ou devenant troubles en se refroidissant ; pendant ce temps-là , le pouls est irrégulier , quelquefois plein et fort , quelquefois petit et dur , quelquefois assez mou , mais toujours plus fréquent qu'il ne devrait être. Les douleurs qui existent , changent souvent de place , et sont rarement fixes ; enfin , l'irrégularité dans la fièvre et dans les symptômes , est très-grande , et c'est cette irrégularité qui caractérise le mieux le fond de la maladie , et sa tendance à devenir intermittente.

La nature s'étant débarrassée d'une partie des sucs nuisibles par les évacuations qu'elle suscite elle-même , ou étant secourue par celles que l'art sollicite , la fièvre prend , au troisième ou quatrième jour , une marche régulière ; les paroxismes en tierce ou double tierce , quelquefois en quarte , sont très-bien marqués , et les rémissions sensibles , quand la maladie est simple et bénigne. Après les premières crises , les exacerbations débutent par un frisson apparent , et finissent par des urines qui déposent un sédiment de couleur de brique pilée , ou par des selles fétides et crues , quoique partiellement critiques. Enfin , au bout de quatorze , dix-sept ou vingt-un jours , la



maladie est parfaitement jugée , ou si elle ne l'est pas, la rémission disparoît, et la fièvre est véritablement intermittente , tierce ou quarte , selon la constitution épidémique , ou les circonstances particulières à l'individu affecté.

Si la constitution de l'air qui produit ces sortes de fièvres , est pour ainsi dire renforcée , elles deviennent , et beaucoup plus communes et plus fâcheuses , car on trouve presque toujours une intime relation entre l'activité de la cause et l'extension de l'effet. Les exacerbations qui pour lors sont accompagnées , soit d'assoupissement , soit d'anxiétés , de cardialgie , de *cholera morbus* , ou d'autres symptômes (§. XI , XII , XIII.) effrayans et plein de danger , présentent ces sortes de fièvres sous l'aspect des maladies graves. Tantôt elles n'en ont que l'apparence , par la facilité qu'elles ont à céder à un traitement méthodique , tantôt elles le sont réellement par les complications qui les rendent mortelles. En effet , ces fièvres tournent quelquefois en mal , ou sont originairement d'un mauvais caractère et malignes , soit à cause de la température très-corruptive de la saison , soit par des circonstances attachées au malade même , soit enfin à raison d'un traitement inconsidéré : pour lors , la rémission disparoît par la durée des reprises qui se rapprochent insensiblement au

point de se réunir ; les symptômes fâcheux qui ne se montroient que pendant les paroxismes , diminuent tout au plus , ou conservent la même intensité pendant le temps qui devoit être occupé par la rémission , et la maladie devient inflammatoire , putride ou maligne continue (1), conséquemment d'un événement on ne peut plus douteux. Mais le caractère de ces fièvres n'en est pas pour cela dénaturé , car lorsqu'elles doivent prendre une bonne tournure , la continuité disparoît , les rémissions deviennent encore très-marquées , et à force de s'éloigner , de s'affoiblir

---

(1) De pareilles transmigrations & la promptitude avec laquelle une fièvre rémittente passe à la continuité , doivent sans doute être considérées comme la source des erreurs & de la dispute des Auteurs au sujet du caractère des maladies. Un lecteur attentif ne trouvera guère de différence entre les exposés de *Lind* , *Roupe* , *Pringle* & *Huxam* concernant la fièvre rémittente maligne , & la description que *Monro* , *Pringle* & *Junker* donnent du typhus. L'origine , les progrès , les symptômes & la terminaison , sont à peu près les mêmes ; la seule chose qu'on remarque , est que , dans le commencement , la rémission est plus ou moins considérable. La maladie décrite par *Junker* & *Ruland* , laquelle régna dans l'armée en Hongrie , étoit rémittente dans son principe , & devint ensuite continue sans changer de type en aucun temps. Dans les progrès des autres maladies épidémiques , il se fait quelquefois un changement pareil , quoique l'essence de la maladie reste la même.

insensiblement , les exacerbations ne sont plus que des accès de fièvre intermittente , qui durent pendant toute la convalescence et quelquefois pendant beaucoup plus de temps encore.

XXXVIII. Les fièvres rémittentes d'automne dégénérées d'intermittentes , ayant un début analogue à celui de quelques autres fièvres continues , nous nous sentons comme entraînés à insister sur les indices qui les caractérisent. Le diagnostic est , comme on le sait , la partie la plus essentielle en pratique ; et , comme l'a dit *Hippocrate* , on sera toujours en état de guérir , lorsqu'on aura été à même de bien saisir le caractère de la maladie.

Or , pour ne pas s'en laisser imposer par l'invasion orageuse des fièvres automnales , on s'attachera aux circonstances que nous allons décrire. Ces maladies règnent principalement dans une saison où les chaleurs du jour et les fraîcheurs de la nuit forment une température qui réunit presque deux extrêmes ; le temps est calme et l'air chargé d'humidité (1) ; les eaux des marres ,

---

(1) L'humidité dont nous parlons n'est pas celle qui est procurée par les pluies. L'hygromètre , parfaitement gradué , nous apprend que cette humidité est beaucoup plus forte dans les temps couverts de longue durée , dans les temps couverts qui précèdent les pluies ou qui succèdent aux grandes pluies ; le vent du midi , qui souffle

des cloaques, des marais sont très-basses; et le sol (1), en plusieurs endroits, n'est recouvert que d'eaux bourbeuses; en d'autres endroits, la tourbe est à sec, et les vapeurs qui s'en élèvent sont très-abondantes.

Si l'épidémie ne commence de très-bonne heure, la fièvre rémittente ne reste pas long-temps à se former, c'est-à-dire, à prendre la marche qui lui est propre. Les fièvres intermittentes sont en assez bon nombre, et dénotent la constitution épidémique.

long-temps, rend encore l'air fort humide; et M. le Roi a démontré que la suspension de l'eau dans l'atmosphère, et son point de saturation étoit relative au degré de chaleur. On sait que plus l'air est humide, plus il se charge des miasmes qui exhalent de tous les corps.

(1) Dans une ville voisine, *St. Gilles*, que j'ai habitée pendant quelques années, des raisons économiques permettent aux habitans de répandre dans les rues, pendant les deux premiers mois d'automne, de la paille, des roseaux, &c., pour en faire du fumier. A cette époque les fièvres intermittentes et rémittentes règnent avec fureur ou redoublent. Je fus attaqué d'une fièvre rémittente qui commença le premier septembre du premier automne que je passai dans cette ville. M. de S..... mon confrère, qui m'a succédé dans cette ville, a eu le même sort, & m'a dit que, depuis cette époque, il connoît, à un mal de tête très-fort, le jour qu'on commence à faire du fumier dans les rues.

Mais les fièvres rémittentes débutent presque toujours à l'instar d'une fièvre ardente ; le frisson est fort et long , après quoi la chaleur et la fièvre sont considérables. L'urine qui a été très-claire et rouge , dès la première rémission , dépose un sédiment copieux de couleur rousse , ce qui est un signe , suivant *Harvey* (1) , que le paroxisme a été fort long , orageux et d'une terminaison difficile. Cette première exacerbation est suivie de plusieurs autres reprises irrégulières , venant au nombre de deux , quelquefois même au nombre de trois en vingt-quatre heures , pendant lesquelles l'urine varie on ne peut davantage. La couleur dominante de cet excrément est très-haute , il y a un nuage d'un tissu très-lâche , pour la plupart du temps brun ou rougeâtre , et s'étendant depuis la superficie jusqu'au milieu ou au fond du vase. Dès que les rémissions deviennent bien distinctes et régulières , l'urine est fort saturée et laisse échapper un sédiment de couleur de brique pilée mêlée d'une terre blanchâtre : signe constant de la cause bilieuse de la maladie et de la destruction presque générale de l'éretisme (2). Enfin les exacerbations prennent un ordre typi-

---

(1) *Ars sanandi per expectat.* T. 1, p. 212.

(2) Voy. le mém. de *M. Hallé* , sur l'urine , dans le troisième vol. des mém. de la *Sec. Roy.* p. 510.

que, que la fièvre soit plus ou moins bénigne. L'intensité des symptômes en fait toute la différence.

XXXIX. En résumant tous nos détails (§ XXXV à XXXVIII), nous voyons 1°. que les fièvres intermittentes du printemps, lorsqu'elles étoient telles dès le commencement, dégénèrent fréquemment en rémittentes, à proportion que le temps devient plus chaud, et que les fièvres continues d'automne, qui passent très-vîte au caractère rémittent, se décomposent en intermittentes à mesure que le temps se rafraîchit et se tempère. Il est même d'observation, que, si dans le printemps, lorsqu'il ne règne encore que des fièvres d'accès, il survient subitement une chaleur humide, les fièvres intermittentes se changent tout-à-coup en rémittentes même en continues; tandis que, dans l'automne, s'il se fait subitement un froid mordant, les fièvres continues ou rémittentes qui régnoient pour lors, passent au caractère intermittent ou prennent celui de la constitution épidémique. 2°. Que les fièvres intermittentes du printemps ne peuvent point être traitées par des remèdes chauds, incendiaires, sans courir les risques de les faire dégénérer en rémittentes et en continues, tandis que les fièvres rémittentes d'automne n'admettroient pas une méthode tempérante et froide trop prolongée,

sans qu'il ne vînt à leurs suites des fièvres d'accès très-opiniâtres. L'expérience a de nouveau parlé sur ce point. Elle a constaté que, sagement dirigée, la fièvre bilieuse d'automne prend bientôt la marche rémittente pour devenir ensuite fièvre intermittente régulière, qui se guérit facilement lorsque le malade n'a point été affaibli outre mesure par des remèdes déplacés ou devenus inutiles; mais qu'au printemps la gradation se fait en sens inverse, lorsque les médicamens ne sont pas appropriés; car alors une fièvre tierce régulière devient quotidienne, ensuite rémittente, delà ardente et enfin putride, sur-tout si l'on a insisté sur une méthode chaude et trop active.

3°. Qu'il faut considérer, dans les fièvres printannières, une disposition inflammatoire du sang, et conséquemment un génie phlogistique (§ XXX); dans les fièvres automnales, une disposition humorale (1) et conséquemment un génie bilieux, (§ XXXII) ou putride (§ XXXI); car l'état de nos

---

(1) C'est ce que *Haartman* a voulu exprimer, en disant que les fièvres printannières proviennent d'une trop grande abondance de sang, comme celles de l'automne sont dues à l'excès de sérosité. A ces causes se joignent encore au printemps, les changemens de l'air, favorables à la vigueur du corps; et en automne ceux qui ôtent les forces (2 vol. des nouv. mém. de l'Acad. Roy. des sciences de Stockolm, art. 5.

fluides change suivant l'influence des saisons ; et la nature de nos maladies , quel que soit leur type , répond ou participe exactement de la qualité de nos fluides. Nous ne chercherons pas loin les preuves de cet énoncé. Dans le printemps , l'air est serein , le temps est vif , le sang est riche et la réaction des vaisseaux est forte ; la saison qui a précédé a favorisé la congestion des suc dans le tissu cellulaire , mais ces suc ne sont pas âcres , ils ne sont que grossiers ; le temps de leur atténuation , de leur expulsion successive est venu. Quelquefois les mouvemens , que la nature emploie à cet ouvrage , sont trop tumultueux , et ils forment une fièvre d'accès ou une fièvre rémittente ; mais cette fièvre doit nécessairement tendre à l'inflammation : l'état du corps , avant l'invasion de la maladie , en est la preuve la plus démonstrative. Au contraire , dans l'automne , l'air est humide et mal-sain , le temps est mou , le sang est appauvri , et les fibres affoiblies réagissent plutôt par leur mobilité morbifique , que par leur force intrinsèque ; la saison qui a précédé , a dépouillé les humeurs d'une aquosité nécessaire ; les fluides sont plus épais et leur consistance est tenace jusqu'à un certain point ; ils sont âcres et ont une pente à la dégénération bilieuse (1) ; la fièvre qui survient dans cet état ,

---

(1) Voy. *Grant* , Rech. sur les fièvres , qui a dit , à cet égard , des choses fort judicieuses.



ne peut être qu'informe. Aussi la première exacerbation est longue et forte, parce que le spasme universel appelé *rigueur* a été violent et prolongé. Mais on ne le sent que trop, cette intensité de la fièvre étoit utile; c'est à elle que sont dues les évacuations critiques partielles qui amènent la rémittence, parce qu'il est de fait que les humeurs sont d'autant plus atténuées, que l'action des artères a été vive pendant le feu fébrile. Cependant les mêmes causes qui ont produit la première exacerbation continuent, et l'effet en est semblable au précédent: la maladie est seulement moins forte et plus régulière par rapport aux crises incomplètes qui ont eu lieu. La fièvre revient et est suivie d'une autre coction et d'une autre crise, de sorte que le second paroxysme semble être plutôt une seconde fièvre qui ne provient point de la première, mais de causes semblables, et il lui ressemble en apparence. Enfin ces coctions et ces crises partielles mais réitérées font cesser la rémission, et la fièvre reste intermittente jusqu'à la coction et la crise générale et parfaite.

XL. Telles sont les nuances qui distinguent et qu'on trouve dans les fièvres du printemps (§ XXXVI) et dans celles d'automne (§ XXXVII) prises abstractivement des complications fortuites qui dépendent d'une intempérie de la saison, des

circonstances individuelles et de quelques autres causes accidentelles et passagères, ou de l'influence de l'épidémie régnante, dont la fièvre rémittente forme la maladie intercurrente. Mais comme ce sont moins les saisons que les intempéries qui dominant dans ces saisons, qu'il faut considérer pour voir ce que sont les maladies, on ne doit pas oublier que, l'hiver ayant été humide et chaud, privé de gelées, de vents du nord, la constitution du printemps est vraiment automnale; tandis que l'été n'ayant pas été légitime aussi, c'est-à-dire, qu'ayant été sec et frais, rafraîchi par des vents septentrionaux, la constitution de l'automne est véritablement printanière. Observons que, dans ces constitutions déplacées, la marche des maladies doit souvent tenir de celle qui est propre aux fièvres du printemps et à celles d'automne; on en sent la raison, et nous le prouverons par un exemple.

XLI. Les habitans d'une ville voisine (*Lunel*) et de la plupart des lieux circonvoisins, essayèrent en 1780 (1) une épidémie très-générale (§ XIII),

---

(1) Cette épidémie ne régna qu'en 1781 : nous en changeâmes la date pour éviter cette manière indirecte de nous faire connoître, ayant décrit cette épidémie que nous avons observée dans un mémoire adressé à la Société Royale de Médecine, qui l'a couronné par un prix d'encouragement. (*Note ajoutée.*)

elle débuta à-peu-près vers l'équinoxe du printemps, sous une intempérie automnale, et son caractère conserva quelque chose de l'influence du printemps et de l'automne.

La fièvre étoit rémittente et commençoit par quelques accès de fièvre tierce, qui se changeoient en double tierce, et qui, plus ou moins promptement, perdoient le calme de l'intermission. Après les remèdes appropriés, la fièvre reprenoit sa première marche intermittente, et conservoit ainsi le caractère des fièvres printannières et des automnales.

Les urines ne dépositoient pas de sédiment briqueté; cependant la fièvre étoit de l'espèce des intermittentes, dégénérée en rémittente, rarement en vraie continue. Les frissons qui commençoient chaque exacerbation de la fièvre rémittente, les sueurs ou les moiteurs qui la terminoient, le début et la décomposition de la maladie en fièvre intermittente, les effets du quinquina (§ XLIX), en étoient la preuve la moins équivoque.

Si l'on n'avoit considéré que l'intensité ou l'urgence de certains épiphénomènes, tels que le *cholera-morbus*, qui étoit un symptôme très-commun, des vomissemens opiniâtres et laborieux, des déjections séreuses et très-âcres, des coliques cruelles, une expectoration pénible,

bilieuse ou sanguinolente , l'oppression , une toux douloureuse : lorsque la fièvre portoit sur la poitrine , le délire , l'assoupissement , de petites hémorragies de nez : quand la tête étoit prise , les soubresauts des tendons , le pouls serré , des ressautemens convulsifs , lorsque l'âcre bilieuse affectoit de préférence le système nerveux et vasculaire ; si , disons-nous , on n'avoit considéré que la violence de ces épiphénomènes , on n'auroit pas manqué de s'attendre aux événemens les plus fâcheux , on auroit été tenté de ranger l'épidémie dans la classe des malignes . Ces symptômes n'étoient cependant qu'effrayans , ils paroissoient dans le paroxisme , et ne laissoient aucune trace pendant la rémission , pourvu que les indications ne fussent pas méconnues .

On justifia ce pronostic sur un très-grand nombre de malades . Quelques-uns seulement payèrent tribut à la nature , et la fièvre chez eux ne fut maligne qu'en raison des circonstances . En général cependant la convalescence étoit délicate , les rechûtes étoient aisées , et si l'on ne se conduisoit pas prudemment , on n'étoit délivré , qu'au retour de la belle saison , de la fièvre d'accès consécutive .

Une observation , que des faits réitérés rendirent concluante , c'est que , chez le plus grand nombre de malades , ceux qui furent attaqués



de la fièvre rémittente en automne, éprouvèrent au printemps d'après une fièvre rémittente très-simple ou une fièvre d'accès bénigne, tout comme ceux qui furent pris au printemps de la fièvre rémittente, essuyèrent, l'automne suivante, une fièvre intermittente ou rémittente, qui cédoit facilement à une bonne méthode curative.

XLII. Nous avons eu quelquefois occasion de le remarquer; les fièvres rémittentes s'éloignent d'autant plus du caractère que leur imprime la saison ou l'épidémie; la marche de ces fièvres, leur type, leur génie se dénaturent d'autant plus, qu'il se réunit, dans les sujets affectés, des circonstances tout-à-fait étrangères à la maladie, et qui, lui étant antérieures, forment des complications (§ XIV) plus ou moins dangereuses.

Par complication, il faut entendre avec nous, soit certains vices de constitution, tels qu'un excès d'irritabilité ou d'atonie, soit l'affoiblissement relatif de quelque organe, comme du cerveau, du poumon, du mésentère, soit un principe morbifique inhérent aux solides, tels que trop de rigidité, trop de délicatesse, ou tenant aux fluides, tels qu'un virus dartreux, gouteux, psorique, vénérien, scorbutique (1).

(1) En plaçant le scorbut parmi les maladies qui sont dues d'une manière particulière à la dépravation du fluide vital, nous ne prétendons pas prononcer entre cette opi-



soit certaines lésions constitutives d'une affection chronique, lorsque, par exemple, il y a des obstructions, des ulcérations dans quelques viscères, soit enfin une maladie aiguë, cœincidente, mais majeure, telle qu'une fièvre stercorale vermineuse, etc.

Et comment ces complications n'influeraient-elles pas pernicieusement sur le caractère des fièvres rémittentes, puisque, dans ce cas, une maladie plus ou moins grave, est hantée sur une autre maladie qui présente plus ou moins de danger? L'observation n'en a que trop souvent convaincu. Les fièvres ainsi compliquées offrent non seulement des épiphénomènes plus effrayans et plus fâcheux, mais encore elles sont susceptibles d'une dégénération plus rapide, elles exigent plus de sagacité dans l'observateur, elles annoncent plus d'incertitude dans l'événement, et font craindre plus d'inconvéniens pour les suites.

XLIII. Eh certes! si l'irritabilité est la faculté inhérente à la fibre animale, de se contracter

nion et celle qui admet, pour cause du scorbut, le désordre primordial des solides ( Voy. M. Milman \* ), nous voulons seulement nous conformer au sentiment reçu.

\* *An inquiry in to the source from Whence the symptoms of the scurvy and of putrid fevers arise, &c. 1782.*



après avoir été stimulée par un irritant quelconque, l'excès de cette irritabilité, sans constituer proprement ce qu'on appelle une maladie, doit cependant en approcher de si près, qu'il suffit, avec cette condition, d'une cause très-légère, pour qu'il s'établisse des lésions morbifiques. L'excès d'irritabilité est peut-être le premier degré du spasme. Et à combien de maux ce spasme augmenté ne donne-t-il pas naissance ? L'inflammation locale en est un des plus réels et des plus communs, et la violence des symptômes étant proportionnée à l'excessive irritabilité des vaisseaux, il en résulte promptement la gangrène, et la destruction des organes qui étoient le siège du mal. Mais quels sont les cas où l'on trouve ordinairement cet excès d'irritabilité ? On sait par expérience que ce vice est presque inséparable des personnes qui ont les fibres très-minces et très-déliçates, conséquemment très-mobiles ; et tel est un grand nombre de femmes, d'enfans. On le trouve dans les personnes dont le corps, quoique robuste, est sec, maigre, chaud, avec des muscles fermes et rigides, qui ont de l'activité et de la promptitude dans les actions. Il existe encore dans tous ceux qui souffrent d'une irritation locale et permanente ; tels sont les enfans pendant la dentition, dans le temps de leur crue, pendant le dé-

veloppement de la puberté ; telles sont les femmes grosses ; tels sont encore la plupart des mélancoliques et des hypocondriaques. Ajoutons que l'excès d'irritabilité est propre aux habitans des pays chauds, et par analogie que cet excès se développe dans la plupart des individus qui vivent sous un ciel tempéré, mais qui souffrent accidentellement de l'inclémence d'une saison sèche et brûlante.

XLIV. Une grande atonie forme l'état opposé, et présente une perspective plus affligeante encore. Ici le sang est peu animalisé, et l'inertie des fibres suppose une très-grande activité dans le principe morbifique, comme elle annonce beaucoup de lenteur dans la coction et presque la certitude d'une maladie cachectique consécutive. S'il se forme des engorgemens très à craindre dans ces circonstances, en raison de l'inégalité d'atonie, la gangrène est un accident à redouter, parce qu'ayant précédé une action violente des fibres motrices, pendant le feu fébrile, l'atonie qui suit cette action devient plus complète et conséquemment peut être la cause prochaine de la gangrène ; car les vaisseaux n'agissant plus sur les fluides qu'ils contiennent, ces fluides cessent de circuler et se corrompent très-promptement. Cet excès d'atonie est remarquable chez les gens incapables de travaux soutenus, dont



le teint est pâle, les urines décolorées, les déjections glaireuses, chez ceux qui sont sujets aux bouffissures; il est spécialement affecté aux fièvres qui se déclarent, après une constitution long-temps humide, nébuleuse de l'atmosphère, laquelle a singulièrement relâché le tissu des fibres. Il existe ordinairement après des maladies séreuses, après de grandes évacuations. On le trouve enfin chez les habitans des contrées froides et humides, chez les hommes que la profession expose à être continuellement sur l'eau, comme les pêcheurs, et en général chez les gens mal-aisés, chez les hommes d'une classe fort pauvre et fort laborieuse.

XLV. Il est un état mixte, composé, pour ainsi dire, de trop d'irritabilité et de trop d'atonie, lequel réunit, jusqu'à un certain point, les inconvéniens attachés à ces deux extrêmes. M. Fouquet appelle cet état, *laxité vibratile*, parce qu'il faut caractériser un tempérament spasmodique et débile qu'on observe chez quelques petites filles de neuf ou dix ans, maigres, vives et d'une taille svelte, en général sur les enfans précoces ou d'un esprit prématuré (1).

XLVI. Quand la force d'un organe est au-dessous de celle qui lui est nécessaire pour main-

---

(1) Traité de la petite vérole. T. 1, p. 181.

tenir l'équilibre du système général des forces organiques, il est indubitable que l'organe affaibli ne forme un centre, où convergent, pour ainsi dire, tous les mouvemens qui s'opèrent dans l'économie animale. Dès-lors s'établissent les complications locales qui peuvent d'autant plus aisément dominer dès le commencement même de la fièvre, que la partie débile a souffert des atteintes plus considérables de la part des causes qui ont déterminé la maladie. Que cette plus grande foiblesse relative d'un organe, soit l'effet d'un vice héréditaire, inné ou acquis, qu'elle soit l'effet de l'influence épidémique, il est certain qu'elle prête spécialement aux lésions primitives que procurent le miasme épidémique ou toute autre cause nuisible; et pour lors les symptômes sont, dès leur naissance, d'une gravité très-disproportionnée à l'état d'activité générale des forces, qui a immédiatement précédé. N'y a-t-il pas lieu de croire que les affections comateuses, que les symptômes pleuropéritonéaux, etc., qui compliquent les fièvres rémittentes dès leur début, n'arrivent qu'en vertu de l'extrême disposition que le cerveau, la poitrine, etc., relativement plus foibles, offrent au dépôt de la cause matérielle de la fièvre? Et n'est-il pas naturel de présumer que, puisque le mésentère est si souvent le siège des affections

ordinairement graves et dangereuses, chez tous ceux qui abusent habituellement de la bonne chère, cet organe doit être, chez ces sujets, la partie la plus foible, et par conséquent une partie très-disposée aux lésions fortes et dominantes? Aussi voyons-nous que des auteurs (*Hoffmann, Spigel, Baglivi,*) très-recommandables, ont cru que la fièvre hémitritée, une des plus malignes des fièvres rémittentes, étoit uniquement occasionnée par l'inflammation du mé-sentère.

XLVII. Dans les maladies, les efforts de la nature sont toujours proportionnés à l'activité du principe morbifique, toutes les fois que les forces du corps sont en raison de l'intégrité qui constitue l'état sain et naturel. Mais n'arrive-t-il pas souvent qu'une cause légère excite des mouvemens violens? N'a-t-on pas souvent lieu de remarquer que les efforts de la nature, loin d'être relatifs à la cause excitante, ne font que répondre à la manière de sentir d'un être infirme; et que les forces, trop énergiquement excitées, agissent en raison composée, soit du principe morbifique, soit de l'extrême sensibilité du malade (1)? De pareils effets ont inévitablement lieu lorsque les fibres pèchent par trop de rige-

---

(1) Voy. *Lorry de Morborum mutationibus*, p. 13.

dité, ou par trop de délicatesse. Des fibres trop délicates, telles que les ont ces sujets, qu'affoiblissent la vie sédentaire et la mollesse, oscillent tumultueusement, et secondent, avec une incroyable activité, les lésions que le principe morbifique opère. Des fibres trop roides, telles que les ont ces hommes que dessèche un feu violent auquel certaines professions exposent ou que la fatigue endure, opposent à l'action du mal une résistance d'autant plus dangereuse, que venant à s'affecter, elles allument une fièvre plus vive, et entretiennent pendant plus long-temps sa formidable incandescence. De ces deux chefs primitifs dérivent d'autres accidens secondaires. 1°. Dans une constitution qui pêche radicalement par la délicatesse des fibres, l'ardeur fébrile crée pour l'ordinaire, d'une part, une plus grande masse d'humeurs excrémentielles, ce qui fait que la cocion peut rarement être parfaite; de l'autre, elle porte le spasme à un trop haut degré, pour qu'il ne s'établisse pas des centres inflammatoires, elle force trop rudement les vaisseaux, pour ne pas faire rompre ceux qui en souffrent davantage. Aussi voit-on survenir alors les délires frénétiques, les oppressions douloureuses, le météorisme inflammatoire, les douleurs vives du foie, les hémorragies du nez, les pertes utérines, etc.

épiphénomènes effrayans autant que périlleux, et qui, sans le vice préexistant des solides et des fluides, n'acqueroient jamais aussi promptement le degré de violence qui les caractérise, et ne persisteroient pas d'une manière aussi durable, 2°. Dans une constitution qui pèche foncièrement par trop de rigidité dans les fibres, cette même ardeur fébrile toujours portée au comble, non seulement suspend, dans peu, toutes les excrétiions et rend extrêmement pénible l'exercice de toutes les fonctions, mais encore elle entraîne à sa suite tous les maux occasionnés par un excès d'atonie (§ XLIV); car cet excès d'atonie vient ordinairement après un excès de tension et d'érétisme, comme la dissolution putride vient au plus haut degré après la densité inflammatoire (§ XXXI); et voilà ce qui rend les maladies putrides, plus meurtrières pour les paysans que pour les hommes d'une condition aisée; voilà ce qui rend si difficile, dans les constitutions de la fibre roide, les convalescences des maladies caractérisées par les symptômes d'une violente ardeur: tels sont les yeux brillans, une forte dyspnée, la constipation, la paucité des urines âcres et enflammées, la chaleur de l'haleine, la vivacité de la soif, l'ictère, etc. Faisons observer ici, au sujet de la jaunisse, que cet accident peut dépendre ou de l'épaississement résineux

de la bile, et pour lors les malades sont constipés, souffrent d'ardeurs intolérables, et tombent presque inévitablement dans la cachexie; ou de l'incandescence ou de l'extrême âcreté de cette liqueur, qui, par ses impressions cruelles, multiplie les points d'inflammation, et, par ces irruptions violentes et soudaines, occasionne des *cholera-morbus* et des dysenteries.

XLVIII. Ainsi se forment les complications par un vice préexistant des solides. A-t-on moins à craindre de celui des humeurs? Non, sans doute, et l'on a tout à redouter des maladies virulentes dont le principe est d'une grande mobilité, et capable de se fixer sur les parties internes. En effet, lorsque la fièvre surprend les personnes attaquées de ces maux, elles en ressentent des atteintes plus vives dans le paroxisme qui les renouvelle même souvent, quoiqu'avant la fièvre il n'y en eût aucun symptôme, et alors il est à appréhender que l'ancienne matière morbifique mise en mouvement et aigrie par la fièvre, ne se porte sur des viscères essentiels; il en résulte encore que les solides et les fluides étant altérés par deux causes à-la-fois, il s'établit des lésions graves et difficiles à détruire. Par exemple, l'humeur goutteuse étant mise en mouvement par la cause matérielle de la fièvre, les malades éprouvent, dans le paroxisme, de vraies

douleurs de goutte dans les jointures, ou ils ont du moins des signes manifestes de goutte; il en reste un ressentiment après qu'il est fini, ce qui, suivant M. Colombier (1), distingue ce cas de celui où les mêmes douleurs sont simulées.

XLIX. Dans le scorbut (2) compliqué avec la fièvre rémittente, il y a moins de danger que la matière morbifique, c'est-à-dire l'humeur scorbutique, ne se fixe sur les viscères, par l'effet du levain fébrile, quoique cela arrive quelquefois; mais on a beaucoup d'autres fâcheux accidens à envisager, dont la plupart sont même inévitables. De ce nombre sont l'érosion et l'hémorragie, la syncope, qui doivent naître dans cet état par le mouvement accéléré des liqueurs à chaque paroxisme. Or, on sait combien ces accidens sont funestes dans le scorbut. On ne doit pas moins s'attendre à une dégénération

---

(1) Med. milit. T. 1, p. 438.

(2) Lind a dit, dans son traité du scorbut, que cette maladie, de sa nature, est opposée à la fièvre, au point qu'un scorbutique demeurera long-temps exposé à la contagion fiévreuse sans en être infecté; et cet auteur l'a répété dans son mémoire sur les fièvres. Il faut croire que tous les observateurs n'ont pas vu comme lui. Lorry avance, de morb. mutat. p. 140, que le scorbut est, de toutes les maladies virulentes, celle qui se complique le plus facilement avec les maladies aiguës.

plus prompte des humeurs par la continuité de la fièvre, et conséquemment à une dissolution plus manifeste, qui est le terme de cette maladie dont on n'arrête pas les progrès. Il est d'expérience que l'hémiplégie ou une diarrhée colliquative arrivent encore assez communément dans les fièvres compliquées d'une virulence scorbutique.

L. Nous faisons entre la véritable diathèse scorbutique et cette discrasie humorale dont il semble que *Rivière* ait parlé le premier, et que l'on connoît sous le nom de cachexie scorbutique, la différence que ces deux états méritent. Cette cachexie, très-familière parmi les gens qui jouissent abondamment de toutes les commodités de la vie, n'est autre chose qu'un certain degré d'acrimonie avec plus ou moins d'appétitude à la dissolution. Dans cet état des humeurs, les effets de la fièvre sont souvent très-fâcheux par la fonte des liquides que chaque redoublement occasionne. La pléthore grasseuse expose aux mêmes accidens. La graisse est, dans le fond, une huile légère qui tient infiniment de la nature alimentaire et sur-tout de la matière que nous tirons des végétaux. Elle dégénère facilement, et sa dégénération est très-âcre. Aussi voit-on que chaque reprise, dont le second temps a pour l'ordinaire beaucoup d'intensité, produit



des urines huileuses, des selles colliquatives; les petechies surviennent, et le malade maigrit rapidement: indice non équivoque de l'existence d'un levain putride et du danger pressant où jette l'ardeur de la fièvre.

LI. M. *Colombier* remarque que la repercussion ou la rentrée des dartres cause ordinairement des rémittentes putrides, ou d'autres maladies plus graves (1). On conçoit donc que l'humeur herpétique peut former une fâcheuse complication. Nous en dirons autant de l'humeur psorique et du virus vénérien; observant avec M. *Lorry* (2), au sujet de ce dernier, que les malades qui en sont infectés présentent plus de disposition aux maladies épidémiques qu'à toutes celles qui peuvent survenir accidentellement, et que la fièvre rémittente compliquée d'un vice vérolique est, on ne peut plus anormale et plus difficile à juger: l'influence d'un pareil virus étant aussi destructive dans les maladies aiguës que dans les chroniques.

---

(1) Nous ne pensons pas que le virus herpétique puisse procurer, par lui-même, une fièvre d'accès ou une fièvre rémittente, mais qu'il peut la déterminer, soit en affaiblissant les actions naturelles, soit en donnant l'éveil à la cause spécifique de ces fièvres.

(2) *Loc. cit.* p. 137.

LII. L'obstruction des viscères forme une nouvelle complication de la fièvre, et l'on peut avancer, contre l'opinion assez commune, que la fièvre n'est pas aussi salutaire lorsqu'elle est hantée sur les obstructions, que quelques faits heureux ont porté trop généralement à le faire croire. Nous savons que lorsque la suppression mal-adroite d'une fièvre intermittente ou rémittente, aura occasionné des engorgemens, des obstructions, ces funestes produits ne sont quelquefois jamais mieux enlevés que par une rechûte de la fièvre. Mais combien de fois cette rechûte a-t-elle accéléré la dépravation de la constitution ? Combien de fois le retour de la fièvre ne s'est-il borné qu'à procurer l'inflammation ou la dissolution putride du viscère affecté ? Les exemples n'en sont pas rares ; mais les obstructions ne proviennent pas toujours de la fixation du levain fébrile sur les viscères, elles sont, dans bien des cas, primitives et déjà anciennes. L'obstruction des glandes mésentériques est familière chez les enfans, et le foie n'est que trop sujet à s'engorger à la suite d'une infinité d'accidens qui attaquent l'espèce humaine. Remarquons, en passant, que certains indices d'obstructions au foie, tels que le teint jaune, sale, la langue chargée, dépendent moins quelquefois d'un viscère obstrué, que d'une atonie

de

de l'estomac, très-propre à donner le change. Quant aux obstructions dégénérées en squirre, il peut en arriver que l'action de la fièvre leur fasse prendre un caractère carcinomateux. Nous avons vu en 1783, une Demoiselle de 21 ans, très-vaporeuse, à qui les paroxismes d'une fièvre rémittente d'automne, donnoient des douleurs si aiguës dans une glande au sein, qu'il s'en suivoit les accidens hystériques les plus cruels et les plus formidables. On sait que dans toutes les fièvres compliquées d'obstructions, le pouls ne se développe jamais d'une manière aussi complète que dans les fièvres où le cours des liqueurs n'est arrêté par aucun obstacle.

LIII. Comme les ulcérations des viscères, dont celles du poulmon arrivent plus fréquemment, sont toujours accompagnées d'une fièvre hectique, laquelle a des exacerbations décidées par une cause connue, telles que l'exercice de la digestion, le mélange du chyle avec le sang, et l'influence de l'air nocturne (1), il n'est pas

---

(1) Suivant M. Morgan (*animal economy. prop. 15*) le pouls de tous les hommes, quelques sains qu'ils soient d'ailleurs, est plus fréquent après qu'ils ont mangé; de sorte que si l'artère bat 66 fois dans une minute le matin quand on est à jeun, elle battra 84 fois après qu'on aura dîné: ce qui est dans le rapport de 100 à 129 ou à peu près comme 10 à 13. Cette fréquence continue

trop aisé de connoître l'intervention d'une fièvre rémittente qui vient former une redoutable complication; Les variétés qu'on observe dans la marche des phthisies pulmonaires ou autres, la différente intensité des fièvres rémittentes, l'anomalie d'une fièvre qui tombe sur un sujet énervé, la réciproque influence de deux maladies qui ont chacune un caractère fixe; toutes ces causes tendent à obscurcir cette complication, sans compter que toutes les fois qu'il existe une constitution dominante, les maladies qui règnent en même temps, prennent souvent la marche de la fièvre de la constitution, sans qu'il y ait quelquefois d'autre analogie, soit dans la cause, soit dans la méthode curative. Parmi les signes les plus propres à manifester cette complication, on distingue l'ingravescence de la fièvre hectique sans cause assignable, pendant

---

jusqu'à minuit, mais elle décroît insensiblement; de sorte que le nombre des pulsations, une heure après le dîner, est au nombre de fois que l'artère bat à onze heures du soir, comme 84 à 78 à peu près. Comme suivant les principes de *Morgan*, lorsque la fréquence du pouls est la plus grande, celle du soir est à celle du matin dans le rapport de 8 à 7, il s'en suit que la force que le pouls a le soir, est à celle qu'il a le matin comme 111 à 110. La vitesse du sang, de même que le diamètre des artères sont aussi plus grands le soir que le matin.

une épidémie de fièvre rémittente. Le diagnostic est beaucoup plus évident, suivant l'observation de *Trnka* (1), lorsqu'un sujet affligé de fièvre hectique éprouvera des exacerbations très apparentes par les trois temps qui les caractérisent, lorsque ces exacerbations auront une durée convenable et à peu près égale, qu'elles seront terminées par une sueur abondante, douce, universelle et suivie de quelque soulagement.

Les ulcères externes sont sans contredit d'une bien moindre conséquence, que ceux dont le siège est à l'intérieur; mais comme ces ulcères, lorsqu'ils sont invétérés, annoncent le mauvais état des fluides, et que rarement l'ardeur de la fièvre manque de supprimer le pus qu'ils (les ulcères) distillent, un Praticien judicieux doit quelquefois imputer à cette complication quelques accidens qui traversent le cours d'une fièvre rémittente.

LIV. Mais de toutes les complications qui peuvent dénaturer cette fièvre, il n'en est pas de plus ordinaire que la fièvre stercorale. Alors les premiers jours sont très-orageux, et l'on ne peut prononcer sur le véritable caractère de la maladie, parce que la violence et le nombre des

---

(1) *Historia febris hecticæ*, §. 34, p. 147.

accidens le masquent. Point de rémissions lucides, point de reprises bien marquées, les symptômes de la fièvre stercorale sont constants, et s'il y a constipation, ils sont portés au plus haut degré d'intensité. Ces symptômes, comme on le sait, consistent en nausées, vomissemens, déjections de ventre, borborygmes, langue chargée, dégoût; anéantissement, douleurs vagues, maux de tête, cardialgies, syncopes, difficulté de respirer, léthargie, pouls dur ou petit, ou serré, météorisme dans les entrailles, tension du bas ventre, insomnies, et tant que leur cause subsiste, on ne peut point espérer que la fièvre rémittente soit bien reconnoissable; mais après des évacuations copieuses par le haut et par le bas, la fièvre stercorale étant détruite, presque dissipée, ou du moins subordonnée, la rémittente développe tout son caractère, et suit la marche que lui imprime l'influence de la saison ou de l'épidémie. Telles sont presque toutes les fièvres rémittentes des enfans, ces êtres doués d'une très-grande irritabilité et de beaucoup de disposition aux indigestions. Aussi M. *Butter* (1) croyant très-erronée l'opinion commune, qu'il attribue aux vers la cause de leur fièvre rémittente, s'est-il efforcé de prouver qu'elle ne doit

---

(1) *A treatise on the infantile remittent fever, &c.*

être imputée qu'à la saburre des premières voies.

La fièvre vermineuse est une variété de la fièvre stercorale ou de la fièvre putride. Il faut en effet aux vers , pour pouvoir pulluler et croître , un certain amas d'humeurs croupissantes et corrompues. En rampant sur la tunique villeuse des intestins et du ventricule , ces insectes excitent un spasme qui produit une infinité d'épiphénomènes , entr'autres , des nausées , des défaillances , des anxiétés , s'ils sont dans l'estomac , un pouls dérangé , foible , des douleurs pleurétiques , un resserrement du gozier , la suffocation , etc. Or , ces accidens n'étant pas subordonnés à la fièvre rémittente , on les observe , soit par périodes fixes , soit par intervalles fort irréguliers , tantôt durant le paroxisme , tantôt pendant la rémission de la fièvre qu'ils compliquent. Ce qui ne sert pas peu à jeter la plus étonnante confusion dans le diagnostic de l'une et l'autre maladie.

LV. Il ne manqueroit sans doute pas d'autres complications à ramener ici , si l'on devoit , disons mieux , si l'on pouvoit compléter cette intéressante matière. Qu'il nous suffise de le faire observer , au risque de nous répéter encore , les fièvres rémittentes peuvent se compliquer , lorsqu'elles sont sporadiques ou intercurrentes avec

la maladie de la constitution; et pour lors, outre l'influence de l'épidémie, la fièvre se trouve réellement compliquée. C'est en vertu de ces influences, de ces complications respectives, qu'on a vu les fièvres rémittentes, tantôt accompagnées ou prendre le caractère des fièvres catarrhales, tantôt sévir pendant une épidémie de peste, et se convertir en pestilentielles, tantôt, enfin, être tellement maîtrisées par la conjugaison d'une maladie plus grave, que leur marche presque absolument dénaturée n'admettoit désormais que l'ordre propre à l'affection compliquante: ainsi, pour citer un exemple de ce dernier genre, la fameuse fièvre de hongrie étoit, suivant *Pringle*, un composé de la fièvre rémittente d'automne et de celle d'hôpital tirant sa source du camp, mais acquérant cette nature pestilentielle du mauvais air des endroits où l'on mettoit en foule les malades. *M. Robertson* est sans doute parti de là pour dire ensuite, mais d'une manière trop générale, que la fièvre des prisons, celle des hôpitaux ou des vaisseaux, paroissent essentiellement les mêmes, et doivent probablement être rangées parmi les rémittentes malignes (1).

LVI. Nous nous sommes donc suffisamment

---

(1) *Observations on the jail, hospital, or shyp fever, &c., 1783.*



expliqués sur tout ce qui concerne les fièvres rémittentes. Leur caractère (§. II. à IV.) a été tracé, et l'on a vu quels en sont les indices (§. IV. à VI.) pathognomoniques; quels sont les indices (§. VII, X, XXXIII.) propres à les spécifier. Nous nous sommes expliqués sur leurs causes (§. XV.), sur leurs types (§. XVI. à XXIX.), sur leurs génies (§. XXX. à XXXIV.), sur leurs marches (§. XXXV. à XLI.), sur leurs complications (§. XLII. à LV.), et le pronostic qu'on doit en tirer, dérive naturellement des circonstances exposées (§. II. à LV.). Si la nature de ces fièvres se trouve approfondie par nos détails, ne sera-t-il pas plus aisé de prononcer sur la méthode curative? On nous demande (§. I.) de déterminer quels sont les avantages et les dangers du quinquina dans leur traitement. On prévoit, par le rapport intime (§. III, XV, XXXV.) que les fièvres intermittentes ont avec les rémittentes, que le quinquina employé dans la cure des premières, peut l'être dans celle des secondes et avec une égalité de succès. On sait que des Auteurs recommandables l'ont conseillé à très-forte dose dans le traitement de ces fièvres, pratique qui a souvent été utile et dont on a souvent aussi abusé. On veut qu'on recherche qu'elles sont les circonstances dans lesquelles on doit s'abstenir de donner ce médicament à grandes

doses, et avec quelles précautions on peut le permettre quelquefois. Nous répondrons à toutes ces questions intéressantes, en examinant, lorsque l'occasion s'en présentera, quels sont les secours qui préparent à l'usage du quinquina; quels sont ceux qui peuvent en seconder les effets et en perpétuer les avantages?

La découverte du quinquina (1), son introduction dans les pharmacies de l'Europe, ses succès, ses revers, sa proscription, son triomphe, sont des objets trop connus, trop répétés,

---

(1) Connue par les Indiens depuis environ 1500, il fut apporté du Pérou en 1640; répandu en 1649; décrit d'abord par *Antoine Bollus* (a) marchand Génois, & peu après par *Sebastianus Badus* en 1663. *Willis* commença à s'en servir en 1657 contre les fièvres rémittentes; *Silvius Délébœ* l'imita à Leyde dès 1667; *Noël Falconnet* a l'honneur de l'avoir employé le premier en France; & *Reslaurand* qui le suivit, en combattit, en 1680, des fièvres hémitritées. *Davinius* précéda en Italie la pratique & les écrits de *Torti*; comme en Allemagne *Kolzebut* & *Konerding* sont comptés avant *Cartheuser* & *Werloff*. Les écrits sur le quinquina se sont depuis fort multipliés, & si l'on peut le dire, ils se sont accrus en raison de la diminution des exportations du quinquina, au moins du bon quinquina. Heureusement on en a découvert dans le nouveau Mexique, & la Martinique peut fournir le quinquina-piton.

(a) C'est *M. Rahn* qui donne cette priorité à *Bollus*. *MM Ceste* & *Villemer* la donnent à *Sturm*, Médecin Grec.

pour que nous pensions à nous parer ici d'une érudition inutile. Ce remède a partagé le sort des découvertes : vanté par le crédule enthousiasme , flétri par l'injuste scepticisme , et condamné par ceux qui voyoient dans son action , ou l'écueil d'un système , ou le renversement d'un plan routinier. Il falloit un conflit d'opinions , pour que la vérité pût éclore ; il falloit du temps , de la réflexion , de l'expérience pour donner invariablement au quinquina le titre de remède utile et précieux. Mais , le dirons-nous , des connoissances acquises sur les riches propriétés de ce médicament , sont sorties la prévention , l'abus , et par conséquent les maux d'une application vicieuse ; aussi a-t-on avancé fort judicieusement (1) que l'usage du quinquina , porté pour la guérison précoce des fièvres , et pour les doses jusqu'à l'abus le plus effrayant , est un enthousiasme de la fin de ce siècle qu'il est bon au moins de faire remarquer.

LVII. Pour perfectionner l'usage qu'on devoit faire du quinquina (2) , il étoit naturel qu'on

---

(1) M. de Horne , journ. de Méd. mil. t. 3, p. 356.

(2) Nous parlons ici du quinquina ordinaire , c'est-à-dire , du quinquina du Pérou ou de celui de Santa fé , qui est absolument le même. Le quinquina-piton en diffère à quelques égards , comme on le verra lorsque nous parlerons de cet autre fébrifuge. Voyez la note du §. CVII.

cherchât à quels principes ce médicament doit ses propriétés éminentes. La chimie les a fait sentir ces principes. Elle apprend qu'un peu de terre, un peu de gomme, un peu de résine, le tout joint à une substance parenchimateuse, ligneuse, forment un composé, en total, plus résineux qu'extractif, et dans lesquelles les parties gommeuses et résineuses sont intimément unies ensemble, ainsi que dans la plupart des substances végétales. En procédant ensuite séparément sur chacun de ces principes, on voit que la partie terrestre est une terre très-fine, sans saveur, d'une couleur d'un jaune très-pâle, laquelle se dissout avec promptitude dans les acides et se trouve plus abondamment contenue dans la partie de l'écorce qui tient à la partie ligneuse de l'arbre. On voit que la partie résineuse, privée de toute la portion extractive qu'elle peut contenir, est une substance friable au toucher, d'une couleur de tabac d'Espagne, sans odeur, sans saveur, répandant sur les charbons ardents une vapeur blanche assez épaisse, légèrement aromatique, colorant à peine l'eau distillée, et se dissolvant presque en entier dans l'esprit de vin, à l'exception d'une très-petite quantité d'une terre subtile, rougeâtre, provenant de la décomposition de la résine, qu'on retire plus abondamment de la partie extérieure de cette écorce ;

on voit enfin que la partie gommeuse est une substance extractive de couleur d'hyacinthe, d'une saveur très-amère, presque entièrement soluble dans l'eau, et insoluble dans l'esprit de vin et l'éther; laquelle se trouve en plus grande quantité dans la partie de l'écorce qui tient à la partie ligneuse de l'arbre.

Démontrés par les meilleurs procédés analytiques, ces principes manifestent dans le quinquina des facultés astringentes et toniques; mais nous instruisent-ils sur cette vertu fébrifuge que des observations exactes et faites avec justesse, ont établi contre l'opposition la plus marquée? Cette prérogative spécifique est-elle l'effet de l'action astringente et tonique du médicament, comme le pensent quelques-uns? Dérive-t-elle de ses parties volatiles, ainsi que d'autres le présument, fondés sur ce que le quinquina réussit mieux dans le pays de sa naissance, et que son extrait même, fait habilement sur les lieux, opère parmi nous d'une manière plus prompte et plus complète? Doit-on la placer exclusivement, ou à un plus haut degré dans la partie résineuse, suivant l'opinion de certains Auteurs, ou vaut-il mieux augurer que la substance terreuse en est la partie essentielle, mais que le quinquina n'agit jamais plus complètement que par tous ses principes réunis, parce qu'alors une propriété trop active

est justement modérée par les autres ? Nous ne le déciderons pas. Mais si l'on nous forçoit de prononcer sur une matière aussi obscure et dénuée de faits positifs , nous dirions , sur l'aperçu , que les miasmes marécageux agissent en partie par une acidité (§. XV. ) virulente ; qu'en effet le quinquina doit sur-tout opérer par sa terre absorbante secondée par la réunion naturelle de tous les autres principes. Nous serions fondés sur ce que l'écorce qui surpasse en bonté tous les fébrifuges connus , contient aussi beaucoup plus qu'aucun d'eux , de cette terre absorbante , sans néanmoins être à la tête des fébrifuges amers , aromatiques , styptiques. De l'union de cette terre avec le levain fiévreux , nous verrions résulter un sel neutre soluble qui procure les excré-tions critiques , sans lesquelles le quinquina ne produit pas de franches guérisons. Et comme l'action du levain sur les solides est réellement affoiblissante , d'après les effets connus du gaz acide carbonique sur la fibre animale , comme le ton des solides doit être d'autant plus abattu qu'il a été porté à un très-haut degré par l'action de la fièvre , puisque l'affaissement est toujours relatif à l'intensité de l'évétisme qui a précédé , il s'en suivroit que les principes gomme-résineux auroient encore une utilité directe , parce que , en agissant en qualité d'amer et de tonique-astringent ,

ils remontent tous les mouvemens du système, et contrebalancent l'effet très-souvent énervant des substances salines. Ainsi notre opinion seroit fortifiée par cette expérience qui constamment a démontré que, lorsqu'on vouloit une action prompte, un effet décisif, il falloit donner, ou la poudre de quinquina, ou son extrait aqueux, comme étant les préparations les plus énergiques (§. XXXVIII.)

On opposeroit en vain, si nous souscrivions de bonne foi à la vérité d'une explication plus ingénieuse peut-être que solide, que le quinquina n'a pas une vertu directe contre la cause fébrile; puisqu'il ne guérit pas toutes les fièvres, qu'il en prolonge quelques-unes et en fait dégénérer d'autres. Mais l'objection ne seroit-elle pas résolue, en répliquant que le levain fébrile n'est pas toujours accessible au quinquina en vertu des complications ou des effets de la fièvre; que ces complications et ces effets de nature à être envenimés par le quinquina, prédominent dans quelques circonstances sur les indications du levain fébrile; et que, si le quinquina opère de fâcheux accidens pour avoir été mal placé, ce vice d'administration ne peut rien faire imputer légitimement au fébrifuge?

Le retour de la fièvre dissipée par le quinquina, ne formeroit pas une opposition plus

valable, parce qu'il est probable, que lorsque ce spécifique ne peut atteindre la cause matérielle de la fièvre, il peut cependant en arrêter pour un temps les effets, en modifiant les oscillations des solides et les mouvemens des fluides, et en changeant la disposition actuelle du corps, surtout en fortifiant le système; de sorte que le quinquina offre décidément deux propriétés réelles, l'une fébrifuge curative lorsque le remède attaque le levain, l'autre fébrifuge palliative lorsque les circonstances font éluder ce combat et que ce remède ne peut déployer que sa vertu puissamment tonique.

Et comment le quinquina guériroit-il quelquefois comme subitement, sans péril et sans rechûte, les fièvres rémittentes les plus dangereuses, s'il n'agissoit sur un levain fiévreux par une propriété décidée spécifique? Comment les accidens les plus terribles de ces fièvres n'auroient-ils lieu que pendant les paroxismes, pour disparoître durant la rémission, lorsque les lésions consécutives n'ont point encore été trop fortes pour être durables, s'ils ne dépendoient d'un levain particulier qui, mis en mouvement, se dépose ou bien affecte de préférence tel ou tel organe, à raison des circonstances qui décident son impulsion? Aussi peut-on poser en fait que le quinquina est le spécifique de la cause matérielle des fièvres rémit-



rentes ; conséquemment , qu'il est toujours indiqué en vertu de cette cause , tant que des contrindications majeures ne s'opposent point à son emploi. De là est venu ce précepte donné par des Auteurs recommandables : *Lorsque l'on remarque une rémission apparente , nous pouvons administrer le quinquina avec confiance et succès.* Ce n'est pas , car nous devons le faire observer , pour aller au devant des abus d'une proposition générale , qu'une fièvre rémittente ne puisse être guérie , sans le secours du quinquina. Au contraire , nous pensons qu'il est plusieurs de ces maladies qui peuvent être combattues sans l'assistance du spécifique , parce qu'on obtient la destruction du levain fébrile par les moyens qui guérissent en qualité de correctifs des humeurs , et comme détruisant le foyer nécessaire à l'explosion du miasme fébrile.

LVIII. Mais quelle que soit l'efficacité du fébrifuge , la raison et l'expérience nous enseignent que ce médicament ne remplit , ni les indications que présentent les trois temps constitutifs d'un paroxisme , ni les indications qu'offre la première stade d'une fièvre rémittente quelconque. Dans le paroxisme (§. V.) , c'est d'abord un spasme violent à lever , une chaleur forte à combattre , quelques crises à favoriser. Dans la première stade de la fièvre , ce sont une pléthore à enle-

ver, des engorgemens à détruire, des fibres roides à fléchir, des solides éréthisés à détendre, ou des forces vitales à relever, des humeurs fixes à délayer, ou des évacuations à produire, et une égalité d'action à établir. Le quinquina iroit donc contre le but qu'il faut se proposer. Par son action tonique, il compléteroit les engorgemens et appellerait l'inflammation; par son astringence, il supprimerait les évacuations, symptomatiques à la vérité, mais nécessaires pour alléger la nature: car, quoique le quinquina puisse exciter quelquefois l'action des intestins à se débarrasser des matières excrémentitielles dont ils sont surchargés, il n'en est pas moins vrai que ce n'est pas là la manière ordinaire et naturelle d'agir de ce remède, et qu'il resserre communément le ventre par son astriction. D'ailleurs l'effet évacuant du quinquina n'est point à désirer, lorsqu'il résulte d'un excès d'irritation, ou d'une dégénération ultérieure des liquides.

LIX. Des médecins ingénieux, guidés d'ailleurs par la théorie et les accidens propres aux frissons, frappés des phénomènes sympathiques qui, des entrailles se répètent réciproquement sur la peau, et, plus que tout, appuyés sur ce que le spasme cesse aussitôt qu'une sueur modérée se répand également sur toute la surface du corps; ce qui leur fait considérer la sueur comme une

suite

suite de la cessation du spasme, et du rétablissement de l'égalité et de la liberté de la circulation dans les derniers vaisseaux capillaires; prétendent que pour lever le spasme, pour le prévenir ou pour en abrégér la durée, il ne s'agit que d'agacer le ventricule, et d'établir dans les organes épigastriques, un spasme fixe révulsif de celui de la peau. A cette intention, les uns (1) recommandent de donner l'émétique au commencement ou aux approches du froid de l'exacerbation; convaincus qu'outre l'évacuation des matières nuisibles des premières voies, il se fait, au moyen de la secousse, des nausées et du vomissement que procure ce remède, comme une espèce de détente qui porte les mouvemens du dedans au dehors; et qu'en même temps la chaleur se répand à la surface, les extrémités vasculaires se relâchent, le spasme se dissipe, et la peau s'humecte de la matière de la sueur ou de celle de la transpiration, de la même manière que cela arrive dans la terminaison des accès de fièvres par les seuls efforts de la nature; en sorte que

---

(1) *Cullen first lines of the practice of Physic.*, &c. t. 1; *Physical and literary essays* tom. 11, art. 7; *Franklin, letters and papers on philosophical subjects* p. 366; l'auteur des *reflections on the general treatment and cure of fevers*, &c. & avant eux *Riviere, Vanhelmont*, lib. de febril, cap. 9.

l'émétique peut être regardé comme évacuant et antispasmodique tout ensemble. Sans s'écarter du fond de ce système, d'autres (1) assurent qu'il suffit d'administrer les émétiques à dose suffisante pour causer des nausées continuelles, parce qu'il est indifférent, pour l'effet fébrifuge de ces médicaments, qu'ils occasionnent ou non des évacuations sensibles.

Il se trouve enfin une troisième classe de Médecins (2) qui, pensant avec *Vanhelmont*, que les diaphorétiques seuls sont les remèdes spécifiques et appropriés des fièvres, ont seulement en vue, sans exciter ni nausées, ni vomissement, de diriger constamment l'ordre des mouvemens du centre à la circonférence, par l'administration réitérée de quelque préparation antimoniale, telle que la poudre de *James* (3) ou le tartre

(1) Voyez encore l'auteur des *reflections*, &c.

(2) Voyez sur-tout *Guillaume Withe*, *observations on the use of dr. jame's powder and uther antimonial preparations in fever*, &c., les ouvrages de *MM. Clark*, *Lind*, *Home*, &c.

(3) La poudre de *James*, comme nous l'apprend *Donald Monro* (à *treatise on medical and pharmaceutical chymistry*, &c.), n'est autre chose que de l'antimoine calciné avec une suffisante quantité d'huile & de sels animaux, bien déphlegmés, bouilli ensuite dans du nitre fondu, dont on le sépare par le lavage. Cette poudre à laquelle

sibié seul, ou combiné avec les narcotiques (1), assurant que par cette méthode ils font disparaître, comme par enchantement, la constriction spasmodique de toute la surface du corps; ce qui, selon eux, paroît dû à l'action particulière que les antimoniaux ont sur les nerfs de l'estomac qui agissent ensuite sur ceux de l'habitude.

Cette constriction spasmodique étant dissipée par ces médicamens, c'est-à-dire, dès la première

l'auteur associoit d'abord une préparation mercurielle, qu'il proscrivit ensuite, est d'un usage très-familier en Angleterre contre toutes sortes de fièvres, & plusieurs Médecins en ont célébré les vertus; d'autres Praticiens se font néanmoins élevés contr'elle. M. *Guil. White* (loc. cit.) lui préfère le tartre sibié, parce que l'on connoît sa force & que l'on peut calculer sa dose avec exactitude & précision. M. *Clark* (*observations on the diseases in long voyages to hal countries, &c.*) observe qu'elle est moins sûre que le tartre sibié, & que les évacuations qu'elle cause, sur-tout par les sueurs, la rendent très-préjudiciable dans les fièvres putrides des climats chauds. Le jugement de M. *Sims* (*ob. sur les malad. epidém. p. 32, 45, 146.*) ne lui est pas favorable. M. *Home* (*clinical experiment histories and dissections, &c., sect. 2*) en fait un parallèle avec le tartre sibié, & dit que celui-ci est à préférer dans les *synochos*, & la poudre dans le *typhos*, &c., &c. Il résulte donc de tout cela qu'avec nos préparations antimoniales nous pouvons nous passer de la poudre de *James*.

(1) Voyez l'aut. cité des *reflections*, &c.

rémission , la plupart de ces Médecins conseillent de prévenir le retour des paroxismes fébriles par l'usage des toniques et des remèdes qui diminuent l'irritabilité , sur-tout du quinquina ; de donner ce fébrifuge en aussi forte dose qu'on le prescrit contre les fièvres intermittentes et les fièvres putrides ; si le paroxisme revient , on recommence le même traitement , et on se comporte ainsi jusqu'à ce que la maladie ait cédé.

Une méthode aussi active , faite pour maîtriser la nature , n'est sans doute pas celle qui convient au plus grand nombre des cas. Nous savons à la vérité qu'on n'en connoît pas de meilleure contre certaines fièvres causées par le levain le plus actif , telle que l'épidémie dont parle *Senac* (1) dans laquelle la mort survenoit à la troisième ou quatrième exacerbation ; contre ces fièvres , que l'on ne voit guères que dans les climats les plus chauds , marécageux , pestilentiels , et dans lesquelles la férocité du mal exige qu'on s'oppose au second , au troisième ou au quatrième paroxisme , quelquefois au premier , ainsi qu'on l'a vu dans la fièvre rémittente de Batavia , qui tuoit dans la première attaque , et qu'on ne pouvoit prévenir qu'en administrant le quinquina comme

---

(1) *De reconditâ febrium &c. naturâ* , pag. 410.

prophylactique, en aussi grande quantité que l'estomac pouvoit le supporter (1).

L'observation suivante offre un cas des maladies de cette sorte.

(\*) M. *Nogarede*, Bourgeois, après avoir été exposé quelque temps à de vives alarmes, et humé l'air d'un atmosphère marécageuse, est saisi du frisson fébrile. Le premier paroxysme est assez fort, cependant il est régulier, et dès qu'il est fini, je donne l'émétique qui opère par le haut et le bas avec succès; le second redoublement est accablant, il débute par une syncope, le froid dure quatre heures, la tête s'embarrasse, dans le chaud le malade est sans forces, il délire, sa langue est humide, très-chargée, le ventre est souple, la chaleur du corps très-modérée. On applique des vésicatoires aux jambes et l'on place, pendant la rémittence, un purgatif qui amena des selles abondantes, bilieuses, épaisses et très-fétides, les urines couloient bien. Le troisième redoublement qui survint le troisième jour de la maladie est beaucoup plus grave que celui de la veille; le froid mêlé de frisson est long avec de légères défaillances. Le malade est dans le plus grand accablement, le pouls est misérable; dans le second

---

(1) Voy. *Lind. Mém. sur les fièvres &c sur la contagion*, pag. 260.

temps du paroxisme , il y a du délire sourd. Les plaies des vésicatoires sont gangrénées. Ce redoublement étant fini , je donne deux onces et demi de quinquina : savoir , une once en poudre partagée en quatre doses , délayée dans une décoction faite avec une once et demi de quinquina. Contre l'attente commune , le quatrième redoublement est prévenu. Le cinquième jour est destiné au repos ; la fièvre continue persiste , les signes de saburre sont les mêmes , mais la tête est libre et tous les symptômes sont très-modérés. Je répète le purgatif le sixième jour , et le lendemain le malade prend une once de quinquina en poudre. Du huitième jour à la fin de la fièvre qui a duré 21 jours , il a fallu purger par intervalles , et le malade est parfaitement guéri.

Cet exemple est sans doute très-démonstratif ; mais ce qui le rend tel à nos yeux , c'est que M. V... malade dans le même temps , et dans des circonstances analogues , meurt victime de la même maladie. Ses Médecins insistèrent trop sur les évacuans , et lorsqu'ils eurent recours au quinquina , ils le donnèrent seulement à la dose de quatre drachmes , et trop tard. Le redoublement qui suivit , et pendant lequel je fus appelé en consultation , se termina par la mort.

Cependant de pareilles maladies sont peu communes dans nos climats tempérés , ou du moins



elles y sont moins violentes ; aussi un traitement aussi actif leur convient moins généralement. Si l'imitation peut et doit être permise, c'est dans le cas où la maladie ayant été négligée, le Médecin présume par les signes passés et les indices concomittans que l'exacerbation qui commence peut être mortelle. En s'élevant alors au-dessus du préjugé, il donnera l'émétique, comme le seul antispasmodique approprié, et placera de suite le quinquina comme l'unique moyen de sauver son malade.

Une pratique moins sujette à restriction et plus généralement convenable pour diminuer et abrégé le spasme fébrile, c'est de donner de temps en temps de petites quantités de boissons chaudes, diapnotiques, telle qu'une infusion de fleurs de pavot rouge et de camomille, et de faire en même temps des fomentations humides vaporeuses (1) sur les extrémités inférieures.

---

(1) Ces fomentations, préférables aux pediluves & aux topiques, consistant en des vessies à demie pleines d'un liquide chaud émollient, s'exécutent avec une aisance singulière en se servant des briques ou des tuiles qu'on fait échauffer le plus qu'on peut, qu'on trempe ensuite dans de l'eau, d'où on les retire presque aussitôt pendant qu'elles sont chaudes, pour les envelopper dans une flanelle & les appliquer à la plante des pieds & le long des jambes. Les briques conservent la chaleur pendant

Quand l'intensité et la durée du frisson exigent des secours plus actifs, on se sert très-fructueusement d'un mélange d'eau de chardon béni et de vin émétique, qu'on donne par cuillerées assez rapprochées pour exciter d'obscures nausées. On emploie de même dans le premier temps du paroxisme, le camphre, le castoreum, la liqueur d'*Hoffmann*, l'alkali volatil, l'éther ou le laudanum liquide dans les eaux céphaliques et cordiales. Quelquefois il arrive que, pour s'opposer aux accidens qui se déclarent dans l'espace intermédiaire du premier et du second temps, il faut recourir au bon vin animé par quelques gouttes de liliun de paracelse.

LX. La chaleur, qui forme le second temps du paroxisme, est, pour l'ordinaire, d'autant plus forte, que le froid qui constitue le premier temps, a eu plus d'intensité. La sécheresse de la bouche et de la peau, la petite quantité des urines rouges et ardentes, entr'autres signes, manifestent assez la continuité du spasme, quoique les autres phénomènes en démontrent la forte diminution. C'est dans cette persévérance et ce degré du spasme, que des praticiens trou-

---

long-temps. On peut les changer sans gêner le malade, & l'immersion préalable dans l'eau, leur donne une certaine humidité, dont l'exhalaison est très-émoliente\* (*Lind*).

vent une raison pour placer l'émétique dans le temps même de la chaleur, sous prétexte de produire, avec ce remède, plus immédiatement ou plus prochainement, la sueur qui amène la rémission ou le temps propre à l'usage du fébrifuge. Nous nous répéterions, si nous voulions discuter la validité de cette indication (§ LIX). Le temps de la chaleur n'est propre, ni à l'administration des vomitifs, ni à celui des fébrifuges. Le danger de mort, où sont les malades dans les cas les plus périlleux, autorise seulement l'usage de ces divers moyens: ainsi *Sandifort* se vit contraint, dans une fièvre qu'il eut à traiter aux Barbades, de donner incessamment le quinquina dans un paroxisme fébrile, et *Gleghorn* l'avoit pratiqué avant lui à Minorque (1).

Les indications directes de la chaleur sont autrement de modérer l'effervescence des liquides par la saignée (§ LXII.), par les boissons prises fraîches, par les lavemens, par les pédiluves, par un atmosphère bien âcrée. Les acides ont sur-tout une propriété décidée contre la chaleur fébrile; on les mêle aux tisannes, aux juleps; on les incorpore dans la matière des la-

---

(1) *Observations on the epidemical diseases in minorca* &c., *Lind*, loc. cit. p. 242.

vemens, dans l'eau des pédiluves, et dans celle qu'on peut mettre en évaporation autour du lit du malade. Le nitre jouit pareillement ici d'une grande réputation, soit seul, soit uni à de petites doses de camphre. En un mot, il n'est pas de rafraîchissans qu'on ne puisse employer avec succès dans le second temps du paroxisme.

LXI. Dans le troisième, destiné aux évacuations critiques qui terminent l'orage, que peut-on faire de mieux que de rester dans une salutaire expectation? Une boisson un peu chaude facilite les excrétions qui se font par la peau; cette boisson détrempe, et elle seconde le cours des selles; elle délaye, et le cours des urines en est favorisé. Disons mieux, c'est la nature qui se décharge par quelque émonctoire; il ne s'agit que de ne la point contrarier.

Mais les indications des moyens qui doivent précéder l'usage du quinquina s'étendent bien au-delà du paroxisme. Elles subsistent durant toute la première stade de la maladie; et la longueur de cette stade est relative ou subordonnée à plusieurs circonstances. Ce temps est réservé pour l'administration des remèdes appelés généraux: remèdes qu'il faut encore placer avec discernement et une sage économie.

LXII. La pléthore est une des indications qu'il

importe le plus de remplir. La masse des liquides, augmentée et rompant l'équilibre, est un poids si accablant pour la nature, qu'on trouve quelquefois les principaux symptômes de la résolution des forces, chez les sujets dont ces forces ne sont cependant qu'opprimées. La peau des malades est fraîche, quelquefois suante; on est menacé de syncopes et même il s'en déclare quelquefois de légères; le pouls est petit, lent, mais l'artère est dure: il faut saigner pour que la fièvre se développe, il faut alléger l'action systaltique des vaisseaux pour relever les forces et développer la maladie. On réitère la saignée et l'on proportionne l'effusion du sang, à la force, à la dureté du pouls, au tempérament du malade, aux circonstances antérieures (v. § LXVI) à la fièvre, enfin à la qualité du sang qui a été versé dans les palettes.

Le plus haut point du paroxisme est sans doute l'époque où la réunion des accidens exige la saignée. Mais qu'on ne s'y trompe pas. Cette époque est aussi celle où quelquefois le sang, simplement raréfié, ne fournit qu'une indication fautive et indirecte de saigner le malade. Ici, le pouls, quoique grand, n'est pas dur, l'artère, quoique se dilatant avec force, est molle et le tempérament n'annonce rien de pléthorique. C'est pendant la rémission que les indices de plé-

thore ne sont point équivoques, et tout médecin qui ne tirera pas ses indications, pour saigner une ou plusieurs fois dans le paroxisme, de l'état du pouls pendant la rémission, sera souvent exposé, s'il n'a beaucoup d'expérience, à prendre certains accidens d'une grande rarefaction du sang, pour ceux d'une pléthore mue; mais, comme on le pense bien, ce sera au détriment du malade. Les saignées déplacées font un double mal, celui de retarder la coction par la foiblesse du malade, et celui d'augmenter l'intensité des reprises par un effet de cette même foiblesse; car on s'est souvent convaincu que le paroxisme est d'autant plus violent, que le malade a donné pendant la rémission des signes d'une grande foiblesse.

En tirant à propos le sang, soit pendant le paroxisme, soit durant la rémission, on remplit, par un moyen qu'il est impossible de remplacer, une infinité de vues essentielles. On épargne à la nature le soin pénible de déterminer des hémorragies critico-symptomatiques, on prévient les engorgemens et l'on détruit ceux qui sont formés; les solides éréthisés par les premières impressions de la fièvre, sont distendus; un relâchement salutaire succède à une fâcheuse tension, et l'action des vaisseaux ayant acquis une juste liberté, les produits excrémentitiels de

la fièvre sont infiniment moindres. Ajoutons que les humeurs étant travaillées par une force proportionnée, la coction commence de bonne heure, et le cours du mal est heureusement circonscrit.

LXIII. Secondée par les adoucissans et les tempérans, la saignée n'est, comme on le pense bien, indiquée que dans les cas, assez communs à la vérité, d'excitation des forces. On administre des moyens bien opposés lorsqu'il s'agit de relever les pouvoirs vitaux, qui est l'indication majeure pendant le cours d'une fièvre rémittente maligne, et pour l'ordinaire dans certains temps de toute fièvre rémittente simple. Les analeptiques, les cordiaux et les irritans remplissent cette indication, et de préférence on les emploie avant le paroxisme, à la fin du froid et pendant la rémission. Avant le paroxisme il faut penser à modérer ce froid glaçant dont les effets sont si formidables. La fin du froid est quelquefois le moment où la vie s'éteindroit, si les secours les plus actifs ne venoient point à l'aide de la nature; et pendant la rémission, si les forces, qui languissent en raison directe de la violence du dernier redoublement, ne sont point excitées, le danger devient et plus grand et plus imminent de reprise en reprise.

De simples potions composées avec les infu-

sions ou décoctions de scabieuse, de camomille, de chardon béni, d'angélique, d'impératoire, ou de contrayerva; renforcées par les confectons d'hyacinte ou d'alkermes, la thériaque, le musc, les alkalis volatils et tous les spiritueux; adoucies avec les sirops d'œillets, de scordium, d'écorce d'orange, &c., forment les moyens connus qui réussissent dans les cas urgens où la nature défaillante et prête à succomber, demande à être ranimée par des excitans héroïques. Mais ces secours subsidiaires ont une action trop bornée, trop passagère, pour remplir le but que présente la débilité de la rémission. Le quinquina comme tonique, la serpentaire de Virginie, les vésicatoires sont trop souvent contr'indiqués, ou leurs effets sont insuffisans et peu durables. C'est donc ici le cas de placer les antimoniaux, tels que la poudre de *James*, ou le tartre émétique, puisque sur les aperçus de *M. Home* (1), ces médicamens agissent, selon toute apparence, comme des stimulans qui portent leur action dans toute la machine: aussi le temps le plus propice à leur succès, est lorsque le redoublement de la fièvre est fini, et dans ce cas où le pouls est plus foible que l'état général des forces ne semble l'indiquer, on donne le

---

(1) Loco citato.



remède adopté, à doses très-refractées, et on le combine avec de petites quantités de laudanum s'il agissoit par le vomissement ou par les selles, car toute évacuation est alors énervante lorsqu'elle n'est point demandée par la nature de la maladie.

Les fomentations des jambes et les pédiluves peuvent encore être employés dans la vue d'exciter la machine, pourvu que la chaleur de l'eau soit plus considérable que celle du corps. *M. Home* prétend que ces moyens ont un effet stimulant et relèvent le pouls d'une manière très-sensible. Le docteur *Armstrong* en vante les avantages, sur-tout lorsqu'ils sont suivis des lotions avec du vin chaud ou de l'eau de vie (1); & *M. Parc*, qui ne leur refuse pas cette propriété, nous prévient qu'ils agissent d'autant plus comme des stimulans, qu'après avoir fait chauffer l'eau du bain jusqu'au 106<sup>e</sup>. degré du thermomètre de *Fahrenheit*, on en augmente ensuite la chaleur, s'il est possible, jusqu'à ce que le malade se plaigne de nausée et de vertige (2).

LXIV. De quelque nature que soit la maladie, il n'est que du plus au moins indispensable de remplir, par l'usage des boissons, l'indication

---

(1) *Medical essay*, &c.

(2) *De Balneo diff. Edinbourg* 1773.

de délayer les fluides. Dans les premiers jours de l'attaque fébrile, qui est le temps de la plus grande crudité, le spasme et la phlogose forment le plus souvent les effets du mal, les excrétoires sont resserrés, les fibres sont crispées ou souffrent de la tension que les fluides raréfiés procurent. Si les malades refusent de boire, les progrès de la fièvre sont rapides, la tête se prend, le délire survient, la langue se sèche et noircit, le pouls acquiert de la dureté, en un mot, l'évétisme et l'inflammation sont portés au comble. C'est ce qu'on observe quelquefois dans les hôpitaux (1) où l'impossibilité des soins proportionnés fait que certains malades passent les dix à douze heures sans boire.

Mais il ne faudroit pas s'y méprendre. Trop de boisson expose de même aux accidens les plus fâcheux. Ce torrent de liquides pèse sur des parties trop évétisées et qui ne peuvent aussitôt subitement lui livrer passage; il fatigue donc, par son poids, l'estomac qu'il énerve par sa propriété. S'il entre dans les vaisseaux, c'est une abondance de liqueurs crues, incapables de s'assimiler avec le sang, mais propres à relâcher ou tendre les parois des vaisseaux, à engorger

---

(1) Voy. M. *Arnaut de Nobleville*, cours de Méd. prat. tom. II, p. 379.

les viscères, sur-tout les poumons, et consécutivement à transmettre, au système nerveux, un degré funeste de constriction ou d'atonie. Aussi des praticiens éclairés ont-ils imputé à l'excès des boissons, d'occasionner du mal-aise, de rendre le corps lourd, de susciter des nausées, le délire, l'affection soporeuse, des tremblemens dans les membres, des foiblesses avec menaces de syncope, le hoquet, des vents, le météorisme, l'évétisme du genre nerveux et membraneux, le retard de la coction, en un mot les mêmes effets que produisent communément les échauffans et les âcres (1).

La plus forte ardeur du paroxysme n'est pas même, dans certains cas, une raison de prodiguer les boissons délayantes, parce qu'il est à craindre que cette abondante quantité d'eau, venant à séjourner dans l'estomac pendant l'exacerbation, ne serve qu'à détremper l'humeur septique qu'on s'y trouve stagnante, et à la rendre par-là plus active, plus pénétrante et plus propre à entrer dans les voies de la circulation, au moyen du véhicule qu'elle trouve. Telle est, suivant M. de la Berthonie (2), la dure épreuve qu'on fit

(1) Voy. Langrish, Tissot, le Journ. de Méd. t. III, p. 134, & t. IX, p. 229, Lorry de morborum mutacionibus, p. 270, &c., &c.

(2) Journ. de Méd. t. XVI, pag. 262.

à Toulon, pendant la fièvre rémittente, qui fut épidémique dans l'été de 1761. Les boissons copieuses faisoient tout le mal énoncé; et l'on pouvoit s'en convaincre par les douleurs de l'estomac que ressentoient les malades qu'on surchargeoit de boissons, par sa distension, par un sentiment de pesanteur, comme d'une barre qui les pressoit, par leur soif que rien ne pouvoit éteindre malgré l'humidité de leur langue, par la chaleur excessive qui les brûloit, en un mot, par la durée et la longueur du paroxisme.

LXV. Dans les cas même où les premières voies ne servent pas de principal foyer à la maladie, on ne se voit pas moins dans la nécessité de les délivrer au plutôt des matières dégénérées ou tendantes à la dégénérescence putride qu'elles peuvent renfermer, et dont le prélude de la fièvre donne souvent des signes non équivoques; la langue chargée d'une crasse jaune, un goût gras ou amer avec un sentiment de mal-aise à la région de l'estomac, ou aux hypochondres sans douleurs vives, &c., soit qu'il s'y joigne des envies de vomir ou non, (immédiatement après avoir allégé le genre vasculaire, par des évacuations sanguines suffisantes) indique quelque potion émétique ou émético-cathartique, qui, outre l'évacuation prompte des matières contenues dans les premières voies,

excite encore le dégorgeement de celles qui croupissent dans les réservoirs et conduits excréteurs des viscères glanduleux circonvoisins, et notamment du foie.

Il est même des cas où l'on doit y avoir recours avant la saignée, savoir, lorsqu'un pouls petit, foible et déprimé, joint à de fréquentes envies de vomir, et au sentiment d'un poids incommode sur la région de l'estomac, indique que les fonctions vitales souffrent considérablement par la présence des matières dépravées. Outre les effets de l'évacuation, il résulte un autre avantage des émétiques administrés en pareil cas; ils réveillent le ton engourdi du genre nerveux et raniment l'action systaltique languissante dans le système vasculaire par les secousses qu'ils excitent dans l'estomac et dans les autres parties qui concourent au vomissement. Il est de fait que c'est-là très-souvent le principal fruit que l'on retire des émétiques dans les fièvres malignes, et l'on doit en être persuadé, lorsqu'on voit les malades sensiblement mieux après leur action, quoique les matières évacuées soient réduites à peu de chose.

Les circonstances doivent décider de la préférence qu'il faut donner au tartre émétique, sur l'ipécacuanha et réciproquement. L'auteur des réflexions sur le traitement des fièvres en

général, conseille l'usage de l'ipécacuanha, lorsqu'il s'agit de faire vomir, et du tartre stibié, s'il n'est question que d'exciter des nausées. L'ipécacuanha est en effet un remède précieux, s'il est vrai, ainsi que nous l'apprend M. de Monchy (1), qu'il soit un excellent secours toutes les fois que le principe vital, affecté directement, perd sa vigueur et son activité. C'est alors qu'on trouve, dans ce médicament, la vertu fébrifuge que lui ont reconnu Gianella (2) et M. Darluc (3) dans le traitement d'une fièvre rémittente très-grave qui fut épidémique en 1761, dans plusieurs cantons de la Provence. Quand on se voit obligé de tempérer l'action du vomitif ou de choisir une émético-cathartique, on ne sauroit mieux faire que de le composer de deux onces de manne et de dix à douze grains d'ipécacuanha; et lorsque le dépôt épais, tenace et abondant qu'on trouve sur la langue, fait penser que ce vernis se propage jusques dans l'estomac, et qu'il peut protéger cet organe contre l'acti-

(1) *De medico optimo naturæ & observatore & imitatore.* Cap. V.

(2) *Caroli Gianella de admirabili ipecacuanhæ virtute in curandis febribus, tum autumnalibus, tum lentis, tum aliis sive continuis, sive intermittentibus, sedem in primis viis habentibus; apud Haller, disp. morb. T. V. p. 91.*

(3) *Journ. de Méd. t. XVI, p. 362.*

vité nécessaire du vomitif, il est bon, suivant le conseil de M. *Taranget*, de faire précéder immédiatement le vomitif par quelques gorgées d'eau de vie.

C'est pendant le calme de la rémission, qu'il faut placer des médicamens dont l'action est tumultueuse, mais très-salutaire, lorsqu'ils ont commencé de faire vomir des matières jaunes et bilieuses, et qu'ils finissent par exciter deux ou trois selles. Les premières voies devenant libres, les forces vitales se relèvent : aussi arrive-t-il pour l'ordinaire que l'exacerbation qui suit, paroît plus forte ; mais cette intensité dénote que la circulation est plus libre, et que les vaisseaux agissent plus énergiquement sur la cause matérielle de la fièvre.

Comme le dégorgement des parties imbibées de sucs putrides ou altérés, se fait successivement ou peu-à-peu, on se voit quelquefois obligé, après plus ou moins d'intervalle, de répéter le vomitif pour en obtenir de nouveaux succès. Cette pratique est sur-tout indispensable dans les fièvres des lieux marécageux ; et c'est faute d'en avoir senti l'importance, que nous croyons qu'on a obtenu quelques mauvais effets du quinquina, et qu'on a vu survenir des maux dont nous avons été les témoins. On seconde l'action des vomitifs, lorsque l'indication est

décidée, en sollicitant avec de doux purgatifs, l'évacuation des matières impures et dégénérées. Faisons-en ici l'observation en faveur de ceux qui, faute d'employer des secours proportionnés, font souvent, sans qu'ils s'en doutent, une médecine dangereusement expectante; les purgatifs ne remplacent jamais les émétiques, et ne peuvent point conséquemment leur être substitués. Ajoutons que le début des maladies n'est pas souvent un prétexte d'y recourir de bonne heure. Le temps de crudité offre quelquefois tant d'évétisme ou de phlogose, qu'on risque, avec le moindre évacuant, de dénaturer le mal ou de l'empirer (1); et le temps de l'état de la fièvre, dans d'autres circonstances, offre tant de tension ou de sensibilité, que l'emploi des purgatifs, trouble les mouvemens de la nature, et entraîne des accidens auxquels il n'est pas facile de remédier. *Lancisi* et *Bianchi* (2) sur-tout nous en fournissent des exemples.

LXVI. Si nous examinons actuellement les modifications du traitement général que les fièvres rémittentes exigent à raison des causes qui

---

(1) Voy. la diss. de M. *Reytemeyer*, de *cautelis circa remedium præcipuè evacuantium usum in morbis fientibus, vel sub initio morborum*, 1779.

(2) *Historia hepatica constit. anni 1718*, p. 748 du tom. I.



ont préparé et accompagnent ces maladies, nous verrons que l'état des saisons et les intempéries de l'air, en donnant un caractère aux épidémies ou aux maladies sporadiques, règlent de même les circonstances de ce traitement. En effet, toutes les fois que le changement de la saison aura été marqué par un passage subit du chaud au froid, de la très-grande sécheresse au temps pluvieux, et réciproquement, non seulement la cause de la maladie sera très-grave, mais le traitement deviendra délicat. Les fièvres printanières, par exemple, différeront suivant la constitution de l'hiver. Si cette saison a été variable, humide, chaude, que la disette ait régné, et que le peuple ait supporté des travaux rudes et soutenus, pour lors les fièvres seront fâcheuses, tendant à la putridité, et demanderont par conséquent qu'on soit très-réservé sur la saignée, sur l'usage des purgatifs actifs et de l'émétique, et qu'on prescrive une diète, un régime qui puisse convenir également à l'état d'épuisement des malades et à celui de leurs humeurs. Au contraire, si l'hiver a été sec, rigoureux, si le peuple l'a passé dans une certaine aisance, ces fièvres devenues épidémiques, ont un caractère plus inflammatoire, et ceux qui en sont attaqués sont moins épuisés; alors on ménage moins le sang; les émétiques et les

purgatifs peuvent être plus souvent employés et à plus large dose, la diète austère est plus supportable, le régime antiphlogistique indiqué. Ainsi des fièvres automnales : si les chaleurs ont été considérables, si l'humidité de l'air, occasionné par la pluie ou les vapeurs des marais, des étangs, des rivières ou lacs, a continué avec la chaleur ; si enfin le passage de l'été à l'automne a été marqué par un changement prompt et trop sensible de la température de l'air ou par des intempéries, la fièvre automnale sera d'une nature putride, plus compliquée et plus généralement répandue. Alors le régime antiputride sera spécialement indiqué, l'usage des toniques très-efficace, les saignées deviendront peu utiles et même nuisibles, et il faudra avoir attention de faire observer aux malades, une diète qui corrige la nature putrescible des humeurs, etc. Dans tous les cas, la nature de l'épidémie indique sur quels moyens il est permis d'insister de préférence. On a, par exemple, quelquefois observé que le quinquina nuisoit dans quelques épidémies où d'autres fébrifuges beaucoup plus légers réussissoient à merveille (1).

LXVIII. Tels sont les moyens ( §. LVIII. à

---

(1) Voy. M. Colombier, Médecin militaire, T. 1, p. 314.

LXVI.) généraux qu'on peut opposer aux contrindications (§. LVIII.) du quinquina. Ce but n'est pas plutôt rempli, que l'emploi du fébrifuge est nécessaire, puisque la fièvre a été réduite à son élément simple, et que sa cause matérielle est de nature à céder à l'action du médicament. Mais, d'expérience incontestable, ce remède, tout précieux qu'il est, n'opère pas avec un égal succès dans les trois ordres des fièvres rémittentes que nous avons distingués (§. X.). Celles du premier ordre caractérisées par le frisson au début des paroxismes, comme étant les plus légitimes, sont aussi les fièvres contre lesquelles le quinquina exerce le plus sa vertu spécifique. Les fièvres du second ordre, dont le caractère n'est jamais mieux prononcé, quelle que soit la lucidité du premier temps du paroxisme, que lorsque l'invasion de la reprise est subite, précédée de pandiculations et de douleurs de tête, et lorsque les malades paroissent alternativement dans un espace de temps limité, tantôt dans un péril imminent et tantôt lors de tout danger actuel, ces fièvres, disons nous, quoique soumises à l'indication du quinquina, résistent cependant plus ou moins de temps à son action puissante; et les fièvres du troisième ordre ne peuvent admettre ce fébrifuge, qu'après que les ressources de l'art ont ramené la fièvre au caractère légitime des fièvres rémittentes, c'est-à-

dire, qu'après que le premier temps des exacerbations est distinct, sensible, ou, suivant les expressions de *Torti*, qu'après que les indices de reprises est plutôt sur la ligne du froid que sur celle de la chaleur.

On voit déjà les raisons de la différence des succès du quinquina administré dans le traitement des fièvres rémittentes prises en général. Les fièvres du premier ordre se rapprochent intimement de la nature des fièvres intermittentes, comme celles du dernier semblent se confondre dans la nature des fièvres continues. Aussi tous les bons praticiens admettent-ils comme une règle sûre, que l'efficacité du quinquina est en raison directe des rapports que la fièvre se trouve avoir avec les intermittentes et les continues. C'est ce qui a fait dire à *M. Voullonne*, lorsque cet habile Médecin a tenté de réduire à une loi unique tous les rapports d'utilité que peut avoir le quinquina, avec l'objet direct de sa vertu fébrifuge, qui est la fièvre en général, que, de même que la différence qu'on observe dans la marche d'une fièvre quelconque étudiée durant l'espace de 48 heures, en comparant l'état de la plus grande force avec l'état de la diminution la plus sensible, donne la loi dont il est question, c'est-à-dire, qu'elle forme le signe le plus universel et le moins équivoque du quinquina comme spécifiquement fébrifuge; ainsi dans

les fièvres rémittentes, cette différence peut varier depuis le néant jusqu'à l'infini, et que l'utilité du fébrifuge croît et décroît avec elle dans une proportion rigoureuse.

LXVIII. Si l'indication du quinquina est tracée par le caractère de la fièvre rémittente, la nécessité d'y recourir plus ou moins promptement, et de le donner à dose plus ou moins considérable, est de même déterminée par la nature des accidens (§. II.) qui se développent pendant le paroxisme, et par celle de la maladie qui peut être simple, grave ou maligne. Une fièvre caractérisée simple par les symptômes ordinaires d'une exacerbation, n'exige que peu ou point du tout de fébrifuge; les forces de la nature suffisent pour amener une prompte guérison, et l'on est presque toujours maître de la compléter, lorsque les limites du mal *semblent ne vouloir pas se circoncrire*. Mais dans une fièvre caractérisée grave par un ou plusieurs épiphénomènes par lesquels le danger a coutume de s'exprimer, le quinquina doit être donné de bonne heure et à grande dose. L'indication est d'arrêter la fièvre, même contre les considérations les plus pressantes, pour que ses effets ne viennent pas à dominer, le moindre délai pouvant être préjudiciable et permettre à la fièvre de rentrer dans la classe de ces maladies dégénérées contre lesquelles le

quinquina n'est plus indiqué. Quant aux fièvres décidément malignes en vertu de la résolution des forces qui les constitue telles, tout indique qu'il faut avoir recours au quinquina lors même que les redoublemens, dont le caractère rémittent est très-marqué, ne sont pas périodiques.

L'observation l'a trop souvent démontré : toutes les fois que la fièvre est une affection grave ainsi que les autres élémens qui la constituent maligne, toutes les fois qu'elle présente la première indication, on ne sauroit l'arrêter trop tôt, ou du moins l'attaquer assez directement par le spécifique. Si l'on attendoit des signes de coction, si l'on se flattoit d'une crise, la fièvre auroit fait une victime avant le temps propre à ces événemens; et pour prix de sa confiance dans les ressources de la nature, il ne resteroit au Médecin que le regret d'avoir méconnu les indications urgentes d'un médicament dont on n'avoit que des succès, et des succès prompts à attendre. Le plus grand nombre des fièvres que règnent dans les pays chauds et mal sains, sont dans la classe des fièvres dangereuses, et dont il faut prévenir les rapides et mortels accroissemens; aussi voyons-nous que ceux qui les ont traitées avec le plus de fruit, ont employé le quinquina dès la première, la seconde, et, au plus tard, dès la troisième rémittence.

LXIX. Que peut-on attendre, en effet, de ces fièvres corruptives et graves, dont chaque exacerbation tend à opérer une nouvelle fonte d'humeurs, à procurer l'inflammation de quelque viscère, à exciter quelques épiphénomènes également formidables et destructifs ? Il n'est qu'un temps pour arrêter ou détourner ces funestes produits. Celui où il sont subordonnés à la fièvre qui les suscite ; le laisse-t-on passer, le quinquina qui pouvoit tout, n'a plus le moindre effet ; il devient au contraire très-dangereux, parce qu'il irrite les produits du mal, et coopère pour les faire dominer de plus en plus sur les indications de la fièvre. Nous reviendrons quelquefois sur ce précepte essentiel, parce qu'il règle invariablement, et le temps où le quinquina peut réussir, et les circonstances où l'on doit recourir de bonne heure à ce fébrifuge.

LXX. Il semble, au premier coup d'œil, que des symptômes d'inflammation ne peuvent point être guéris et prévenus par un médicament si propre d'ailleurs à les faire naître. Mais si l'on fait attention que cet appareil inflammatoire n'est que le produit de l'action fébrile, on sentira qu'en s'opposant à propos à la fièvre elle-même, on étouffera dans son germe tout ce qui peut en dériver. *Sarcone* a donné à ce sujet le précepte le plus lumineux et le plus concis. Lorsque l'in-

flammation, dit ce sage praticien, est une suite, un produit, non du seul période que lui donne son nom, mais de la cause même qui sévit avec un ordre constant, et qui, par cette raison, est appelée périodique, pour lors l'inflammation en étant réputée comme l'effet, peut être emportée par le fébrifuge. Sur quoi l'on doit remarquer : 1°. que, pour qu'on puisse raisonnablement compter que le quinquina produise de bons effets et morde sur une maladie inflammatoire symptômatique, il ne suffit pas qu'il y ait du périodique ; mais il faut au moins que les rémissions soient sensibles et d'une durée convenable. 2°. Qu'il est expressément requis que l'inflammation n'ait pas jeté de profondes racines, et n'ait pas acquis ce degré d'intensité qui peut la faire remarquer comme une maladie en soi, mais qu'il se fasse journellement en elle comme une espèce de résolution et de renouvellement alternatifs de retour et de rémissions convenables de la fièvre (1).

C'est d'après ces considérations, que *Sarcone* traita en 1764 à Naples, la cruelle épidémie des fièvres rémittentes, dont les paroxismes tendoient constamment à procurer l'inflammation de quelques viscères ; inflammation qui ne pouvoit être directement attaquée que par le quin-

---

(1) *Historia ragionata de mali osservati in Napoli*, &c., part. 1, pag. 198, 199.



quina, lorsqu'on ne lui avoit pas donné le temps de devenir essentielle et continue. *Cleghorn* nous apprend que, dans les fièvres tierces qui règnent très-souvent à l'île de minorque, il est impossible d'éviter une inflammation d'entrailles, et la mort qui en est une rapide conséquence, si, immédiatement après une saignée, on ne donne le fébrifuge à haute dose. Nous citerons encore *Médecus*, qui a vu à Manhein des fièvres rémittentes dans lesquelles il y avoit tant d'inconvéniens, à raison d'une inflammation locale successive, à négliger le quinquina, qu'il en a été induit à donner ce précepte trop vague, savoir, que, dans tous les cas de fièvre inflammatoire très-grave, le quinquina est approprié, pourvu qu'au préalable on ait employé la saignée et les antiphlogistiques convenables.

LXXI. Ces préceptes peuvent être appliqués aux fièvres rémittentes, dont les dangereux résultats sont d'étendre les progrès de la putridité et de la fonte des fluides. *Grant* parle d'une fièvre rémittente maligne qui régna à Bergopzoom et qu'on étoit forcé d'arrêter, pour que le malade ne périt pas d'hydropisie; le sang se dissolvoit à chaque accès (1). *Quarin* fait mention d'une épidémie putride maligne, dans laquelle la fièvre

---

(1) Recherch. sur les fièvres, t. 1, p. 51.

dégénéroit rapidement, et le malade périssoit si l'on différoit de donner le quinquina après avoir évacué les premières voies, quoique la langue fût encore très-sale et les urines hautes en couleur (1). L'épidémie de Pésaro décrite dans *Lancisi* (2) offre encore un exemple de ce dernier genre; et *Sims* (3), qui en vit régner une pareille dans le pays de Tyrone, fait observer que le quinquina administré dans de pareilles circonstances, manque rarement d'ouvrir le ventre et même avec une certaine profusion, double effet aussi salutaire que désiré, et qui doit enhardir pour l'emploi d'un médicament aussi fébrifuge que tonique.

LXXII. La dominance de la fièvre sur ses produits, et des produits trop fâcheux, trop promptement funestes, servent donc de règle invariable pour bien placer le quinquina, soit que ces produits consistent en une affection inflammatoire, soit qu'ils consistent en une affection putride. Nous en donnerons un exemple, en plaçant ici les procédés curatifs de la fièvre rémittente pleuropéritonéale dont on a vu ailleurs (§. XIII.) la marche et les divers symptômes.

---

(1) *Meth. medend. februm*, p. 38.

(2) *De noxiis paludum effluviis*, p. 299.

(3) *Obs. sur les mal. épidém.* p. 156.

Quoique

Quoique le poumon fût l'organe qui souffroit le plus des effets de la maladie, la saignée devoit être bornée, et ne fournir qu'un moyen subsidiaire pour passer, sans inconvénient, les premiers jours de la maladie. Ceux qui ne virent, dans les accidents péripneumoniques, qu'un prétexte de prodiguer le sang, furent très-malheureux dans le traitement de l'épidémie. Ces accidens augmentoient en proportion du nombre des saignées; cette augmentation devenoit un nouveau motif de réitérer ce genre de secours, et la pleuropéripneumonie devenant essentielle et continue, le sort des malades étoit décidé; il n'étoit presque plus possible de les arracher à la gangrène du poumon, ou à un épanchement qui les faisoit périr suffoqués. Les malades qui coururent le moins de danger, furent ceux qu'on ne saigna qu'une, deux, et au plus trois fois dans les quatre premiers jours de la fièvre. Communément ils étoient saignés pendant l'ardeur du premier paroxisme; on répétoit la saignée dans la rémission par rapport à la gêne de la respiration, pour placer une heure après l'émétique en lavage, ou un émético-cathartique composé avec deux onces de manne et quinze à vingt grains d'ipécacuanha; l'état de la poitrine faisoit préférer l'un ou l'autre de ces moyens. Les boissons pectorales, mais acidulées avec l'oximel simple, les lavemens, nous fai-

L

soient parvenir à la troisième exacerbation, au plus fort de laquelle on saignoit quelquefois pour la troisième et dernière fois, parce que la douleur latérale, s'il en restoit une, étoit avantageusement combattue, ou par un vésicatoire, ou par des embrocations faites avec le liniment volatil spiritueux (1) de *Pringle*, ou par tout autre épispastique. Quelquefois l'émétique étoit donné d'emblée, et la saignée se pratiquoit pendant ou après son opération. On se guidoit, pour cette préférence, sur la dominance des phénomènes propres à la lésion symptomatique du poulmon, ou à la congestion des sucs pervertis crouissant dans les premières voies. Ces préliminaires étant remplis, nous profitons du relâche de la seconde rémission, pour placer un minoratif qu'on y emplaçoit quelquefois par le tartre stibié jeté à la dose d'un ou deux grains dans la boisson des malades, et nous revenions à ce salutaire moyen, usqu'à ce que les premières voies fussent assez bien netoyées, ou jusqu'à ce que des symptômes urgens forçassent à ne pas différer l'emploi du fébrifuge.

Dans l'administration du quinquina, les malades étoient divisés en trois classes. Ceux de la

---

(1) Prenez d'esprit volatil de sel ammoniac, demi-once; d'huile d'amandes douces, une once : mêlez.

première, qui, comme on le sent bien, cou-  
roient un danger pressant, passoient incessam-  
ment à son usage après la grande reprise du troi-  
sième jour. Les deux premières doses, de deux  
drachmes chacune, étoient données en substance  
dans un véhicule pectoral, et les autres doses  
étoient prises en décoction. Le fébrifuge étoit  
suspendu pendant les deux tiers de l'exacerbation  
suivante, repris sur son déclin, et continué pen-  
dant la rémission de la même manière observée  
le jour précédent. Lorsque l'intensité des symptô-  
mes étoit *réfrénée* et que le ventre n'avoit pas  
assez de liberté, nous donnions le quinquina  
purgatif, et ce remède achevoit la guérison de la  
maladie.

Ceux de la seconde classe, moins grièvement  
affectés, ne prenoient le quinquina qu'après l'état  
de la maladie. On le leur administroit en dé-  
coction qu'on prenoit soin d'adoucir avec une  
tisane émulsionnée, même avec du lait d'aman-  
des, et l'on mêloit le fébrifuge aux purgatifs les  
jours destinés aux évacuations nécessaires.

Enfin, ceux de la troisième classe ne prirent le  
quinquina que sur le déclin de la fièvre, d'abord  
ajouté aux potions cathartiques, et ensuite com-  
biné avec des apozèmes qu'exigeoient, soit la  
fin du mal, soit les commencemens de la con-  
valescence.

Chez tous, le quinquina, favorisé par l'action des pectoraux et quelquefois par des mixtures, dans lesquelles entroient l'huile d'amandes douces, l'extrait de têtes de coquelicot ou le sirop diacode, produisoient des effets plus ou moins prompts et heureux. Les souffrances de la poitrine diminoient; quelques crachats cuits achevoient de débarrasser le poumon; et la fin de la maladie ne différoit point du déclin d'une fièvre putride-bilieuse. Des urines fétides et chargées, des selles jaunes et de quelque consistance, constituoient les deux crises qui jugeoient complètement la maladie.

Lorsque les malades négligés ne présentoient pas encore les symptômes d'une pleuropéritonéonie dominante, il falloit donner le quinquina, comme chez les malades de la première classe, sans avoir égard à la nécessité de saigner ou de purger, qu'on effectuoit ensuite, dès qu'on s'étoit rendu maître des accidens urgens de la maladie. La saignée qu'on pouvoit toujours placer à sa volonté, devoit être différée jusques là, parce que les symptômes qui paroissoient l'exiger, n'étoient que factices, étoient plus directement combattus avec le fébrifuge. Quant aux purgatifs, le quinquina en faisoit souvent l'office, en ce qu'il mettoit des organes énervés en état de se décharger des sucs qui ne les engouoient qu'en vertu

de l'atonie des uns et de la surabondance des autres.

Mais lorsque les symptômes pleuropéritonéoniques étoient dominans, il falloit laisser le quinquina, et remplir les indications embarrassantes qui se présentoient, soit par une petite saignée, soit par les évacuations bien ménagées à l'aide du tartre stibié, par les potions huileuses animées avec le kermes et le sirop de limon; on retiroit de bons effets de fomentations continuées sur les extrémités supérieures, et des vapeurs de camphre et de vinaigre dirigées dans la poitrine.

LXXIII. L'administration du quinquina dans les fièvres rémittentes remarquables par tout autre épiphénomène, est soumise aux mêmes règles, aux mêmes conditions. Si les saignées et les vésicatoires paroissent d'une grande utilité contre les accidens soporeux; si l'on cherche à calmer le violent mal de tête et le délire frénétique par l'effusion du sang (1), et par les pédiluves ou par

---

(1) S'il est jamais nécessaire de se tenir en garde contre le désir de combattre, par des remèdes appropriés, les symptômes dominans des maladies, c'est principalement dans les fièvres rémittentes, où la fièvre formant la principale indication, doit aussi être directement combattue. La Médecine symptomatique, portée jusqu'à un certain point, est d'autant plus préjudiciable, que, sans enlever

les irritans extérieurs, et sur-tout par les vésicatoires aux tempes (1); si l'on oppose au vomissement excessif, le laudanum et les topiques anodins; au météorisme du bas ventre, le quinquina et le camphre en lavement, etc: ce ne sont là que des auxiliaires plus ou moins précieux; l'épiphénomène ne dénaturant pas l'indication, puisqu'il dépend du mauvais caractère de la fièvre, c'est toujours par le quinquina qu'il faut tâcher de le prévenir; c'est par ce fébrifuge qu'il faut arrêter la marche d'un accident, qui peut, ou tuer le malade au plus vite, ou dénaturer le mal qui

---

le symptôme, elle le fait, au contraire, quelquefois essentiel, & rend la maladie plus compliquée, le malade plus foible. La saignée mérite sur-tout de n'être placée & répétée qu'après le plus mûr examen.

(1) M. Home (*clini cal experiments, histories and, dissections, &c.*, sect. 2), nous apprend que les vésicatoires appliqués aux tempes, font un moyen sûr d'appaîser le mal de tête. Il explique leurs effets, 1<sup>o</sup>. par le stimulus appliqué sur des parties très-sensibles, très-près de l'endroit affecté, & qui ont une communication directe avec les nerfs des yeux; 2<sup>o</sup>. par l'évacuation qu'ils procurent directement de la partie malade, au moyen des vaisseaux qui partent du même tronc, & communiquent entr'eux par le moyen de l'artère orbitaire, &c. Nous nous sommes quelquefois servi de ce topique avec le plus grand succès.



ne peut plus alors être attaqué par le quinquina. Les livres fournissent plusieurs exemples de ces vérités pratiques.

Il est un produit de la fièvre que bien de Médecins croiroient ne devoir pas être combattu par le fébrifuge, et qui cependant est de nature à céder à son action : c'est une forte dégénération bilieuse des humeurs, qui, faisant bientôt des progrès considérables, occasionne un ictère sans lésion particulière du foie. Mais cette lésion est prochaine, et l'on doit toujours craindre que ce viscère ne s'engorge enfin, ne se pénètre de l'humeur qui a tant d'analogie avec lui, et ne finisse même par s'endurcir ou par suppurer. En donnant le quinquina avant cette lésion locale ( et sans doute qu'on peut le donner, puisque la dégénération bilieuse est l'effet du mal ), on réussit à la détourner, à la prévenir, à guérir même très-promptement la maladie. Ainsi se traite la fièvre jaune d'Amérique, dont celle que nous désignons ici est un diminutif plus ou moins sensible. Cette dégénération bilieuse se manifeste après quelques redoublemens par d'énormes évacuations de bile, ou par une légère jaunisse, qui ne paroît d'abord que dans le fort de l'exacerbation, et par des urines très-safranées à la fin ou dans l'intervalle des paroxismes. Elle est commune dans les mala-

dies dont l'ardeur des redoublemens est très-forte.

LXXIV. C'est donc faute d'employer le fébrifuge de très-bonne heure dans les fièvres rémittentes, dont les paroxismes amènent des accidens graves et malins, qu'on perd souvent l'occasion de pouvoir le placer avec fruit. Les lésions particulières ont tant de tendance à s'établir, et une fois formées, elle s'opposent si directement aux bons effets du médicament, que, lorsqu'on veut ensuite le placer, il n'agit point, ou n'agit qu'au détriment du malade. Pour règle sûre dans tous ces cas, on peut adopter que le temps de la fièvre le plus propre à l'administration du quinquina, est celui où les accidens du paroxisme cessent de devenir indifférens. Plus la fièvre sera grave, et plutôt cette indication sera décisive. *Zimmerman* parle d'une fièvre tierce qui tuoit à la seconde reprise, et dans laquelle il falloit placer le quinquina dès la première rémission. La maladie étoit caractérisée par une grande oppression et une forte douleur à la tête (1). Pour l'ordinaire, cependant, la fin des malades n'est pas aussi précipitée, et l'on peut dire qu'en général la quatrième ou la septième reprise manifeste plus ou moins clairement l'indication du fébrifuge.

---

(1) *Vonder erfahrung* 1 th. p. 104, & *Quarin de febrib.*  
p. 24.

LXXV. Quand on suit avec attention la nature, on est comme frappé de l'ordre constant qu'elle met dans ses opérations. Les anciens qui les avoient observées avec la plus grande sagacité, nous ont dit que le septième accès dans les intermittentes, mérite autant de considération et a la même valeur que le septième jour des fièvres continues; et que le même rapport qui se trouve dans les continues entre le quatrième jour et le septième, se remarque pareillement entre le quatrième accès et le septième des intermittentes. Mais on sait que les anciens n'ont point assez exactement séparé ce qui convient aux intermittentes et aux rémittentes ( § II. ), pour que leurs observations ne soient pas applicables aux unes et aux autres. S'il s'élevoit quelque doute à cet égard, nous nous appuyerions sur l'autorité des modernes. *Cleghorn* (1), dans l'épidémie de Minorque; *Lancisi*, dans les épidémies de Rome (2), d'Orviette (3), de Pesaro (4); *Lautter*, dans l'épidémie de Laschendorf (5); *M. Darluc*, dans celle de la Provence (6);

(1) *Observations on the epidemical diseases in minorca*, &c., p. 189, chap. III.

(2) *De noxiis paludum esluviis*, p. 158.

(3) *Ibid.* p. 189.

(4) *Ibid.* p. 260, 278, 308.

(5) *Histor. bienn. morbor. rural.* &c., p.

(6) *Journ. de Méd.* t. XVI, p. 350.

Rosen, dans les fièvres rémittentes pernicieuses d'Upsal (1); et tant d'autres, nous apprennent que le quatrième paroxisme est indicatif du quinquina : précepte essentiel, fondamental, qu'Hippocrate (2) même a donné d'une manière non équivoque.

Par conséquent, si, dans la quatrième reprise, les symptômes s'aggravent et deviennent dangereux, si l'exacerbation se prolonge davantage, et sur-tout si le premier temps s'obscurcit plus ou moins considérablement, il n'y a pas à balancer; le quinquina est devenu nécessaire pour arrêter cette dégénération. Bien plus, il n'y a guères que ce moment, nous ne dirons pas pour prévenir quelque symptôme mortel, tels que l'apoplexie et autres affections soporeuses ou paralytiques, &c., mais pour empêcher que ces symptômes ou autres d'une nature quelconque, ne prennent des accroissemens et une intensité propre à les faire dominer sur la fièvre. Dirait-on qu'il y a d'autres indications à remplir ?

(1) Traité des mal. des enfans, p. 366.

(2) *Lib. de affection. num. 18.* Nous rapporterons ici ses termes : *Tertianæ febris, cum apprehenderit, si quidem videbitur tibi non purgatus esse, quartâ die pharmacum dato : si vero pharmaco non videbitur opus habere, medicamenta in potu exhibito, quibus febris aut transmutetur, aut desiciat.* Ce précepte peut-il être plus clair ?

Celle de la fièvre est la plus urgente et doit l'emporter. Craindra-t-on que le quinquina n'entraîne des suites désagréables ? Mais cet inconvénient ne sauroit être comparé au danger inévitable et pressant que le moment présente. Peut-on redouter une rechûte lorsqu'il est question de traiter une maladie mortelle ? Peut-on faire entrevoir de légères obstructions, très-guérissables d'ailleurs, pour un malade qui se trouve en danger de mort ? Dans des instants, où le moindre délai peut tirer à conséquence, l'homme instruit doit en profiter, et par une prompt administration du spécifique, il doit arracher une victime au trépas, et donner à l'art un tromphe de plus.

Telle a été la conduite de tant d'observateurs éclairés et judicieux, qui nous ont frayé la route, et cherché à nous autoriser de leurs exemples. Leurs succès ont été si constans, si soutenus, si complets, qu'ils n'ont pas craint de nous dire que, par la vertu sédative du quinquina, le calme revient plus rapidement que l'orage ne s'est annoncé; que tous les symptômes cessent dès le moment que le fébrifuge a pu se porter en quantité suffisante dans le sang; et que, dans le cas où la fièvre ne s'éteint pas totalement, les exacerbations qui suivent, sont très-peu de choses. Le fébrifuge, pris sur leur déclin en moindre dose, en anéantit la cause sans retour,

Prouvons par une observation la réalité de ces promesses.

Un sexagénaire (1), homme replet et fort en apparence, eut pendant plusieurs jours de légers frissons de temps en temps, des lassitudes spontanées, du défaut d'appétit, des nausées, des vomissemens qui furent suivis d'une fièvre qui s'établit par un frisson marqué, par la soif et ensuite par la sueur. Après ce premier accès il y eut beaucoup d'allègement; la fièvre néanmoins continua, avec moins de force à la vérité, et ne se termina pas par un sommeil paisible, et par cette apyrexie qui paroît être le signe distinctif ou caractéristique des fièvres intermittentes légitimes. Le second jour l'accès reparut avec plus de violence et fut moins long: il y eut nausées, vomissemens, grande gêne et douleur dans la respiration, expectoration de crachats mêlés de sang, soif ardente, disparates. Le troisième jour fut moins orageux et assez semblable au premier, si l'on en excepte le frisson qui, dès ce jour, disparut pour ne plus se faire sentir dans les accès suivans. Le paroxisme du quatrième jour réveilla tous les

---

(1) Observation communiquée par M. Merlin, Médecin à Lille, & dont son père est le sujet. Voy. *Journal de Méd.* t. XII, p. 125.

symptômes du second, mais avec plus de violence; le délire fut décidé, quoique de temps en temps le malade s'en aperçût; le visage et le cou étoient rouges et enflés; les yeux allumés; l'accablement extrême; la respiration laborieuse; le pouls ne correspondoit pas à la véhémence des symptômes: car dans les accès, il n'avoit ni plus de force, ni plus de volume que celui d'un homme en santé, et dans les moindres exacerbations, il étoit très-petit et très-foible: les urines de ce jour et des précédens étoient hautes en couleur, sans sédiment; point de sommeil, mais un assoupissement comateux, avec embarras dans la gorge; le cinquième jour ne fut pas aussi favorable qu'on devoit s'y attendre, d'après la marche de la fièvre en double tierce, et le cas devenoit très-pressant. On avoit placé un purgatif après la troisième exacerbation, et il fut décidé par plusieurs médecins rassemblés, d'employer une forte infusion de quinquina dans le vin blanc, qui, à la dose d'une pinte, fit disparoître entièrement la fièvre; le malade en continua l'usage pendant quelques jours, et la santé fut parfaite. On n'eut besoin que d'un doux purgatif pour achever de nettoyer les premières voies et favoriser l'écoulement des hémorroïdes, qu'une nature active décida chez un homme qui en avoit souvent été attaqué.

La guérison de cette maladie, dont le caractère n'étoit point équivoque, est sur-tout remarquable par l'effet prompt et notable du quinquina, qui fut tel, qu'on n'eut presque rien à faire dans un sujet en qui la maladie sembloit devoir laisser des suites à combattre. Qu'on dise, après cela, que dans toutes les fièvres rémittentes simples ou bien légitimes, le danger ne dépend pas du dépôt du levain fébrile sur un ou plusieurs organes essentiels à la vie; et qu'en vertu de cette indication, le plus prompt emploi du quinquina ne soit pas strictement nécessaire!

(\*) Voici un nouvel exemple de l'activité de ce fébrifuge dans un cas beaucoup plus grave encore, et pour ainsi dire désespéré.

M. *Gautier*, homme de 50 ans, d'une constitution forte, mais dont les humeurs étoient infectées d'une acrimonie dartreuse, fut pris du frisson le septième jour qui suivit son exposition aux influences dangereuses de l'air marécageux. Ce frisson fut suivi par la chaleur que la sueur termina; et cette succession des phénomènes constitutifs d'une fièvre intermittente eut dix-sept heures de durée. Le lendemain le malade fut bien, et à peine tint-il compte d'une courte et légère exacerbation. Le troisième jour l'accès fut semblable au premier, mais, et un peu moins fort, et un peu moins long. Le ma-



malade fut émétisé le quatrième de la maladie, et le reste du jour se passa dans l'apyrexie. Le quatrième paroxisme correspondit à ceux du premier et du troisième; il survint le cinquième jour, et fut très-grave; il y eut délire, auquel succéda un assoupissement qui sembloit tenir du coma; ce redoublement débuta sans frisson, on n'aperçut qu'un simple refroidissement des extrémités; il dura vingt-deux heures, et finit par des moiteurs partielles. Le malade fut très-gai le jour suivant: on profita de ce moment pour placer un purgatif. Il évacua suffisamment. Le sept, un redoublement semblable à celui du cinq, dura trente heures, et sur sa fin il y eut quelques légères syncopes. On donna dans l'intervalle le quinquina, uni à un lavage purgatif. Le huit, jour intercalaire, il survint un paroxisme court, mais orageux; la langue étoit sèche, noirâtre, et les soubresauts des tendons se mirent de la partie. Le redoublement du neuf fut moins fâcheux que celui du sept, auquel il correspondoit; mais l'exacerbation du dix, qui devoit répondre à celle du huit, fut presque aussi violente que la reprise du sept; dès-lors les intervalles des redoublemens furent courts, le malade restoit affaissé, et le paroxisme étoit divisé par deux périodes; le premier étoit marqué par un délire paisible et soutenu, qui duroit de huit à dix

heures; le second étoit caractérisé par un assouplissement carotique qui duroit autant; ainsi le malade restoit seize à vingt heures sans connoissance. On appliqua deux vésicatoires aux jambes; le malade faisoit usage de tisanes aiguës, et de quinquina purgatif; quoique le redoublement des jours pairs fût devenu moins considérable, celui des jours impairs ne perdoit rien de son intensité.

M. Fouquet, célèbre praticien de Montpellier, ayant été appelé, les laxatifs et le quinquina à plus forte dose furent administrés et continués sous la direction du médecin ordinaire. La métastase du levain dartreux, le vice des premières voies, ou la lésion de quelque viscère empêchèrent-ils de placer le quinquina à une dose requise pour s'opposer au retour d'un nouvel accès qui pouvoit être mortel? Ces circonstances n'eurent pas lieu, ou du moins le péril imminent forma une considération majeure, lorsque je fus rendu auprès du malade. Il étoit dans le cours du vingt-sixième redoublement; c'étoit le fort paroxisme, et il fallut flotter pendant dix-sept heures entre la crainte de la mort, ou l'espoir que cette exacerbation ne seroit pas la dernière. Le malade prenoit très-peu, et à peine fut-il possible de tirer parti de son état, pour lui faire avaler de temps en temps une cuillerée d'une  
mixture

mixture huileuse et fortement camphrée. Après le redoublement, qui parut abrégé de trois heures, le malade reprit ses sens, il se plaignit d'anéantissement et de douleurs aux extrémités; son pouls, qui, dans les forts paroxismes, étoit naturel quant à la fréquence, mais petit, mou, foible, prit un peu plus de consistance et d'irrégularité. Je proposai le quinquina à grande dose; pour cet effet, je conseillai de faire une décoction avec une once de bon quinquina, sur cinq verres d'eau, et de délayer dans le premier verre, qu'on donna sur l'heure, trois drachmes de quinquina en poudre; de réitérer de deux en deux heures la décoction fébrifuge, dans le second verre de laquelle on mettoit deux drachmes de quinquina en substance; enfin, de continuer dans les intervalles la mixture camphrée. Ce plan fut exécuté avec un tel succès, qu'il ne survint plus de redoublemens, et que le malade entra dès lors en convalescence.

Elle fut longue et laborieuse, mais sans rechûte: la plaie des vésicatoires eut beaucoup de peine à se fermer, et la foiblesse des jambes fut un symptôme inquiétant. L'appétit se rétablit très-lentement, et ce qui contribua beaucoup à le rappeler et à fortifier la digestion, fut l'usage d'un vin de quinquina, uni à l'absinthe et aux

martiaux, ainsi que celui de l'élixir doux de vitriol de la pharmacopée de Londres.

Cette observation est frappante sans doute ; elle indique le danger de différer le quinquina sur des indications spécieuses, et l'utilité de ce fébrifuge à des époques où il semble que l'expectation a dû le rendre inutile.

LXXXVI. On auroit tort cependant, et nous devons le remarquer ici, de s'attendre dans toutes les circonstances à des effets si promptement heureux de l'usage du quinquina. Dans plusieurs cas de fièvres rémittentes, ce fébrifuge semble n'agir que par gradation ; son énergie spécifique paroît se borner à modérer d'abord la marche de la fièvre, ensuite à supprimer un des redoublemens alternatifs quand la maladie marche en double tierce ; mais en continuant l'usage du remède, on acheve d'emporter la fièvre. Cette opération lente et comme partielle du quinquina ne détruit point la légitimité de l'indication. Les accidens qu'on veut combattre avec le spécifique, étant réputés dériver directement de la fièvre, ce remède qu'on emploie avant les signes de coction et uniquement pour guérir, avec la fièvre, tous les épiphénomènes qui en découlent, doit aussi être réputé nécessaire en vertu de l'indication majeure de la maladie.

M. Soulages, père, s'alita le 21 septembre 1782.

Depuis quelque temps il se plaignoit d'une existence pénible et de rêver toutes les nuits d'objets très-disgracieux. Au cinquième paroxisme, il survint une attaque de convulsions très-alarman-  
te qui laissa une paralysie de la langue; je fus appelé ce jour là. *M. Soulages* étoit âgé d'environ 66 ans; sa qualité de Bourgeois l'éloignant des affaires, et naturellement actif, il prenoit plaisir à diriger quelques travaux sur le bord des étangs, où il passoit souvent les semaines entières. La maladie avoit commencé à l'instar des fièvres catarrhales; mais, dès le début, on avoit remarqué un affaissement particulier, et le malade s'étoit plaint d'une douleur soutenue dans les reins. Les redoublemens quotidiens marchaient en double tierce, et leur intensité se correspondoit à jours alternatifs. *M. Soulages* avoit déjà été vidé par l'émétique et le surlendemain par un purgatif dont les effets furent soutenus par des mixtures cordiales. Mon premier soin fut de faire appliquer une ventouse à la nuque et donner des frictions rudes aux extrémités inférieures. La raison de la préférence que je donnois à ces moyens, trop négligés peut-être, sur les vésicatoires, fut fondée sur le pouls, qui, lorsqu'il est mauvais, contrindique ces sortes de *stimulus*, de peur que, après l'excitation des forces dues à l'irritation, l'atonie ne soit infiniment plus grande et plus

formidable. On continua les potions cordiales , animées par l'alcool de potasse , ou liliun de paracelse ( qui n'étant qu'un esprit de vin , privé de toute partie métallique , et dont la portion éthérée est décomposée et rendue huileuse , peut être administrée moins timidement qu'on ne le fait ) , et par l'acétite ammoniacal ou esprit de mindererus , dont les vertus antiseptiques s'approprient très-bien aux fièvres anomales. La tisane fut une décoction de camomille romaine , adoucie avec le miel , le ventre étant fermé. A ma visite du lendemain matin , la paralysie de la langue n'existoit plus , le redoublement étoit tombé sur les quatre heures du matin , et dans la remission , le malade avoit l'air étonné , du penchant à dormir ; son pouls étoit lent et irrégulier sans foiblesse. On appliqua dès lors les vésicatoires , dans la vue de combattre l'état visqueux des fluides , qui , d'après les observations de *Lancisi* et de *Pujati* , prédomine dans les fièvres rémittentes des pays simplement marécageux. L'exacerbation qui suivit et qui commença sur les neuf heures du matin , fut seulement remarquable par des disparates et une certaine difficulté à s'exprimer. Le septième paroxisme , qui correspondoit au cinquième et dont le début eut lieu sur les dix heures du matin , amena de nouveau l'attaque de convulsions et la paralysie de la langue

avec beaucoup d'affaïssement. Il n'en falloit pas davantage pour déterminer l'usage du quinquina à haute dose. Le malade en prit trois drachmes en substance de deux en deux heures, associé à trois grains de carbonate ammoniacal dans un véhicule composé de vin et d'eau. Ses heureux effets furent marqués d'abord par la disparition de l'affection paralytique et convulsive, ensuite par la moindre intensité du plus grave redoublement. Obligé de varier la forme de l'administration du quinquina, j'eus recours à la teinture fébrifuge d'huxham, comme mieux appropriée à la débilité respective et à la putridité dominante dans les suites des fièvres malignes; et ce médicament termina cette maladie d'un aussi mauvais caractère, quoique l'âge du malade et la malignité des accidens ne permissent pas de l'espérer; les selles furent avantageusement sollicitées sur le déclin de la fièvre, dont la durée totale fut de trente-cinq jours. Le malade prit trois onces de quinquina en substance et deux onces sous la forme de teinture. Il ne consumma que quinze grains de carbonate ammoniacal, parce qu'on en discontinua l'usage après la cessation des accidens qui l'avoient réclamé.

Cette observation, qui nous donne l'exemple d'une fièvre rémittente maligne, non seulement met au grand jour l'effet graduel du quinquina,

mais encore elle confirme cette règle du pronostic, que dans les fièvres doubles tierces, dont les redoublemens sont ordinairement inégaux pour la violence et pour la durée, le pronostic doit s'appuyer sur l'observation des redoublemens qui correspondent de deux jours l'un. Il pourroit être très-fautif, si on l'établissoit seulement sur la comparaison d'un paroxysme avec celui qui l'a immédiatement précédé.

LXXVII. Dès que les fièvres rémittentes du troisième ordre ne diffèrent que du plus ou du moins des véritables fièvres continues, et que le quinquina n'est point indiqué dans ces dernières, comme fébrifuge, il s'ensuit qu'au lieu de placer dans ce médicament une confiance qui seroit démentie par les effets, il faut adopter le traitement qui convient aux fièvres continues, et, sous ce point de vue, préférer au quinquina, dont on peut cependant se servir quelquefois en qualité de tonique et d'antiseptique, les évacuans par haut et par bas, les acides, sur-tout les minéraux, les vésicatoires appliqués de bonne heure, sans quoi l'on perd souvent les avantages qu'on peut en retirer; enfin les cordiaux, les anti-putrides, les diaphorétiques-antiseptiques: remèdes qu'on fait succéder les uns aux autres, et dont on seconde réciproquement les effets, suivant qu'ils sont indiqués par la



nature de la fièvre et par celle des accidens qui l'accompagnent. Le quinquina, comme fébrifuge, et quelquefois même comme antiseptique, peut produire de funestes résultats, parce qu'il n'a pas la propriété de changer et d'évacuer les humeurs, ce qui forme en général le point capital de ces maladies; parce qu'en agissant par sa vertu propre et directe, il empêche le développement nécessaire de la fièvre pour sa solution la plus avantageuse; parce qu'en portant, par sa faculté tonique, l'évétisme des solides, et le mouvement fermentatif des fluides, à l'excès, il accélère la perte totale du ressort des uns, et précipite la décomposition, la dissolution des autres; parce qu'enfin, en opérant par sa qualité astringente, il supprime, ainsi que l'a très-bien vu *Quarin* (1), l'excrétion d'une humeur âcre qui, dans quelques-unes de ces maladies, s'est séparée du sang, et qui aborde successivement dans les premières voies où le moindre séjour risque d'occasionner l'inflammation des parties dans lesquelles l'humeur s'arrête ou se dépose.

C'est pour avoir été administré contre des considérations aussi décisives, que le quinquina a produit, dans quelques circonstances, des effets

---

(1) *Method. medend. febrium*, p. 44.

alarmans et mortels. M. *Darluc* (1) les a observés dans une fièvre rémittente putride, qui fut épidémique en Provence, en 1748; et M. *Vastapani* (2) en fut si frappé pendant les maladies de Coni et de Turin, dont il nous a décrit l'histoire, qu'il en fut induit à porter sur l'efficacité du quinquina un jugement un peu trop défavorable.

LXXVIII. A quelque époque des fièvres rémittentes que se présente l'indication de placer le quinquina, l'expérience nous enseigne que ce fébrifuge ne réussit jamais mieux que lorsqu'il est administré pendant la rémission, et qu'il est pris à une distance très-éloignée du prochain paroxysme. La raison de ce phénomène est que le quinquina n'agit que prophylactiquement contre l'exacerbation future, et que, pour que son effet ne manque point, il lui faut un intervalle suffisant (3). Cette observation limite l'ins-

(1) Journ. de Méd., t. VI, p. 73.

(2) *De china-china in synochis putridis animadversiones*, &c.

(3) Il y a trois opinions concernant le période où il faut administrer ce fébrifuge. Les uns prétendent qu'on doit le faire prendre immédiatement avant le paroxysme; selon les autres, il convient de le donner dès que le redoublement est fini; il y en a enfin qui veulent qu'on l'emploie pendant l'intervalle des paroxysmes. Cette

tant de son activité et celui de son administration ; elle détruit les assertions mal fondées de ceux qui prescrivent de donner cette écorce

dernière méthode a été la plus généralement suivie , & paroît mériter la préférence , parce qu'elle comprend les deux autres ; mais suivant M. Home ( *clinical experiments* , &c. , sect. 1 ) ne sont-ce pas peut-être exclusivement les premières ou les dernières doses qui opèrent la guérison ? & dans ce cas , les autres ne sont-elles pas , sinon nuisibles , du moins inutiles ? Pour décider ce point controversé , M. Home a fait 16 expériences , dont le résultat est , 1°. que le quinquina est d'un usage plus efficace & plus sûr , lorsqu'on le donne à la fin de l'accès , ou 40 heures avant le retour du paroxysme , que si on l'administre deux , trois ou quatre heures avant l'accès. Huit des malades , choisis pour les expériences , ont avalé l'écorce du Pérou , immédiatement avant le frisson , sans que la fièvre ait été emportée ; cinq l'ont prise à la fin du paroxysme , & le succès a été complet. Sa dose , dans toutes les expériences , a été d'une demi-once , excepté dans deux cas où elle n'a point passé deux drachmes.

M. Home observe , 2°. que si l'on donne le quinquina peu d'heures avant le paroxysme , la fièvre acquiert plus de force ; deux malades ont même eu des vomissemens ; il n'en a pas été ainsi dans le cas où ce remède a été pris après la fin de l'accès. M. Home remarque , 3°. que comme le quinquina , lorsqu'on le fait prendre à une grande distance de la fièvre , réussit mieux , il s'en suit qu'il faut un temps considérable pour son action. Dans trois malades qui l'ont pris immédiatement avant

peu avant la reprise , au commencement du froid , au plus haut degré de la chaleur. Et quel temps pour placer un remède astringent , que celui où le corps est universellement resserré par le spasme ? Quel temps pour placer un remède chaud , que celui où le corps éprouve une ardeur plus ou moins vive ? La raison , l'expérience , indiquent qu'on donne bien plus sagement un remède tout à la fois astringent , tonique et chaud , lorsqu'après le paroxisme les

---

l'accès , le paroxisme n'a pas été suspendu , mais le retour du suivant a été arrêté. On peut faire tous les jours la même observation sur les malades qui prennent le quinquina pendant tout le temps de l'intermittence. Il a supprimé le second accès , quoiqu'il n'ait pas arrêté le premier. La quatrième conséquence que *M. Home* tire de ses essais , est que la longueur du temps qu'il faut à l'écorce du Pérou pour exercer son activité , paroît prouver que l'action de ce remède ne se borne pas à l'estomac & au système nerveux , mais qu'il faut qu'il entre dans le système vasculaire , & c'est-là qu'il agit avec le plus d'efficacité. Le succès que ce fébrifuge a eu lorsqu'on en a fait usage , en forme de bains ou de fâchet , portent bien à conclure que son action topique sur l'estomac , n'est point nécessaire.

*M. Home* observe enfin , d'après ces expériences , que les effets du quinquina donné à la fin de l'accès , sont en apparence les mêmes dans les fièvres quotidiennes & dans les fièvres tierces , & qu'il ne faut que 15 à 16 heures à cette écorce , pour produire tout son effet.

fibres sont trop lâches , lorsque tout le corps est dans l'atonie , lorsque le malade est assez abattu , assez énérvé , pour avoir besoin d'un fortifiant énergique.

LXXIX. Mais comment se conduire dans ces maladies fâcheuses où le type est irrégulier , et où , pour ainsi dire , les reprises se confondent ? Les uns ( *Cleghorn* , *Werlhof* , etc. ) veulent , pour placer le quinquina , qu'on épie , avec le plus grand soin , le moment qui sépare les deux reprises : chose qui n'est pas souvent facile. D'autres ( *Torti* , etc. ) exigent , que sans attendre la rémission , on donne ce fébrifuge en tout temps. Pour nous , qui ne déférons à l'autorité , qu'autant que l'expérience nous l'a rendue sacrée , nous estimons que le spécifique doit être placé immédiatement après le plus haut degré de l'exacerbation , c'est-à-dire , dans le décroissement du paroxisme.

LXXX. La nature des accidens et la marche rapide de la fièvre , doivent décider de la dose à laquelle il faut administrer le médicament. Dans les fièvres très-aiguës des climats chauds , on se voit quelquefois forcé de prescrire le quinquina sans poids ni mesure , d'en donner autant que l'estomac peut en supporter. Quelques Praticiens même ont cru que dans tous ces cas analogues , on ne sauroit l'ordonner à trop forte

dose , et le faire entrer par assez de voies. *Cleghorn* , entr'autres , veut qu'on l'emploie par la bouche , en lavemens , en fomentations. En général cependant , on peut fixer la dose du quinquina , à celle d'une once et demi en substance , et de deux onces en décoction , pour faire prendre dans l'intervalle de deux paroxismes , lorsque le cas est urgent ; et comme il est prouvé que les premières doses du quinquina agissent plus spécifiquement que les autres , il convient que la première prise soit très-forte , et que toutes les autres soient diminuées en proportion. *Torti* faisoit cette première prise de demi-once ; nous la faisons ordinairement de trois drachmes , et suivant le précepte de *Harvée* (1) c'est sur-tout dans les fièvres rémittentes avec diarrhée symptomatique , qu'on se trouve le mieux de donner du quinquina moins souvent , et le prescrire alors en plus fortes doses , sur-tout à la première.

Autant l'on fait du mal en administrant le quinquina dans les fièvres où ce fébrifuge n'est point indiqué , autant on pêche à donner cette écorce à petites doses dans les cas graves de fièvre rémittente légitime. En effet , de petites doses rendent les exacerbations plus anormales ,

---

(1) *Ars sanandi cum expectat.* , t. 1 , p. 202.

plus terribles, et suscitent des accidens formidables et mortels. On leur a vu causer des paralysies partielles : effet des crises avortées, d'une fâcheuse métastase ou des aberrations du principe de la vie. Quelquefois même le paroxysme suivant se termine par la mort ; trop heureux lorsque ce malheur n'arrive point, et qu'il est permis au Médecin de réparer sa faute.

La veuve *Chauvet*, femme de 56 ans, fut affligée, dans l'automne de 1783, d'une fièvre rémittente double tierce. Je fus appelé à la septième exacerbation qui avoit débuté la veille à dix heures du soir par un refroidissement très-fort avec une grande diminution de sentiment, de connoissance et de mouvement ; ce fâcheux état dura toute la nuit, et s'améliorant progressivement dans la matinée, la rémission fut décidée sur les neuf heures. Alors seulement la malade me montra une langue sale, et demanda pour toute ressource les secours spirituels qui lui furent aussitôt accordés. Ce paroxysme étoit un diminutif du sixième, du quatrième et du second, qui avoient toujours commencé sur les quatre heures de l'après midi, et étoient les grandes exacerbations. La première, la troisième et la cinquième, qui avoient toujours débuté sur les dix heures du soir, étoient moins graves et légères lorsqu'on les comparoit aux paroxysmes des jours

pairs. La malade avoit été purgée deux fois. Frappé du caractère dangereux de cette fièvre, dont les moindres reprises acquéroient l'intensité des grandes exacerbations, je me hâtai d'employer le quinquina à la dose d'une once en décoction dans une pinte d'eau; et comme la langue étoit très-chargée, je mis deux grains et demi de tartre stibié dans la totalité de la décoction précédente, dont la malade devoit boire un verre toutes les deux heures. Je reconnus bientôt que j'avois été trop timide dans l'administration du fébrifuge. La grande exacerbation débuta sur les quatre heures de l'après midi par un froid aigu et très-long, la perte de sentiment et de connoissance fut absolue, les lèvres étoient pendantes et livides; la face hippocratique étoit l'emblème de la mort; les parties charnues étoient molles. Je m'opposai à la destruction presque totale de la machine par de larges emplâtres vésicatoires, par des frictions rudes sur tout le corps, par des odeurs fortes et volatiles; la malade n'avaloit pas, et les liquides mis dans la bouche ressortoient par les côtés. Tant de symptômes graves n'aboutirent point à la mort. L'indication étoit urgente; aussi fis-je prendre devant moi, demi once de quinquina en substance, dès que ce paroxisme fut tombé, et dans l'intervalle on donna encore pendant trois fois le même



fébrifuge à la quantité de deux drachmes par doses, le tout délayé dans une décoction faite avec une once du spécifique. Le neuvième paroxisme fut retardé d'une heure, et eut beaucoup moins d'intensité; dès qu'il fut terminé, on répéta le quinquina de la même manière que le jour précédent, et la dixième exacerbation ne vint pas. La convalescence prit dès lors son commencement, et fut solide. Il est bon néanmoins de faire observer que cette femme rendit pendant longtemps des urines troubles et chargées, et que sa transpiration répandit sensiblement une odeur forte et fétide.

Dans cette observation, on voit ce qu'on risque de donner le quinquina à trop petite dose. L'Auteur d'une dissertation sur le quinquina, soutenue à Montpellier en 1775, nous apprend que M. de *Barthez* a vu une paralysie de la langue et des extrémités inférieures, qui ne put être guérie qu'au bout d'une année du traitement le plus méthodique, et qu'occasionnèrent des doses incomplètes du fébrifuge. *Sims* a vu des malades en danger de périr par la même cause (1); aussi dans le traitement d'une fièvre rémittente très-maligne que cet Auteur observa pendant l'été de 1771, il donna cette écorce à la dose de trois onces dans l'espace de vingt heures, ou de cinq

---

(1) Observat. sur les malad. épidém. p. 155.

onces dans moins de trente, sans que l'estomac la rebutât jamais ; et M. Colombier (1) ayant à traiter une fièvre très-grave avec des accidens soporeux, administra ce spécifique à la dose de deux onces et demi en quelques heures, savoir, deux onces en décoction, dont la malade buvoit un verre toutes les heures, et demi once en poudre donnée en deux fois. Le quinquina rendu d'abord purgatif, et combiné ensuite avec les martiaux, enlevèrent tous les accidens ultérieurs, et la santé fut parfaite.

Ainsi les Praticiens judicieux savent qu'on ne produit de grands effets qu'avec de grandes doses. Convaincu de cette vérité, M. Clerc (2) vouloit qu'on administrât l'extrait de quinquina, depuis une demi once jusqu'à une once, parce que ce remède ne produit rien à plus petite dose ; et pénétré de l'importance de ce précepte qu'il désiroit d'étendre à un plus grand nombre d'objets, cet Observateur avancoit que nous aurions peut-être un plus grand nombre de spécifiques, si nous savions employer les remèdes indiqués, à la dose qui seroit nécessaire. Qu'on recueille ce que les meilleurs écrivains ont laissé sur cet sujet, et on sentira avec quelle justesse

---

(1) Médec. milit. t. 1, p. 310.

(2) Hist. nat. de l'homme malade, t. 1, p. 333.

M. *Serrao* disoit qu'il meurt plus de personnes faute d'avoir pris du quinquina, que pour en avoir trop usé; on verra que lorsque ce remède est bien indiqué, on ne sauroit, pour ainsi dire, pécher dans la dose. *De Gorter* parle de quelques malades qui, par dépit ou autrement, avoient pris en une fois la quantité entière de quinquina qu'on leur avoit ordonnée pour plusieurs, et qui, pour prix de leur hardiesse, avoient été, sans le plus léger inconvénient, délivrés de leur fièvre; d'où cet habile praticien conclut que c'est une chose inutile que d'être si timide à déterminer la dose du fébrifuge. *Geoffroy* a également tonné contre l'insuffisance des doses de ce médicament, au sujet duquel il est bon d'observer que plus les malades en prennent en peu de temps, et moins ils en mettent à en continuer l'usage.

LXXXI. Quoi qu'il en soit, n'oublions pas de remarquer qu'un des effets du quinquina, est d'augmenter, dans quelque cas, les accidens du paroxisme qui suit son exhibition, lorsque ce remède ne l'emporte pas d'emblée. Les praticiens instruits ne s'y méprennent point; ils savent que c'est un indice d'une plus grande liberté dans l'action des vaisseaux sur l'humeur fébrile. Mais combien de jeunes médecins, effrayés par cet orage, abandonnent brusquement l'usage du fébrifuge au moment où quelques doses de

N

plus (1) alloient emporter tout le mal! Qu'ils ne s'en laissent donc pas imposer par cette augmentation apparente de la maladie. Qu'ils sachent qu'après avoir employé le quinquina à forte dose, tantôt les deux reprises suivantes se réunissent pour n'en former qu'une tumultueuse, très-longue et propre à effrayer les assistans; mais qu'il survient à la fin une détente générale, tous les couloirs s'ouvrent, et la fièvre est emportée (2); que tantôt le dernier paroxisme,

---

(1) Dans toutes les maladies où j'ai vu l'usage du quinquina suivi de succès, dit Sims (*observ. sur les malad. epidém. p. 55, & p. 156, 158*), il paroissoit d'abord produire des effets défavorables, tous les symptômes venant à empirer: ainsi, dans les fièvres rémittentes, le paroxisme qui le suivoit étoit si violent, qu'il alarmoit ceux qui n'étoient pas familiarisés avec son opération. Les Médecins ne doivent pas oublier cet effet du quinquina. J'ai vu plusieurs cas, où, pour l'avoir ignoré, on discontinuoit trop tôt ce remède, ou si par bonheur le malade en avoit pris une quantité suffisante, on faisoit honneur de la guérison qui s'ensuivoit, à quelque chétif remède incapable de l'opérer, tandis qu'on croyoit le quinquina dangereux, dans les cas où il méritoit les plus grands éloges.

(2) Entre ceux qui ont fait cette remarque, voy. Cleghorn, *observations on the epidemical diseases in minorca, &c.*, p. 191, ch. III. *Sarcone istoria ragionata de mali osservati in Napoli*, t. 1, p. 189, &c.

sans être plus long, est néanmoins très-violent accompagné de délire et cependant suivi de la même crise; enfin que, soit que la maladie soit guérie presque sur le champ, soit qu'elle paroisse résister encore à l'action salutaire du quinquina, cette augmentation des symptômes n'en est pas moins avantageuse, lorsque ce fébrifuge a été placé sur des indications décisives.

LXXXII. S'il y a quelque chose de divin dans la nature des maladies, ainsi que l'a dit Hippocrate, il n'y a pas moins quelque chose de divin dans l'usage et l'administration des remèdes, ainsi que l'a remarqué *Richa* (1), et ce n'est pas tant du degré d'efficacité des médicamens ou de leur inexplicable manière d'opérer, qu'il faut attendre le plus d'avantages, que de la forme et du temps de leur administration. Nous nous sommes expliqués sur le temps le plus propre à l'emploi du quinquina, et nous aurons lieu d'y revenir encore. Quant à la manière de le donner, quoiqu'elle dépende des circonstances, et qu'on ne puisse conséquemment rien dire de bien précis, nous avancerons cependant que la préparation la plus efficace, et qu'il faut préférer dans tous les cas d'un danger pressant, est le quinquina en poudre, qu'on donne délayée

---

(1) *Constit. epidem. taurin.* dans le 2 vol. des œuvres, de Sydenham, p. 382.

dans une décoction même de quinquina, lorsqu'il est utile de faire prendre le plus qu'il est possible de ce fébrifuge, ou réduite en électuaire, au moyen des mucilages qui valent mieux que les sirops (1), lorsque les malades préfèrent la forme solide. L'extrait de quinquina est ensuite la préparation la plus énergique; on en délaye une quantité à-peu-près égale au quinquina donné en poudre dans un véhicule convenable. Enfin la décoction de cette écorce, quoiqu'elle soit une préparation moins efficace, et qu'on ait besoin de la donner à une dose plus forte, n'en est pas moins douée d'une grande vertu. Des Praticiens éclairés rejettent l'infusion à froid (2),

(1) Voy. *Lewis*, nouveau despenfaire, t. 1, p. 380.

(2) Les avis sont partagés sur l'efficacité de l'infusion à froid. *M. Baumé* (*élém. de pharm.* p. 313) assure que le quinquina fournit, dans l'eau froide, toutes ses parties gommeuses, résineuses & extractives, & que la décoction a cela de désavantageux, qu'elle fait perdre une partie de la résine. *M. Fritze* (*medechinische annalen*, &c.) *M. Percival* (voy. la note du §. CXIV), sont de ce sentiment, & nous savons qu'à Breme on a grande confiance dans un extrait de quinquina, fait par une simple infusion dans l'eau froide, qu'on y appelle *anima chinae*. Cependant *Quarin* (*method. medend. febr.* p. 21) s'est élevé contre toutes ces prétentions. Il a fait répéter sous les yeux, par *M. Well*, les expériences de *M. Baumé*, & les résultats n'ont point été les mêmes; aussi

comme une préparation au moins insuffisante. Si la fibre est lâche, le sang dissous, et que l'estomac soit rebuté de tout, on donnera le quinquina en substance; s'il est nécessaire de soutenir quelque excrétion, on choisira l'extrait; et s'il convient de ménager des parties irritables, on usera du fébrifuge en décoction. Les circonstances décideront des secours auxiliaires. L'addition du nitre prévient ou remédie à trop d'ardeur; le camphre augmente la vertu antiseptique du fébrifuge, et soutient la direction des humeurs du centre à la circonférence; le vin exalte sa propriété tonique, et suivant *Cleghorn* (1), forme le cordial le plus analogue à son effet; la teinture du quinquina renforce le principe fébrifuge et fortifiant; les sels neutres détruisent ce qu'il peut avoir de mauvais en raison de son astringence, sans compter qu'ils suscitent des évacuations par les urines ou par les selles; le tartre stibié à forte dose (2) en

---

en a-t-il conclu que l'eau froide n'extrait rien moins que les parties solubles du quinquina. Du reste, c'est une mauvaise méthode de faire bouillir long-temps cette écorce, lorsqu'on l'administre en décoction, par rapport à la décomposition de la résine & la volatilisation du principe subtil.

(1) Loco citato, p. 194.

(2) De 12 ou 15 grains dans une pinte de décoction

dirige les effets consécutifs vers la peau; le sucre, en divisant les parties résineuses, rend son opération plus facile et plus prompte, et jamais l'union des acides (1) n'est avantageuse, parce qu'en neutralisant la terre absorbante, ils enlèvent une portion essentielle du médicament; le laudanum l'empêche de se précipiter par les selles, ou de sortir par le vomissement (2); enfin quand on croit devoir préférer le quinquina en décoction ce remède emprunte du vin blanc un surcroît de qualité antiseptique, et du vin rouge d'une qualité austère une augmentation de vertu tonique et corroborante.

Nous aurions pu parler ici de quelques autres combinaisons que les circonstances peuvent rendre plus précieuses: nous nommerons seulement l'union du quinquina avec la serpentinaire de virginie, avec l'écorce d'orange si vantée par

& de 10 ou 24 grains pour une once de quinquina en poudre. Voy. mém. de la Soc. roy. t. III, p. 249, de l'hist. obs. de méd. des hôp. milit. t. I. p. 187, & Journ. de méd. t. XLV, p. 569.

(1) Nous parlons ici de l'indication du quinquina comme fébrifuge & non comme antiseptique; dans ce dernier cas, l'addition des acides est peut-être de la plus grande utilité.

(2) Voyez ce qu'a dit, sur cette union du laudanum avec le quinquina, le Docteur Schotte *a treatise on the synochus atrabiliosa*, &c.



Whytt ; avec la moutarde en poudre recommandée par *Aaskou* ; avec la fleur de camomille suivant le conseil de *Bazlivi*, etc. etc. ; et nous passerons sous silence les combinaisons qu'on peut faire de notre fébrifuge avec les martiaux, avec quelques préparations de mercure, etc. etc.

LXXXIII. Nous venons de considérer les fièvres rémittentes dans leur état de plus grande simplicité ; c'est-à-dire, du côté de l'indication dominante que fournit la cause matérielle de la maladie, et pour compléter cette matière, nous nous sommes pareillement expliqués sur tout ce qui concerne le fébrifuge (§ LXVII à LXXXII.) Notre objet est actuellement de discuter les modifications qu'apportent dans l'usage du quinquina, les différens types de ces fièvres, leurs génies, leurs marches, leurs complications, embrassant ainsi dans nos détails successifs tout ce qui concerne ces maladies et l'administration du spécifique.

LXXXIV. La fièvre rémittente quotidienne (§ XVI.) renferme quatre variétés, qui sont la quotidienne et la double quotidienne simple, la quotidienne et la double quotidienne (§ XX.) subintrante. Si l'on vouloit une division plus simple, on pourroit adopter celle qui les par-

tage en bénignes et en malignes, et partir de-là pour régler l'administration du fébrifuge.

En général dans ces maladies l'indication la plus urgente est d'expulser, d'atténuer ces humeurs épaisses qui servent de bouclier au venin fébrile. Si le quinquina étoit alors administré, ne pouvant atteindre le levain de la fièvre, il fixeroit les humeurs grossières et crues qui abondent dans le corps des malades; il s'opposeroit à leur atténuation, il rendroit les crises de ces fièvres plus difficiles, plus tardives, il procureroit ou faciliteroit des congestions dans la plupart des viscères; en un mot, il feroit toujours le plus grand mal, jamais le moindre bien: aussi *Lobb* veut-il que le quinquina soit souverainement contr'indiqué par la fièvre quotidienne. Ce fébrifuge ne convient donc ici à aucune dose; il s'agit plutôt de donner, le plus promptement qu'on le peut, un émétique, par exemple, un mélange d'ipécacuanha et de tartre stibié, qu'on place pendant la rémission, le plus près qu'il est possible de la fin du paroxisme. L'indication qu'on a pour lors à remplir, étant de pousser, par les principaux couloirs, les suc glutineux dont les premières voies paroissent être le principal foyer, il s'agit de continuer le tartre stibié qu'on mêle à petite dose dans les tisannes convenables, telles qu'une décoction

de feuilles de passeraie, de jacée, une infusion de fleurs de camomille, etc., ou par les apozèmes faits avec les plantes nitreuses, chicoracées, aiguisées avec quelque préparation d'antimoine ou des sels neutres. Au onzième ou quatorzième jour de la fièvre, on allie le quinquina aux purgatifs; et à mesure que ceux-ci deviennent moins nécessaires à cause de la dissipation des humeurs excrémenteuses, on insiste alors sur ce fébrifuge qu'il faut donner en décoction, combiné avec quelque préparation soluble d'antimoine, et ensuite en substance à laquelle on associe le rob de sureau, le kermes minéral, le soufre doré d'antimoine, les tablettes de Kunkel s'il faut pousser par la peau; avec la rhubarbe, le sel de Glauber, ou le sel polychreste, s'il est utile d'entretenir les selles; enfin, avec le sel d'absinte, la terre foliée de tartre ou l'esprit de mindéerus, si l'on veut augmenter ou soutenir le cours des urines.

Dans les fièvres quotidiennes, graves ou malignes, telles que les subintrantes, ou la cause fébrile est plus âcre, moins embarrassée et plus abondante, ou elle agit sur des liqueurs plus altérées et qui même paroissent avoir quelque tendance à la dissolution. Sous ces rapports, le quinquina est utile et on peut le placer dès le cinquième ou sixième jour; on le donne en

décoction aiguisée avec des sels neutres, avant de l'administrer en substance, si l'augmentation des accidens ou l'opiniâtreté du mal ont rendu cette dernière forme nécessaire; et dans la convalescence on peut retirer de bons effets d'un vin fébrifuge kalibé (1) pour déraciner les derniers effets de la maladie.

LXXXV. La fièvre rémittente tierce comprend la tierce légitime, la tierce illégitime ou fausse, la tierce prolongée qu'on ne peut classer que parmi les rémittentes (2), la double tierce simple, la double tierce subintrante simple, et les différens types de la double tierce doublée. Les unes et les autres peuvent être bénignes ou d'un mauvais caractère. (V. les § XVII, XXI, XXIV.)

Tant que les accidens de la fièvre n'inspirent pas des sujets fondés de crainte, la tierce n'exige l'usage du quinquina qu'après des signes

(1) Voici la formule d'un vin extemporané, que *Quarin* a donnée, & dont nous avons souvent éprouvé les succès.

Prenez une once & demi de quinquina grossièrement concassé, demi once de limaille de fer, deux drachmes de canelle, & demi once de sucre, mettez dans une bouteille avec une livre & demi de bon vin. Réservez la coulure pour l'usage qui est d'en donner deux ou trois fois par jour, deux onces.

(2) Voy. *Senac*, de *recondita febrium*, &c. p. 55.

de coction (1) et lorsque le foie ne peut être affecté de la suppression de la maladie. Les indications générales sont, en premier lieu, de combattre, par la saignée, l'évétisme et la phlogose qu'excitent des sucs âcres et bilieux, de détremper long-temps ces mêmes sucs qui menacent d'enflammer le foie. Les purgatifs trop forts sont dangereux; mais il est utile de tenter quelques évacuans qui ne bornent pas leur action à peser sur l'estomac et se précipiter sans avantage. On retire beaucoup de fruits des feuilles et des follicules de séné, des tamarins, des sels

---

(1) Le signe de coction le plus certain, se trouve dans les urines, & c'est là qu'on doit principalement le chercher depuis le 11 jusqu'au 21. Voyez les préceptes lumineux qu'ont donné, à ce sujet, parmi les modernes, M. *Quesnay* (traité des fièvres, t. I & II, passim.) M. *Colombier* (médecine milit. tom. I. p. 25, 65, 75.) M. *Grant* (Recherches sur les fièvres, tom. I, pag. 64 & suiv.) *Rega* (*de urinis ut signo*) &c. Tous nous enseignent, que quoique les urines varient en consistance, en couleur & même en odeur, dans le cours de la maladie, c'est par elles cependant que l'on s'assure le mieux que la coction est prochaine, ou qu'elle est formée; de sorte que leur abondance, ou du moins leur écoulement facile avec un nuage ou *suspensum*, & un dépôt muqueux dans les jours critiques, annoncent la correction ou la destruction de l'humeur morbifique. Les signes fournis par les déjections & l'état des fonctions excrétoires donnent encore beaucoup de lumières.

neutres, auxquels il ne faut pas toujours associer la manne. Le tartre stibié exactement trituré avec quelque sel neutre et de préférence avec le sel marin, réussit, lorsque l'érétisme (V. la note du §. XCIII, p. 238) ne s'oppose pas à son administration; on préfère autrement des doses réitérées de crème de tartre unie à la magnésie de sel d'epsom. Si l'érétisme étoit considérable, on se contenteroit d'apozèmes faits avec les plantes chicoracées et nitreuses. Après l'état de la maladie, et les urines donnant des indices de coction, on se permet l'emploi du quinquina dans les potions cathartiques, et l'on passe successivement au fébrifuge en décoction nitrée et à petite dose, pour accélérer et assurer la convalescence. Si, par l'emploi du spécifique, les urines deviennent promptement claires; si la tête s'appesantit, et que le pouls ne se développe pas, on auroit tort d'en continuer l'usage; on insisteroit au contraire sur son administration dans les circonstances opposées. Nous préviendrons les jeunes médecins, pour qu'ils ne confondent pas les urines chargées et critiques, avec des urines teintes par la substance colorante du fébrifuge.

Le caractère de la tierce illégitime est trop dépravé, pour ne pas réclamer très-vîte l'emploi du spécifique; mais comme cette fièvre est fort

humorale, il convient de se hâter pour l'usage des évacuans, parce qu'ils peuvent seuls assurer les effets du fébrifuge. C'est dans cette vue qu'on donnera, tant qu'on le pourra, le quinquina purgatif, et qu'on préférera pour les suites, soit l'extrait du quinquina, soit la décoction animée par le tartre émétique, pour finir par l'usage de la teinture fébrifuge.

Cette méthode rendue plus efficace par une administration plus prompte du quinquina, est la seule qui convienne dans les fièvres tierces malignes, les tierces subintrantes et la tierce prolongée ou hémitritée de Celse. Cette dernière fièvre fut très-commune à Vienne, dans le cours de l'année 1748; et *Storck* (*Melchior*) qui l'observa, nous apprend que rarement on pouvoit la maîtriser sans le secours de ce précieux spécifique (1).

Comme la double tierce tient pour l'ordinaire le milieu entre toutes les variétés des fièvres tierces rémittentes, son traitement doit être tracé sur la méthode curative qui convient à la

---

(1) *J. M. Storck, Semitertiana, Celsi & Galeni cortice peruviano curata; in dissertatione inaugurali medicâ propositâ.* Cette dissertation est insérée dans le recueil des thèses de Vienne par *Wasserberg*, t. I, p. 233, & dans *prælect. ant. de Haen in institut. patholog. Boerhaave*, t. II, édit. in-4°. pag. 622.

variété dont la double tierce suit la marche ou prend le caractère. Nous ajouterons seulement, pour éclaircir le diagnostic de ces maladies, que lorsque les fièvres tierces ou doubles tierces menacent la vie du malade, elles ne sont plus intermittentes, mais rémittentes (1); et qu'il est bien rare qu'il existe des doubles tierces avec des symptômes de putridité et une apyrexie complète (2). Toutes ces fièvres sont d'un caractère très-équivoque; aussi M. Colombier a-t-il dit fort judicieusement, qu'il y a des fièvres qui suivent la marche des intermittentes, quoique le pouls soit continuellement fébrile, en ce que les paroxismes sont marqués en tierce, double tierce, double quarte, etc.; mais que ces maladies qu'on nomme tierces, doubles tierces, doubles quartes continues, sont presque toujours malignes (3).

LXXXVI. La fièvre rémittente quarte (§. XVIII) divisée en simple, double et triple quarte (§. XXII. XXIII.) en double et triple quarte doublée (§. XXV. XXVI.), également sous-divisée en bénigne et maligne, présente

---

(1) Voy. *Lautter, hist. bien. morb. rur.*, p. 147, 148.

(2) Voy. *Description des épidémies qui ont régné dans la généralité de Paris*, 1783, pag. 62.

(3) *Médecine militaire*, tom. II, p. 11.



beaucoup plus de contr'indications à l'usage du quinquina, en raison de ces humeurs tenaces et crues qui forme la cause secondaire de la maladie, et qui exigent un long usage de fondans entremêlés de purgatifs et de boissons apéritives. Tel fut du moins le traitement que l'on suivit heureusement dans la fièvre rémittente de ce type, qui a été plus commune ici que de coutume après le solstice d'été de 1784.

Une tisane apéritive, pour l'ordinaire une forte décoction de racine de chiendent contuse, ou d'orge qu'on animoit avec une certaine quantité de sel polychreste, et qu'on faisoit boire abondamment aux malades, nous conduisoit à l'administration fructueuse de l'émétique, consistant en 15 ou 20 grains d'ipécacuanha et un ou deux grains de tartre stibié. Les vomissemens amenoient des glaires ou des liquides gluans, et l'opération étoit terminée par deux ou trois selles de couleur jaune ou verdâtre, de consistance partie liquide, partie poisseuse. La tisane apéritive étoit répétée le premier jour de la seconde rémission, et le lendemain nous placions l'émétique en lavage. Les malades vomissoient alors une plus grande quantité de bile jaune. M. Tardieu, prêtre, rejeta une véritable humeur attrabilaire, c'est-à-dire, une bile noire, très-glutineuse, et faisant sur les dents

l'effet d'un acide concentré : ce malade , âgé de 34 ans , étoit naturellement hypocondriaque. Dès la troisième rémission , les malades étoient mis à l'usage des apozèmes faits avec la chicorée , le laitron , la bourrache , la camomille , passés avec forte expression , en ajoutant dans la coulûre , soit le sel polychreste , celui de glauber , le sel ammoniac , ou quelquefois encore l'oximel scillitique. Ces apozèmes donnés trois fois par jour , étoient continués au moins pendant les quatre jours suivans de rémission. On continuoît aussi les tisannes mentionnées , aiguës avec le tartre stibié , au lieu du sel polychreste ; et parvenus au vingtième jour , nous donnions le quinquina à forte dose en substance , trituré avec la magnésie de sel d'epsom et le sel ammoniac ou la rhubarbe , pour prévenir une fièvre quarte intermittente consécutive très-opiniâtre. Lorsque la convalescence étoit décidée , les malades commençoient l'usage du vin médicinal fait avec le quinquina , le fer , le scordium et le vin d'antimoine.

Cette méthode réussit assez généralement. On supprimoit par fois quelques apozèmes , pour placer un ou deux purgatifs ; et lorsque les symptômes étoient graves , ce qui s'observa sur les malades du mois d'octobre , et notamment sur le R. P. *Norbert* , Capucin , il falloit en  
venit

venir au quinquina dosé, de manière qu'il n'eût qu'une action palliative. En effet, lorsqu'effrayé par les accidens paroxistiques, on administroit largement le fébrifuge, la maladie dégénoit en double ou triple quarte; l'hypocondre gauche se tendoit, et la fièvre étoit mortelle ou finissoit par une induration de la rate et la cachexie, ou l'hydropisie qui en est si souvent la conséquence. D'un autre côté, lorsqu'arrêté par les malheurs qui suivoient un libéral usage du quinquina, on vouloit s'abstenir de cette écorce, la fièvre quarte se changeoit en quotidienne ou continue, avec des épiphénomènes très-fâcheux. Le plus sûr parti étoit alors de se contenter de petites doses du spécifique; elles modéroient la férocité du mal, et permettoient l'emploi des moyens appropriés à la maladie.

Une pareille observation a été faite par *Quarin* (1), pendant une épidémie de fièvres tierces rémittentes qui regnèrent à *Vienné*. Dans les paroxismes de ces fièvres, la bouche étoit amère, la soif urgente, la chaleur considérable, et il y avoit du délire. Les premières voies étant nétoyées, si l'on donnoit le quinquina, cette écorce produisoit une douleur à l'épigastre, de grandes anxiétés, et finissoit par jeter dans la

---

(1) *Meth. medend. febr.* pag. 94.

langueur ; mais si l'on négligeoit l'usage du fébrifuge, la fièvre dégénéroit bientôt en continue de la plus mauvaise espèce. Pour éviter ces inconvéniens, il falloit débiter par chasser, à l'aide d'un émétique ou d'un purgatif, les impuretés des premières voies, et l'on donnoit ensuite une mixture faite avec le vinaigre, le suc de limon et les sels neutres, à laquelle on ajoutoit deux ou trois drachmes d'extrait de quinquina, immédiatement après le troisième paroxisme. Le quinquina modéroit la fièvre et l'empêchoit de dégénérer en continue, tandis que les sels neutres entretenoient la liberté du ventre. Dès que la langue n'étoit plus sale, que la couleur des urines étoit moins foncée, et qu'il n'y avoit plus de nausées, on diminueoit la dose des sels, et la fièvre étoit heureusement combattue par le quinquina, dont on administroit d'abord l'extrait et finalement la poudre seule.

LXXXVII. C'est par une suite de la différence qui se trouve dans la cause secondaire et la durée de la rémission, entre les fièvres du type quotidien, tiercenaire et quartenaire, que la dose du quinquina varie dans ces fièvres. Six drachmes ou une once suffisent entre deux paroxismes de la fièvre quotidienne; et la dose entière pour le total des administrations peut être assignée à trois ou quatre onces. On en

donne une once ou douze drachmes entre deux exacerbations de fièvre tierce, et la dose pour l'entière guérison peut être évaluée à quatre ou cinq onces. Enfin l'intervalle des deux reprises d'une fièvre quarte peut supporter deux onces ou dix-huit drachmes du fébrifuge, et la dose générale peut aller jusqu'à cinq ou six onces. Des observations faites avec beaucoup de soin, ont déterminé que souvent on n'est malheureux ou qu'on n'éprouve aucun succès, que parce qu'on a employé de moindres quantités de cette écorce. Plus la rémission est courte, et plus il faut donner du spécifique en une dose, n'ayant pas le temps de les réitérer. M. *Darluc* nous apprend que, dans la fièvre rémittente maligne qui désola la Provence en 1761, on étoit souvent obligé de donner une once de quinquina en quatre ou cinq heures. M. *Darluc* parle (1) du quinquina en substance, et M. *Senac* propose, quand la rémission est très-courte, de donner la préférence à l'extrait de ce remède (2), dont il croit mal-à-propos qu'un gros a la même efficacité d'une once administrée en poudre. En effet l'extrait de quinquina doit être donné à presque aussi forte dose qu'en substance.

---

(1) Journ. de Médecine, tom. XVI, p. 364.

(2) *De recondita febrium*, &c., pag. 408.

LXXXVIII. Une observation à placer ici ; et qui concerne la classe entière des fièvres rémittentes, celles sur-tout dont les paroxismes sont doublés, c'est qu'après avoir supprimé le plus fort ou le moindre redoublement, on doit, au lieu de diminuer la dose du fébrifuge, la soutenir ou même l'augmenter pour emporter en entier la maladie. Rien n'annonce mieux ce qu'on peut espérer de ce médicament, que la suppression d'une reprise. Ajoutons encore qu'il faut, après la guérison, donner le plus souvent le quinquina comme prophylactique; et lorsqu'on en a donné de grandes doses, ou qu'on l'a continué long-temps, c'est une pratique très-sage que de conseiller l'usage d'un vin fébrifuge kalibé et antimonié tout ensemble. Nous avons vu les purgatifs donnés sans indication directe dans la convalescence de certaines fièvres rémittentes, contre lesquelles le quinquina avoit été largement employé, être suivis d'une fièvre intermittente; mais nous croyons cet accident d'autant plus rare dans les fièvres rémittentes, qu'il est en général commun dans les fièvres du caractère intermittent.

LXXXIX. Les fièvres hémitritées (§. XXVII) sont un composé de la fièvre quotidienne et de la tierce, et leurs causes secondaires, ou du moins leurs complications les plus communes,

consistent dans une diathèse scorbutique du sang et dans la congestion des humeurs viciées et mal digérées dans les premières voies, c'est-à-dire, infiltrées dans le tissu et les organes mésentériques. Cette fièvre, toujours d'un très-mauvais caractère, et dont la nature tient beaucoup des lypiries et des épiales (1), est donc d'un traitement très-difficile; les indications et les contr'indications du quinquina y sont également décisives et puissantes. *Baglivi*, dont l'autorité est si grande sur cette matière, se déclare contre l'usage précoce de ce médicament. Il lui reproche de dénaturer la fièvre, de la rendre continue, longue et d'un traitement très-difficile, même de la faire dégénérer en hectique. *Mead* a été de cette opinion. Mais les accidens sont ceux que *Baglivi* impute à la maladie elle-même, abstraction faite des erreurs commises dans le traitement; et selon toute apparence, ces accidens n'arrivent, lorsque la fièvre n'est pas compliquée, que faute d'avoir omis le quinquina de très-bonne heure, ou de l'avoir administré d'une manière convenable. En effet, l'inflammation, et, pour mieux s'exprimer, la phlogose des intestins grêles, suivant *Spigel*, ou de l'estomac, selon *Dodonée*, qui est propre

---

(1) Voy. *Senac de recondita febr.* p. 156.

à cette maladie, n'est point la cause du mal ; elle n'en est que le produit ; car, dans le cas contraire, comment supposer que la méthode évacuante de *Bagliivi* dans cette fièvre pût réussir une fois seulement ; méthode dont *Richa* a vu l'infidélité et le danger, à moins que la congestion n'appartienne qu'au foie (1). C'est donc à une dépravation ultérieure des sucs, comme une conséquence naturelle de l'ardeur fébrile, qu'il faut imputer la lésion locale consécutive des intestins, du ventricule ou du mésentère. Or, cette dépravation et son résultat forment une indication majeure pour avoir recours de bonne heure au quinquina, parce qu'en corrigeant, par la vertu anti-septique de ce remède, la discrasie scorbutique (V. §. CVII) des humeurs, dans le temps que, par la propriété fébrifuge du médicament, on tâche de modérer les paroxismes ou d'en supprimer un ou deux des trois qui constituent la période d'une fièvre hémitritée, on remplit une double indication très-urgente et très-caractérisée. Mais eu égard à la cacoehylie putride, on soutient l'usage du quinquina par des boissons stibiées, de sorte que le malade doit prendre alternativement une prise de quinquina et un verre de tisane, faite,

---

(1) Dans le second vol. des œuv. de *Sydenh.* p. 478.



par exemple, avec l'orge et aiguisée par une suffisante quantité de tartre émétique. Cette combinaison isolée du quinquina et des doux évacuans, nous paroît préférable, toutes les fois qu'avec une abondance de mauvais sucs, la fièvre présente l'indication principale; elle nous paroît, disons-nous, préférable à la méthode du quinquina purgatif, parce qu'alors on ne donne pas une suffisante quantité de fébrifuge, et qu'en l'administrant, il est trop tôt entraîné par les selles avec les purgatifs auxquels on l'associe.

Tel est, d'après notre propre observation, le moyen de prévenir la fâcheuse tournure des fièvres hémitritées. Une fois reconnues malignes, ces fièvres doivent être combattues par le quinquina, parce que ce fébrifuge est supérieurement indiqué dans les fièvres quotidiennes (§. LXXXIV) et dans les tierces (§. LXXXV) d'une nature très-grave et maligne. Aussi ce fébrifuge fut-il employé avec le succès le plus éclatant dans les vraies fièvres hémitritées qui furent épidémiques en plusieurs endroits de l'Autriche. Sur le témoignage de *de Haen* (1) qui les observa, le quinquina fut administré dès le cinquième ou le sixième jour, en substance,

---

(1) *Ratio medendi*, t. V, pag. 173, t. VI, pag. 59.

à la dose de six drachmes pour les 24 heures ; et la maladie fut jugée, le plus souvent par les sueurs ; Au quatorzième ou au dix-septième jour, la mort ne fit que deux victimes sur plus de 60 malades. *Richa* qui vit, en 1721, les véritables fièvres méésentériques de *Baglivi*, ne trouva que le quinquina de souverainement utile, quelque forme que prît la maladie, tant pour en arrêter les progrès, que pour en prévenir les suites fâcheuses. En temporisant, dit ce sage observateur (1), on laissoit à coup-sûr dégénérer la maladie et on facilitoit la dégénération de la maladie en fièvre lente. Enfin, et d'après *Werlhof* (2), c'est dans la classe des hémitritées qu'il faut ranger ces maladies dans lesquelles le quinquina eut tant de succès, quoique ceux (3) qui les ont observées, les aient appelées indifféremment hémitritées, pestilentielles, malignes, inflammatoires ou continentes.

On est néanmoins forcé de convenir que le quinquina seroit très-déplacé dans toute fièvre hémitritée assez funeste, assez maligne pour occasionner, dès son invasion dans les en-

---

(1) *Loco citato*, p. 478.

(2) *Obs. de febribus*, pag. 103 du recueil de ses œuvres in-4<sup>o</sup>.

(3) *Apinus*, *Helvetius*, *Morton*, *Lancisi*, *Bianchi*, &c.

trailles, une inflammation qui, pour en être lente et incomplète, ne contr'indiqueroit pas moins l'usage du fébrifuge. Cette inflammation se reconnoît, entr'autres indices, par la tension et la sensibilité du bas ventre à la pression, par de grandes anxiétés, par une diarrhée séreuse commencée avec la maladie, enfin par les symptômes qui ont coutume de caractériser les fièvres épiiales et les lypiries.

XC. Quant aux fièvres continues rémittentes, suivant l'idée que nous avons attachée (§ XXVIII) à cette dénomination, l'usage du quinquina peut et doit convenir toutes les fois que la fièvre continue n'offre en elle-même rien qui puisse faire proscrire ce fébrifuge. On ne se flatte pas à la vérité de terminer par le même médicament la fièvre rémittente et la continue, mais on espère d'enlever, par le spécifique, les exacerbations de la fièvre rémittente et de décomposer une maladie qu'une telle conjugaison peut rendre très-fâcheuse. C'est ce que nous apprennent les observations de plusieurs praticiens. *De Haen* (1), voulant traiter une fièvre continue rémittente avec type de double quotidienne, parvint aisément à emporter, au moyen du quinquina, la reprise qui avoit lieu pendant le jour; mais ce fébrifuge ne mordit jamais sur

---

(1) *Ratio medendi*, t. VI, p. 11.

le paroxisme nocturne, qui n'étoit sans doute que la recrudescence de la fièvre continue. *Lautter* (1), s'étant de même appliqué à guérir avec le quinquina une véritable fièvre continue rémittente, ne put jamais réussir qu'à dissiper avec ce remède ce que la maladie avoit de rémittent; la fièvre continue poursuit toujours sa marche ordinaire. Mais ce qu'il est essentiel de faire observer, c'est que, dans ce demi-succès, la fièvre continue ne fut jamais envénimée par le quinquina; ce qui suffit sans contredit pour nous autoriser à le prescrire: car il n'est pas douteux qu'on ne doive s'attacher, lorsqu'on le peut, à combattre les symptômes dominans des maladies, à plus forte raison lorsque ces symptômes caractérisent une maladie en soi plus ou moins périlleuse. C'est en partant du même principe, que, dès qu'une fièvre en apparence continue se décompose sur la fin en rémittente, on doit ordinairement à ce période se servir du fébrifuge. Telle est la pratique des médecins les plus exercés; et les exemples sont, on ne peut plus communs sur cette matière.

Si l'on veut appliquer le quinquina au traitement des fièvres continues rémittentes avec tout l'avantage qu'on peut retirer de cette écorce, il faut bien faire attention que ce fébrifuge n'est

---

(1) *Histor. bien. marbor. rural.* p. 50, 51, 157.

pas également indiqué et toujours capable de succès dans la fièvre continue rémittente qui est la maladie intercurrente de la fièvre rémittente, et dans la fièvre continue rémittente qui forme l'intercurrente de la fièvre continue. Dans ce dernier cas, le quinquina est inutile ou pernicieux; dans le premier, il est salutaire ou indifférent, mais jamais préjudiciable.

XCI. Quelles que soient les indications du quinquina relativement au type (§. LXXXIV à XC) des fièvres rémittentes, il n'en est pas moins vrai qu'elles sont subordonnées aux indications fournies par le génie de la maladie. Ces dernières indications sont très-différentes entr'elles: on conçoit en effet qu'il doit y avoir une grande diversité entre des maladies d'un génie bilieux (§. XXXII), putride (§. XXXI) ou inflammatoire (§. XXX).

XCII. Quiconque a bien suivi les effets du quinquina, s'est aperçu que ce remède fait naître une disposition inflammatoire. De quelle utilité pourroit-il donc être dans ces maladies, dont le génie tend essentiellement et primitivement à l'inflammation, dans ces cas où il ne faut penser qu'à rafraîchir, qu'à détendre, qu'à combattre des symptômes d'ardeur et d'érétisme? La méthode anti-phlogistique est donc la seule appropriée, la seule qui puisse convenir. On

vide les vaisseaux par des saignées suffisantes ; et jusqu'à ce que le pouls devienne plus mou (1), on tient le ventre libre avec des lavemens et des purgatifs qui ne puissent point irriter. L'épaississement phlogistique qui reste, sera délayé par une diète rafraîchissante. On relâche les fibres par des vapeurs émolientes et le repos. On adoucit, on calme le genre nerveux par de douces émulsions, avec les sucs légers des fruits mûrs, par une grande tranquillité, et moyennant un air libre, tempéré, et un petit jour. On fait tenir le malade debout, ou du moins assis sur son lit, pendant quelques heures tous les jours, pour précipiter aux parties inférieures le sang qui se porte rapidement à la tête.

---

(1) Certains praticiens, portés à la saignée aussi aveuglement que quelques Médecins anciens, pensent que, quand le pouls est grand & fort, il faut tirer beaucoup de sang ! Opinion absurde. C'est à la dureté du pouls, à la tension de l'artère & à la rénitence réciproque du sang & du vaisseau, qu'il faut faire une attention particulière. Tant que cet indice est sensible, il faudra donc répandre le sang, pour prévenir les engorgemens & hâter la coction des humeurs morbifiques ; mais il est dangereux de trop saigner, parce que la fièvre est nécessaire pour cuire les humeurs & abrégier la maladie. Aussi, la plupart de ceux qui abusent des saignées, se voyent-ils obligés de recourir de bonne heure aux cordiaux ; mais ces moyens stimulent la nature & n'augmentent pas réellement la somme de ses forces.

On administre enfin tous les médicamens véritablement anti-phlogistiques et qui sont de doux mucilages et les farineux bien délayés, du petit lait de pressure bien clarifié, le sucre, le miel, les fruits mûrs, le nître, le tout fort délayé; et l'on ne doit point en employer d'autres que la violence de la maladie ne soit tombée, ce que l'on connoît par la chute des symptômes et l'humidité des couloirs ou le relâchement des voies excrétoires. Ce n'est que sur de faux aperçus et d'après une considération viciense, que quelques médecins se permettent l'usage des acides grossiers, des fruits non mûrs, ou de ceux du règne minéral. De semblables moyens précieux dans la fièvre putride d'été, parce qu'il y a dissolution du sang et relâchement des solides, sont très-opposés au génie inflammatoire de la fièvre du printemps, dans laquelle on trouve une contexture ferme du sang et des solides.

La fièvre rémittente au génie inflammatoire, n'est point de celles où le quinquina puisse être employé immédiatement après les signes de coction, ni pour combattre cette espèce d'affaissement qui suit, pour ainsi dire, la résolution de la période inflammatoire. Cet état demande une diète plus substantielle, et pour l'ordinaire l'application des vésicatoires sur le

déclin du mal. Cette méthode est sur-tout de rigueur, lorsque le cours des excrétiens est libre; dans le cas contraire, on se sert du quinquina, comme d'un tonique précieux et sûr; et la meilleure préparation en est, selon M. *Grant* (1), la poudre toute simple. On en cesse l'usage aussi-tôt qu'on a rempli ces vues.

Des raisons décisives autorisent ces procédés curatifs. La seconde période des fièvres dont il est ici question, période qu'on pourroit appeler dépuratoire ou purulente, est bien différente de la seconde période des fièvres au génie putride dont nous parlerons ailleurs (§ XCIII. n°. 2). En effet, pour la guérison des fièvres au génie inflammatoire, la nature convertit la matière phlogistique en matière puriforme; et cette dernière successivement élaborée, doit s'évacuer par degrés, pour qu'il ne se forme aucun dépôt, ou que le sang ne subisse pas une décomposition véritable. La conduite du praticien se borne donc à résoudre, par un régime anti-phlogistique et des laxatifs, l'épaississement phlogistique du premier période, et à soutenir, par un régime doucement fortifiant, le travail suppuratoire du second. Il faut même, dans ce dernier cas, laisser le ventre se resserrer, et cependant délayer abondamment, à moins que

---

(1) Recherches sur les fièvres, tom. I, p. 326.



le foie n'ait été particulièrement affecté; car alors, il est bon de continuer quelque temps les purgatifs pour nettoyer ce viscère. Échauffer dans le premier période et rafraîchir dans le second, seroit une pratique également fâcheuse et dégénérative. Mais le quinquina, quoique le moins échauffant et le meilleur restaurant de tous les cordiaux, ne peut néanmoins pas convenir par la raison même qu'il est fébrifuge et astringent. Bien plus, la décomposition de la fièvre en intermittente n'est point encore un prétexte d'y recourir. *Sydenham*, qui conseille alors ce remède, veut qu'on ne le fasse prendre que pendant l'intervalle de trois accès consécutifs, après lesquels il dit de laisser 14 jours d'expectation pour la dépuracion que le quinquina doit aider; avec tacite, que cet observateur ne s'étoit pas convaincu que ce fébrifuge est foncièrement requis par le génie de la maladie. Le précepte de *M. Grant* (1) est formel sur ce point; il croit que le spécifique est pour lors la cause d'autres maladies d'une conséquence peut-être plus mauvaise que la maladie originale, et plus difficiles à guérir. *M. Retz* (2), qui a vérifié à Rochefort, les observations que

---

(1) Recherches sur les fièvres, t. I, p. 189, 325.

(2) Précis d'observation sur les épidémies de Rochefort, pag. 114.

Sydenham (1) avoit faites à Londres, nous apprend que le moyen d'éterniser la plupart de ces fièvres, et souvent de les rendre beaucoup plus dangereuses, c'est de les attaquer, et d'insister sur le fébrifuge. Enfin, M. Tournay, professeur de Nancy, ayant vu dans des cas analogues, l'usage du quinquina être suivi d'une métastase sur le poumon et d'une vomique purulente mortelle, en conclut que ce remède est très-déplacé sur-tout dans certaines fièvres intermittentes qui sont les crises des fièvres aiguës (2).

Si l'on ne distinguoit pas les fièvres rémittentes, dont nous venons de parler, de celles où le caractère véritablement inflammatoire, fait bientôt place à une dissolution putride, on n'auroit que des vues étroites et insuffisantes sur l'emploi du quinquina. En effet, ce fébrifuge est essentiellement indiqué dans les maladies de cette dernière nature, dès que, par des saignées répétées et un régime anti-phlogistique, on a totalement détruit le génie inflammatoire et que l'indication est de s'opposer avec vigueur aux progrès de la dissolution putride. Nous donnerons, pour preuve de ces vérités, l'exemple de la fièvre rémittente qui fut épidémique à Gannat en Bourbonnois au mois de mai 1771,

(3) Œuvres de Sydenham, pag. 66 de la trad.

(4) *An febribus intermittentibus indiscriminatim kinakina* ?  
et

et dont le caractère fut inflammatoire chez la plupart des malades. Tant que ce caractère fut dominant, ce qui étoit annoncé par la dureté du pouls, par les maux de tête violens, par beaucoup de chaleur et d'ardeur sur la peau, par une coëgne forte et épaisse qui couvroit le sang, l'on devoit, sans hésiter, recourir aux saignées plus ou moins rapprochées, selon l'idiosyncrasie du sujet et la force de l'inflammation; passer de-là aux anti-phlogistiques, aux lavemens, aux fomentations appliquées sur les extrémités inférieures, et, sans trop retarder, au quinquina donné à très-forte dose en substance, plutôt qu'en lavage et en décoction. S'il arrivoit qu'il se fît une éruption, bien loin d'abandonner ce remède, il convenoit au contraire d'insister sur son usage; le malade en étoit bientôt soulagé, et la guérison étoit plus prompte et plus parfaite (1). Tant il est vrai que tous les symptômes, quels qu'ils soient, qui dérivent du génie de la maladie, ne sauroient être mieux combattus que par les secours indiqués par la maladie elle-même.

L'épidémie de Laschendorf en 1759, et décrite par *Lautter* (2), étant de la même nature que

---

(1) *Journal de Médecine*, t. LVIII, pag. 311.

(2) *Hist. bienn. morb. rural.* p. 40, 44, 154, 5.

celle de *Gannat*, fut avantageusement traitée par la même méthode. *Richa* (1) nous donne un autre exemple pareil dans l'une des épidémies de Turin; et *Senac* (2) fait mention d'une épidémie de doubles-tierces rémittentes, qui dégénéroit rapidement en continue, et qu'on ne pouvoit attaquer par les remèdes convenables, si, au préalable, on n'avoit placé de cinq à six fortes saignées. *M. Boucher* (3) dit exactement la même chose des fièvres rémittentes doubles tierces, qui régnèrent à Lille en septembre 1764.

Quoique soumise à l'indication du quinquina, toute fièvre rémittente n'admet plus ce précieux fébrifuge, dès que ses premières impressions établissent, en quelque partie, un noyau d'inflammation plus ou moins forte et permanente. ( V. §. LXX et LXXII ). Cet événement a principalement lieu, lorsque les fièvres rémittentes constituent les intercurrentes des maladies inflammatoires; tantôt c'est la matrice, tantôt ce sont les entrailles, l'estomac, le foie, le poumon ou le cerveau qui sont affectés. Il n'importe, toute lésion inflammatoire continue d'un viscère, quoique produit de la fièvre, contr'indique toujours le quinquina, toutes les fois que ce

---

(1) *Loco citato*, pag. 447.

(2) *De recondita febrium*, &c. pag. 230.

(3) *Journal de Médecine*, tom. XXI. pag. 565.

produit s'annonce avec la maladie et qu'il ne lui est pas subordonné, de manière à suivre ses alternatives de rémission et de récrudescence. Les inflammations du bas-ventre furent communes à Lille, pendant le mois de janvier 1758; les nouvelles accouchées et les femmes enceintes y furent sur-tout sujettes; mais elles portoient plutôt l'empreinte des fluxions inflammatoires, que d'inflammations vives: on en vit de compliquées de fièvre rémittente, qui, bien loin de demander le quinquina, ne cédèrent qu'à l'emploi alternatif des apozèmes purgatifs et des remèdes parégoriques, ensuite de plusieurs saignées (1). Parmi les maladies de janvier 1761, la constitution catarrhale étant dominante, on observa des fièvres rémittentes doubles-tierces, dans lesquelles le quinquina ne fut pas favorable à raison de l'engorgement inflammatoire de la poitrine. On fut plus heureux en plaçant quelquefois un émétique après quelques saignées modérées, lors même que la poitrine paroissoit oppressée, et en attendant que la nature soutenue par une diète absorbante et légèrement anti-septique, se ménageât quelque crises qui souvent avoient lieu par les urines et par les selles (2); le fond de cette fièvre étoit putride

---

(1) Journal de Méd. t. VIII, p. 382.

(2) *Ibid.* t. XIV, p. 383, t. XVI, p. 569.

ou tournoit bientôt à la putridité. Nous citerons encore la fièvre rémittente qui fut l'effet d'obstructions inflammatoires dans le foie, marquées par un sentiment de pesanteur ou plutôt de *barure* à la région épigastrique, s'étendant dans les hypocondres, par des douleurs de ponction, ou des élancemens sourds, à l'hypocondre droit, par quelque élévation ou tumeur de côté, par un teint jaune, etc. Cette fièvre fut observée, lorsque la maladie la plus commune du mois de juin 1760, étoit une fièvre bilieuse, de la nature des rémittentes, avec des symptômes et une nuance phlogistique; aussi demandoit-elle une méthode anti-phlogistique jusqu'à un certain point, et vit-on que les indications furent mieux remplies par les acides savoneux du règne végétal, l'oximel, les tisannes nitrées, entremêlées de potions absorbantes où entroit la liqueur minérale d'*Hoffmann*, que par l'emploi du fébrifuge (1). *Hasenohrl* a produit des exemples d'affection inflammatoire de l'estomac; et d'autres ont présenté des cas de cette même affection dans d'autres parties.

XCIII. Autant les fièvres inflammatoires diffèrent par le génie des fièvres putrides, autant le traitement est dissemblable et opposé dans les indications du quinquina. Dans les rémittentes

---

(1) Journal de Médecine, t. XIII, p. 287.

putrides, ce remède est doublement indiqué et par la cause de la maladie et par l'accident ou la putridité. Aussi voyons-nous que c'est dans ces fièvres, où l'on a fait l'usage le plus libéral du quinquina, et où l'on a porté sa dose à un point qu'on ne se permettroit sans doute pas pour toute autre maladie. Si nous considérons quel est l'état constitutif de la putridité, nous trouverons que c'est une augmentation de ténuité du sang, jointe à un certain degré d'atonie des forces vitales (1). Or, quel secours est mieux indiqué que celui qui relève puissamment les forces, qui les soutient, et qui, par cet effet

---

(1) C'est à la diversité d'opinions qu'on a eu sur la fièvre putride, qu'il faut imputer la discordance qu'on remarque dans le traitement des Auteurs qui ont écrit sur cette maladie. Les uns ont pris pour fièvre putride, ce qui, dans le fait, n'étoit qu'une fièvre stercorale; aussi, n'ont-ils vanté que les purgatifs répétés; d'autres l'ont considérée pour ce qu'elle est réellement, & ont proscrit les évacuans trop répétés, parce qu'ils ont vu que ces remèdes augmentoient les accidens, & produisoient sur-tout une fonte colliquative très-formidable. Les premiers ont dû proscrire le quinquina; les seconds ont dû l'adopter. Ainsi, les disputes viennent du défaut de s'entendre; & le mauvais emploi du quinquina vient de ce qu'on n'a pas bien saisi, qu'on a mal interprété, & en partie mal entendu ce qui constitue la putridité, ses divers degrés, ses produits, les complications d'une maladie putride, ses divers états, &c.

seul, arrête la dégénération ultérieure des liquides; que celui qui, par une action immédiate sur les humeurs, peut établir le mode qui résiste à la putréfaction, contribuer à la dépuration des produits de la fermentation putride, et enrayer les périodes des fermentations spécifiques vitales du sang et des humeurs dont la rapidité produit et étend la putridité (1) universelle; en un mot, que celui qui opère également avec efficacité et sur les parties solides et sur la masse des fluides du corps animal. Rien ne contraindique donc le quinquina dans une fièvre véritablement putride, et tout en réclame un libéral emploi. La condition préliminaire pour son administration, est d'avoir évacué les premières voies; et la condition expresse pour son succès est de l'ordonner à grande dose. Je n'ai jamais compté, dit M. Sims (2), sur moins de six ou sept onces dans un danger pressant, et données dans environ deux jours; mais quelquefois trois onces suffisoient; et j'atteste ici n'avoir jamais vu un cas de fièvre nerveuse, putride ou maligne, où le malade qui en a pris une quantité requise, ait péri. J'ajouterai aussi que je n'ai jamais vu dans ces fièvres l'estomac incommodé

---

(1) Voy. *Barthez*, nouv. élém. de la science de l'homme, t. I, p. 101 & suiv.

(2) *Observ. sur les malad. épidém.* p. 193.



par la plus forte dose, soit dans le temps de son usage, soit après; et que, lorsque je pouvois engager le malade à prendre les premières doses de quinquina, je le continuois sans interruption, jusqu'à ce qu'il en eût pris une quantité suffisante, me faisant une règle de le donner dans le moindre temps possible, vu que le rebut des malades pour ce remède, naît souvent du trop long-temps qu'on met à le leur faire prendre. Dans des cas analogues, M. *Veryst* a osé porter la quantité de quinquina bien plus loin, puisqu'il enseigne, dans le traitement des fièvres automnales des pays très-mal sains, d'employer 20, 30, 40, 50 et jusqu'à 80 onces de quinquina; se permettant même dans les cas très-fâcheux, d'en donner 9 à 10 onces dans les trois premiers jours.

Si le quinquina est un remède majeur dans le traitement des fièvres rémittentes putrides, il n'en est pas moins essentiel de solliciter lentement et sans trouble, les évacuations que la nature affecte et qui peuvent expulser les produits morbifiques. Souvent cette dernière indication est long-temps dominante, et pour lors on insiste de préférence sur les secours qui peuvent la remplir. Parmi les moyens propres à soutenir les évacuations alvines, nous distinguons le tartre stibié qu'on administre à dose

convenable, dans un mélange d'eau et de vin dont les malades doivent faire alors leur boisson ordinaire. Cette eau rougie, suivant l'expression d'un praticien judicieux (1), tient lieu, lorsqu'elle est émétiée, de délayant, de laxatif, d'incisif, de cordial; elle remplit plusieurs points de la plus grande importance, et ses succès sont, pour l'ordinaire éclatans chez les pauvres gens, dont la constitution est presque toujours épuisée.

La surabondance des mauvais sucs, dont la nature veut constamment se débarrasser par la voie des selles, n'est point, dans les rémittentes putrides, une raison de craindre l'administration précoce du quinquina. On combine alors les purgatifs appropriés avec le fébrifuge, et c'est toujours avec un avantage marqué. Nous disons plus, il y a tout lieu de croire qu'on abrégeroit considérablement la durée de ces fièvres, si l'on osoit les attaquer presque d'emblée, avec le quinquina à forte dose, mêlé avec quelque substance purgative, par exemple, la magnésie du sel d'epsom qui paroît avoir la propriété, nous ne disons pas de purger, mais encore de prévenir et de calmer les douleurs que donne quelquefois

---

(1) M. Boncerf. Voy. Journal de Médecine, t. LXIII, p. 162, 176.

le quinquina, sur-tout lorsqu'il est pris à grande dose. Cette pratique, qui paroît hardie et qui diffère, en effet, très-peu de celle de plusieurs Médecins anglais, a pleinement réussi à un de mes confrères qui pratique dans un pays marécageux. » J'ai appliqué le fébrifuge de M. *Lorentz*, » nous apprenoit-il par ses lettres, au traitement » des fièvres putrides, simples ou graves, et jus- » qu'ici je ne puis parler que des bons effets que » j'ai obtenus. J'ordonne à ma première visite » que le malade commence l'usage du quinquina » mêlé avec parties égales de magnésie de sel » d'epsom, et je fais prendre une, deux ou trois » drachmes de ce mélange toutes les heures ou » toutes les deux heures, suivant le cas. J'en » obtiens toujours des évacuations abondantes » par les selles; et les urines sont en général » plus chargées. Jamais il n'en a résulté d'incon- » vénient, et le plus souvent l'événement a été » plus flatteur que je ne pouvois l'espérer. Des » maladies qui s'annonçoient très-mal, ont été, » pour ainsi dire, suffoquées; leur guérison a » été l'affaire de quelques jours. Toutes ont paru » avoir un cours plus tranquille et moins orageux » que celles qui n'étoient pas combattues à ma » manière, et leur durée a été moins longue. » Ce qui me fait croire que je ne m'en suis pas » laissé imposer par quelques succès accidentels

» et fortuits, c'est que j'ai fait mes essais pendant  
 » le règne des fièvres putrides, qui malheureu-  
 » sement ont été plus répandues pendant les  
 » étés et les automnes de 1783 et de 1784.  
 » Ayant eu l'avantage de la comparaison et de  
 » la répétition, j'ai pu me convaincre que toutes  
 » les fièvres putrides ne résisteroient point au  
 » quinquina purgatif, pourvu qu'on le donne à  
 » forte dose dès les premiers jours de la mala-  
 » die ; double condition expresse, sans laquelle  
 » le quinquina ne réussit ni aussi pleinement,  
 » ni avec autant de sûreté».

Nous avons dit (§. XXXI) que, dans plu-  
 sieurs cas de fièvres putrides, la dissolution du  
 sang qui les constitue telles, étoit précédée par  
 un épaissement muqueux, ou par une den-  
 sité inflammatoire ; et nous avons donné, pour  
 exemple du premier cas, la fièvre muqueuse de  
 Gottingue, et pour exemple du second, la fièvre  
 qui forma la constitution dominante de l'été et  
 de l'automne en 1781, dans la majeure partie  
 de la France. Il nous reste à parler du traitement  
 qui fut employé, pour compléter, autant qu'il  
 est en nous, l'histoire des maladies putrides, et  
 montrer ce qu'on peut attendre du quinquina  
 dans les diverses circonstances.

1°. Dans la fièvre muqueuse, il existe d'abord  
 un épaissement très-tenace, et qui, dans cette

maladie, couvre le sang d'une saignée, d'une croûte semblable à celle du lard : cet épaissement, a fort bien dit *Cartheuser* (1), contracte par sa stagnation continuelle, une corruption putrilagineuse ; les sels mixtes s'alkalisent indifféremment, prennent une nature fort pénétrante, et toute la masse muqueuse se résout en un fluide extrêmement caustique. Les indications de cette fièvre sont donc d'expulser par les vomitifs l'amas de mucosités contenues déjà dans les premières voies, d'atténuer, par les sels neutres et les boissons stibiées, l'épaississement muqueux ; enfin, de travailler sans relâche à la fonte des sucsténaces, pour prévenir ou du moins pour adoucir leur passage à la dissolution putride. Parvenus à cette époque, il est essentiel de continuer les évacuations ; mais comme l'humeur morbifique a acquis la plus grande causticité, on ne sauroit employer des minoratifs trop doux. Il convient même souvent d'en émousser l'action par des narcotiques, et d'y joindre les correctifs de la putridité bilieuse, sur-tout les acides minéraux. Telle fut la pratique de *Wagler* (2), elle fut très-heureuse ; mais le quinquina ne fut point oublié, il convenoit trop bien en raison du ca-

---

(1) *De morbo mucoso*, pag. 87.

(2) *Ibid.*, pag. 27, 30, 35, 76, 151.

ractère rémittent de la maladie, qui d'ailleurs étoit dégénérée d'une fièvre intermittente. Employé dans le fort de la maladie, pendant la rémission, spécialement lorsqu'il y avoit des sueurs nocturnes (1) ou un dévotement symptomatique (2), l'extrait de quinquina, auquel on donnoit la préférence, avoit des effets peu communs; il arrêtoit, à l'avantage du malade, les évacuations inutiles et dangereuses; il changeoit la coction, prévenoit la tournure gangréneuse, et, en fortifiant doucement le système nerveux et toutes les parties foibles, il facilitoit la crise suppuratoire. Placé sur le déclin de la fièvre, ce même extrait invigoroit les premières voies, il excitoit une douce transpiration, et dissipoit tous les autres produits morbifiques. Sur la fin de la maladie, on faisoit usage avec fruit de la décoction de quinquina, dans laquelle on délayoit quelque extrait amer, ou qu'on aiguisoit avec quelque sel neutre, si l'on craignoit ou s'il y avoit de légères obstructions à dissiper; enfin, dans la convalescence on donnoit le quinquina en substance, uni avec la limaille de fer. Si des symptômes urgens forçoient à l'usage précoce de

---

(1) Il est bien rare que, dans les rémittentes putrides, la sueur ne se déclare pas à la fin de chaque exacerbation. *Colombier, Médec. milit. t. II, p. III.*

(2) *De morbo mucoso, 114.*

cette écorce, il convenoit, après son action, de revenir aux doux résolutifs, comme étant les remèdes directement appropriés à la dégénération humorale (1).

Toutes les fièvres rémittentes putrides simples des pays marécageux sont une espèce de diminutif de la fièvre muqueuse, dont nous venons de rendre compte. Il faut y combattre un phlegme grossier et crud, suivant les expressions de *Lancisi* (2); aussi les vésicatoires et le quinquina, qui sont deux spécifiques de ces maladies (3) ne réussissent jamais mieux que lorsque les vésicatoires ont été appliqués dès les premiers jours, pour préparer le succès de l'écorce fébrifuge.

2°. Quant à la densité inflammatoire qui précède, dans quelques fièvres rémittentes, la dissolution putride, ce n'est point une contexture ferme du sang et des solides, comme dans les fièvres inflammatoires (§. XCII.); c'est un excès d'éretisme auquel se joint l'effet d'une cause très-âcre, qui commence par épaissir les humeurs avant de les dissoudre: aussi la saignée y est généralement contr'indiquée, ou du moins voit-

---

(1) *Wagler*, de morb. mucos. p. 91, 114, 169.

(2) *De nox. palud. effluv.* p. 166, 272.

(3) *De nox. palud. effluv.* pag. 166.

on qu'elle n'y réussit pas d'une manière sensible. Une dose d'ipécacuanha ou de tartre stibié suffisante pour exciter un vomissement prompt et avec secousses, est, de l'aveu des Médecins, un préliminaire indispensable, puisqu'il s'agit d'évacuer au plutôt une bile surabondante et même dans un état de turgescence. On étend les bienfaits de cette évacuation, en en procurant de nouvelles à l'aide des lavemens multipliés, des laxatifs (1) placés dans les momens de rémittence, ou du tartre stibié, dont on aiguise les boissons lorsqu'on n'en est pas empêché par le degré du spasme (2). Dès que par ces moyens, et

(1) Voy. *Radelfel: de evacuantium usu in februm acutarum tam initio quam decursu.*

(2) Les avis des Praticiens ont été partagés sur l'utilité du tartre stibié mêlé à petites doses dans les boissons, & continué pendant plusieurs jours. M. *Dazille* (observat. sur les maladies des Nègres), s'est plaint qu'à Paris, comme dans les Colonies, l'on abuse étrangement de cette administration de l'émétique à petites doses; plusieurs Médecins de la faculté de Paris l'ont déclarée dangereuse dans les assemblées des *prima mensis* des 15 janvier & 4 février 1782 (Journal de Médecine, t. LVII, p. 274, & gazette salulaire ann. 1782, n<sup>o</sup>. XVIII, colon. 3.) M. *de Gardanne* s'en est de même expliqué dans son traité des maladies des Créoles en Europe. Cependant des Praticiens du plus grand mérite en ont reconnu & avoué les succès. Une pareille diversité d'opinions sur un point de pratique de la plus



ceux qui les secondent, tels que les boissons acidulées ou ascécentes, la diette végétale, le nitre camphré, etc, on est parvenu à dissiper l'évétisme, et que la maladie faisant des progrès évidens, ne présente plus que des accidens, d'autant plus inquiétans qu'ils ne sont plus inflammatoires, le quinquina devient un remède précieux, et rien ne peut suppléer à ce fébrifuge aussi puissant anti-septique que tonique efficace. Nous l'avons toujours employé avec succès, disent les Membres de la société royale, d'après lesquels nous parlons, sur-tout dans deux cas assez ordinaires. Le premier est celui dans les-

---

grande importance, ne peut provenir que de la prévention qu'on a prise pour le tartre stibié, donné par fraction, d'après ses effets observés dans le cas où ce remède étoit contr'indiqué. Ainsi M. Ricquet (méthode de traiter les fièvres putrides & vermineuses qui régneront depuis plusieurs années dans les environs de Lille), observa que le tartre stibié réussit dans les mêmes maladies à Comines & à Houplines, mais qu'il ne produisit pas les mêmes effets à Haubourdin & à Santes. Le tartre stibié nuira toujours dans les cas d'évétisme, & lorsque la chaleur sera très-ardente. Alors, bien loin de provoquer la dépuracion désirée, il augmente les accidens, & suspend les évacuacions. La chaleur devient plus âcre, le pouls plus dur & plus ferré, & le météorisme du ventre plus considérable. Mais dans les cas contraires, ce remède fera toujours un bon effet.

quels les symptômes inflammatoires n'inspirant plus de frayeur par leur violence, nous voyons l'apathie et l'irrégularité putride prendre la place des premiers accidens. L'éretisme paroît tombé, mais à sa place les soubresauts dans les tendons, un délire morne et taciturne, une somnolence pénible, la gêne même de la respiration, font craindre une fin prochaine. Souvent à ces accidens se joint une fétidité dans les urines, qui appartient au caractère putride. Le second accident qui nous a forcé la main sur l'usage du fébrifuge, est celui où, après les premières évacuations spontanées, l'estomac reste dans un état de nausée, de dégoût et même de haine pour ce qu'on lui offre. Les vomissemens de bile porracée ne nous ont point détourné de l'usage de ce remède: alors il nous a paru que l'indication étoit de l'unir à quelque lavage laxatif. En un mot, nous avons vu, dans ces cas effrayans, réussir très-promptement l'usage du quinquina donné à des doses très-hautes, et continué pendant plusieurs jours de suite. Une forte décoction d'une once dans une livre de liquide ne nous a causé aucun accident. On pourroit dire qu'on voit le quinquina aviver le malade, et donner à la nature de nouvelles forces contre son ennemi. Aussi son union avec les purgatifs est-elle toujours heureuse. Le  
campbre

camphre (1) nous a paru aussi seconder à merveille sa vertu, sur-tout dans les cas convulsifs. Enfin, dans les convalescences, lorsqu'il restoit quelques accidens à détruire, résultats assez constans d'un mauvais régime, on retiroit beaucoup de fruit d'un usage long-temps continué du quinquina, combiné avec les martiaux et avec quelques substances camphrées et volatiles (2) à doses graduellement diminuées.

Ainsi, dans tous les cas de putridité, le quinquina a été de la plus grande ressource. Si l'on trouve quelque discordance dans le temps de son emploi et dans les doses, chez les auteurs qui ont traité de l'utilité de ce fébrifuge anti-septique dans les fièvres rémittentes putrides, c'est qu'il y a une infinité de nuances dans la putridité, et qu'on n'a pas assez distingué ce qui appartient à la plénitude bilieuse du duodénum et à l'altération putride du sang et des humeurs, ou à un état mixte composé de l'une et de l'autre. Plus il y a pourriture dans les humeurs et flaccidité dans les solides, plus on doit faire fonds sur le quinquina, et plus il faut l'ordonner à

---

(1) Voy. M. Buechner, *de usu corticis peruviani, cum camphorâ remixti, in febris ex putredine ortis*: Lysons, *an essay upon the effects of camphire and calomel, &c.*; Collin, *camphoræ vires, &c., &c.*

(2) Voy. Lancisi, *de nox. palud. effluv.*, p. 297.

grandes doses ; car , comme l'ont très-bien dit *Richa* (1) et *Ramazini* (2), le quinquina ne réussit jamais mieux dans les fièvres putrides, que lorsqu'il faut plutôt resserrer que stimuler. C'est alors qu'on peut dire que le quinquina est un des moyens les moins infidèles pour rallier les principes du sang, remonter le ton des solides et favoriser la crise : au lieu que les délayans et les évacuans prodigués dans ces circonstances, dans l'objet de diminuer la matière morbifique, de l'évacuer par tous les couloirs et d'en énerver les foyers, ne préparent que des demi-crisés, en troublant les mouvemens de la nature et affoiblissant l'action systaltique des vaisseaux. Ces effets du quinquina ont été si universellement reconnus, que *M. Pellicioni* (3) a présenté cette écorce comme le meilleur prophylactique des fièvres aiguës, putrides malignes, dans lesquelles *Lettson* (4) ne prescrivoit que le grand air, le

(1) *Constitut. epidem. taurin.* p. 385, ann. 1720, 1722, §. XXXIII & seq.

(2) *De constitution. annorum 1690 à 1694, in mutinensi civitate in const.* ann. 1690, §. XLVII, ann. 1792, §. XXXII & LVI.

(3) *Sopra la efficacia è virtù della chinachina*, 1769.

(4) *Médical mémoires of the général dispensary in London*, &c., art. I, & *Banau*, moyens propres à combattre les fièvres putrides & malignes.

vin, l'eau et le quinquina à la dose de quatre ou cinq onces par jour. Quand la dissolution putride est considérable, ce qui a lieu lorsque les malades exhalent une forte odeur d'aigre et d'ail, on peut donner un mélange d'alun et de quinquina. Toutes les boissons, dans les fièvres putrides, doivent être données froides.

XCIV. Le traitement des fièvres bilieuses, si analogue d'ailleurs à celui des fièvres putrides, du caractère desquelles elles approchent beaucoup, quoiqu'on ne puisse pas les identifier, comme l'ont fait *Pringle* (1), *M. Retz* (2) et autres, a cela de particulier, qu'il faut beaucoup plus insister sur l'usage des purgatifs, que dans toute autre espèce de fièvre, et que la saignée (3)

---

(1) *Obs. sur les maladies des armées*, t. I, pag. 309.

(2) *Météorologie appliquée à la Médecine*, p. 82.

(3) Ceux qui consultent les auteurs anciens, ont dû s'apercevoir que leur autorité est très-favorable à l'usage de la saignée dans les maladies bilieuses. Mais ce suffrage n'est d'aucun poids, parce que les maladies que nous appelons inflammatoires, étoient connues chez les anciens sous le nom de bilieuses, à cause de la croûte phlogistique & jaunâtre qui recouvroit le sang; croûte qu'ils appeloient sang bilieux, pituiteux, *omon aima*. *Baillou* nomme pleurésie bilieuse, toutes celles que nous appellerions inflammatoires; & *Hippocrate* lui-même, dans son livre des lieux dans l'homme, donne le nom de bile à la pleurésie. Notre pleurésie bilieuse est

y est en général contr'indiquée, ou du moins n'est nécessaire que par des circonstances étrangères à la maladie. En effet, le foie s'engorge facilement, pour peu que les humeurs morbifiques soient retenues; et la jaunisse, la dysenterie sont, pendant la fièvre, des produits ordinaires de cette rétention, comme l'engorgement et l'obstruction du foie, l'hydropisie, en sont communément les résultats, après la maladie. Délayer et évacuer constituent donc la vraie méthode des fièvres dont le génie est bilieux; les émétiques doux sont bons à réitérer quelquefois, à cause du pouvoir qu'ils ont de dégorger le foie et de secouer tous les viscères. Ensuite moyennant de douces purgations répétées, on épuise le foyer humoral, on abrège la fièvre, on écarte les épiphénomènes qui en dépendent, et on en prévient les suites. Le quinquina n'est

---

une maladie d'une toute autre espèce. Aussi, quand nous lisons que *Galien* prescrit, dans ses comment. sur l'aphor. 23, liv. 1, qu'il faut saigner jusqu'à la syncope dans les maladies bilieuses, & dans les Arabes, qu'on ne fauroit trop redouter de verser le sang dans ces mêmes fièvres, il faut convenir que *Galien* et les Arabes n'ont pas voulu parler de la même maladie, & que l'un traitoit nos vraies fièvres inflammatoires, tandis que les autres n'avoient en vue que nos véritables fièvres bilieuses.

pas néanmoins à mépriser; il peut soutenir le ton des parties que l'effet des évacuans abat, aider l'action des purgatifs qui n'agiroient autrement qu'avec lenteur, et coopérer ainsi pour guérir plutôt et rendre la convalescence plus courte. Cependant il faut craindre son effet astringent, avoir toujours en vue la nécessité de l'évacuation, et se souvenir du précepte de *Baglivi*, qui veut qu'on ne donne jamais le quinquina que le corps n'ait été suffisamment évacué par une méthode sage et dogmatique. Dans les cas simples, le quinquina doit être à-peu-près inutile: dans les cas graves, il est nécessaire; mais, autant qu'il sera possible, on le placera après quelques signes de coction et uni aux purgatifs: dans les cas plus graves, on ne peut s'en passer, sans compromettre les jours du malade. On le donne dans tous les états de la maladie, on purge ensuite à la faveur du répit qu'il procure (1).

Les acides, quoiqu'astringens de leur nature, sont d'une application plus générale, en ce qu'ils émoussent la causticité de la bile, ainsi que *Weber* (2) l'a prouvé. On sait en outre que cette

---

(1) Voy. *Bianchi historia hepatica*, t. I, p. 282, n<sup>o</sup>.

III. *Guidetti*, ib. p. 629.

(2) Dans le second vol. des préleçons de *de Haen* sur les instituts pathologiques de *Boerhaave*, t. II. édit. in-4<sup>o</sup>, p. 633.

matière est décomposée dans les premières voies par les acides qui, par-là et dans ces circonstances, ont des effets évacuans. On voit donc les avantages que promettent, dans les affections bilieuses, les substances qui réunissent à l'acidité, une vertu minorative; tels sont les tamarins, et sur-tout la crème de tartre que les praticiens judicieux, suivant l'expression de *Weber*, prescrivent pour l'ordinaire à grande dose.

Cette méthode seroit nuisible et infructueuse dans le traitement de ces fièvres rémittentes bilieuses, où les humeurs ont acquis un caractère de viscosité plus ou moins considérable. Quels que soient les accidens de ces fièvres, le quinquina ne peut rien contre eux, s'il n'est uni avec des atténuans énergiques, tels que le sel ammoniac (1) qu'il faut même préférer ou don-

---

(1) C'est pour avoir vu réussir complètement le sel ammoniac dans quelque cas de fièvres rémittentes bilieuses, qu'on lui a assigné un rang distingué parmi les antiseptiques. Mais, dit *Stoll*, on n'a embrassé cette opinion, que parce qu'on a placé la cause de toutes les fièvres automnales dans la dissolution & la putridité des humeurs. Il en est parmi ces fièvres qui sont causées par une cacochylie glutineuse, & le sel ammoniac agit alors comme atténuant, & non comme anti-septique; *ratio med.* t. I, p. 79.



ner pendant long-temps avant que d'administrer le fébrifuge. Telle fut la pratique que suivit *Stoll* (1) dans les fièvres rémittentes qui régnerent à Vienne en Autriche, dans le cours de l'année 1776. Les malades vomissoient avec beaucoup de peine, et souvent en petite quantité, une humeur jaune, très-gluante, laquelle adhéroit fortement aux parois des tuniques intestinales, et engouoit tous les vaisseaux quand elle pouvoit pénétrer dans le genre vasculaire. Pour la chasser, il falloit se servir d'un émétique bien dosé et le réitérer même par intervalles, lorsque par de bons résolutifs, on avoit rendu les humeurs mobiles. Une mixture faite avec cinq onces d'eau de sureau, une once d'oximel simple, une once de rob de sureau et du sel ammoniac, depuis deux drachmes jusqu'à trois, qu'on faisoit prendre à doses rompues dans les 24 heures, réussissoit dans tous les cas où la nature vigoureuse se suffisoit pour la coction. S'il étoit bon de l'aider, soit à cause de la surabondance des humeurs ou d'une plus grande tenacité, soit parce que les forces avoient été abattues par des saignées déplacées ou d'autres accidens, on avoit recours à la racine d'arnica (2) en poudre, remede préférable

---

(2) *Rat. med.* t. I, p. 78, édition de Paris.

(1) Il n'est point de Médecin qui ignore les expé-

au quinquina dont il a quelques propriétés éminentes, dans toutes les fièvres de ce genre bilioso-pituiteux ou simplement pituiteux, gastriques, mésentériques, putrides ou malignes, et notamment dans les diarrhées énervantes et opiniâtres ou dans les flux dysentériques (1) qui accompagnent ces maladies. Lorsque la fièvre résistoit, presque subjuguée par la méthode précédente, on l'emportoit très-promptement avec le fébrifuge (2). Employée plutôt, cette écorce

---

riences que *Collin* a faites, tant avec les fleurs qu'avec la racine de l'arnica; expériences qui prouvent que les fleurs de ce simple sont fébrifuges & antiseptiques, & que la racine est aussi un bon anti-septique, & sur-tout très-efficace contre la dysenterie & la gangrène. *Collin* guérit, avec les fleurs de l'arnica, plus sûrement & sans aucune suite fâcheuse, les fièvres intermittentes, qui, dans l'épidémie de 1770, dégénéroient en fièvres putrides, lorsqu'on les traitoit avec le quinquina. Cependant, quoiqu'il y ait peu de ces fièvres qui résistent aux fleurs de l'arnica, *Collin* ne nie pas que le quinquina ne leur soit préférable, lorsqu'il faut arrêter ces fièvres menaçantes qui enlèvent les malades au troisième ou quatrième accès. L'arnica réussit, sur-tout, lorsqu'on doit attaquer des humeurs âcres & visqueuses, & qu'il faut détruire le coma vigil, la phrénésie, le météorisme, les engorgemens des viscères, &c.

(1) *Ratio medendi*, t. I, pag. 86.

(2) *Ibid.* pag. 88.

occasionnoit des douleurs connues sous le nom de rhumatisme goutteux (1).

Les fièvres ardentes bilieuses sont l'opposé de celles dont nous venons de parler. Aussi la manière de les traiter est-elle différente. Dans ces fièvres, qui sévissent pendant des constitutions excessivement sèches et chaudes, les bains sont d'un grand secours; et M. *Pouppé Desportes* s'en servit avec avantage dans l'épidémie rémittente double-tierce qui régna à St. Domingue pendant la constitution de 1742, remarquable par sa sécheresse (2). Si ces fièvres prennent la tournure de celles dont il a été fait mention (§. XCIII. n<sup>o</sup>. 2), comme cela arrive souvent, on ne sauroit les combattre avec une méthode plus réfléchie et mieux ordonnée, que celle qu'on leur a assignée; et lorsqu'elles occasionnent une dégénération bilieuse considérable, ce qui leur est encore aussi commun, on ne pourroit trop tôt les arrêter avec le fébrifuge qui, dans ce cas, est un grand antibilieux, suivant les expressions de *Bianchi* (3), et remédie supérieurement, selon *de Haen* (4), aux vices du système bilieux.

---

(1) *Ibid.* pag. 89.

(2) Histoire des maladies de Saint-Domingue.

(3) *Histor. hepat.* t. I, p. 251 (*præsidium antibiliare.*)

(4) *Ratio medendi*, t. VI. p. 25.

(\*) Madame V.... l'épouse de celui dont il a été parlé dans le §. LIX, s'alita deux jours après la mort de son mari, ainsi que son fils unique, garçon de 20 ans, robuste et bien constitué. Des idées de contagion vinrent alarmer les malades et leurs proches, et nous eumes beaucoup de peine à rassurer leurs esprits inquiets.

Madame V.... fut émétisée avec l'ipécacuanha après le premier paroxisme; elle fut purgée après le second qui se renouvela en tierce. Le quatrième jour de la maladie, qui devoit être un jour libre, il y eut un redoublement analogue à celui de la veille: on l'attribua aux fatigues de la purgation. Le cinquième jour donna une reprise assez forte, et le teint de la malade devint jaune; les urines étoient foncées; la peau du corps ni le blanc des yeux ne prirent point cette couleur. On réitéra le purgatif le sixième jour, et il survint une exacerbation semblable à celle du quatrième jour: les selles furent assez copieuses, aisées; la matière étoit bilieuse et fétide, d'une consistance moyenne. Le redoublement du septième jour, sans être plus violent en apparence que celui du cinquième, fut marqué par de plus grandes auxiétés; il y eut des vomissemens d'une matière amère, des selles spontanées d'une mauvaise odeur, et la couleur

jaune du visage devenoit plus intense. La malade demandoit le quinquina. On le lui donna à la dose d'une once en substance divisée en quatre prises égales. Dans le cours du huitième jour, il y eut un paroxisme moins fort que le précédent, quoiqu'accompagné des mêmes symptômes : la langue qui avoit été chargée se dépouilla. On répéta le quinquina de la même manière, et le redoublement du neuvième jour ne laissa pas de venir : les épiphénomènes des reprises précédentes étoient moindres. Le dixième jour on suspendit les remèdes ; il n'y eut aucune exacerbation, et la malade se trouvoit mieux. On revint, le onzième jour, au quinquina à la dose de demi once, et le mieux fut plus sensible ; le visage fut entièrement dépouillé ainsi que les urines ; tous les symptômes qui indiquoient l'érétisme des premières voies, étoient calmés. Le quinquina fut continué pendant les deux jours suivans à la dose de deux drachmes, et la convalescence fut décidée.

Cette observation est une preuve de l'efficacité du quinquina pour arrêter la dégénération bilieuse des humeurs, et les épiphénomènes qui dépendent de la matière bilieuse âcre et abondante. Il n'a pas été question de M. V..... le fils. Sa maladie ne présenta aucune circonstance particulière, et n'a pas mérité d'être décrite.

XCV. Tels sont ( §. XCII. à XCIV. ) les préceptes cliniques relatifs aux indications du quinquina considérées du côté du génie ( §. XXXI à XXXIII ) des fièvres rémittentes. S'il étoit possible de s'expliquer nettement sur les nuances qui, mettant des différences réelles, quoique insensibles, dans le caractère des maladies, doivent faire varier l'administration du quinquina, dans combien de détails ne faudroit-il pas entrer encore ? Le point principal pour le meilleur emploi de ce médicament, n'est pas uniquement de saisir quel est le génie dominant pendant le cours d'une fièvre, ou dans ses divers périodes ; il consiste encore à ne pas se méprendre sur les modifications que les épidémies annuelles reçoivent de la diversité des saisons, et même d'un changement accidentel dans la température. On a vu, par exemple, que des fièvres bilieuses qui n'admettoient pas le quinquina, pendant une saison sèche, étoient traitées avec beaucoup de succès au moyen de ce fébrifuge, aussi-tôt que des pluies salutaires avoient rafraîchi l'atmosphère et répandu une douce humidité (1) : on a vu, dans le cours d'une longue épidémie, que le génie inflammatoire avoit dominé pendant toute une année,

---

(1) Voy. Journal de méd. t. LV. p. 181.

et conséquemment que l'usage du quinquina avoit dû être précédé par les saignées et les anti-phlogistiques , tandis que l'année d'après le génie avoit été putride et malin , contrindiquant les évacuations sanguines , et réclamant le quinquina dès le principe (1) : en un mot , on a vu qu'une fièvre rémittente , qui , sans perdre son caractère primitif , prolongeoit sa durée pendant une ou plusieurs années , prenoit sur la fin de l'hiver une nuance inflammatoire ; au printemps une nature catarrheuse ; au commencement de l'été un fond putride ; en automne un génie bilieux ; et enfin , une tournure attrabilaire à l'époque propre à cette dégénération particulière : en conséquence , que l'administration du quinquina devoit être tantôt précoce , tantôt retardée , tantôt indispensable , tantôt dangereuse , et que les secours préliminaires ou concomitans devoient être , dans les divers temps , d'une nature diamétralement opposée. Un médecin instruit , et qui , judicieux observateur , sait lier tous les rapports , n'est point trompé par ces métamorphoses ; il réfléchit sur l'influence des saisons , sur celle des variations atmosphériques ; il écoute la nature , pour savoir quelles sont les crises qui jugent la mala-

---

(1) Voy. l'épidémie de Latschendorf dans *Lautter* , pag. 24 & 41.

die régnaute , même quelles sont celles qui terminent les maladies contemporaines : riche de ces connoissances , il place avec discernement les remèdes majeurs , et leurs succès sont proportionnés à l'à-propos de leur administration. L'observation des effets des moyens curatifs supplée , dans certains cas , à l'obscurité des indications ; car il est des maladies qui semblent exactement de la même nature , et dont l'action des médicamens annonce seule la diversité. Dans l'épidémie qui affligeoit, en 1773 , les habitans d'Escala et de Molère , distans d'environ une lieue l'un de l'autre , tous les signes annonçoient dans les deux endroits une vraie fièvre putride des secondes voies. Cependant le camphre et le quinquina produisoient de très-bons effets à Molère , et nuisoient beaucoup à Escala. C'étoit tout le contraire à l'égard de la crème de tartre , des tamarins et du petit lait , les malades d'Escala les supportoient à merveille , et en étoient très-soulagés , et ceux de Molère sentoient leurs maux s'aggraver par leur usage (1).

XCVI. Les constitutions étant supposées légitimes , et l'ordre des saisons qui leur est subordonné , étant légitime aussi , les fièvres simples du printemps ont un génie inflammatoire (§.

---

(1) Journal de Médecine , t. XLV , pag. 144.



XXXVI ), une marche graduellement aiguë, et beaucoup de tendance à une prompte crise. Elles n'admettent donc point l'usage du quinquina : en vain, pour l'ordonner, s'étayeroit-on de la dégénération de la fièvre, de ce caractère en apparence corrupteur, comme le dit *Torti*, qui, lui ayant fait perdre son premier type, peut multiplier et accroître l'intensité des accidens. Comme les indications de ces accidens ne sont pas subordonnées à celles du levain fébrile, on ne les rempliroit pas avec fruit au moyen du quinquina. On doit lui préférer les secours appropriés (§. XCII) au génie de la fièvre qu'il faut directement combattre; et si l'irrégularité putride succède ensuite et prend la place du génie de l'inflammation, alors, indiqué par le type rémittent, le quinquina sera bien placé, ses succès ne seront pas équivoques.

Ce n'est pas toutes fois que le quinquina ne puisse être employé dans les fièvres rémittentes du printemps, avec succès et sans danger. Nous disons seulement que cette écorce est contr'indiquée par le génie légitime des fièvres de cette saison, et qu'elle ne peut être ordonnée que pour satisfaire à d'autres indications.

XCVII. Il en est tout autrement des fièvres du génie putride (§. XXXI) qui, d'abord intermittentes, passent très-vîte au type rémittent,

seuls

ou de celles qui, rémittentes dans le principe, acquièrent dans peu le type continu. Dans les premières, le quinquina doit être placé aux moindres signes de dégénération ultérieure; dans les secondes, ce fébrifuge est indiqué malgré l'extrême obscurité de la rémission, et l'on n'a rien à redouter de son usage. Nous disons plus, il n'y a que le quinquina qui puisse les guérir, ainsi que *Muzell* (1), *Senac* (2) et autres l'ont décidé par des exemples. Mais avant d'administrer ce spécifique, il est de la prudence de tenter de procurer une rémission : on y parvient, suivant les circonstances, en appliquant à propos une saignée, l'émétique, un purgatif, des mixtures salines, ou le bain tempéré, comme le veut *Sarcone* (3).

XCVIII. Les fièvres automnales, d'abord très-aiguës, ont une marche graduellement chronique (§. XXXVII); leur génie est foncièrement putride ou bilieux, et leurs indications manifestes sont de recourir au quinquina, dès que la cause humorale a été long-temps combattue, à moins que des épiphénomènes effrayans et dangereux n'obligent à administrer de bonne

---

(1) *Medicinitche nud Chirurgische Wahrnehmungen*, &c., 1<sup>re</sup>.| collect.

(2) *De recondita februm*, &c., pag. 418.

(3) *Historia racionata de mali*, &c., t. I, p. 199.

heure ce fébrifuge. Ici, comme dans le cas précédent, le quinquina devient indiqué par la dégénération de la fièvre en continue, pourvu que, par un retard inconsidéré, on ne donne pas le temps aux produits morbifiques de dominer sur les indications de la fièvre, et de constituer ainsi des contr'indications pour l'emploi du fébrifuge.

XCIX. Ces considérations nous guidèrent pour l'administration du quinquina dans le traitement de l'épidémie de 1780, dont nous avons déjà fait mention (§. XLI); épidémie qui, par l'influence de la constitution, participoit du caractère des fièvres du printemps et de l'automne. Tant que l'anomalie ou l'intensité des symptômes n'inspira pas de justes craintes, nous abandonnâmes la fièvre à elle-même, suivant avec attention les indices d'orgasme, de pléthore ou de raréfaction du sang, pour placer la saignée; les signes de turgescence ou de stagnation des saburres, pour administrer les purgatifs que nous répétâmes, tantôt pendant tout le cours de la fièvre, tantôt seulement dans son commencement et son déclin, respectant son état pour ne pas déranger les mouvemens critiques (1). En se prêtant ainsi aux vues de la na-

---

(1) V. Richter de coctionum præfidiis evancuantium, abusive  
eversis, dans le 2 volume de ses *Opuscula medica*. p. 307.

ture, nous parvinmes quelquefois à la fin de la maladie, sans avoir vu naître les occasions de donner le quinquina. Les foyers humoraux étant détruits, le levain fébrile étoit sans force, peut-être faute d'une matrice propre à son explosion, ou étoit entraîné vers quelque émonctoire par l'effet de cette puissance salutaire qui opère la dépuratation et les crises. Mais, dès que le génie féroce de l'épidémie s'exprimoit par la subintrance des exacerbations, lorsque nous nous apercevions d'une dégénération prochaine par la diminution du froid, la rareté et l'obscurité des frissons, et la brièveté de ce premier temps du paroxisme, par l'augmentation de la chaleur, sa grande intensité et l'extension de sa durée, enfin par la privation ou le peu des sueurs ou moiteurs par la rougeur des urines et l'absence du sédiment, par l'inquiétude des malades et par l'obscurité et la brièveté de la rémission: quand les exacerbations présentoient dans leurs premiers périodes, un froid glaçant, des anxiétés insupportables, des défaillances, des toux déchirantes, etc.; dans leurs seconds périodes, des vomissemens soutenus, des fortes angoisses, un météorisme douloureux, un délire avec un pouls disproportionné, un assoupissement, des affections paralytiques, une difficulté d'uriner, etc; dans leurs troisièmes périodes, de la soif, des

inquiétudes, un affaissement singulier, un pouls déprimé s'il avoit été développé ou non dans l'exacerbation : pour lors le quinquina devint notre unique espoir ; nous le donnâmes à pleines mains et de toutes les manières : on auroit dit que nous en abusions, si le cas eût été moins pressant, si la fièvre eût été moins grave, si les succès eussent été moins multipliés et moins complets.

Les complications furent néanmoins le motif de plusieurs variétés dans l'administration du fébrifuge. Tantôt les circonstances faisoient accélérer l'application de ce secours, tantôt elles en retardoient l'usage, tantôt enfin, elles n'en permettoient jamais l'emploi. Mais n'oublions pas de le remarquer : ce sont les circonstances opposées à l'application du quinquina qui rendoient ce médicament nuisible ; et ce sont des circonstances semblables qui sans doute ont fait plus d'un détracteur de ce remède précieux. Puissions-nous détruire leurs argumens en nous expliquant sur ces complications ; mais généralisons nos vues et réduisons nos observations en préceptes.

C. Dans l'opinion de M. *Médecus* (1), le quinquina n'agit que par sa vertu tonique, et propre

---

(1) *Geschichte periodischer Krantheitern*, &c.

à diminuer la trop grande irritabilité des intestins et du ventricule. Mille exemples annoncent, en effet, que ce fébrifuge possède réellement la vertu de réduire, à un état moyen, ce vice fâcheux du système des forces motrices (§. XLIII); et sous ce point de vue, il n'est point de sujets à qui ce remède convienne plus spécialement qu'aux femmes grosses (1), parce que la grossesse décide toujours une augmentation d'irritabilité et de sensibilité, qui, le plus souvent, tombe et se dissipe après elle. Dans cet état, si la fièvre n'est pas des plus simples, on doit craindre 1°. que l'irritation permanente de l'uterus, ne rende cet organe le foyer des métastases, le noyau de l'irritation; 2°. que la pléthore qui, pour l'ordinaire, accompagne la grossesse, ne sollicite des pertes utérines qui décident l'avortement; 3°. que la stase des sucs dans les viscères du bas ventre, refoulés par le développement de l'uterus, ne fournisse au transport d'humeurs sur la matrice, ou ne favorise une inflammation des entrailles. Mais plus le quinquina devient indiqué par l'urgence du cas, plus il faut se hâter d'en assurer les effets. Chez les femmes grosses, les saignées en sont le moyen le plus assuré,

---

(1) Voy. *Dartuc*, journal de Méd. t. XVI, p. 351, 365, *Lautter*, *hist. bien. morb. rur.* p. 18, &c.

comme le plus indispensable. *Guidetti* (1) a vu le défaut de ce secours préliminaire, produire une vraie perte utérine et même la fausse couche. Nous avons vu nous-même le quinquina donné à une demoiselle de 14 ans et quelques mois, qui, pubère encore, présentoit tous les indices du prochain établissement des règles, décider un spasme si violent dans l'hypogastre, qu'on crut que l'inflammation ne tarderoit pas à survenir. On saigna la jeune malade trois fois en 18 heures, on fomenta la région hypogastrique, on réitéra les demi-lavemens émoulliens, on donna le camphre avec le nître; et comme les exacerbations de la fièvre augmentoient en intensité, on revint, le surlendemain des saignées, au quinquina à forte dose, mais uni avec les opiatiques, et notre malade ne tarda pas à entrer en convalescence. Il y a lieu de croire que le quinquina n'eût produit aucun fâcheux accident, si les saignées avoient été pratiquées. L'âge de puberté offre, comme on le sait, autant de ménagement à garder que l'état de grossesse.

Quelque précieuse que soit la combinaison du quinquina et des opiatiques (2) pour assurer

---

(1) Dans *Bianchi histor. hepat.* t. I, p. 636, §. 20, p. 637, §. 21.

(2) Plusieurs Auteurs ont vanté l'efficacité de l'opium pour la cure des fièvres intermittentes. *Hippocrate &*

les succès du fébrifuge dans les cas d'un vice d'irritabilité, on se flatteroit en vain d'admi-

*Galien* recommandent la graine de jusquiame, qui est une espèce de narcotique. Les Disciples de *Paracelse* parlent expressément de l'opium. *Rondelet* propose la rhériaque dans le vin. *Rivière* osa donner l'opium pour prévenir l'accès d'une fièvre rémittente, maligne, foporeuse. Enfin, *M. Berryat* ressuscita une méthode oubliée. *Lind* (an *essai on diseases*, &c.) prodigue les plus grands éloges à l'opium donné pendant la chaleur de l'accès, & outre les vertus sédatives qu'il lui attribue, il dit que c'est le meilleur remède qui puisse être employé pour préparer les malades à l'usage du quinquina, & qu'il ne réussit jamais mieux, que lorsqu'on attend, pour le donner, que la chaleur du paroxysme commence. *M. Olivier* nous apprend (*Journal de Méd.* t. XI, p. 331) qu'il a été fort heureux en plaçant 3 ou 4 heures avant l'accès la potion suivante, faite avec la décoction de deux gros de quinquina, d'une pincée de roses rouges, y ajoutant un grain de camphre, & 15 à 20 gouttes anodines. *M. Duchanoy* a publié, en 1780, un Mémoire sur l'usage des narcotiques dans les fièvres intermittentes; & quelques Médecins de Paris (*Extrait du prima mensis*, *Journal de Méd.* t. LVI, p. 84.) ont confirmé leurs bons effets. Enfin, *M. Scherlich* a donné dans sa dissertation (*de usu opii in febris intermittenribus*), des détails intéressans sur cette matière. Pour finir, nous parlerons des succès que le Docteur *Monro* eut dans le traitement des fièvres bilieuses rémittentes de l'hôpital de la Martinique en 1761, en donnant le quinquina uni à l'opium, à cause de la grande irritabilité de l'estomac. Mais l'opium ne faisoit rien à petite dose, & faisoit mal avant d'avoir nettoyé le canal intestinal.



distiller avec fruit ce spécifique, lorsque le vice d'irritabilité est monté jusqu'à un certain point, et parvenu, pour ainsi dire, jusqu'à l'excès. Un remède tout-à-la-fois fébrifuge, astringent et tonique, opère alors, ou donne le résultat d'un acre et d'un stimulant. Combien de fois ne s'en est-on pas convaincu, en voulant adapter le quinquina aux cas d'affection nerveuse qui demandent véritablement la méthode aqueuse de M. *Pomme*? Seroit-ce parce qu'un système trop irritable qui ressent vivement une impression astringente, sans pouvoir en recueillir le fruit, puisque toute action brusque et forte dérange plutôt l'ordre des mouvemens qu'elle ne le rend régulier, doit en être plus violemment ébranlé, et que l'excitation subite qui en provient, doit pareillement amener plutôt le spasme qu'un ordre tranquille et naturel?

Quoi qu'il en soit, nous sommes persuadés qu'il est en général très-difficile de faire prendre le quinquina, comme fébrifuge, à des femmes douées de beaucoup de sensibilité et excessivement irritables. Nous lui avons vu produire alors des souffrances spasmodiques, cruelles, la suppression de toutes les excrétiions, l'augmentation de tous les accidens fébriles. Cependant le quinquina avoit été combiné, soit avec des

R 4

narcotiques, soit avec de simples sédatifs, soit enfin avec les meilleurs anti-spasmodiques.

(\*) Madame Fournier, apothicaire, tombe malade; sa fièvre est celle de la constitution, et son tempérament est très-irritable et très-sensible; de plus elle est nourrice. Les redoublemens marqués en double tierce, commencent à être orageux au troisième paroxisme des jours impairs. Un émétique et deux purgatifs avoient déjà nettoiyé les premières voies. Je conseillai le quinquina à la dose de six gros, mêlé avec un peu de magnésie et quelques grains de sel sédatif, pour quatre doses à prendre dans l'intervalle de deux exacerbations. La première prise du fébrifuge excite des accidens affreux; tels que des envies de vomir très-fatigantes, des crampes très-douloureuses dans l'estomac et dans tous les membres, des menaces de syncopes très-rapprochées. On suspend le quinquina; on administre la tisane de poulet, acidulée avec la liqueur minérale anodine d'*Hoffmann*; on place sur l'épigastre et à la plante des pieds, un emplâtre de galbanum avec camphre et opium; on donne un lavement avec l'infusion des feuilles d'armoise et les fleurs de camomille. Le calme renaît et le paroxisme de ce jour est emporté. Celui du lendemain ne revient pas non plus, et la malade entre en convalescence.

Pour exciter l'appétit très-languissant, on usa d'une teinture aqueuse faite avec le quinquina, la rhubarbe, les fleurs de caillelait et de tilleul: ce qui réussit à merveille.

Dans cet exemple, on voit le quinquina produire de fâcheux effets dans une constitution très-irritable; mais n'y voit-on pas aussi les preuves de la vertu fébrifuge de cette écorce, puisqu'une aussi petite quantité put arrêter les paroxismes d'une fièvre rémittente. Il est bon peut-être de faire observer que le quinquina qui fut employé, est le quinquina rouge, dont nous parlerons bientôt.

CI. Une grande atonie n'est guères plus favorable à l'emploi du quinquina, qu'une excessive irritabilité; et cette proposition pourroit bien n'être regardée que comme un paradoxe; si l'expérience n'obligeoit d'en décider autrement. Soit qu'avec beaucoup d'atonie (§. XLIV.), le corps surabonde en humeurs crues, inertes, qu'il est dangereux de fixer; soit que l'économie animale ne puisse passer subitement sans péril, d'un extrême à l'autre; soit que, dans l'impossibilité que tout le corps puisse être également fortifié, le ton de quelque partie ne se relève qu'aux dépens de quelques autres; soit enfin, que, faute d'une répétition sympathique de l'excitation que le remède fortifiant procure à

l'organe sur lequel il s'applique, l'action du remède, concentrée sur un organe, n'occasionne un spasme partiel, d'autant plus dangereux, que toutes les autres parties sont dans un relâchement morbifique : il n'en est pas moins vrai que le quinquina (1) nuit le plus souvent, lorsque l'atonie est extrême, et qu'il procure alors, sans pouvoir presque l'éviter, des obstructions, la jaunisse, l'hydropisie, etc., comme on peut le croire d'après les fâcheux effets que l'emploi du quinquina produit assez souvent en Hollande (2), et que nous avons observés sur des pêcheurs, auxquels on avoit mal-à-propos et sans ménagement administré le fébrifuge. Dans ces constitutions, suivant l'idée de *Celse*, la fièvre contribue autant à la guérison, que le feu contribue à l'amélioration des terrains humides. Aussi est-on plus heureux avec l'usage du musc, du castoreum, du camphre (3), de l'arnica, des

---

(1) *Voy. les pensées sur le relâchement du corps humain & sur l'abus du quinquina dans ce cas & autres (en Anglais, 1783.)*

(2) *Voy. l'histoire géographique, physique, naturelle & civile de la Hollande, par M. Lefranq-de-Berkey, Doct. en Méd.*

(3) *Voy. sur les vertus de ce remède, les Auteurs cités à la pag 116, note a, & Gesner, découvertes des temps les plus modernes en Médecine (en allem.)* 3

frictions sur la peau pendant l'intervalle des paroxismes; et quand on a recours au spécifique, il faut adopter ses teintures spiritueuses, et notamment des préparations analogues à la mixture fébrifuge purgative suivante. *Prenez trois onces de décoction faite avec une drachme et demie de quinquina concassé, six gros de sel cathartique amer et deux gros de teinture simple de quinquina pour une dose* (1). Dans les cas où on a besoin d'évacuer et d'arrêter promptement la fièvre, ce médicament est un purgatif et un fébrifuge très-actif; il est principalement destiné au traitement des fièvres rémittentes et intermittentes des contrées humides.

Mais l'atonie n'étant pas portée à l'extrême, suffisant seulement pour rendre les mouvemens de la nature imparfaits et trop foibles, le quinquina ne sauroit être différé sans danger. Un délai mal entendu favorise la formation des stases ou des engorgemens, toutes les excréctions languissent ou sont suspendues. Le levain fébrile qui ne s'évacue pas, reste dans le sang, pour l'altérer, le décomposer; son évacuation, lorsqu'elle a lieu, est presque l'effet du hasard,

---

comparez *Wagler* de morbo mucoso; p. 89, *Darluc*, Journ. de Médec. t. XVI, p. 362, &c., &c.

(1) *Voy. Lewis*, nouveau dispens. t. III, p. 317.

ou dépend des efforts extraordinaires de la nature qui n'a pas toujours de telles ressources ; enfin son dépôt sur quelque viscère essentiel , qui est l'événement le plus commun , entraîne des obstructions , la cachexie , l'hydropisie et tous les maux qui marchent à leur suite. Les gens mal-aisés sont sur-tout menacés de ces accidens , lesquels donnent lieu à une maladie toujours longue et conséquemment ruineuse. Chez eux , on a à combattre une vraie inanition , produite par le besoin ou par la mauvaise nourriture (1) ; la nature est souvent peu capable de lutter contre le mal , parce qu'elle est épuisée par un travail pénible et prématuré. Le quinquina renforcé même par l'action du camphre , leur convient donc à tous égards ; il leur tient lieu d'analeptique , de fortifiant , de fébrifuge. Nous avons alors vu quelques doses de quinquina en substance ou en décoction dans du bon vin rouge ou blanc (§LXXXII), selon le besoin , arrêter presque subitement la fièvre. Nous avons vu son action rétablir le

---

(1) Nous croyons devoir remarquer ici dans un temps où plusieurs Médecins font la médecine par mode , qu'il faut bien se garder de prescrire à ces malades une diète végétale pour combattre des accidens putrides ; on redoubleroit leurs maux , on donneroit des ailes à la putridité. Voy. *Quarin de febrib.* pag. 49.

ton des solides , ranimer les crises , et changer , comme par enchantement , les évacuations fé- tidés et séreuses , en matière d'une meilleure qualité. Le quinquina ne feroit-il que rétablir ou augmenter la transpiration intestinale , qui doit être bien grande , si l'on fait attention à la grande surface interne du conduit intestinal ( elle est de 15 pieds ou égale à la surface de la peau ) , qu'il produiroit encore les meilleurs effets.

CII. Le quinquina n'est ni moins nécessaire ni moins essentiel , lorsque , dans une constitu- tion généralement forte et saine , il se trouve un organe débile et disposé par-là à de grandes lésions ; ce qui se connoît , entr'autres signes , parce que cet organe est si affecté du paroxisme , qu'à raison de ce , le malade est , à chaque reprise , dans un danger de plus en plus immi- nent. On diroit que , dans ces circonstances , le mal ne se fait sentir que sur l'organe affoibli. Nous avons vu des sujets énervés par des pur- gatifs répétés , avoir , dans chaque exacerbation , des météorismes affreux avec douleur , que le quinquina dissipoit avant que la fièvre fût tota- lement guérie. *Grant* parle de violens maux de tête (1) dans les uns ; dans les autres , ce sont des en-

---

(1) Recherches sur les fièvres , t. I , p. 108. Il est essentiel de conférer ce passage pour bien placer le fébrifuge.

gorgemens et étranglemens , de cruels vomissemens (1), douleurs, crampes considérables, gonflemens de l'abdomen (2), qui, n'arrivant, pendant le paroxisme, que par une suite d'une foiblesse particulière aux parties lésées, demandoient que, sans balancer, on administrât le fébrifuge pour arrêter la fièvre et ses fâcheuses conséquences. On peut voir ailleurs (§. LXIX) ce que nous avons dit sur les dangers de différer l'emploi du quinquina dans les cas où l'on pouvoit craindre que l'affection subordonnée ne devînt dominante.

(\*) Mademoiselle Chassanis, fille de 45 ans; me fait appeler pour une cardialgie violente, avec des angoisses et une gêne assez forte dans les mouvemens de la respiration. Elle avoit eu déjà deux attaques pareilles moins violentes, et dans leurs intervalles, la malade s'étoit ressentie du mal-aise, de l'agitation; sa bouche étoit mauvaise, sa tête étoit un peu pesante, et il y avoit par tout le corps un sentiment de lassitude. J'ordonnai une mixture anti-spasmodique et calmante. Le lendemain matin, les accidens étoient calmés. L'épigastre étoit encore très-sensible à la pression; et, à la cardialgie près, la malade

---

(1) *Ibid.* p. III.

(2) *Ibid.* p. III.



étoit dans l'état dont j'ai déjà fait mention. La nuit suivante fut bonne; le lendemain matin, je donnai un purgatif qui réussit très-bien. La cardialgie revint la nuit d'après avec la même intensité; ce qui fut attribué assez légèrement à l'action du purgatif de la veille. Les souffrances furent si vives que la malade crut ne pouvoir pas y résister. Les anti-spasmodiques, réunis aux calmans, produisirent encore de bons effets. Cependant le retour périodique de cette cardialgie me porta à prendre d'exactes informations sur les deux attaques que je n'avois pas observées; et je me convainquis par l'ordre alternatif et réglé des reprises, et les symptômes qui avoient lieu dans les intervalles, que la malade éprouvoit la fièvre épidémique de la constitution, mais déguisée sous les dehors de la cardialgie. J'appris que la malade avoit autrefois beaucoup souffert de l'estomac, et que ce viscère étoit, chez elle, habituellement foible et irritable. J'ordonnai le quinquina à forte doses. On m'opposa quelques résistances, et ce remède fut différé. On tint le ventre libre avec des lavemens; on appliqua sur l'épigastre, un écusson anti-spasmodique et fortifiant (1). Après 24 heures

---

(1) Prenez une ou deux onces de diabolium; quinze ou vingt grains de camphre; huit ou douze grains d'opium crud; une ou deux drachmes de feuilles de

de calme, la cardialgie reparut avec les accidens qu'elle avoit coutume de produire; et la malade convaincue prit le quinquina, à la dose d'une once, qui emporta sans retour les réprises de cette fièvre rémittente cardialgique. L'état des premières voies exigea deux purgatifs dans la convalescence; ils furent suivis du quinquina. A la fin du second septénaire, il survint des accès de fièvre intermittente qui furent guéris après l'évétique et deux purgatifs, par le fébrifuge et les eaux de Balaruc.

Il faut bien distinguer néanmoins, entre la foiblesse particulière d'un organe qui le rend susceptible de quelques lésions, et cette foiblesse particulière d'un organe qui l'a rendu le foyer de quelque congestion humorale, ou le centre d'un spasme fixe pendant l'incubation de la maladie. Dans ce dernier cas, le quinquina ne doit être placé qu'après la résolution de l'engorgement ou du spasme; il n'y a qu'un péril prochain, qui puisse autoriser à procurer un répit, en plaçant cette écorce à bonne heure. C'est ainsi que dans la cacochylie mésentérique qui complique les maladies de certains sujets adonnés à la bonne chère, le quinquina ne

---

macis en poudre, & suffisante quantité de baume du Pérou, pour faire, selon l'art, un écusson de grandeur convenable pour appliquer sur l'épigastre.

peut

peut être employé qu'avec la dernière précaution et la sage retenue de *Baglivi*.

CIII. Si l'atonie et l'irritabilité indiquent et contr'indiquent également le quinquina dans les fièvres rémittentes compliquées de ce vice, on sent qu'il convient de réfléchir bien mûrement, lorsqu'il faut administrer ce médicament dans l'enfance ou dans la vieillesse. Les enfans sont ordinairement dans le cas du vice d'irritabilité; mais entremêlé de foiblesse; et les personnes âgées sont communément dans celui de l'atonie, mais compliquée de rigidité dans les solides et d'épaississement dans les sucs. Aussi doit-on suivre d'un œil vigilant les effets de la fièvre, dans ces deux termes opposés de la vie humaine. La constitution se déprave aisément dans l'enfance; la vie s'éteint facilement dans l'âge avancé. De-là, les indications urgentes de placer le quinquina, dès qu'on le peut sans danger, contre un mal qui peut occasionner d'aussi cruels ravages.

CIV. Dès qu'on connoît les effets naturels du quinquina et qu'on est instruit des accidens qui menacent les personnes dont les fibres pèchent habituellement par trop de délicatesse ou par trop de rigidité (§. XLVII), il est bien facile de s'apercevoir que le fébrifuge est généralement mauvais dans l'une et l'autre circonstance.

Des vaisseaux trop délicats se rompent aisément lorsqu'une vive astriction resserre leurs calibres, sans compter que les effets même de la fièvre dans les tempéramens dont tout le système pèche par délicatesse, ne sont pas de nature à être prévenus par le quinquina, puisqu'ils dépendent d'un vice de constitution antérieur à la fièvre. En effet, le quinquina ne réussit jamais bien que lorsque, dans une constitution délicate, les humeurs sont délayées et acrimonieuses, les solides flasques et mous. Mais la roideur des fibres est beaucoup plus opposée encore à l'administration de ce médicament; car, dès qu'il possède une vertu tonique, astringente, qu'il remédie à la dissolution des fluides, en conserve la crase, en rétablit la consistance (1), il ne peut être que contr'indiqué par un tempérament athlétique où des fibres fortes et roides réagissent sur des liquides grossiers et presque glutineux. Il ne peut être aussi que contr'indiqué par le plus haut période de l'âge viril, pendant lequel l'énergie des vaisseaux pousse avec beaucoup d'activité, un sang riche,

---

(1) On a long-temps cru dans les écoles, que le quinquina a une action dissolvante sur le sang, & *Stork* paroît même n'être pas fort éloigné de cette opinion. Quant à nous, il nous semble qu'on peut prouver que, suivant les cas, le quinquina épaisit ou dissout les fluides.

des humeurs presque trop consistantes ; il ne peut être enfin que contraire dans tous les cas où la fibre , trop sèche , trop tendue , se trouve avec des fluides dont la partie séreuse n'est pas en proportion de la partie concrescible , comme cela se rencontre assez généralement chez les sujets que le métier expose à un feu violent et soutenu. Il est à remarquer , par exemple , que les maréchaux , les serruriers , principalement sujets à des fièvres inflammatoires , dont le siège est au ventre , et d'un tempérament très-sec et très-aride , ne prennent pas le quinquina sans être exposés aux fièvres ardentes , aux fièvres lentes , etc. *Ramazzeni* a déclaré ce fébrifuge très-préjudiciable aux chasseurs (1) et *M. Darluc* nous dit que le quinquina administré , sans trop de précaution , à deux sujets robustes et nerveux avant la reprise , leur fit perdre toute connoissance. Nous les trouvâmes , ajoute-t-il (2) , dans le chaud de la fièvre , avec un pouls irrégulier , vif , tremblottant , agités de mouvemens convulsifs dans la partie supérieure de l'abdomen , qui partoient visiblement du diaphragme ; ce fâcheux état éluda tout secours (3).

---

(1) *Malad. des artisans* , trad. franç. p. 565.

(2) *Journal de Médecine* , t. XVI , pag. 371 , 2.

(3) Au lieu de recourir au quinquina dans les cas qui font l'objet du §. CIV , on ne peut employer rien

CV. Quand l'humeur goutteuse (§. XLVIII) est mise en mouvement par la cause matérielle de la fièvre, elle présente, pour l'ordinaire, des indications plus urgentes que le levain fébrile et des contr'indications pour l'usage du quinquina, du moins pour son usage précoce. L'objet majeur est de prévenir la fixation de la matière arthritique, et d'en favoriser le dépôt sur les jointures. Or, si la goutte est inflammatoire, on ne peut lui opposer rien de mieux que les moyens nécessités par la fièvre; on a seulement attention de faire au pied les saignées requises, de multiplier les pédiluves, et d'insister sur les boissons tempérantes. Au contraire, si la goutte est froide, on se relâche sur les secours indiqués par la fièvre, pour user des doux diaphorétiques et des pédiluves âcres. Les purgatifs sont doublement utiles, et il faut d'autant moins en différer l'administration, que les sabburres stagnantes, par leur irritation topique, peuvent appeler l'humeur goutteuse. Mais après

---

de mieux approprié que les bains tièdes; moyen qui cependant est aussi utile que négligé. Voyez les réflexions intéressantes qu'on trouve dans le 63<sup>e</sup>. vol. du Journ. de Méd. pag. 183. On y voit que les idées de putridité ne doivent point éloigner de l'emploi des bains, ni même l'époque avancée de la maladie, & la foiblesse apparente du malade.

leur opération, il est bon d'ordonner un doux stomachique ; et la thériaque remplit assez bien cette vue, comme celle de pousser au dehors. On sait que la liberté du ventre dispense souvent de rappeler la goutte aux extrémités, et si cette indication est urgente, on prescrit ou des pédiluves animés par la moutarde, ou des sinapismes irritans, ou des embrocations avec la teinture de cantharides, ou bien, enfin, les vésicatoires (1). C'est lorsqu'on est rassuré sur la matière arthritique, qu'on pense à remplir l'indication de la fièvre par le quinquina. Pour l'ordinaire, il ne réussit parfaitement que sur la fin de la maladie, où le quinquina devient indiqué par la goutte et par la fièvre. Peut-être faudroit-il préférer le bois de Quassie (2) à

---

(1) Voy. M. *Stevenson*, a *successful method. of treating the gout by bliftering*, &c. & M. de *Berger*, sur l'efficacité des bains de moutarde dans les douleurs gouteuses & arthritiques.

(2) Depuis qu'un Suédois (M. *Daniël Rolander*) a acheté d'un Nègre, appelé *Quassie*, le secret qu'il avoit pour traiter les fièvres les plus funestes de Surinam, plusieurs Médecins ont parlé avantageusement du bois de quassie, soit comme analeptique, tonique, fébrifuge, antiseptique, ou antispasmodique. *Linné* en a fait le sujet d'une dissertation, qui est la 22<sup>e</sup>. du 6<sup>e</sup>. vol. de ses aménités académiques. *Spielmann* en a parlé fort au long dans ses instituts de matière médicale. M.

l'écorce du Pérou, et faire, dans cette maladie compliquée, un grand usage de la germandrée (1).

CVI. Dans le scorbut (§. XLIX) au contraire, le quinquina ne sauroit être employé trop tôt, puisqu'il est très-essentiel de soutenir l'action tonique et de prévenir la dissolution ultérieure des fluides. L'épaississement humoral, particulier au premier degré du scorbut, n'est point une contr'indication pour ce remède, puisqu'il est d'expérience qu'on obtient alors un meilleur effet des purgatifs, lorsqu'on leur associe des amers, des toniques, comme le quinquina, parce que c'est le moyen de soutenir les forces des malades qui supportent plus facilement l'action du remède évacuant (2); nous conseillons

---

le Professeur *Kratzenstein*, a donné une thèse de *usu ligni quassia medico*. M. *Paris*, Médecin à Cayenne, a publié l'histoire naturelle & médicale de cet arbre. *Seb. Severi* a écrit sur le même sujet, *Commentarius in quo medicata quassia vires expenduntur*. M. *Aikin* en a de même parlé en détail dans son édition de l'histoire expérimentale de la matière médicale, par *G. Lestris*. Les transactions philosophiques, t. LVIII, contiennent une lettre de M. *Farley*, Méd. à Antigoa, qui célèbre ses vertus.

(1) C'est à *Vesale* que nous devons la découverte des vertus de la germandrée contre la goutte; *Riviere* & *Chomel* la regardent comme un excellent fébrifuge.

(2) Voy. *Colombier*, Médecin militaire, t. V. p. 202.



en conséquence, de faire entrer le quinquina dans toutes les purgations qu'on prescrit aux malades; et lorsque le temps est venu d'administrer le fébrifuge, lorsqu'à l'aide des acides enveloppés avec le sucre et des anti-scorbutiques appropriés, on a préparé son succès, il convient de le donner en substance combiné avec quelque sel neutre, ou bien de préférer son extrait, en qualité d'apéritif et de léger fondant. Si des accidens pressans forcent à donner cette écorce sous la forme la plus spécifique, on doit, dès que le danger est passé, recourir à quelques doux résolutifs, parce qu'il faut toujours craindre de supprimer la dépuracion si nécessaire dans le scorbut. Et c'est dans cette vue qu'on fait un heureux emploi de l'oximel, uni à l'extrait de gentiane, d'absinthe ou de germandrée. En arrêtant les excrétiens ou en ne les rétablissant pas, on retient dans le corps des sucs très-acrimonieux, et dont l'action dissolvante sur les fluides et irritantes pour les solides, est très-considérable. N'est-ce pas faute d'avoir employé quelques légers apéritifs, après un grand et long usage du quinquina, qu'on a observé que le scorbut survient quelquefois à la suite de cet usage dans les fièvres intermittentes et rémittentes? Quoi qu'il en soit, nous remarquerons ici que, dans tous les cas de

fièvre compliquée avec le scorbut, le tartre stibié est beaucoup moins avantageux que l'ipécacuanha (1), lorsqu'il s'agit d'exciter le vomissement; qu'on doit prodiguer les amers sous la forme d'extrait, parce qu'ils ont éminemment la qualité savonneuse, dans laquelle réside une vertu tonique; enfin, qu'il faut, de préférence, lorsqu'on le peut, exciter les excrétions qui se font par la peau, parce que *Lind* s'est convaincu que la sueur étoit très-favorable aux succès du quinquina et au bien-être des scorbutiques (2).

CVII. La cachexie scorbutique (§. L) tient de trop près, par les effets, au scorbut, pour que ce que nous venons de dire du quinquina dans ce dernier cas, ne convienne, à beaucoup d'égards, à l'autre. Ce fébrifuge paroît donc indiqué dans les fièvres qui attaquent ceux qui vivent dans l'opulence. Cependant une opinion, fondée sur l'expérience la plus authentique et la plus répétée, porte que la crise des maladies dans les grandes villes, est la diarrhée. Mais cette crise est-elle quelquefois facile ou possible? *Floyer* étoit si persuadé du contraire, qu'il propose de procurer une crise artificielle par le

---

(1) Voy. *M. Meyer*, de *eximio ipecacuannæ nec non aliorum quorundam emeticorum refracta dosi exhibitorum usu.*

(2) *Traité du scorbut*, t. I, p. 367.

quinquina; et le docteur *Fordyce*, qui croyoit pouvoir faire la médecine à Londres, comme il l'avoit faite en Ecosse, vit bientôt qu'il pouvoit et devoit faire à Londres avec de très-fortes doses de quinquina, ce qu'il faisoit en Ecosse avec des évacuations et des remèdes anti-phlogistiques. Plusieurs raisons paroissent étayer les avantages de cette pratique: 1°. l'air des grandes villes est peu propre à soutenir l'énergie du principe vital; aussi le ton des fibres n'est jamais au degré convenable. 2°. Toutes les fièvres, quoique humorales, sont accompagnées dans ces villes d'un fond d'irritation, contre lequel le quinquina est très-approprié, suivant M. *Nev* (1) et qui produit mille symptômes nerveux; vrais épiphénomènes très-redoutables.

3°. Mais une raison très-décisive est que la vie et le régime des opulens concilient le plus souvent à la masse des liquides une très-grande acrimonie. Ces fluides âcres sont d'une extrême dissolubilité, et il est à redouter que la fièvre prenne une forme corruptrice, que chaque exacerbation produise une fonte d'humeurs, une colliquation qui rend les effets de la maladie fort à craindre. Le quinquina prévient tous ces fâcheux accidens; il rend la fièvre plus courte,

---

(1) *Dissert. inaug. medica exhibens observationes medicopraeticas & chirurgicas.*

les crises plus rapprochées et plus complètes, et sur-tout il prévient ces longues convalescences qui toujours sont si orageuses. Plus on se hâte de l'administrer et plus les succès en sont évidens et assurés. Mais nous nous garderions bien de le proposer autrement que combiné avec des purgatifs, tant qu'il n'y a rien d'urgent. Cette combinaison (1) est des plus précieuses; il est même impossible de pouvoir la remplacer. Non seulement le quinquina résiste alors à la pourriture, à la dégénération ultérieure de la masse humorale, mais encore il diminue et affoiblit les exacerbations, en même temps qu'il donne une nouvelle activité aux purgatifs, et rend l'évacuation plus décisive et plus favorable. Il paroît, d'après les propriétés purgatives et fébrifuges du quinquina-piton (2), que cette écorce doit mé-

---

(1) Voy. M. Duhaume, réflexions sur le quinquina & sur l'usage de cette écorce alliée aux purgatifs dans le traitement des fièvres continuës rémittentes, soit simples, soit accompagnées d'affections comateuses & de paralysies, à la page 106 de son traité des remèdes domestiques.

(2) M. Mallet, Docteur-Régent de la faculté de Paris, a donné un Mémoire sur le quinquina de la Martinique, connu sous le nom de quinquina-piton, imprimé à la page 102 de la séance publique de la Faculté de Médecine de Paris, du 9 décembre 1779. Par l'analyse chimique, par les faits comparés, on voit

riter la préférence sur celle du Pérou, toutes les fois que, le danger n'étant pas pressant, il convient de combattre en même temps la fièvre et les suc grossiers qui engouent les premières voies.

CVIII. L'humeur herpétique (§. LI) ne présente pas de plus grande indication que celle de pousser à la peau, autant que peut le permettre la nature de la fièvre. La décoction de douce-amère remplit très-bien ce but, sans compter qu'elle a une action spéciale sur la cause particulière (1) des dartres. On la donnera aiguisée, si rien ne s'y oppose, avec quelques gouttes de vin d'antimoine, notamment sur le déclin des exacerbations, parce qu'alors la nature se prête aux évacuations cutanées. Les sinapismes ou les vésicatoires, selon l'occasion,

---

que ces deux espèces de quinquina sont de même nature; mais avec cette différence que la résine est surajoutée à la partie savoneuse du quinquina du Pérou, & que, dans le quinquina-piton au contraire, s'il y existe un peu de gomme à nu, les principes d'ailleurs y sont dans un état de combinaison plus exact, & y forment un corps savoneux plus abondant & plus parfait. Le quinquina-piton est fébrifuge, cathartique & vomitif. Voy. encore Journ. de Phys. octob. 1790, p. 241.

(1) Voy. M. Carrere, traité de la douce-amère, & lettre de M. Paris à M. Carrere dans la Gazette salulaire, année 1783, n°. XLVIII, C. 3.

peuvent être dans le même temps, de beaucoup d'utilité, par la vertu qu'ils ont, en excitant la peau, de réveiller les oscillations nerveuses et leur donner plus d'ordre, en les attirant vers un centre commun et les humeurs à leur suite. Nous croyons encore qu'une mixture faite avec l'extrait de douce-amère, le rob de sureau, le nitre et l'eau de chardon benit, peut être utile. En outre, pour que les autres remèdes coopèrent avec l'indication dont nous venons de parler, on ne saignera pas, autant que faire se pourra, pendant le paroxisme, mais on placera la saignée, jugée nécessaire, pendant la rémission. Les émétiques et les purgatifs ne doivent point être épargnés, et lorsque les évacuations auront été suffisantes, le quinquina sera administré, associé d'abord avec le tartre stibié, à forte dose (1), et donné ensuite en apozème avec la douce-amère, la bourrache, la chîcorée.

---

(1) La dose qui a paru la plus convenable, est de douze ou quinze grains dans une pinte de décoction, & de vingt ou vingt-quatre grains sur une once de quinquina en poudre, incorporé avec du sirop, pour en faire un opiat. On fait que, par l'action du quinquina, le tartre stibié est décomposé, & qu'il n'est plus émétique. Voy. Mém. de la Société royale de Médec. de Paris, t. III. p. 249 de l'histoire.

Nous ne dirons rien sur la gale, parce qu'elle ne demande pas un traitement particulier. Quand au virus vénérien, il n'exige d'autre modification de la méthode propre à la fièvre, que de faire un grand usage du bois de Quassie, par le secours duquel M. Tissot a guéri des maladies vénériennes.

CIX. Le quinquina cause quelquefois des obstructions (1), c'est un reproche qu'on peut faire à son usage inconsidéré; et la fièvre emporte quelquefois de vieux engorgemens, c'est un éloge qu'il faut donner aux mouvemens accélérés qu'elle occasionne. Le fébrifuge est donc contr'indiqué par les obstructions (§. LII) antérieures à la fièvre rémittente. Cette proposition n'est pas admissible dans sa totalité. Si la fièvre survient à des tempéramens obstrués, et que chaque exacerbation régulière et simple, semble dégager le malade, diminuer ses souffrances, fondre les embarras qu'il porte dans les viscères; pour lors la fièvre est de la plus grande utilité. Aucune indication ne porte donc à la supprimer et l'effet du spécifique administré seroit toujours fâcheux, jamais indifférent. Mais

---

(2) Voy. M. Buechner, de præcipuis usus corticis peruviani contra-indicantibus; & M. Lentin, de corticis peruviani cum mercurio nupti ad febres rebelles virtutibus, &c.

si les tempéramens obstrués ont à souffrir d'une fièvre dont chaque paroxisme irrégulier et grave semble ajouter aux funestes atteintes des organes ; si des obstructions squirreuses deviennent de plus en plus douloureuses et par-là menacent de s'enflammer et d'empirer ; si les accidens cachectiques augmentent d'une reprise à l'autre , alors le quinquina devient indiqué , parce que la fièvre offre des indications plus urgentes que les complications qui la dénaturent. Bien plus , on ne peut quelquefois se promettre la résolution des obstructions , des empâtemens , qu'en usant du quinquina , et à haute dose. Ainsi , M. *Maret* (1) ayant à traiter un enfant de 9 à 10 ans , que plusieurs accès de fièvre tierce ou double-tierce avoient jeté dans une bouffissure universelle , avec le ventre gros , et taméfaction de la rate , employa le quinquina pour combattre un retour de double-tierce , quoique les urines fussent rares , orangées , avec un sédiment briqueté , quoique les engorgemens parussent le contr'indiquer d'une manière très-formelle. M. *Maret* donna le fébrifuge dans l'apyrexie , à la dose de demi-gros de deux en deux heures. Il le continua après la cessation de la fièvre , pendant huit jours , d'abord de

---

(1) Gazette salulaire A. 1782 , n°. XXX , col. 7.



trois en trois heures , ensuite de quatre en quatre , puis de six en six heures , puis deux fois chaque jour , enfin , une seule fois. La leucophlegmatie disparut , la rate reprit son volume naturel et l'enfant se porta à merveille. *De Haen* (1) a de même vu réussir très-promp-tement le quinquina employé sur un sujet qui , à la suite de plusieurs paroxismes de fièvre rémittente et intermittente , étoit devenu ictérique. On sait que *Camérarius* (2) a vanté le quinquina dans la jaunisse ; que *Sénac* (3) a prétendu qu'on ne pouvoit guérir l'hydropisie qui survient aux fièvres , qu'avec cette écorce ; enfin , que *Storck* (4) a avoué l'usage du quinquina pour enlever les obstructions et certaines fièvres qu'elles compliquent. Nous ajouterons ici que ce n'étoit qu'avec le quinquina , mis en digestion avec la racine de gentiane et le sel ammoniac dans de l'esprit de vin , qu'on délayoit ensuite dans une certaine quantité de bon vin , dont on faisoit prendre aux malades deux fois par jour , qu'on parvenoit à détruire la tension des hypocondres qui persistoit après la guérison ,

---

(1) *Ratio medendi* , t. VI , pag. 25.

(2) *Exercitatio qua corticis usus à febre ad icterum extenditur.*

(3) *De recondita febrium* , &c. , pag. 392.

(4) *Annus medicus* , edit. de *M. Aubert* , t. I , p. 88.

par le quinquina, des fièvres épidémiques de Pesaro (1). C'est d'après une suite d'observations pareilles que M. Girard a été convaincu que l'anasarque, l'ascite, la toux, le flux dysentérique, etc. etc., n'étoient point par eux-mêmes une contr'indication à l'usage du spécifique (2).

Mais, quelque utile que soit le quinquina contre les obstructions qui peuvent admettre ce fébrifuge, il paroît, d'après l'expérience de plusieurs praticiens, que la Benoite (3), ce fébrifuge

(1) Voy. Lancisi, de noxiis palud. effluv. p. 296.

(2) Voyez Journal de Médecine militaire, t. VI, p. 318 & suiv., & t. VII, p. 488 & suiv.

(3) La racine de la Benoite ou Caryophyllée, vient de nos jours, d'être mise à côté de l'écorce du Pérou, pour les vertus fébrifuge, anti-septique & autres. M. Buchhave (*observationes circa radicis gei urbani sive caryophyllatae vires*, traduites en allemand par M. Tode, & publiées dans une seconde édition), a le premier écrit sur ses propriétés, confirmées par divers Médecins de Copenhague; MM. l'Archiatre Aaskou, le Professeur Callisen, les Docteurs Lang, Schoenheyden & Tode. Plusieurs Praticiens de Fribourg, MM. le Professeur Staravafnig & Zanner, les Docteurs Klein & Anderwerth (*diss. inaugur. medic. sistens constitutionem anni 1782, totius & anni 1783, ad solsticium aestivum usque*, par M. Anderwerth), en ont retiré autant de bien que de l'écorce du Pérou. On a de M. Frederic Anjou de Moscow une dissertation sur le même médicament (*de radice caryophyllatae vulgaris off. sive geo urbano Lin.*) dans laquelle, entr'autres  
indigène

indigène qu'on veut substituer au quinquina, lui est préférable dans les fièvres avec obstruction au foie.

CX. C'est à la faveur de la distinction qu'on vient de faire sur les indications du quinquina dans le traitement des fièvres avec obstruction, que nous déterminerions l'emploi de ce fébrifuge dans celui des fièvres compliquées avec des ulcères internes, si nous pouvions donner d'autres détails sans nous répéter. Nous ne nous permettrons qu'une réflexion qui est que, dans ces maladies, les vésicatoires sont presque indispensables pour suppléer à la suppression du pus qui, pour l'ordinaire, est l'effet de l'éretisme et de l'ardeur fébrile.

faits intéressans, on trouve que la benoite a guéri une fièvre hémitritée, accompagnée d'accidens très-graves, qui paroissent conduire à la consomption; & que, par l'analyse chymique, une demi-once de racine de ce végétal a fourni 30 grains d'extrait résineux, & 29 grains d'extrait gommeux. On voit, par la thèse de M. le Professeur *Webren* (*de Nonnullorum febrifugorum virtute & speciatim gei urbani radicis efficacia*), que la benoite jouit d'une grande vertu contre les fièvres, sur-tout contre celles qui sont accompagnées d'obstructions au foie; & quoique des Médecins Suédois, au rapport de M. *Murray* (*apparatus medicaminum, &c., t. III, p. 97*), aient été moins heureux avec ce fébrifuge, on ne doit pas moins le considérer comme un remède efficace.

T

CXI. Quels que soient les accidens que suscite la complication d'une fièvre stercorale, ce n'est jamais avec le quinquina qu'il est permis de les combattre, à moins que ce ne fût avec le quinquina-Piton. Les évacuans en sont les vrais remèdes; et quoiqu'on ait observé que le quinquina produit un effet cathartique chez les malades dont les premières voies contiennent beaucoup de saburres, on ne doit pas se croire autorisé à administrer ici ce médicament, parce que la diarrhée n'a lieu, par l'effet du quinquina, que lorsque l'engouement des entrailles est déterminé par une véritable atonie: condition qui ne se trouve pas dans les fièvres stercorales, du moins dans leurs principes. Si l'irritation que les saburres excitent dans les premières voies, s'opposent à l'administration des émétiques modérément actifs, on doit recourir aux tisannes émollientes, animées par le tartre stibié, et seconder leurs effets par des lavemens purgatifs. Autrement, l'émétique en lavage, les purgatifs bien dosés, et dans leurs intervalles, le tartre stibié à doses réfractées, sont des secours qu'il faut employer avec d'autant plus de précipitation, que la fièvre stercorale dégénère souvent d'une manière aussi rapide que fâcheuse. Le crachement de sang, le délire, la foiblesse, les sueurs qu'on rencontre souvent dans ces

maladies, ne contr'indiquent point les moyens actifs de les traiter; car c'est alors qu'on voit les symptômes péripneumoniques aggravés par la saignée, et enlevés, comme par enchantement, après l'action de l'émétique: c'est dans ces cas qu'on voit les accidens les plus alarmans, tels que les défaillances, augmentés par les cordiaux qui même alors produisent quelquefois des pétéchies, tandis qu'à l'aide des évacuans, l'angoisse et la foiblesse diminuent, les forces se relèvent les épiphénomènes disparaissent, et la fièvre marche à grands pas vers sa terminaison naturelle. On l'a vérifié dans bien des occasions et notamment dans la fièvre de Lausanne, décrite par Tissot. N'est-ce point après de telles observations, que l'auteur des *pensées sur le relâchement du corps humain et sur l'abus du quinquina dans ces cas et autres* (1), soutient que les évacuans sont plus utiles dans le relâchement que tout ce qui fortifie.

CXII. La fièvre vermineuse ne réclame pas un autre traitement, lorsqu'elle est de la classe des stercorales (§. LIV). Le tartre stibié (2) y réussit sur-tout comme évacuant et comme anthelminitique. Mais cela n'empêche pas qu'on

---

(1) *Some thoughts on the relaxation of human bodie, &c.*

(2) Voy. Vogel, de usu vomitoriorum ad ejiciendos vermes.

ne fasse usage en même-temps des vermifuges, de l'eau dans laquelle on a fait bouillir du mercure cru, ou d'une mixture faite avec une partie de suc de limon et deux parties d'huile, etc. lorsqu'il y a beaucoup d'érétisme; de l'helminthocorton et autres vermifuges connus, lorsqu'on n'a pas cet inconvénient à craindre. Si la propagation des vers étoit l'effet de l'influence de la fièvre, le quinquina rempliroit à la fois les deux indications. C'est sans doute par cette raison que *Ramazini* (1) ne trouva pas de plus souverain vermifuge dans la fièvre épidémique de la constitution de 1689; exemple que nous retrouvons encore dans la plupart des épidémies décrites par *Lancisi* (2); *M. Boucher* (3) et autres. Si l'écorce dure et ligneuse de l'amandé de la pêche, possède des propriétés vermifuges analogues à celle des autres parties de cet arbre, ce remède deviendroit d'autant plus précieux que, suivant les observations de *M. Burtin* (4), il est un fébrifuge aussi sou-

(1) Dans le 2<sup>e</sup>. vol. des œuvres de *Sydenham* p. 7, & infra §. XLIX. pag. 25.

(2) *De nox palud. effluv.* p. 169, 299, 351, 279.

(3) Journ. de Méd. t. XIX, p. 189.

(4) Mém. sur les végétaux indigènes, substitués aux végétaux exotiques, &c; couronné à Bruxelles 1784, pag. 32.

verain que celui du Pérou. La valériane peut être utile en qualité de vermifuge et d'anti-spasmodique ; car combien n'y a-t-il pas de maladies périodiques , qui n'exigent qu'un anti-spasmodique approprié (1) ! Nous nommerons encore le chardon benit , dont les propriétés anthelminthiques ne sont pas assez connues , et dont les qualités fébrifuges peuvent être appuyées par le témoignage de M. Tode (2). On sait que le camphre est anti-spasmodique , vermifuge (3), anti-septique , etc.

CXIII. Quant aux indications du quinquina , dans les fièvres compliquées de toute autre manière , elles sont plus ou moins décisives , suivant que les complications admettent ou rejettent l'usage du fébrifuge. Par exemple , la dysenterie en réclame très-vite l'emploi , comme le prouvent les observations de Cullen (4) , Clarke (5) ,

---

(1) Voy. Ruer , de vi corticis peruviani antispasmodica ; Bouteille , Mém. sur les vertus anti-spasmodiques & fébrifuges de la valériane , Journal de Médecine , t. XLIX , pag. 80.

(2) Diff. inaug. præstantissimam rationem illustrandi materiam medicam practicam sistens.

(3) Voy. Prange , diff. de camphor. virtute anthelmintica , 1759.

(4) Voy. Lind , Mém. sur les fièvres , pag. 198.

(5) Observ. on the diseases in long voyages to hot countries , &c.

*Sims* (1), *Darluc* (2) et autres. *M. Paris* (3) nous apprend que, dans la peste intermittente, il faut administrer le quinquina de très-bonne heure et libéralement. Enfin, dans les justes réflexions que fait *M. Grant* (4) sur les maladies atrabielieuses, nous voyons que le quinquina est en général très-funeste dans toutes les fièvres rémittentes ou intermittentes qui en sont compliquées, du moins jusqu'à ce que tout l'épaississement atrabielieux soit dissipé, parce que la fièvre est, dans presque tous ces cas, un instrument salutaire, et qu'il ne convient d'y appliquer le fébrifuge, que lorsque les forces sont très-épuisées, et que l'organe, par où se fait la dépuracion, est foible et fatigué par la longueur de la maladie.

CXIV. Nous devons donc terminer ici nos discussions sur les avantages et les dangers du quinquina dans le traitement des fièvres rémittentes. Suivant nous, cette écorce est souverainement indiquée par la cause matérielle de ces fièvres, et ses succès sont d'autant plus grands que le caractère rémittent est sensible dans ces

---

(1) Observ. sur les malad. épidém. p. 179.

(2) Journal de Méd. t. XVI, p. 367.

(3) Mém. sur la peste, p. 22 & 56.

(4) Recherches sur les fièvres, t. II, p. 307.



maladies, et leur est véritablement affecté. Pour l'administrer avec fruit, sans doute, il faut des indications bien nettes et tranchantes. On les trouve dans l'intensité des accidens paroxystiques, dans la nécessité de soutenir les forces pour la coction, dans le besoin de ranimer la nature épuisée sur la fin du combat. Mais quelques bons effets qu'on puisse produire avec ce remède, ses principes, sa manière d'agir, font quelquefois redouter son administration (1). Cette crainte est fondée dans le début de toutes les fièvres rémittentes, parce qu'il est alors plusieurs indications préliminaires à remplir; elle ne l'est pas moins dans toutes les maladies dont la cause secondaire et pour ainsi dire dominante, n'est pas de nature à céder au quinquina; elle est enfin très-juste dans les fièvres compliquées où l'affection qui s'y joint, répugne à l'emploi du fébrifuge. Un praticien judicieux cherche à détruire ces contr'indications; et lorsque la fièvre rémittente est l'objet majeur du traitement, il

---

(1) Voy. Reichard, *de peruviani corticis in plurimum febribus generum exhibendi opportunitate*. Kratzeintein *de usu corticis peruviani medico*. Longobardi, *discorso della china china*. Bencia, *l'efficacia della china china*. Martini, *specimen inaugurale medicum de nimio & improvido corticis peruviani usu*. Vesterveen, *de cortice peruviano*, *diff. Rauh*, *adversaria medica*, t. I, &c., &c.

met sa confiance dans le quinquina, comme dans le secours qui en est le plus digne. Les circonstances font varier la forme de son administration; devenu nécessaire en substance, lorsqu'il s'agit de vaincre un ennemi puissant, ce remède, qu'il est si souvent utile et indispensable de combiner, n'est employé qu'en extrait, en décoction, en infusion, quand on veut diminuer son activité, son énergie. Telle est encore la règle qui dirige pour le doser. On est d'autant plus heureux, qu'on satisfait à toutes les conditions requises pour bien administrer ce spécifique.

Mais à quoi serviroient tant de sages précautions, si, dans l'emploi du quinquina, on ne mettoit en usage qu'une écorce adultérine, ou qu'une substance à qui le temps ou d'autres accidens (1) ont presque enlevé toute propriété.

---

(1) Il est d'expérience au Pérou, que le quinquina blanc jouit de quelque vertu fébrifuge lorsqu'il est récent, & que le quinquina rouge y a beaucoup plus d'efficacité qu'en Europe; sans doute, parce que le principe actif de ces substances est, ou volatil, ou susceptible d'une décomposition plus ou moins prompte. Un quinquina suranné est donc une substance presque tout-à-fait inerte, & l'on doit conclure qu'une écorce qui a déjà servi, ne doit plus être d'aucun usage. Cependant M. Perclval (*essays médical and experimental* &c., 3<sup>e</sup>. essay) a prouvé que les principes médicamenteux du

N'est-ce point assez que le meilleur quinquina réussisse toujours moins bien en Europe qu'il ne le fait au Pérou, sans avoir encore à lutter contre l'infidélité des falsificateurs et contre l'ignorance ou l'insouciance des pharmaciens. O combien ces écueils trop multipliés de nos jours, nuisent-ils à la réputation du quinquina, à la sensibilité des médecins, au salut des malades! Heureux ceux qui, conduits par un praticien habile, peuvent opposer à leurs maux la véritable écorce rouge (1) du Pérou, et qui, plutôt

---

quinquina peuvent difficilement être épuisés. Après 30 macérations à froid, & 25 décoctions dans différentes eaux, les résidus, quoique parfaitement insipides, ont donné, au moyen de la digestion avec l'esprit de vin rectifié, une teinture amère & astringente; de l'autre côté, plusieurs digestions dans l'esprit de vin, n'ont pas empêché que le résidu, dont l'esprit n'extrairoit plus rien, ne communiquât un degré manifeste d'astringence à l'eau froide; car M. Percival prétend que la macération à froid, extrait la même quantité des parties résineuses du quinquina qu'on en obtient par la coction, & que cette substance communique sa vertu aussi-bien à l'eau froide qu'à l'eau chaude. (Voy. note 2, p. 196.) Ce fait nous a été confirmé par un Apothicaire, chimiste éclairé, qui tire un grand parti, pour la guérison des fièvres, du marc du quinquina, après la préparation de l'extrait. Ce marc séché & mis en poudre enlève, selon lui, très-sûrement les fièvres intermittentes.

(1) On fait que le quinquina ordinaire ou du com-

que d'être inutilement gorgés d'un faux quinquina toujours dangereux même lorsqu'il n'est

merce, est le jaune ou le noueux; mais qu'il en existe une autre variété qui est le quinquina rouge, dont les vertus sont supérieures. Voy. M. SAUNDERS, *observations on the superior efficacy of the red peruvian bark*; & RIGBY, *an essay on the use of the red peruvian bark in the cure of intermittent*, &c. Le quinquina rouge agit plus spécifiquement, donné à moindre dose, & le principe qui le distingue des deux autres, paroît consister dans une résine noire, cassante, qu'on rencontre vers son milieu, & suivant l'analyse de M. Saunders, dans une plus grande quantité de substance mucilagineuse, & de parties résineuses. Aussi les nationaux le regardent-ils comme trop actif, & lui préfèrent-ils le quinquina jaune. Cependant M. Joseph de Jussieu qui a examiné & suivi les effets de cette écorce au Pérou, se décide en faveur du rouge; & M. Saunders prétend que les Espagnols n'ont d'autre motif, en recommandant aux étrangers le quinquina jaune, que de garder pour eux le rouge, sans concurrence. C'est ce qu'on doit inférer du témoignage du feu Comte de Marichal qui, de retour d'Espagne, ayant apporté en présent à M. Gleditsch, Professeur de Botanique à Berlin, une livre de ce quinquina, l'assura que cette écorce valoit mieux que toute autre espèce, en ajoutant que c'étoit le seul dont les Espagnols fissent usage. Il faut croire que les exportations de cette espèce ont été autrefois assez considérables, puisqu'il Gleditsch lui-même, qui en avoit reçu en 1733 un échantillon d'écorce rouge du Pérou, enveloppé dans un papier, portant pour étiquette: *cortex peruvianus certus*, approuvé par Tournefort, Baldouin &

qu'indifférent, prennent avec méthode ces fébrifuges négligés que la providence a répandu dans tous les pays (1), pour suppléer aux exotiques.

*Barbie*, assure qu'il n'y avoit point d'autre quinquina que le rouge chez les Apothicaires de Poméranie, il y a environ 60 ans, & qu'alors trois ou quatre doses guérissent régulièrement les fièvres. *M. Cothenius*, premier Médecin du Roi de Prusse, dans un rapport des observations & expériences sur l'écorce rouge du Pérou, lu à l'assemblée de l'Académie des Sciences de Berlin, le 4 juillet 1783, a remarqué que le quinquina rouge est plus pesant que le quinquina ordinaire. Un gobelet du premier en poudre, a pesé cinq gros; & un gobelet de l'autre n'a pesé que quatre gros, 14 grains. A l'analyse chymique, huit onces de quinquina rouge ont fourni 22 grains de sel alkali végétal, 6 grains de tartre vitriolé, 3 grains de terre martiale, 48 grains de terre calcaire, & 6 grains de sélénite. La même quantité de quinquina ordinaire a donné 30 grains de sel alkali végétal, 4 grains de tartre vitriolé, 4 grains de terre martiale, 37 grains de terre calcaire, & 6 grains de sélénite.

*Nota.* Pour compléter l'idée que nous voudrions donner des différentes espèces du quinquina, nous renvoyons au Mémoire suivant. Mémoire contenant la description & l'analyse de deux espèces de quinquina, naturels à l'île de Saint-Domingue, présenté à la Société royale des Sciences & Arts du Cap-français, &c. Par M. le Vavasour, &c. Journal de Physique, tom. XXXVII, pag. 241.

(1) La liste des fébrifuges indigènes s'est beaucoup accrue, ou du moins leur histoire a été très-perfection-

née par les écrits publiés de nos jours. Indépendamment de ceux dont il a été question dans le cours de cet ouvrage, on a vanté les suivans.

1<sup>o</sup>. L'ÉCORCE D'AULNE : *Vogel* en a indiqué les vertus sur l'autorité du Botaniste français *Fabre*, & *M. Barailon* en a constaté les vertus. d'après les observations réitérées de ce Praticien, il paroît que cette écorce donnée à double dose du bon quinquina, peut la remplacer sous toutes les formes & dans tous les cas, où jusqu'à présent, après bien des tentatives sur les médicamens indigènes, on a toujours fini par s'en tenir au fébrifuge d'Amérique.

2<sup>o</sup>. L'ÉCORCE DE MARONIER D'INDE : *Zanichelli* en indiqua les propriétés, qui furent ensuite confirmées par *Pontadera*, *Turra*, *Spielmann*, *Leidenfrost*, *Bucholz* & *M. Sabarot de la Venière*, Médecin de Nîmes. *Zulatti*, Médecin de Padoue, les a contestées, mais les Auteurs des essais de matière médicale indigène (*MM. Coste & Willemet*), marchant sur les pas de *Moehring* & de *Peiper*, ont démontré le contraire. *M. de Laeroix*, Médecin à la Ferté-Bernard, a profité d'une épidémie qu'il a observée en 1786, pour constater la vertu fébrifuge de cette écorce. (*Voy. gaz. de santé*, ann. 1787, pag. 85.) Enfin, mon ami *M. Cuffon*, que la mort a moissonné au printemps de son âge, au grand regret de ceux qui ont connu son amour pour les sciences, & le talent qu'il avoit pour les faire servir au bonheur de l'humanité; *M. Cuffon* a présenté dans un bon Mémoire, des observations sur les propriétés fébrifuges de l'écorce du maronnier d'inde, & sur les avantages que peut retirer de son emploi la Médecine dans le traitement des fièvres intermittentes, 1788.

3°. L'ÉCORCE DE SAULE BLANC : MM. *Coste & Willemet*, *Burtin*, *Duplanil*, *Spielmann* & autres, ont déterminé ses vertus fébrifuges que M. *Tode* n'a point observées.

4°. L'ÉCORCE DE CHÊNE : M. *Cornette* a lu dans la Séance publique de la Société Royale de Médecine, du 31 août 1790, un Mémoire sur la propriété fébrifuge de cette écorce.

A ces fébrifuges indigènes, quelques-observations ont joint l'écorce de putiet, celle du frêne, celle du prunier épineux, ou prunellier (*Coste & Willemet*); l'écorce dure & ligneuse de l'amande de la pêche (*Burtin*); le lichen furfuracé, qui est la mousse amère à feuilles d'absinthe de *Bauhin* (*Hagen*, tentamen *historiæ lichenum*, &c.)

M. *Tode* a célébré les vertus de l'infusion aqueuse du chardon benit, de même que celles de la décoction de dent de lion saturée de sa racine; *Bergius* a vu de grands effets d'un mélange de quinquina & de fenévé, ou un septième de noix vomique, ainsi que de la poudre de pied de veau, de tartre vitriolé & de rhubarbe, mêlés ensemble.

Enfin, M. *Joseph Mosca* (*de Bononiensi, scientiarum & artium instituto atque academiâ commentariû*, t. VI.), a proposé l'usage d'un sirop fait avec parties égales de sucs exprimés (ou à leur défaut, des eaux distillées, ou des infusions saturées) de scordium, de chardon benit, de camomille & de petite centaurée.

Le Journal de Médecine militaire, t. 2, p. 540, a exposé, dans le plus grand détail, un remède employé dans les Hôpitaux de Lille & de Dunkerque, par ordre du Ministre, pour la guérison des fièvres intermittentes.

EXTRAIT des Registres de la Société Royale  
de Médecine.

Messieurs *Andry, de Chamseru et de Fourcroy*, Commissaires nommés par la Société Royale de Médecine, pour lui rendre compte d'un Mémoire de M. BAUMES, son Associé Regnicole, lequel Mémoire a partagé le prix proposé par cette Compagnie, sur l'usage du Quinquina dans les fièvres rémittentes, et distribué dans la Séance publique du 30 août 1785, en ont fait le 20 octobre, présent mois, un rapport très-avantageux.

L'Auteur, disent ces Commissaires, a suivi strictement les termes de la question, et cependant il l'a traitée fort en grand. Rien ne paroît lui être échappé des principaux ouvrages modernes sur les fièvres rémittentes et sur toutes les épidémies auxquelles le Quinquina est applicable. Avec de tels matériaux, M. BAUMES appuie son travail sur un grand fond d'érudition, dont il ne se sert cependant que pour étendre ses vues, généraliser les résultats, et d'un petit nombre de principes clairement posés, tirer des conséquences utiles. Il n'a pas oublié de noter beaucoup de fébrifuges indigènes,



d'après le témoignage des meilleurs observa-  
teurs , etc. , etc.

D'après cet exposé , la Société Royale de  
Médecine a pensé que ce Mémoire , dont M.  
BAUMES lui a offert la Dédicace qu'elle a ac-  
ceptée, étoit très-digne de son approbation , et  
d'être imprimé sous son privilège.

Ce que je certifie conforme au jugement de  
cette Compagnie. A Paris ce 23 octobre 1789.  
VICQ D'AZYR ; Secrétaire perpétuel.

---

# ERRATA.

N. B. Tous les § qui sont précédés par une (\*), ont été ajoutés depuis que ce Mémoire a été couronné par la Société Royale.

Page 52, ligne 11, sa, lisez la

62, lign. 8, genre, lisez génie.

73, au commencement du §, qui commence par le mot; disons, etc., placez l'astérisque (\*).

166, lign. 1 de la note (1), *clini calexperimentz*, lisez *clinical experimentz*.

180, ligr. 7, ammonical, lisez ammoniacal.

238, lign. 11 de la 2<sup>e</sup>. note, *gardaune*, lisez *gardanne*.

242, lign. 2 de la note 2, après *civitate*, placez un point.

257, lign. 1 de la note *evancuantium*, lisez *evacuantium*.

---

A NISMES, chez C. BELLE, Imprimeur du Roi & du  
Département du Gard, rue des Fourbisseurs. 1790.

36717

# M É M O I R E

QUI a remporté le Prix, en 1788, au jugement  
de la Société Royale de Médecine de Paris,

SUR LA QUESTION PROPOSÉE EN CES TERMES :

*Déterminer quelles sont les circonstances les plus favorables  
au développement du vice scrofuleux, et rechercher quels  
sont les moyens, soit diététiques soit médicinaux, d'en  
retarder les progrès, d'en diminuer l'intensité, et de pré-  
venir les maladies secondaires dont ce vice peut être la  
cause ?*

PAR M. BAUMES,

Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier ; agrégé  
au Collège des Médecins de Nismes ; Médecin de l'Hospice  
de charité de la même Ville ; Associé Regnicole de la  
Société Royale de Médecine de Paris ; Associé national  
du Cercle des Philadelphes du Cap-Français ; de l'Académie  
Royale des sciences, belles-lettres et arts de Dijon ; et de  
la Société Royale des sciences de Montpellier.

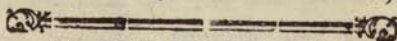


A N I S M E S ;

Chez C. BELLE, Imprimeur du Roi, rue des  
Fourbisseurs.

Et se vend à PARIS,

Chez { THÉOPHILE BARROIS, quai des Augustins,  
MECQUIGNON, rue des Cordeliers, Libraires.

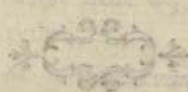


M. DCC. LXXXIX.

Sous le Privilège de la Société Royale de Médecine de Paris.

11770  
7  
M É M O I R E S  
Non adeò forsan simplex labor est constans obser-  
vatio, istius adæquata expressio, coordinatio et ad  
suos usus adaptatio.

Storck et Collin, *anni medici*, édition de M.  
Aubert, *in præfatione*, tom. 1, pag. xii.



A N N E E S

chez C. BELLE, Imprimeur de Roi, rue de  
Fondation  
En vente à PARIS,  
Chez THOMAS BARROT, chez des Académiciens,  
Maison de la Cour de la Cordillerie, Libraire  
M D C C LXXXIX



A MONSIEUR

VICQ D'AZYR,

Docteur Régent et ancien Professeur de la faculté de médecine de Paris, Docteur en médecine de l'Université de Montpellier, Conseiller d'État, premier Médecin consultant du Roi, premier Médecin de la Reine, Médecin consultant de Monseigneur Comte d'Artois, l'un des quarante de l'Académie française, Membre de l'Académie royale des Sciences, de la Société royale d'Agriculture, etc., Secrétaire perpétuel de la Société royale de médecine, et Commissaire Général des Épidémies du Royaume.

MONSIEUR,

*Quoique le suffrage de l'illustre Société dont vous êtes le digne organe, ait attaché au Mémoire que je vous offre, un très-grand prix, j'ai désiré que ce fruit de mes veilles parût sous des auspices propres à le sauver des injures du temps. En acceptant l'hommage que j'ai ambitionné de vous faire de cet ouvrage, vous en avez fixé le sort; et tranquille sur sa destinée, je pressens que le sçean*

qui lui est imprimé, est celui de la gloire; j'ai presque dit de l'immortalité. Je ne vous parlerai point de ma reconnoissance. Peut-on tracer sur le papier les sentimens du cœur? Réduit au silence par l'impossibilité de les transmettre, je me contente de vous apporter en tribut, cette vénération que l'Auteur du traité d'anatomie et de physiologie doit arracher même aux savans du premier ordre, vos pairs et vos émules. Si la distance qui me sépare d'eux est immense, je n'en suis pas moins ardent à le leur disputer, lorsqu'il s'agira de vous louer, non par les places que vous occupez, mais par les grands talens qui vous y ont appelé, et par les rares qualités qui vous font distinguer dans les sciences, parmi lesquelles la médecine tient un rang si honorable.

Je ne puis m'empêcher de croire que l'hommage que je vous offre, aura pour vous quelque agrément, sachant, ainsi que tous ceux qui sont avec vous en correspondance, qu'il n'est rien au monde que vous mettiez au-dessus de l'estime de vos Confrères.

Je suis avec une considération respectueuse,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-  
obéissant serviteur,

BAUMES, Médecin.

à Nismes ce 19 juillet 1789.



DE

L'INFLUENCE  
ET DES EFFETS  
DU VICE SCROFULEUX  
SUR L'ÉCONOMIE VIVANTE.

---

§. 1. **D**ÉTERMIMER QUELLES SONT LES CIRCONSTANCES LES PLUS FAVORABLES AU DÉVELOPPEMENT DU VICE SCROFULEUX, ET QUELS SONT LES MOYENS, SOIT DIÉTÉTIQUES, SOIT MÉDICINAUX, D'EN RETARDER LES PROGRÈS, D'EN DIMINUER L'INTENSITÉ, ET DE PRÉVENIR LES MALADIES SECONDAIRES DONT CE VICE PEUT ÊTRE LA CAUSE : c'est un des vœux de la Société Royale, et l'objet de ces recherches. Pour traiter une question aussi intéressante, et qui semble devoir donner lieu à un

A

rapprochement d'idées plus cliniques sur les effets du vice scrofuleux, et sur les moyens de les combattre, il faut, sans doute, être préalablement au fait de la manière dont l'économie animale est affectée par ce principe destructeur; c'est par des notions sur cet objet important que nous croyons devoir commencer ce travail. Nous savons, par expérience, que le vice scrofuleux, quel que soit l'endroit de sa formation, se manifeste dans le système lymphatique, et de préférence, dans les glandes conglobées (a). Ainsi, après avoir donné quelques détails sur la constitution qui est propre aux écrouelles, et sur les signes qui l'annoncent, nous poursuivrons successivement le vice qui les occasionne dans les effets qu'il produit sur les glandes, et sur les diverses parties du système.

2. Par constitution scrofuleuse, nous n'entendons pas seulement cette disposition particulière qui prépare et aboutit, pour l'ordinaire, aux écrouelles, mais plus généralement encore cette influence du vice

(a) La structure des glandes, et les fonctions qu'elles exercent, expliquent, selon nous, très-naturellement pourquoi le vice scrofuleux se manifeste pour l'ordinaire dans les glandes conglobées. Nous reviendrons ailleurs sur ce qui concerne la structure et les fonctions des glandes. Voyez sur-tout la note suivante.



scrofuleux sur le corps vivant ; influence qui donne à l'individu une tournure spécifique , et se fait reconnoître plus ou moins clairement dans les principaux développemens de la machine.

3. Suivons attentivement un sujet disposé aux scrofules , et nous verrons que le principe de vie est , chez lui , maîtrisé par l'action d'un vice contraire aux lois de l'économie animale. L'habitude du corps , l'exercice des facultés , la crue , la dentition , la puberté , tout annonce l'existence d'un hétérogène , qui nuit et pervertit la succession habituelle des fonctions. Si cet appareil de constitution scrofuleuse ne mène point aux écrouelles proprement dites , c'est-à-dire , à cette espèce d'affection qui occasionne l'épaississement de la lèvre supérieure , l'ophtalmie ennuyeuse par son obstination , l'endurcissement des glandes de la mâchoire et du cou , l'obstruction du mésentère , la toux sèche et fatigante , les gonflemens glaireux des poignets et des chevilles des pieds , l'épaississement des ligamens des articulations , l'élargissement et la carie des os , etc. , il donne cependant à l'individu le pouvoir de transmettre les scrofules à ses rejetons ; car cette maladie est souvent héréditaire , et peut , à la longue , lui procurer quelque affection , dont les symptômes équivoques , ou trop isolés , ne sont pas toujours

mis sur le compte du vice scrofuleux, et des maux secondaires qu'il décide.

4. Quoi qu'il en soit, les signes de la constitution écrouelleuse nous ont paru assez saillans pour n'être pas bien difficiles à saisir; mais il faut se défier des apparences, et suspecter le vice scrofuleux, même sous les dehors d'une complexion heureuse. En effet, dans les enfans qui sont entachés de ce vice, on trouve un certain fond de blancheur de la peau, qui contraste avec une rougeur assez vive des joues et la pâleur des lèvres. La peau est en général d'un poli et d'une douceur remarquables, quoique l'épiderme ait une fermeté particulière. Tous les membres paroissent arrondis; mais on s'apperçoit, quand on a le tact exercé, que cette forme est due à la plénitude des vaisseaux lymphatiques, et aux sucs abondant dans le tissu cellulaire. La fibre paroît bien nourrie, à cause de la grosseur apparente des muscles; cependant, le tissu des chairs est mou et relâché. Le visage est plein, les yeux ont quelque chose de hagard, le regard est particulier, la couleur de la cornée transparente est bleue, est la tête est ornée de beaux cheveux, dont la couleur est ordinairement châtain. Le cou est court et gros; la mâchoire inférieure est plus étendue que de coutume; ses angles sont plus saillans et carrés; la bouche est plus

grande ; les lèvres sont plus grosses ; les os de la pomette sont de même plus gros ; les aîles du nez et les paupières sont plus épaisses. Le pouls n'a point cette fréquence naturelle à celui des enfans ; les pulsations sont moins rapprochées , et le coup de l'artère frappe mollement le doigt qui la touche.

5. On sait aujourd'hui que certains états des solides produisent des altérations correspondantes dans les fluides, par l'effet, sans doute, de ces rapports sympathiques, qui font qu'un organe se met à l'unisson d'un autre organe. Dans la constitution scrofuleuse, le sang est moins animalisé, ses diverses parties sont moins intimement mixtionnées, et l'union plus foible des différentes molécules qui le composent, lui donne une apparence de ténuité, d'aquosité, de moindre consistance ; d'une autre part, le suc que les pores artériels laissent transsuder dans le tissu cellulaire des glandes conglobées, pour être absorbé et porté dans les réservoirs de la lymphe (a), est

---

(a) Le système des vaisseaux lymphatiques est encore si peu connu, qu'il n'est pas étonnant que les idées qu'on avoit sur cette partie importante de l'économie animale ne fussent ou fausses, ou du moins obscures et hypothétiques. *De Haller*, dans sa *Physiologie*, a ramassé les opinions qu'on avoit adoptées sur les vaisseaux et les glandes

d'une qualité plus ascécente ; et soit que la nature de ce suc, soit que le vice de l'action tonique influe sur l'état de la lymphe, il est certain que cette liqueur est aussi moins animalisée, mais plus disposée à la concrescibilité, plus épaisse ou plus visqueuse qu'elle ne doit l'être : enfin, la graisse,

des absorbans. Mais ces opinions sont détruites par les expériences positives de M. Mascagny, professeur en médecine à *Sienna*. D'après ces expériences, il résulte que les vaisseaux lymphatiques n'ont aucune communication directe avec les vaisseaux capillaires du système sanguin, et que les glandes lymphatiques ne sont qu'une continuation des vaisseaux absorbans, lesquels forment des circonvolutions infinies, et tantôt dilatés, tantôt rétrécis, constituent des cellules, des plexus vasculoux, sans admettre aucune communication avec les vaisseaux sanguins, si multipliés dans les glandes conglobées. Mais, des pores inorganiques de ces vaisseaux sanguins, découle une humeur séreuse, qui s'épanche dans les intestices du tissu cellulaire des glandes, pour être reprise par les lymphatiques qui s'ouvrent dans ces petites cavités. L'office de cette humeur séreuse consiste, dans l'état sain, à délayer la lymphe, à diminuer sa concrescibilité, sa plasticité, et peut-être à favoriser, d'une manière plus intime, le mélange des différentes liqueurs que les vaisseaux lymphatiques apportent dans les glandes conglobées, pour que la lymphe y acquière les qualités les plus propres à la nutrition. Voyez Mascagny, *vasorum lymphaticorum corporis humani historia et ichnographia*, pars. prim. sect. V, de *glandularum conglobatarum seu lymphaticarum structurâ*, pag. 30.

qui joue un rôle bien marqué, quoique secondaire dans les écrouelles, est plus blanche, plus concrète, plus disposée à se rassembler en masses.

6. Ce double état des solides et des liquides [ 4, 5 ], doit être la règle ou la mesure des sécrétions qui se font dans la constitution scrofuleuse. En général, la transpiration est fort irrégulière, et les sueurs sont rares. Les urines ne donnent qu'une quantité moyenne; mais elles contiennent assez de substance muqueuse, de matière crétaée, et sur-tout beaucoup d'acide phosphorique. La sécrétion de la morve, et celle de la chassie, sont plus ou moins remarquables. On en peut dire autant du *cérumen* des oreilles, et de la matière sébacée; aussi le cuir chevelu est-il onctueux, et forme ce qu'on appelle la tête grasse, et le derrière des oreilles est plus ou moins humide. On doit ajouter encore que la formation de la graisse paroît aussi facile, que la masse de cette humeur est abondante.

7. Est-ce par une suite des raisons exposées dans le paragraphe précédent, ou par l'influence d'une cause inconnue, que le cerveau est d'un volume plus considérable dans la constitution scrofuleuse, ou du moins a une aptitude décidée à l'acquérir. La tête croît, et l'augmentation du cerveau influe sur la vivacité des perceptions. Aussi, avec un air de nonchalance, les enfans

ont des idées heureuses ; ils sont gais , ils ont l'oreille fine , bon odorat ; ils aiment à faire des rapports de ce qu'ils ont vu ou entendu ; la plupart de leurs reparties sont agréables , et l'on est quelquefois étonné de la *morosité* qu'ils mettent dans certaines actions.

8. A mesure que la constitution écrouelleuse se renforce , c'est-à-dire , en raison du progrès des effets du vice scrofuleux , il semble que les solides acquièrent une certaine roideur , dans le temps même que les urines paroissent contenir une moindre quantité d'acide phosphorique. Si ce degré de roideur , peut-être naturelle à la constitution scrofuleuse , et du moins acquise , n'est pas dans tous les cas bien sensible , c'est qu'elle se trouve infiniment modifiée par l'espèce d'habitude cachectique qui est propre à cette constitution. La viscosité des humeurs en augmente de plus en plus ; sans que la pléthore séreuse diminue ; et s'il faut en croire quelques idées fondées sur de bons aperçus , il se sépare dans cet état une plus grande quantité de suc osseux. C'est alors que les signes avant-coureurs des écrouelles sont et plus intenses et moins équivoques. La lèvre supérieure se gonfle ; elle grossit vers le milieu , et cette tumeur , qui est souvent considérable , s'étend à la colonne du nez , et à la partie inférieure des narines. Pour l'ordinaire cette tumeur disparoît pour

Un temps, ou du moins elle diminue considérablement, lorsque la lèvre supérieure verse, par de nombreuses gerçures, une humeur âcre et un peu jaune, ou bien lorsque le nez, qui est rouge et douloureux, fournit une grande quantité de morve. A peu près dans le même temps, les yeux sont chassieux, et le siège des fluxions plus ou moins opiniâtre. Le derrière des oreilles, et quelquefois le conduit auditif, fournissent un suintement puriforme, et d'une odeur acido-douceâtre; dans quelques cas, les aisselles laissent échapper une sérosité jaune, tirant sur le verd ou sur le noir, d'une consistance sirupeuse. Il est à observer que lorsque ces petits accidens sont multipliés et remarquables, le développement de la maladie est plus retardé; il l'est encore davantage par une diarrhée convenable, et par des urines chargées d'un sédiment bien muqueux.

9. S'il nous étoit permis de tirer des inductions de quelques phénomènes constans de la constitution écrouelleuse, pour nous livrer à des conjectures sur les élémens du vice scrofuleux, et les circonstances qui en déterminent la formation, peut-être pourrions-nous suppléer, par une théorie plus vraisemblable, aux hypothèses différentes qu'on a présenté sur la nature, l'action et l'influence de ce vice sur le corps vivant. On est assez généralement d'accord que dans les

écrouelles la lymphe est foncièrement et primitivement viciée, quoiqu'on ignore si l'espèce d'âcre particulier qui infecte la lymphe à sa manière, se forme directement dans le système des vaisseaux qui la charient, ou si, répandu dans tout le corps, il s'exhale dans diverses cavités, et dans le tissu cellulaire; d'où, étant repompé par les vaisseaux absorbans (a), il se découvre spécialement dans le système lymphatique. Cette discrasie de la lymphe est démontrée par plusieurs raisons. En examinant les cadavres, on trouve que les altérations morbifiques suivent véritablement les traînées des glandes conglobées, ainsi que la direction et le trajet des vaisseaux de la lymphe. On voit que quand le vice scrofuleux a attaqué les poumons, et produit cette espèce de phthisie tuberculeuse, qui dépend des écrouelles, les glandes bronchiques du poumon ne participent guères aux altérations des glandes lymphatiques de ce viscère. Lorsque les glandes conglomérées, les cryptes folliculeux, les glandes sébacées participent aux lésions du système lymphatique, ce n'est que consécutivement ou symptomatiquement, lors-

---

(a) Il est connu aujourd'hui que tous les vaisseaux lymphatiques, semblables aux lactés, sont veineux et absorbans, et qu'ils s'ouvrent dans les cavités, et sur toutes les surfaces internes ou externes du corps humain.



que la maladie a fait certains progrès, est diversement compliquée, ou bien lorsqu'un vice de constitution, soit héréditaire, soit acquis, permet et favorise des affections étrangères et dérivées. Enfin, et c'est une réflexion de M. Cullen, l'apparition des scrofules dans des constitutions particulières, et à un période déterminé de la vie, leur propriété même d'être héréditaire, et de dépendre si fréquemment d'une certaine complexion, sont des circonstances qui indiquent assez clairement que cette maladie dépend d'une constitution particulière du système lymphatique. Il est une opinion qui, au lieu de placer la cause prochaine des écrouelles dans la lymphe, l'attribue à la débilité, au relâchement et à l'ampleur contre-naturelle des vaisseaux lymphatiques. Mais dans ce sentiment, où l'on a pris un des effets pour une des causes, les idées précédentes ne sont ni combattues ni détruites.

10. Il restoit à s'éclairer sur la nature de l'acrimonie, qui communique à la lymphe cette qualité qui conduit aux écrouelles. Mais les avis sont très-partagés sur ce point; les uns ont déclaré que l'espèce d'acre scrofuleux étoit de nature acide, les autres ont imaginé qu'il étoit au contraire de nature putride; tandis qu'une troisième classe admet toute sorte d'acrimonies dans l'ordre des causes qui donnent naissance aux scrofules. Au-

cun ne paroît avoir distingué la nature particulière du virus, de l'altération humorale, qui en est la suite; cependant, on conçoit que la cause ne peut point être confondue avec l'effet, et que dans les maladies vireuses, la dégénération connue des liqueurs ne donne pas des notions certaines sur la nature du miasme, qui l'a déterminée. Si le virus agit comme un levain, et qu'en cette qualité il s'assimile les liquides auxquels il se mêle, et qu'il attaque, sans doute que leur altération peut très-bien faire conjecturer la nature du virus qui les a infectés; mais si le virus agit sur les solides, s'il agit directement sur le principe vital, et que la dégénération des liqueurs soit seulement le résultat de l'affoiblissement du pouvoir de la vie, il est pour lors indubitable que les humeurs plus ou moins livrées à la fermentation qui leur est propre, subiront une altération différente, suivant les cas et les circonstances.

II. C'est ainsi, que sans rien pressentir encore sur la nature de l'acrimonie du vice scrofuleux, et posant en fait qu'une cause de maladie n'agit guères pour l'ordinaire, sans qu'au préalable elle ait altéré l'énergie vitale, il doit être permis d'avancer que, en tant que les écrouelles se déclarent dans l'enfance, le vice immédiat des liqueurs est le plus constamment de nature acide, et que cette espèce d'altération est remplacée tôt ou tard par

la dégénération putride, suivant les lois du terme connu des diverses fermentations subies par les substances animales. Il faut avouer néanmoins que cette succession, dans l'ordre des altérations scrofuleuses, ne détruit point la possibilité de l'inverse dans la série de ces altérations, et n'exclut à la rigueur aucune espèce d'acrimonie de la classe de celles qu'on peut rencontrer dans les écrouelles.

12. Cette manière de concilier les opinions sur l'état des liqueurs dans les scrofules, est dictée par une foule de faits, dont les résultats sont, 1°. Que dans l'espèce la plus commune d'écrouelles, il faut reconnoître, chez les enfans, deux périodes, dont les dépravations acide et putride constituent la différence essentielle : 2°. Que la durée de l'un ou de l'autre période peut être obscure ou rapide, au point d'échapper à l'œil de l'observateur peu intelligent ou peu attentif : 3°. Qu'il y a quelques variétés, soit dans le degré d'altération, soit dans la qualité des liquides, pour les scrofules constitutionnelles et pour les scrofules accidentelles ; deux espèces majeures d'écrouelles qu'il faut avouer, pour embrasser tout ce que l'observation apprend sur ces maladies : 4°. Que la différence dans l'état des liqueurs, très-sensible chez le montagnard et le citadin, chez le riche et le pauvre, influe considérablement sur

les modifications que le vice scrofuleux imprime à nos humeurs, et met dans l'ensemble des écrouelleux des nuances délicates et indéfinies.

13. A travers toutes ces nuances, qui rendent en général les scrofuleux si différens les uns des autres, par un consentement à peu près unanime, on rapproche, d'un seul genre d'altération, tous les vices des liqueurs qu'on a remarqués dans les écrouelles, et qu'on a faussement imaginé leur être propre, qui est un vice d'épaississement lymphatique. En effet, ce vice existe pendant tout le cours de certaines maladies scrofuleuses, et on le retrouve généralement pendant le premier et long période du plus grand nombre d'écrouelles, principalement dans les lieux secs et montagneux. Quelques-uns ont cru que cet épaississement de la lymphè formoit toute la dégénération scrofuleuse, sans faire attention que dans les écrouelles, comme dans l'épaississement lymphatique de cause vénérienne, la densité des suc blancs n'est que le résultat du vice humoral inhérent à la masse. N'oublions pas de faire remarquer que d'autres ont apporté en preuve de la nature acide de l'âcre scrofuleux, cet effet constant de produire l'épaississement de la lymphè; néanmoins, cet effet constant de l'âcre scrofuleux, si propre d'ailleurs à faire suspecter sa nature, ne sauroit fixer notre incertitude sur cet objet, parce que l'atonie des

solides marche assez constamment avec l'épaississement des liqueurs, soit que l'action diminuée des vaisseaux diminue, en raison directe, l'atténuation des fluides, soit, comme l'a très-bien dit M. *Fothergill*, que lorsque les solides sont relâchés, les liqueurs s'épaississent, même en assez peu de temps, par une suite d'altérations sympathiques.

14. Jusqu'ici il n'a point été question de l'origine et des élémens du vice scrofuleux; et quelque difficile qu'il soit de prononcer là-dessus, on n'a pas laissé que de s'expliquer sur des questions aussi problématiques. Ceux-ci ont présenté le vice scrofuleux comme une dégénération lymphatique procurée par la liqueur séminale; ceux-là ont dérivé ce vice du virus vénérien particulièrement dégénéré, et d'autres ont avancé que les écrouelles étoient dues à une altération spéciale du fluide nerveux, et notamment du suc nerveux dépravé dans la huitième paire.

15. Et d'abord, quant à la première de ces opinions, on nous dit que la rétention de la liqueur séminale vers l'âge de sept à huit ans, son reflux dans la masse des humeurs, doit d'autant plus les altérer, qu'il est de toute notoriété qu'on voit souvent les écrouelles se guérir d'elles-mêmes, lorsque la semence a un libre cours par les voies que la nature lui a frayées, ou lorsqu'elle peut

être ramassée comme en réserve dans les vésicules (a) destinées à la contenir. Mais cet aperçu doit-il porter la conviction ? Il est vrai que la puberté est quelquefois le terme de la disparition des tumeurs scrofuleuses du cou ; mais il est vrai aussi qu'à cette disparition, succèdent souvent des maux qu'on n'impute pas toujours au vice scrofuleux (b). Il est encore vrai que la puberté a quelquefois opéré le développement [ §. 81 ], ou déterminé la rechûte des écrouelles. En outre, lorsqu'on examine les choses de très-près, on a lieu de se convaincre que, dans le plus grand nombre des cas, la puberté et ses révolutions n'enlèvent que les symptômes accidentels, et laissent dans leur entier les phénomènes essentiels, qui n'en sont que plus ou moins modifiés. D'ailleurs, en supposant que l'excrétion de la semence pût coïncider avec la guérison des accidens scrofuleux, faudroit-il en attribuer la cause plutôt au dépouillement des humeurs infectées par la liqueur pro-

---

(a) Nous nous exprimons dans cet endroit, d'après les idées vulgaires ; mais nous nous rappelons que M. Hunter a assigné un autre usage aux vésicules séminales.

(b) Nous avons vu quelquefois survenir à cette époque des écoulemens par les parties génitales. Il y a apparence que M. Selle a vu la même chose. Ce professeur croit, du moins, que le vice scrofuleux est souvent la cause de la gonorrhée et des fleurs blanches.

lifique ;

lifique, qu'à la révolution générale et puissante que procure la puberté, à l'influence décidée que les testicules, qui se développent, ont sur le cou; enfin, à ce nouveau degré, à ce degré de vigueur jusqu'alors inconnu, qui se montre dans l'économie animale.

16. Ceux qui prétendent que le virus vénérien dégénéré constitue le virus scrofuleux lui-même, semblent appuyés sur des faits spécieux, et sur des inductions très-naturelles. Cet exemple, cité par M. Girard (a), est des plus remarquables; cet auteur a vu en Allemagne une famille dont le père étoit mort d'une maladie vénérienne, qui avoit parcouru ses périodes avec des symptômes atroces, soit que le sujet eût été mal traité, soit qu'il ne se fût pas bien conduit, ou que la maladie eût été effectivement maligne; des deux fils qui en provinrent, l'un avoit le scorbut, l'autre les écrouelles depuis le berceau. L'aîné de ces deux frères, qui étoit le scrofuleux, donna le jour à une fille atteinte, dès sa naissance, de plusieurs petites loupes, et du mal vénérien; mais tel, que les accidens n'en étoient rien moins que graves.

Dans cette observation, qui paroît décisive; on trouve deux difficultés à résoudre. Le père, infecté de virus syphillitique, n'avoit-il pas une

---

(a) Lupiologie, ou Traité des loupes, pag. 363.

vérole compliquée d'écrouelles? L'enfant, qui provint de cette tige empoisonnée, étoit-il véritablement scrofuleux, ou n'avoit-il pas mieux une vérole héréditaire, sous une forme écrouelleuse?

D'une part, il est reconnu que la vérole est toujours plus maligne, plus intraitable, lorsqu'elle est compliquée avec un autre virus, et que ces deux causes réunies exercent une action cruelle sur un corps déjà cacochyme. Nous montrerons même ailleurs que dans la constitution scrofuleuse, et, ce qui est la même chose, dans toute tendance aux écrouelles, une vérole survenue accidentellement, développe et envenime les scrofules, lorsque l'action vérolique commence à être surmontée.

De l'autre côté, il n'est pas moins certain, qu'à l'instar du vice scrofuleux, le virus vérolique produit quelquefois des engorgemens dans les glandes; que le gonflement presque universel des glandes conglobées est mis au rang des phénomènes qui annoncent explicitement la vérole, et qu'on rencontre tous les jours, comme l'a judicieusement remarqué M. *Petit* (a), des personnes qui ont été attaquées de scrofules, qui en ont été guéries, et à qui elles reviennent à la suite d'un

---

(a) Traité des maladies des os, tom. II, pag. 305.



soit impur. On peut dire que la maladie vénérienne, lorsqu'elle est avec engorgement des glandes conglobées, est invariablement compliquée d'écrouelles, ou nier que la vérole, lorsqu'elle attaque des sujets qui ont été radicalement délivrés du vice scrofuleux, ne peut point prendre une forme scrofuleuse. Cependant, un observateur judicieux (a) a réfuté la première objection, en montrant qu'on ne peut généraliser, sans danger, cette manière d'envisager les symptômes de la maladie vénérienne, sans qu'il en résulte des complications factices, qui embarraseroient le traitement sans aucune utilité réelle pour les malades; et fondé sur des observations particulières, qui répondent à la seconde objection, M. *Pressavin* a avancé que les scrofules, le rachitis forment des affections qui, quoique détruites, laissent toujours dans la lympe une disposition à l'épaississement; disposition qui se développera toutes les fois qu'il surviendra quelque principe coagulant, tel que le virus vénérien (b).

Ainsi, l'on est plus qu'autorisé à douter si dans l'exemple rapporté de M. *Girard*, les scrofules du premier enfant étoient plus réelles qu'apparentes.

---

(a) M. de *Horne*, Journal de médecine militaire, tom. II, pag. 258 et 259.

(b) Traité des maladies vénériennes, etc.

Si l'on soutenoit que le virus vénérien dégénéré eût pu former les écrouelles dont on l'a dit atteint, nous demanderions par quelle étrange métamorphose le vice scrofuleux de ce sujet a-t-il pu produire des accidens vénériens bien déterminés dans la génération suivante.

Un parallèle approfondi des écrouelles avec la maladie vénérienne, démontre que ces deux maladies sont indépendantes l'une de l'autre, et prouve démonstrativement, contre ceux qui cherchent à ramener tous les virus à un même principe, qu'il est beaucoup plus conforme à l'observation pratique d'admettre une différence essentielle entre chaque virus, quelle que soit leur commune origine, puisqu'ils ont chacun un caractère propre, et que les mêmes remèdes ne peuvent point leur être appliqués uniformément (a). Par exemple, les écrouelles sont très-multipliées dans beaucoup de pays où la maladie vénérienne est très-rare. Celle-ci s'observe dans tous les âges; tandis que les scrofules sont une maladie qui affecte particulièrement l'enfance. La maladie vénérienne héréditaire se fait connoître peu de jours après la naissance, ou au moins dans les premiers mois de la vie; les écrouelles ne commencent à

---

(a) Voy. le rapport sur le mal rouge de Cayenne, pag.  
47.

paroître que vers l'âge de trois ans, et croissent jusqu'à la septième ou huitième année. La maladie vénérienne, soit acquise, soit héréditaire, ne se guérit presque jamais spontanément, et sans aucun secours; tout le monde sait que les scrofuleux guérissent quelquefois sans remèdes aux approches de la puberté. La maladie vénérienne cède presque toujours aux préparations mercurielles, lorsqu'elles sont sagement administrées. Les écrouelles peuvent être guéries par les mercuriaux; mais ces médicamens n'agissent pas contre elles d'une manière spécifique, et ont besoin d'être secondés par des moyens d'une autre nature. Ceux qui admettent que les écrouelles sont le produit de la maladie vénérienne dégénérée, sont obligés de convenir qu'il est des causes naturelles propres à faire naître, dans certaines circonstances, le vice scrofuleux; et cet aveu est une preuve suffisante de l'inutilité de recourir à une autre cause(a). En outre, si le vice scrofuleux dériveroit du vice vénérien, il ne seroit pas rare de trouver les véritables écrouelles dans les enfans auxquels des parens infectés ont eu communiqué la maladie vénérienne; et l'époque de la première apparition des scrofules seroit au

---

(a) Voy. M. Bacher, *Journal de médecine*, février 1787, pag. 198.

moins contemporaine ou postérieure à la date de la première invasion de la vérole. Cependant, on a vu plusieurs cas de parens qui ont communiqué la maladie vénérienne à leurs enfans, sans que cependant ceux-ci aient jamais manifesté dans la suite aucun symptôme d'écrouelles; et il est de toute notoriété que cette maladie a été connue de tous les temps, et que son origine est bien antérieure à celle de la maladie vénérienne, quelque soin qu'on ait pris de faire remonter l'époque commune de la première apparition de la vérole.

17. Le fluide nerveux (a), (si toutefois ce fluide n'est pas un être de raison), peut être altéré chez ceux qui sont infectés du vice scrofuleux, en tant que l'effet de ce vice est d'affecter radicalement la constitution, et de changer le ton naturel des solides et des fluides. Mais il est plus que problématique que l'altération du fluide nerveux soit la cause des écrouelles; et de toutes les suppositions, celle-là nous paroît la plus hypothétique et la moins satisfaisante. Sans doute que la manière la plus constante dont le vice scrofuleux agit sur l'économie animale, a pu faire au-

---

(a) M. Gamet a établi que la cause des écrouelles est une altération du fluide nerveux; M. Tetelman a réfuté cette opinion dans sa dissertation de *scrofulis et morbis scrofulosis*.

gurer à des esprits superficiels que le cou ne recevoit, par prédilection, les premières impressions de ce vice, qu'en vertu de l'affection exclusive des nerfs qui se distribuent à la partie affligée. Mais on auroit pu voir que ce phénomène, assez constant, est le résultat presque inévitable de cette chaîne de mouvemens naturels, à l'aide desquels le principe vital, obéissant aux lois primordiales de notre existence, s'occupe successivement, et par gradation, d'abord de la perfection des fonctions vitales, ensuite de la perfection des fonctions naturelles, et enfin de celle des fonctions animales. Aussi la tête est de toutes les parties celle qui parvient le plutôt à sa perfection, par rapport à l'influence de l'organe que sa cavité renferme sur le développement et la perfectibilité de l'individu. Elle devient, en premier lieu, le centre dominant d'action; et c'est en raison de ce, que la dentition est un des premiers développemens organiques secondaires, et que le vice scrofuleux se manifeste préférablement dans l'enfance sur les glandes conglobées, qui avoisinent le plus cette partie.

18. Si les raisons que nous venons d'alléguer contre les principales opinions avancées sur l'existence du vice scrofuleux sont fondées, il nous reste à conclure qu'on n'a rien dit encore de probable sur l'origine de ce vice et ses véritables élé-

mens. Nous nous garderons bien d'étendre cette digression par de longs raisonnemens sur cette matière : tout ce que nous pouvons nous permettre de dire, fondés sur la complication si ordinaire des vices scrofuleux et rachitique, sur l'analogie, la dépendance qui se trouve entre les altérations du système glanduleux, lymphatique, et celles du système osseux et articulaire, enfin sur le rapprochement considérable que l'observation clinique fait des maladies écrouelleuses et rachitiques, de la classe des affections calculeuses et goutteuses ; c'est qu'on prouvera peut-être un jour que dans les scrofules, le rôle principal est joué par l'acide phosphorique ; que dans cette maladie le suc osseux est en excès dans l'économie animale, et qu'il y a de plus un vice radical dans la disposition des vaisseaux absorbans à pomper la substance des os.

19. On sait que plusieurs auteurs ont établi que la nature de l'acrimonie scrofuleuse étoit acide ; et cette dépravation des humeurs est trop marquée dans le commencement et le premier période des écrouelles, pour que nous songions à étayer cette assertion par une suite de faits. La lymphe épaisse, la concrétion de la graisse, la blancheur des dents et celle de la peau, l'odeur de la transpiration, celle des croûtes et des ulcères scrofuleux, sont autant de circonstances

qui déposent contre le caractère des liqueurs, sans compter que les remèdes qui agissent le plus spécifiquement dans le traitement des scrofules, sont tous ceux qui peuvent faire contracter à nos sucs une altération plus ou moins septique. Il est même probable que dans le second période des écrouelles, dans ce période où les humeurs tournent à la dissolution, leur caractère acide n'est pas toujours remplacé par la putrescence. Nous avons rencontré des sujets scrofuleux chez qui la dissolution des humeurs étoit caractérisée par la qualité du pus des ulcères, par des évacuations colliquatives, par la fièvre lente, par des taches scorbutiques; cependant on ne pouvoit point méconnoître la nature de l'acrimonie des liqueurs. La transpiration et les sueurs exhaloient une odeur aigre; la matière des vomissemens et des renvois étoit acide; les végétaux, les fruits, les boissons aigrettes procuroient des angoisses, la cardialgie, et augmentoient les symptômes de cachexie scrofuleuse; les doux fondans, les anti-scorbutiques, l'usage des substances animales étoient les moyens propres à soulager ou à guérir. On rencontre cette dépravation acido-putride des humeurs chez les enfans très-foibles, et d'une constitution fort relâchée. Ceux du tempérament opposé, après avoir lutté plus ou moins de temps contre les premiers effets du vice scrofuleux,

tombent enfin dans un état contraire ; à l'épaississement acide des liqueurs, succède une dissolution putride ; la fièvre lente remplace une parfaite apyrexie, et les symptômes propres à ce genre de dépravation prennent d'autant plus d'intensité, que le vice scrofuleux ne cesse de provoquer la dégénération septique des liqueurs, et la dégradation des viscères.

20. Si la nature acide des humeurs est une fois reconnue et admise, on ne présumera pas, sans doute, que les acides fournis par les premières voies, ou que la qualité ascécente de certains suc, dégénérés ou non, puissent causer directement les écrouelles. Une foule de faits très-positifs, et des raisons très-concluantes, détruiraient ces assertions ; mais cet effet peut être produit par l'acide phosphorique, trop développé, trop dégagé, trop libre dans l'économie animale. Cet acide attaque, avec plus d'énergie que l'eau-forte, la substance des os ; il opère leur ramollissement et leur dissolution ; et depuis que la Chimie porte une lumière plus vive sur plusieurs points de théorie médicale, on s'est aperçu que cet acide devoit être regardé comme cause prochaine ou déterminante de quelques affections, qui ont, avec les écrouelles, une analogie très-frappante.

21, Quant à la disposition des vaisseaux absorbans à pomper la substance des os, elle est



prouvée par ces dépôts de sel phosphorique calcaire qu'on a trouvés, dans les scrofules et les maladies congénères, au milieu des parties molles, et même dans diverses cavités. En consultant les auteurs qui ont publié des détails relatifs aux écrouelles, on voit qu'on a trouvé à l'ouverture des cadavres, dans une ou plusieurs glandes conglobées, même dans le parenchyme des viscères, ou dans le canal thorachique, un amas de cette terre crétacée qui entre dans la formation des os; on a même trouvé, avec surprise, des os tout formés dans les tumeurs scrofuleuses (a). Il y a plus; dans les ulcères scrofuleux avec carie, la quantité de sel phosphorique calcaire est singulièrement augmentée dans les urines, suivant les observations de M. de Fourcroy (b); et si nous nous rappelons [§. 8] que dans un degré peu avancé des scrofules, on découvre dans les urines des écrouelleux une moindre quantité d'acide phosphorique, et qu'il y a en général, dans les solides de ces malades, un certain degré de roideur qui prévient en faveur d'une excessive sécrétion de la base des os, on verra que nos conjectures

---

(a) Voy. M. Schmucker, *vermischte chirurgische Schriften*, etc. obs. de M. Sellin, obs. 23.

(b) Mém. de la Société Royale de Médecine, tom. V, pag. 496.

deviennent de plus en plus attrayantes. Du reste, l'opinion de M. *Hunter* sur les circonstances qui accompagnent le plus généralement le rachitis, donnent du poids à nos idées. M. *Jean Hunter* admet une disposition des vaisseaux absorbans à pomper la substance des os, ou une disproportion entre la puissance qui agit pour déposer une nouvelle matière, et celle qui tend à éloigner l'ancienne. Nous n'ajouterons ici rien de plus sur cette question, parce que nous aurons occasion de l'étayer ailleurs [ §. 28 ] par de nouvelles preuves, en développant quelle est l'influence du vice scrofuleux sur les lésions de l'ossification, si naturelles dans les scrofules.

22. Quoi qu'il en soit de nos conjectures sur la nature du vice scrofuleux, et de nos observations sur la qualité des humeurs dans les deux périodes des écrouelles, nous devons, avant de quitter cette espèce de discussion, rechercher si le vice scrofuleux est héréditaire, et s'il peut se propager d'une individu à l'autre, par voie de contagion.

23. Suivant quelques auteurs, et principalement M. *Witthe* (a), qui a écrit nouvellement sur les scrofules, cette maladie n'est point héréditaire.

---

(a) *A treatise on struma or scrofula. Commonly called the King's evil.* London 1784, in-8°.

taire, et ceux qui pensent autrement ont été induits en erreur par des raisons spécieuses. Cependant, des faits très-concluans établissent, suivant M. Cullen (a), cette vérité fondamentale, que les écrouelles sont communément et généralement une maladie héréditaire. Les enfans qui naissent de parens entachés du vice scrofuleux, sont ordinairement affectés des maux qu'on attribue à cette cause. On a même remarqué que, dans une famille de plusieurs enfans, quand l'un des parens a été attaqué des écrouelles, sans que l'autre l'ait été, comme il est ordinaire que quelques-uns des enfans soient d'une constitution presque exactement la même que celle d'un parent, tandis que les autres ressemblent à l'autre, il arrive souvent que ceux des enfans qui ressemblent le plus à leur parent scrofuleux, deviennent atteints des écrouelles, pendant que ceux qui ressemblent à l'autre, qui ne l'est pas, en sont entièrement exempts. En outre, le régime presque uniforme des enfans dans des lieux diversement situés, sans que les écrouelles soient également endémiques, les ravages du vice scrofuleux bornés à certains cantons, dans certaines familles, sont bien propres à nous convaincre que l'action des causes aux-

---

(a) Elémens de médecine pratique, traduction de M. Bosquillon, tom. II, pag. 603, §. 1739.

quelles on veut imputer la formation des écrouelles, y entre effectivement pour bien moins que l'hérédité du vice scrofuleux.

Que d'autres que nous, cherchent à établir une théorie frappante des maladies héréditaires; qu'ils nous disent si, dans ces circonstances, il y a toujours un miasme déterminé, ou si la disposition et le vice des solides forment l'action héréditaire. Pour nous, qui croyons avoir des raisons suffisantes pour admettre cette hérédité, nous pensons même que si la force de l'action héréditaire ne va chez quelques individus que jusqu'à produire la constitution écrouelleuse, tandis que la génération qui suit est affligée de véritables scrofules, c'est qu'il faut un certain concours de circonstances et de dispositions, qui font qu'une maladie passe aux descendans d'une manière directe et non interrompue, ou par des interruptions et une espèce de substitution. Ainsi l'aïeul atteint des scrofules, en transmet la disposition au père, qui, par de nouvelles causes prochaines ou éloignées, peut être ou n'être pas attaqué d'écrouelles d'une façon éminente, mais sourde; tandis que transmettant à son fils la même disposition, plus ou moins modifiée ou affoiblie, celui-ci peut devenir véritablement écrouelleux, et éprouver les symptômes les plus cruels de cette maladie, selon que sa constitution, sa manière de

vivre, etc., auront donné lieu au vice scrofuleux de se développer, et en auront augmenté la violence, en ajoutant à sa masse un levain analogue à sa nature, et ainsi de suite des fils aux neveux; car, pour qu'on puisse dire qu'une maladie est héréditaire, il n'est pas nécessaire que toute la famille en soit absolument attequée, et il ne manque pas des exemples de maux, transmis par cette espèce d'hérédité intercalaire, qui ont dégénéré, qui se sont métamorphosés à la seconde génération, pour reparoître à la troisième, et reprendre leur premier type; quoique d'une manière bien moins sensible.

24. La contagion des écrouelles paroît un point beaucoup plus difficile à déterminer, parce que les auteurs qui ont cru devoir accuser cette maladie d'être contagieuse, l'ont fait sans citer des exemples d'enfans sains qui, ayant eu une communication fréquente et prochaine avec des enfans scrofuleux, aient été infectés de cette maladie, et sans voir que, même dans ce cas, il est très-difficile de juger si le développement de la maladie dans le sujet sain en apparence, n'est point l'effet du vice scrofuleux qu'il récele, et qui se seroit également manifesté sans cette circonstance spécieuse de contagion. Cependant, comme dans toutes les maladies virulentes, bien développées, il se forme un miasme d'un carac-

rière particulier, qui s'exhale, et que les vaisseaux absorbans peuvent pomper, il paroît que les écrouelles doivent être réputées contagieuses, toutes les fois qu'elles ont atteint un certain degré; aussi, dans les expériences de l'électricité, on a soin de ne pas destiner aux malades, qui ne sont pas scrofuleux, les instrumens qui servent à ceux qui le sont (a). Il y a plus, et les écrouelles doivent paroître contagieuses dans tous les cas, lorsqu'il est prouvé qu'elles se transmettent aux enfans qui sont allaités par des nourrices écrouelleuses. On ne sauroit douter que les nourrices ne contribuent à répandre le vice scrofuleux, parce qu'on a de cette vérité la démonstration la plus claire. M. *Madier*, entr'autres auteurs que nous pourrions citer, s'en est particulièrement convaincu; et pour appuyer nos assertions, nous nous permettrons de citer ici ses propres termes.

» Il n'y a point de climat, a dit cet observa-  
 » teur, qui paroisse moins propre que celui-ci  
 » (du Bourg Saint-Andéol) à donner naissance  
 » aux écrouelles, par les qualités de l'air, de  
 » l'eau, et le genre des alimens dont se nourris-  
 » sent les habitans; elles y sont cependant très-  
 » communes, et on ne peut en trouver d'autre

---

(a) M. *Mauduyt* a déclaré cela dans un avis sur l'électricité. *Voy. Journal de médéc. tom. 56, pag. 281.*

» cause

» cause que dans les étrangers qui s'établissent  
» chaque année dans cette ville : la plupart vien-  
» nent des montagnes du Vivarais et du Dau-  
» pliné, pour servir en qualité de domestiques.  
» Personne n'ignore que la plus grande partie des  
» habitans de ces contrées, on pourroit même  
» avancer, sans crainte de contradiction, que  
» presque tous sont atteints de cette maladie,  
» qui, comme un *Prothée*, se manifeste de diffé-  
» rentes manières sur chaque individu. Ces do-  
» mestiques, attirés par certains avantages, s'y  
» marient; leurs femmes, qui sont plus blanches,  
» et dont les couleurs sont beaucoup plus ver-  
» meilles que celles des naturels du pays, cou-  
» leurs assez communes aux écrouelleux, sont  
» préférées par la plupart des particuliers, dont  
» les femmes ne peuvent ou ne veulent pas allaiter  
» leurs enfans, pour servir en qualité de nour-  
» rices. Ils sont séduits par des couleurs, qu'ils  
» prennent pour un signe de bonne santé; et les  
» innocentes victimes sucent, avec le lait, un  
» poison d'autant plus cruel, qu'il est la cause de  
» la plupart des phthisies, si communes dans cette  
» ville (a). »

---

(a) Mémoires de la Société Royale de Médecine de Paris,  
années 1780, 1781, tom. IV, pag. 135 des Mémoires,  
p. 115.

25. Nous disions, avant d'entrer dans les détails où nous avons été successivement entraînés par l'importance de la matière que nous avons entrepris d'éclaircir, qu'un des effets de la constitution écrouelleuse, étoit une influence pernicieuse sur les principaux développemens organiques. Expliquons actuellement de quelle nature est cette influence à l'égard du cerveau, de la dentition, de la crue, des organes de la génération, et de la puberté.

26. Quand nous parlons de l'influence du vice scrofuleux sur le cerveau, nous entendons parler d'une certaine énergie qui existe dans l'imagination de ceux qui sont disposés aux écrouelles. On a déjà fait la remarque [§. 7] que les enfans, menacés de scrofules, paroissent avoir un esprit plus précoce, et une pénétration au dessus de leur âge. Ce phénomène proviendrait-il du volume du cerveau, respectivement plus grand chez ceux dont la constitution doit tourner aux écrouelles? Il est du moins certain que la masse de la pulpe cérébrale semble devoir être regardée comme la mesure de la perfection, plus ou moins avancée dans l'animalité; et tant que cette masse ne va pas au delà d'une certaine proportion, il est d'observation assez constante qu'elle influe, d'une manière décidée, tant sur les fonctions du cerveau, que sur la vivacité ou la promptitude



de la conception. De-là, ces saillies plus au moins fines qu'on admire dans les enfans de constitution écrouelleuse, cette aptitude aux convulsions, qui doit être d'autant plus forte, que l'énergie du cerveau est plus marquée, le fluide nerveux, ou l'action nerveuse, plus considérable, et les nerfs plus relâchés. Cependant, nous avons quelquefois remarqué que ceux qui paroissent les plus prématurés du côté de l'imagination, ont un sommeil pénible, quelquefois interrompu par les alarmes du cochemar; ils ont les yeux saillans, la pupille très-délicate, et finissent quelquefois, dans les progrès du mal, par tomber dans une espèce d'insensibilité morale. Méconnoîtrions-nous, à ces signes, l'excitation trop forte ou trop soutenue du cerveau, laquelle dégénère plus ou moins promptement en spasme, suivi de cet affaissement dangereux, qui mène à une espèce d'engourdissement, et quelquefois à l'hydrocéphale interne; et devons-nous en attribuer la cause à une quantité augmentée, ou à une plus grande impétuosité du sang qui se porte à la tête ou à quelque portion du cerveau? Ce qui est bien propre à donner du poids à cette dernière raison, c'est que dans les cadavres d'enfans morts avec une constitution écrouelleuse, et les qualités morales dont il a été question, le cerveau a eu une pesanteur spécifique plus

forte que dans les autres circonstances. On n'oubliera pas que tout ceci ne regarde que la constitution scrofuleuse, c'est-à-dire, cette époque seulement marquée par l'influence du vice scrofuleux sur les principaux développemens de l'individu; car il est d'observation, que, progressivement et à la longue, les écrouelleux s'appesantissent, sentent la tête lourde, ont du penchant au sommeil, sur-tout après les repas; symptômes que des médecins (a) n'ont pas craint d'attribuer à l'action d'une cause pneumatique.

27. On examinera dans un autre endroit [§. 79] si le travail de la dentition est une cause du développement du vice scrofuleux; en attendant, nous déterminerons ici quelle est l'influence de ce vice sur les accidens qui accompagnent la sortie des dents, et sur l'époque de la dentition elle-même.

Tout travail particulier, qui occupe assez puissamment les forces de la vie, fait toujours une distraction de l'action nécessaire pour le développement de quelque importante fonction. Ce précepte, généralement vrai, est confirmé par tous les phénomènes qui dérivent de l'organisation des êtres vivans, et par la manière dont

---

(a) Entr'autres M. Chappot, système de la nature sur le virus écrouelleux, tome premier.

ceux-ci sont affectés. Lorsque le vice scrofuleux étend une maligne influence sur le système des forces vitales, comment présumer que le travail de la dentition ne sera pas laborieux, et que son terme sera circonscrit à celui qui est tracé par la nature ? En outre, le suc osseux est si visiblement altéré par le levain des scrofules, soit que ce levain ait été formé par l'acide phosphorique, soit qu'une cacochymie acide en fournisse les élémens, ou devienne une cause accessoire, quoique éloignée, qu'il est bien difficile que l'ossification des dents se fasse avec régularité et sans trouble. Aussi la dentition fait-elle en général, pour les constitutions écrouelleuses, une époque fâcheuse par sa durée et ses accidens. Cette époque commence, pour l'ordinaire, de très-bonne heure, ne fût-ce qu'en vertu du rapport qui se trouve dans l'enfance entre la tendance du vice scrofuleux et les environs de la mâchoire. Les enfans doublent leurs gencives, qui ne sont ni aussi souples, ni aussi douces, ni aussi liantes que dans les autres, et ils souffrent de l'irritation et de la douleur qu'ils y ressentent. Le cours de ventre leur est moins naturel, qu'une ophtalmie plus ou moins violente, qu'une éruption anormale sur la face, que des pustules qui s'élèvent sur les aîles du nez, que des gerçures sur la lèvre supérieure, que des taches blanchâtres qui sortent

par placards dans l'intérieur de la bouche, et sur les gencives; taches qui ne sont ni la base des aphtes, ni celle du millet, mais qui quelquefois s'excorient superficiellement, pour se cicattiser plus ou moins vite. Cependant, la sortie des dents n'en est pas pour cela plus précoce; aussi les souffrances qui se succèdent pendant la longueur du travail incubatoire de la dentition, réduisent-elles par fois l'enfant à l'état le plus triste. Consumé par une fièvre étique, l'un finit des jours qui n'auroient été prolongés que pour la douleur; l'autre tombe dans la cachexie, devient sujet au calcul, ou parvient enfin à mettre ses dents, après des peines et des tourmens qui doivent être remplacés par des maux d'une autre espèce. Mais l'état des gencives, et même celui des dents, annoncent l'action du vice scrofuleux; les gencives sont blafardes, calleuses, comme des-séchées irrégulièrement et racornies; aussi les dents paroissent beaucoup plus longues qu'elles ne le sont dans les sujets qui sont sains. En outre ces dents, quoique l'émail en soit peu luisant, peu cassant, ont un certain éclat qui frappe, ou sont d'un blanc de lait (a), mais auquel succède une couleur jaune, qui finit par la carie. Il

---

(a) M. Le professeur *Blumenbach*, dans son histoire des os, a expliqué ce phénomène par l'action d'un acide.

est d'observation que ceux, d'entre les écrouelleux, qui ont une dentition précipitée et précoce, meurent à bonne heure, ou bien ont une constitution très-foible, et tombent dans une inanition dangereuse; inévitable effet d'un développement forcé dans un corps radicalement affecté, et qui a fait tirer cette conséquence à un auteur judicieux (a), que dans les enfans qui ont été affoiblis par des accidens quelconques, une dentition trop pressée est la marque infaillible d'une foiblesse consécutive, et d'une disposition prochaine à une foule de maladies.

28. Dès qu'on sait que le suc osseux est dépravé chez les scrofuleux, et qu'il est privé d'une partie de la substance qui fait sa concrescibilité, il faut que sa congestion, dans le parenchyme de l'os, donne occasion à quelques phénomènes particuliers à ce genre de dépravation. En effet, les os des sujets disposés aux écrouelles, sont beaucoup plus massifs que ceux des enfans qui ne sont point affectés du vice scrofuleux; leur grosseur est sur-tout plus sensible aux épiphyses. Mais comme le suc osseux est moins disposé à se concrêtre, il se laisse mieux pénétrer par une humidité étrangère, il distend, avec plus de facilité, les

---

(a) Le rédacteur du Journal de Leipsic, *comment. de rebus*, etc., tom. XX, pag. 648.

parois celluloux de ses réceptacles. De-là, les os présentent une plus grande aptitude à se ramollir, beaucoup plus d'aisance pour croître en tout sens; de-là, encore, une crue qui se fait, pour ainsi dire, par saccades, par bonds, et qui donne souvent aux sujets une taille plutôt avantageuse et svelte, que grosse et rabougrie. C'est à de pareils effets qu'il faut attribuer ce qu'on observe assez constamment chez les écrouelleux, dans les os qui forment la face et le cou. On a vu [§. 4] que le plus grand nombre d'enfans scrofuleux ont le cou court et gros, la mâchoire inférieure plus étendue qu'à l'ordinaire, et le bas du visage très-plein; mais le peu de solidité des os, la facilité qu'a la substance calcaire à être pénétrée et absorbée, expliquent pourquoi les écrouelleux grandissent quelquefois très-vîte, et pourquoi quelques-uns se rappetissent, pour ainsi dire. Il est constaté (a) que des jeunes gens, assez bien faits, se sont rappetissés de près d'un pied dans l'espace de deux ou trois mois, sur-tout par la courbure de l'épine et du sternum; ce qui leur donnoit une figure grotesque. Quant à la crue trop rapide, elle n'est point exempte d'inconvéniens, et le praticien instruit n'en confondra pas les effets variés, avec

---

(a) M. Charmeil a fait cette observation. Voy. *Journal de médec. milit.* tom. III, pag. 427.

ceux qui dépendent immédiatement du vice scrofuleux, quoique les moyens qui doivent être employés ne soient pas d'une nature trop différente.

29. Les organes de la génération sont visiblement soumis à l'influence du vice scrofuleux, puisqu'on voit que ceux qui sont disposés aux écrouelles, ou qui sont affligés de ce mal, donnent de très-bonne heure des témoignages de virilité, ou du moins sont doués d'une salacité remarquable. Ici l'on ne peut méconnoître les effets de la correspondance établie entre les parties du corps vivant, dont l'organisation, le mécanisme ou les propriétés ont quelque chose d'analogue. Les testicules séparent précocement, chez les écrouelleux, la liqueur prolifique, soit parce que le vice, dont ils sont atteints, est, pour tout le système glanduleux, un objet d'irritation permanente, soit parce que l'affection majeure et prédominante de quelques glandes lymphatiques laisse développer, par la perte de l'antagonisme, l'action assoupie des autres corps glanduleux, soit, enfin, parce que la sympathie qui existe entre le cou et les organes de la génération, presse le travail sécrétoire de ces derniers, et dirige la quantité ou la qualité de la semence.

30. Par une suite des raisons qui viennent d'être alléguées [ §. 29 ], la puberté semble devoir être

accélérée chez les écrouelleux. Les mamelles et les ovaires doivent recevoir, dans les filles, l'action vive et déterminée qui, dans les garçons, se porte sur les testicules. Ce phénomène se remarque en effet; mais, ainsi qu'il se passe dans la dentition [§. 27], la puberté, quoique prématurée pour les scrofuleux, forme un période long et orageux; elle commence bientôt, et finit très-tard. La menstruation s'établit péniblement, et le sang des règles, qui sort en petite quantité, donne un liquide mal assimilé, et dans lequel on trouve, à l'examen, beaucoup de substance muqueuse.

31. Nous bornons ici les détails que nous avons pu donner sur la constitution écrouelleuse [§. 2 et 30], et les effets de son influence sur l'économie animale. Un nouvel ordre de choses s'offre actuellement à nous, et ce sont les effets du vice scrofuleux, qu'il nous importe de décrire. Nous poursuivrons ce vice dans ses progrès; nous montrerons les ravages qu'il produit dans les diverses parties qu'il affecte, et nous indiquerons quelles sont les maladies secondaires qui dérivent des différentes lésions organiques.

32. Le vice scrofuleux se manifeste si souvent dans les glandes du cou et des parties voisines, que la plupart des définitions banales qu'on donne des écrouelles, nous présentent cette maladie



comme des tumeurs froides, qui se forment, par congestion, dans les corps glanduleux du cou. Quelques auteurs ont été jusqu'à croire que les scrofules ne sont jamais bien caractérisées que par l'engorgement des glandes jugulaires. Mais une telle croyance n'est qu'une erreur; le vice scrofuleux porte souvent ses premières impressions, soit sur les autres glandes conglobées, situées dans les diverses parties du corps, soit sur les endroits dépourvus de glandes, mais munis de quelques réseaux lymphatiques; tandis que, par son association avec les suc oléagineux, il dirige ses premiers effets du côté des os, de la peau, et exerce sur ces endroits une action plus ou moins destructive.

33. Aux signes de la constitution écrouelleuse, et sur-tout à l'élévation de la lèvre supérieure, ou à l'ophtalmie, qui souvent sont les seuls préludes de l'état scrofuleux, et qui sont d'autant plus caractéristiques, qu'ils résistent plus opiniâtement aux secours externes, se joint l'engorgement des glandes conglobées distribuées sur les parties latérales du cou, dans les angles de la mâchoire, et à la base de l'occiput. Ces glandes forment des tumeurs irrégulières plus ou moins dures, fixes, indolentes, et sans aucun changement dans la couleur de la peau. La position de ces tumeurs étant

relative à celle des glandes, on les trouve tout autour de la glande parotide, où se trouvent plusieurs glandes conglobées, qu'on a confondues, sans raison, avec la parotide; on les trouve sous le muscle masseter, vers le menton, sur les attaches antérieures des muscles digastriques, vers les glandes maxillaires; on en trouve une série assez notable le long des vaisseaux sanguins du cou, sur le pharinx, et sur l'extrémité supérieure de l'œsophage; on en trouve encore quelques-unes, çà et là, sous la peau du cou, au dessous et en arrière des apophyses mastoïdes; on en trouve enfin à l'occiput, vers l'extrémité supérieure des muscles complexus. Lorsque les glandes conglobées du cou s'affectent, toutes les glandes lymphatiques éprouvent une certaine révolution, une espèce d'orgasme, qui est l'effet d'une action sympathique qui se répète dans tous les organes congénères, et cet orgasme est quelquefois très-marqué. A cette époque, le pouls est un peu plus fréquent, les pulsations sont plus fortes, et l'on trouve à la peau un petit degré de chaleur inusité. Les malades sont alors constipés; leurs urines, plus rares, sont aussi plus claires, et on remarque dans les yeux un éclat passager, qu'on n'y avoit pas aperçu. Mais cette espèce de révolution n'a pas de durée; un certain degré d'atonie lui succède,

et c'est alors souvent le moment favorable pour l'engorgement des glandes de quelques autres parties.

34. Lorsque la tumeur des glandes lymphatiques a duré plus ou moins de temps, il se forme autour d'elles plusieurs autres tumeurs d'une nature différente. Les unes, les plus extérieures, les plus apparentes, sont de petites tumeurs sphériques ou ovales sous la peau; elles sont molles, mais avec quelque élasticité. Les autres, plus intérieures, plus profondes, ont également de la mollesse et de la rotondité; on les trouve cependant un peu plates, circonscrites à leur base par un cercle renitent, et leur foyer présente un certain empâtement ou une fluctuation très-obscur. Ces tumeurs, qui n'ont de commun avec celles des glandes lymphatiques, que d'en être un effet, sont formées par la stagnation des sucs adipeux, causée elle-même par la compression des glandes (a) conglobées. Elles n'ont d'autre rapport avec

---

(a) M. Stark paroît attribuer beaucoup plus à la compression des parties qui avoisinent les corps glanduleux obstrués, qu'à l'acrimonie scrofuleuse, et son opinion modifiée n'est pas sans fondement. La compression produit une foule d'accidens, qui, s'identifiant avec ceux qui proviennent de la cause particulière, sont très-difficiles à distinguer.

ces dernières, que de s'amonceler à leur entour, de les recouvrir, et de rendre le cou plus ou moins volumineux et difforme. Ces tumeurs secondaires suppurent plutôt ou plus tard, et leur fonte détermine dans le tissu cellulaire des délabremens, qui rendent les cicatrices fort apparentes. La matière qui en sort est presque sanieuse et fétide; quelquefois elle a la consistance du pus, et sa couleur est d'un blanc mât; d'autres fois elle est purement ichoreuse. Observons ici que pour peu que le cou soit surchargé de tumeurs, le visage est bouffi, les yeux sont saillans et humides, la salive inonde la bouche; symptômes qui disparaissent après de grandes suppurations. C'est lorsque la maladie est un peu avancée, que l'engorgement symptômatique s'étend jusques aux glandes salivaires, et de-là à la lèvre inférieure; car, le rameau inférieur du nerf dur se distribuant d'abord dans le bas de la parotide, ensuite à la glande sous-maxillaire, enfin à la lèvre inférieure, il est conséquent que l'irritation nerveuse fasse propager les affections des lèvres inférieures aux glandes salivaires, et réciproquement. *M. Camper* (a) a fait cette remarque.

35. Les tumeurs des glandes conglobées, les

---

(a) *Monro de nervis*, par *M. Coopmans*, pag. 112.

seules qui méritent le nom de tumeurs scrofuleuses, se comportent bien différemment de celles qui n'en sont que l'effet; elles subsistent souvent long-temps dans leur état de crudité, même un ou deux ans, et quelquefois plus. Insensiblement elles grossissent, sans en devenir plus mobiles; la couleur de la peau qui les recouvre s'altère, et c'est-là un indice de la vergeance à la suppuration. En effet, à mesure que cette couleur, qui est pourpre, bleue (a), ou rose pâle, s'avive par degrés, les glandes, sans devenir douloureuses (b), s'amollissent, et les personnes exercées y sentent une fluctuation plus ou moins apparente. Pour l'ordinaire, ce ramollissement et la suppuration s'établissent partiellement dans les glandes;

(a) Dans les inflammations scrofuleuses des glandes lymphatiques qui sont sous la peau, non-seulement les tégumens, mais encore les glandes elles-mêmes, ont fréquemment une couleur bleue ou pourpre, qui est due à la lenteur du mouvement du sang dans les artères comme dans les veines, ou peut-être même à la stagnation particulière à ce genre d'inflammation. *Cruikshank, anatom. des vaisseaux absorbans, pag. 152.*

(b) Du moins pour l'ordinaire; cependant M. *Cruikshank* a vu l'inflammation passer de l'indolence à une grande activité, et alors la douleur et l'irritation des parties entraîner l'âme dans une communauté d'affection, qui mias et fit périr le malade. *Loc. citat. pag. 279.*

ce qui fait alors que les points de fluctuation sont insensibles. Peu à peu cette couleur, dont nous venons de parler, blanchit par petits placards; la peau se perce de plusieurs petits trous, et il en sort une matière puriforme, plus délayée que le pus des abcès phlegmoneux. Cette matière, d'une odeur aigre, se fait liquide de plus en plus, jusqu'à ce qu'elle ne paroît plus que comme une sérosité visqueuse, entremêlée de petites parties d'une substance blanche, qui ressemble à du blanc d'œuf recuit ou à du lait caillé. Cependant, et pour l'ordinaire, il pousse à côté des petits trous fistuleux, qui laissent échapper la matière scrofuleuse, des mamelons fongueux et rougeâtres, dont le rapprochement ferme exactement les ouvertures; quelquefois ce sont des croûtes épaisses, d'un jaune doré, et d'une odeur acido-fade, provenant d'une substance muqueuse qui se durcit à sa sortie, qui bouchent ces mêmes ouvertures. La matière purulente qui se ramasse au dessous, fuse dans le tissu cellulaire, produit des démangeaisons assez fortes, et forme des clapiers, qui, lorsqu'ils ont une certaine étendue, suscitent la fièvre lente, et entraînent la maigreur. D'autres fois le dégorgement, opéré au moyen de la suppuration, quelque partielle qu'elle ait été, affaisse les tumeurs scrofuleuses; mais les ulcères qui en proviennent ne se ferment pas, au contraire ils s'étendent

s'étendent davantage, et prennent une forme irrégulière ; bientôt ils se circonscrivent et se creusent ; leurs bords , qui en premier lieu étoient plats, souples, évasés, sans végétations, quoique croûteux, se rapprochent, deviennent calleux, et quelquefois prennent l'apparence d'une vraie fistule. S'il arrive que ces ulcères viennent à se cicatriser en tout ou en partie, ce n'est que pour un temps, et plutôt ou plus tard ils se r'ouvrent de nouveau, à moins qu'il ne se forme dans le voisinage quelque autre tumeur ou quelque ulcère nouveau ; car il est assez commun de voir cette alternative de tumeurs, d'ulcères, de cicatrices et de nouvelles ulcérations, jusqu'à ce que la nature, victorieuse, ait détruit, par la résolution ou par la suppuration, tout ce qui reste de la tumeur scrofuleuse, et rendu, par une ferme cicatrice, la guérison durable. A cette époque, les glandes, qui ont été vivement endommagées, affaissées et détruites, ne laissent qu'un organe inutile ; affreux témoin d'une des plus formidables affections. L'ulcère est sec et guéri, les tumeurs ne se renouvellent plus, et l'on trouve à leur place quelques escarres indélébiles, pâles et souples, mais ridés dans quelques parties.

36. On s'imagine d'avance, que puisque les glandes conglobées du cou sont situées auprès des vaisseaux sanguins, ces glandes engorgées doivent exercer une pression sur ces vaisseaux, et le

D

cours du sang venant à être gêné, qu'il doit s'ensuivre une partie de ces affections, qui dépendent de la pléthore locale de la tête, ou de l'engorgement du cerveau. Si quelque chose peut diminuer les inconvéniens qui viennent de cette source, c'est que la congestion de la tête se fait très-lentement; et l'on sait qu'une lésion très-grave de la substance même du cerveau, peut se former par des gradations lentes, sans aucune dépravation sensible des fonctions des organes auxquelles la sympathie nerveuse est généralement nécessaire.

37. Il ne suffit pas d'avoir tracé la marche des effets du vice scrofuleux sur les glandes du cou, il convient encore de séparer le diagnostic de ces tumeurs écrouelleuses, de celui des tumeurs anormales, qui, ayant pour siège les glandes conglomérées, et même le tissu cellulaire du cou, ont été trop légèrement comprises dans la classe des maux véritablement scrofuleux. On ne peut se dissimuler que les auteurs n'ayent été beaucoup trop loin sur cet objet, et que M. *Bordeu* lui-même n'ait trop avancé, en disant que toutes les tumeurs du cou sont les symptômes d'une disposition écrouelleuse plus ou moins déterminée, et que les goîtres sont les supplémens des écrouelles.

38. On ne confondra point avec les tumeurs véritablement écrouelleuses du cou, ces tumeurs des glandes conglomérées qui proviennent du



frôid, de l'inflammation, de la compression, ou de quelques métastases, qu'on sait avoir lieu quelquefois dans les maladies aiguës. Il n'est personne qui ne sache bien apprécier la différence qui se trouve entre les oreillons, les fluxions sur les glandes, et même ces tumeurs qui se forment lentement, par congestion, à la suite des compressions habituelles, et les engorgemens écrouelleux des glandes conglobées; mais tout le monde ne distingue pas, comme il convient de le faire, les tumeurs sympathiques des glandes conglobées. Ces tumeurs sont produites par l'irritation des vaisseaux lymphatiques, agacés (a) par l'humeur âcre des achores, de toute autre éruption cutanée, ou d'une plaie dont le pus est absorbé; elles se forment encore à la suite de l'inflammation érysipélateuse des parties voisines, soit que la

---

(a) M. de Bordeu, dans ses recherches sur le tissu muqueux, a donné plusieurs exemples de ces sortes de tumeurs, dont il a méconnu le siège et le mécanisme. On a vu des maux de dents donner lieu à l'engorgement de toutes les glandes du cou; on a vu la fièvre rouge aphteuse, compliquée ou suivie de l'engorgement douloureux des glandes jugulaires et inguinales. Les enfans vermineux ont souvent les glandes salivaires engorgées, etc. Ces tumeurs, que Bordeu appelloit mal-à-propos des écrouelles secondaires, n'ont rien de commun avec les scrofules.

matière qui les procure ait été pompée par les vaisseaux absorbans, soit que cet ordre de vaisseaux participe à l'inflammation; et quoique la cause qui leur a donné naissance n'existe plus, ces tumeurs sympathiques résistent encore, parce que le propre des engorgemens lymphatiques est de se résoudre lentement, et d'éluider, jusqu'à un certain point, l'action des moyens efficaces. Mais ces tumeurs sympathiques ne sont pas néanmoins trop opiniâtres; elles se résolvent même avec facilité, lorsque l'irritation qui les a formées, et qui les entretenoit, vient à cesser. Nous ne doutons pas que le défaut de distinction entre les tumeurs glanduleuses idiopathiques, et les sympathiques, n'ait dicté des règles de pronostic, qu'on a trouvées fausses ou incertaines lorsqu'elles ont été appliquées aux véritables écrouelles.

C'est certainement dans cette classe de tumeurs sympathiques ou symptomatiques, qu'il faut ranger la plupart de ces engorgemens glanduleux dont parle M. *Magnier* (a), et qu'il observe depuis quelques années, et même très-fréquemment, parmi les soldats des garnisons de la Flandre, de l'Artois et du Hainault. On peut juger, par les détails publiés par cet observateur, que l'engorgement des glandes conglomérées du cou

---

(a) Journal de médec. milit. tom. III, pag. 87 et 371.

forme le début et l'affection primitive dans cette maladie ; tandis que les tumeurs des glandes jugulaires ou axillaires sont consécutives. Un mauvais traitement , une méthode trop violente doit , sans doute , propager l'irritation dans toute la distribution du département lymphatique ; les fûsées de matière purulente , ou sa métastase , doivent donner lieu à des maux secondaires très-graves , et M. *Magnier* n'oublie pas d'en faire le tableau ; mais ces différens effets , la nature enkistée des premières tumeurs , la matière sébacée blanche qu'on trouve dans les foyers purulens , rien n'annonce un caractère scrofuleux , et l'on se sent plus porté à suspecter l'action d'un vice particulier de l'air , joint à l'effet des compressions extérieures.

39. Devons-nous mettre au rang des tumeurs indépendantes du vice écrouelleux , ces engorgemens de la glande thyroïde , qui sont endémiques dans plusieurs cantons , où ils sont connus sous la dénomination de goître ? S'il faut en croire M. *Freind* , on doit distinguer de la tumeur de la glande elle-même , la tumeur de ses tégumens , parce que la première est véritablement de nature scrofuleuse , tandis que la seconde ne l'est pas. Pour nous , qui n'assignons le caractère écrouelleux qu'aux tumeurs des glandes lymphatiques , nous ne compterons point parmi les maux qui

dérivent du vice scrofuleux, l'engorgement de cette masse glanduleuse qui, en forme de croissant, embrasse la partie supérieure de la trachée artère, parce qu'il est très-douteux qu'elle fasse partie du système des glandes lymphatiques. En outre, on a observé que les femmes qui portent fréquemment des fardeaux sur leur tête, contractent le goître plutôt que les hommes, soit à cause de l'attitude où elles tiennent leur cou, d'où s'ensuit une gêne dans la circulation des humeurs de cette partie, soit parce qu'elles ont la fibre moins élastique. On a vu que les cris, long-temps soutenus, que font pousser les douleurs de l'enfantement, ont souvent donné naissance, ou du moins disposé à cette maladie, ce qui paroît confirmer l'opinion de M. de l'*Allouette* sur l'usage de la thyroïde ou l'insertion de son canal excréteur, sans démontrer la nature écrouelleuse du goître. Mais ces différentes causes, les plus communes ou les plus évidentes de cette tumeur, n'empêchent point que le vice scrofuleux ne puisse quelquefois se porter sur la thyroïde, comme sur toute autre partie. Il est arrivé, dans des cas de complication des écrouelles avec le goître, que celui-ci étoit moins formé par le vice scrofuleux, que par la compression qu'exerçoient sur la thyroïde les glandes lymphatiques malades, situées sur le pharynx et sur l'extrémité supérieure de l'œsophage.

40. Après avoir porté des atteintes plus ou moins cruelles sur les glandes jugulaires, cervicales et occipitales, ou même sans cet effet préliminaire, le vice scrofuleux attaque quelquefois les glandes sous-clavières, les sur-scapulaires et les axillaires. On sait que les sous-clavières et les sur-scapulaires ont leur siège au dessus et au dessous des clavicules; que les unes et les autres correspondent à l'extrémité supérieure et postérieure de cet os, et que les sur-scapulaires répondent, par leur situation, à l'acromion de l'omoplate: on sait que les axillaires placées dans l'aisselle y forment une espèce de peloton, à la circonférence duquel on voit d'autres glandes lymphatiques plus ou moins éloignées, et qui semblent suivre la direction des vaisseaux axillaires: on sait encore qu'il y en a plusieurs qui sont placées sur le muscle grand dentelé, le long du bord inférieur du grand pectoral. Mais l'action du vice scrofuleux, sur ces différentes glandes lymphatiques, ne diffère point de celle que nous avons vu être exercée sur les glandes du cou. Cependant les glandes axillaires, lorsqu'elles participent aux désordres occasionnés par le vice scrofuleux, s'offrent au tact sous la forme de tumeurs plates, isolées, profondes, lesquelles croissent peu à peu dans toutes leurs dimensions, s'unissent et ne forment ensuite qu'une seule masse indolente,

sans chaleur, sans altération de la couleur de la peau. Le bras n'en souffre d'abord ni dans ses mouvemens ni dans sa forme, mais bientôt il grossit (a) ou s'édématie par un effet de la compression faite par la tumeur. Celle-ci reste longtemps sans changer de caractère; mais enfin il se forme une inflammation sourde que suit une suppuration très-désagréable par son opiniâtreté, par la destruction du tissu cellulaire, et par l'inconvénient de fuser dans le tissu muqueux des muscles pectoraux, qu'il fond et qu'il détruit de même. Très-rarement les glandes conglobées éprouvent le même sort; et pour l'ordinaire, dès que le tissu cellulaire, qui les réunissoit en masse, est consumé, elles s'isolent et paroissent sous la forme de petites tumeurs plus compactes, plus dures et plus inégales qu'auparavant. Il n'est pas à dire pour cela que les glandes axillaires ne soient quelquefois sujettes à s'ulcérer même promptement, sur-tout dans les sujets de constitution bilieuse (b), et dans ceux dont les liqueurs pèchent

(a) On a des exemples où cette tuméfaction a été des plus considérables. La Gazette salutaire, année 1775, n<sup>o</sup>. VII, col. 5, contient une observation de ce genre.

(b) M. de Bordeu a dit que les écrouelles n'attaquent pas les constitutions bilieuses. M. de Brieuve a observé le contraire, et c'est avec raison.

naturellement par acrimonie : car il est de règle générale que la rapidité avec laquelle les tumeurs scrofuleuses s'ulcèrent, est la mesure de l'extrême âcreté du vice écrouelleux et de la grande altération de la lympe. Il faut ajouter encore que la tumeur des glandes axillaires entraîne quelquefois avec elle des douleurs dans la partie latérale de la poitrine : douleurs qui ne sont procurées que par l'irritation et le soulèvement du muscle pectoral ; elle facilite les engorgemens lymphatiques sur le coude et les phalanges : engorgemens qui finissent quelquefois par dégénérer, et produire l'affection de la substance de l'os, la carie.

41. Quoique les glandes axillaires soient très-souvent engouées par le vice scrofuleux, il arrive rarement que ce vice se porte sur les glandes et les vaisseaux lymphatiques des mamelles. Quand cet événement a lieu, la mamelle se tuméfie, se durcit, s'ulcère, et l'on voit une tumeur qui, par son aspect hideux, a mérité d'être assimilée aux tumeurs cancéreuses, et d'être distinguée par la dénomination de carcinome scrofuleux.

Sous la face postérieure et inégale de la mamelle, qui est, en cet endroit, adhérente au muscle grand pectoral par un tissu cellulaire assez lâche et quelquefois rempli de graisse, on découvre, en introduisant de l'air par un tube dans

ce tissu , une grande quantité de vaisseaux blancs diversement contournés , qui se réunissent sur plusieurs glandes conglobées : de ces glandes , on voit partir d'autres petits rameaux lymphatiques qui vont se rendre au plexus axillaire , dans l'interstice des muscles petit pectoral , grand dentelé antérieur , sous-scapulaire et grand dorsal. Tous ces rameaux réunis au plexus se rendent aux glandes conglobées voisines , d'où il en part de nouveaux qui conduisent la lymphe à son ultérieure destination (a). Ce sont ces glandes et ces vaisseaux lymphatiques qui sont le siège du carcinome scrofuleux , particulièrement observé et apprécié par M. *Bierchen* (b).

Il n'est pas aisé de distinguer au commencement les carcinomes scrofuleux , attendu qu'ils suivent la même marche que les squirres isolés , quoiqu'ordinairement on remarque dans leur voisinage de petites glandes gonflées , et une espèce de cachexie universelle. Ils sont moins durs que les véritables squirres cancéreux , peu douloureux jusqu'à ce qu'ils se crèvent ou qu'ils aient atteint

---

(a) Voy. M. *Colombier* , du lait considéré dans tous ses rapports , 1<sup>re</sup>. partie , pag. 166.

(b) *Intrades-tal om ktattskadors scrofulose ok veneriske sars och soullnaders igen-kannaude hallit for kongl. Collegium medicum den 18 october 1771 , etc. pag. 27 , 34 , 6.*



tout leur accroissement , et même alors ils causent peu de douleur. Quand ils sont parvenus à ce point , on ne peut plus les confondre avec les autres. La mamelle devient livide , se durcit et s'applatit comme une planche , ou bien elle se resserre vers les côtes , avec un sillon très-profond. Enfin , elle devient d'une couleur érysipélateuse , et acquiert une chaleur considérable. Quelquefois ils donnent un pus très-louable en apparence ; d'autres fois c'est un ichor fétide , noir ; plusieurs nodosités s'ouvrent , suppurent , se cicatrisent ; ces ulcères sont blancs et comme du lard en différens endroits ; d'autres sont rouges et fongueux ; ils résistent à la cicatrisation , ou conservent des croûtes dures et sèches ; enfin , ils sont fort difficiles à guérir , et sont très-sujets à repousser après l'extirpation.

On n'a pas besoin d'opposer à ce diagnostic celui qui distingue les autres espèces de cancer , pour montrer quelle est la différence de leurs signes respectifs. Contentons-nous de dire que M. *Gamet* , qui a eu intention de décrire exactement les diverses espèces de cancer , n'a caractérisé le carcinome qu'il appelle scrofuleux , que par les signes pathognomoniques du cancer dartreux ou cancer ordinaire ; et que ses observations à cet égard ne sont point assez tranchantes , pour dé-

truire celles de M. l'a sesseur *Bierchen*, d'après qui nous avons parlé (a).

42. Le poumon a deux sortes de glandes ; les unes sont placées autour des bifurcations des bronches , auxquelles elles sont liées par un tissu cellulaire plus ou moins abondant , et ont retenu le nom des glandes bronchiques ; les autres sont indistinctement répandues dans la substance du poumon , et répondent aux vaisseaux lymphatiques dont ce viscère est abondamment pourvu. Comme ces deux sortes de glandes appartiennent au système des absorbans (b) , elles sont indiffé-

(a) Le diagnostic du cancer scrofuleux , tracé par M. Gamet (*Traité des affections cancéreuses , pour servir de suite à la Théorie nouvelle sur les maladies du même genre , page 32*) diffère tellement de celui de M. *Bierchen* , qu'il est impossible de concilier leurs opinions. Cependant on voit , par les détails de M. Gamet , que son cancer scrofuleux est le cancer ordinaire , avec quelques foibles différences. M. Hill (*cases in surgery , particularly of cancers*) a de même cherché à différencier le carcinome scrofuleux , et est pareillement tombé dans l'erreur.

(b) Sur l'autorité de M. Portal , nous avons d'abord établi une différence entre la nature des glandes bronchiques et celle des glandes lymphatiques (*Voy. les Mém. de l'Académ. Roy. des Sciences , ann. 1780 , pag. 315*) , et conséquemment entre les maladies qui résultent de leur engorgement. (*Voy. ib. ann. 1781 , p. 411*). Ramenés à

remment attaquées par le vice scrofuleux; et les ravages que ce vice exerce dans ces glandes, sont les mêmes que ceux dont on a suivi les progrès pour les glandes lymphatiques du cou. Tant que les corps glanduleux du poumon sont simplement obstrués, il en résulte des tumeurs, connues sous la dénomination de tubercules cruds, qui, lorsqu'elles sont assez multipliées pour gêner, jusqu'à un certain point, les fonctions de l'organe, produisent des maux particuliers, tels, entr'autres, que des dyspnées habituelles, dont les progressions restent subordonnées à des circonstances purement occasionnelles; et comme les poumons ont une part majeure dans le mécanisme de la sanguification, il faut que de cette source secondaire naissent les progrès de la cachexie, et cette série d'infirmités, qui dérivent les unes des autres.

Si les vaisseaux lymphatiques qui rampent sur la surface du poumon, devenus variqueux, se rompent, l'épanchement de la lymphe altérée forme une hydropisie de poitrine; maladie d'autant plus redoutable, qu'elle n'est elle-

---

un sentiment contraire, par l'autorité de M. Mascagny (*Vasor. lymphatic. hist. pag. 3, note a*), au sujet de la nature de ces glandes, nous pensons que le siège qu'elles occupent met seulement quelque variété dans les maux qui en dépendent.

même que l'effet d'une cause difficile à détruire!

Mais la tournure la plus commune des tubercules pulmonaires scrofuleux, est de passer à la suppuration, et par-là de constituer la plus redoutable des maladies de poitrine : la phthisie pulmonaire. Elle diffère à quelques égards suivant que le siège du mal est dans les glandes bronchiques ou dans les lymphatiques, parce que dans ce dernier cas la matière du pus, que les glandes en suppuration fournissent, ne peut être évacuée par l'expectoration, qu'après avoir consumé le parenchyme du poumon, et rongé les bronches : circonstances qui ne se rencontrent pas dans le premier cas. Cependant, et les observations de M. Portal (a) sont décisives sur ce point, le vice scrofuleux semble attaquer, par préférence, les glandes lymphatiques, et respecter, du moins pour l'ordinaire, les bronchiques, qui devenant aussi le siège de la pulmonie, mais par des causes indépendantes du vice scrofuleux, produisent une espèce de phthisie pulmonaire différente de celle dont le foyer est dans les glandes appelées lymphatiques, et dont le vice scrofuleux se trouve la cause.

Nous disons que la phthisie qui suit la simple altération des glandes bronchiques, diffère de celle qu'entraîne l'altération scrofuleuse

---

(a) *Mém. de l'Acad. Roy. des Scienc. ann. 1781, p. 411.*

des glandes lymphatiques. La première vient communément à la suite d'une inflammation de poitrine, de quelque matière soit muqueuse soit terreuse, qui, engorgeant les bronches, ferme les tuyaux excréteurs des glandes bronchiques, et toujours à la suite de quelque cause qui agit d'une manière analogue. Les crachats purulens s'établissent de bonne heure : ils sont abondans, et souvent c'est à cette particularité que sont dus les progrès insensibles et lents que font ces espèces de pulmonies; c'est à elle qu'il faut attribuer la susceptibilité que ces phthisies présentent pour une guérison plus ou moins radicale.

La pulmonie qui provient des glandes lymphatiques, est, pour l'ordinaire, celle dont on porte le germe depuis la naissance; c'est la phthisie qu'on regarde communément comme héréditaire, et qui est occasionnée par un suc scrofuleux qui engorge les glandes lymphatiques du poumon, et le parenchyme de ce viscère. Cette espèce de phthisie s'établit lentement (a), la toux est long-temps sèche; les malades ne rendent jamais du pus par l'expectoration, ou s'ils en rendent, ce n'est que

---

(a) M. *Menuret* dit ( Rec. d'obs. des hôpit. milit. tom. II, pag. 186 ) que les progrès de cette phthisie sont plus rapides. M. *Menuret* n'a raison que dans les cas où la phthisie est produite par la métastase du vice scrofuleux.

peu de temps avant la mort : souvent ils meurent étouffés au moment que le pus fait irruption dans les bronches.

Si l'on doutoit que la phthisie de naissance ne fût produite par le vice scrofuleux, nous présenterions des garans respectables, et des faits qui nous paroissent démonstratifs. On sait quelle a été l'opinion du docteur *Mead* sur l'origine de la pulmonie en général : opinion qu'ont adoptée tant de bons observateurs. *M. Gregori* (a), professeur d'Edimbourg, qui l'a accueillie, a développé très-clairement l'analogie qu'il y a entre la phthisie et les écrouelles. *M. Portal* (b) a présenté une suite de preuves très-convaincantes sur l'origine scrofuleuse de la pulmonie héréditaire ; et si le célèbre *Sydenham* a dit que quelques phthisiques qui ont été guéris par l'équitation, ont eu, lorsque la maladie s'est tournée en bien, des tumeurs scrofuleuses dans les glandes du cou, *M. Portal* s'est assuré que les glandes lymphatiques sont affectées immédiatement dans les personnes qui ont péri de la phthisie à la suite des

(a) Dans sa dissertation *de morbis cœli mutatione medendis*, insérée dans le 3<sup>e</sup>. Volume du *Thesaurus edinensis*, pag. 315.

(b) Observations sur la phthisie de naissance dans les Mém. de l'Acad. Roy. des scienc. année 1781.

écrouelles ;

écrouelles, tandis que les glandes bronchiques sont fort saines : ce qui est le contraire de ce qu'on observe dans les poumons de ceux qui sont morts d'une péripneumonie, chez lesquels ces glandes sont immédiatement affectées.

En comparant les altérations qu'éprouvent les glandes lymphatiques du poumon dans les phthisies de naissance, et celles qu'essuyent, dans les écrouelles, les glandes lymphatiques des parties qu'on sait être affectées par le vice scrofuleux, on ne doutera plus de la vérité de nos assertions. A l'instar des glandes lymphatiques jugulaires, ou autres, la tumeur des glandes lymphatiques pulmonaires reste long-temps dans un état de crudité, s'accroît peu à peu sans douleur notable; elle suppure tard et difficilement; bien loin de former une suppuration bénigne, elle produit un ulcère vilain, croûteux, achoreux (a),

---

(a) Le fils de M. P..... Chapelier, mourut de phthisie scrofuleuse le 16 mai 1787, à l'âge d'environ trois ans. La phthisie étoit comme héréditaire dans la famille de la mère, et le père avoit été décidément scrofuleux; l'un & l'autre sont d'une foible constitution, & ont déjà perdu trois enfans de la même manière. Celui dont il s'agit ici fut ouvert en ma présence, et celle de M. G..... mon confrère, par M. L..... Chirurgien. Le corps étoit dans le marasme, et tous les membres, 24 heures après la mort, étoient flasques et très-mobiles. En ouvrant le

E

et très-difficile à guérir. Le même temps de l'année, la même saison, la même intempérie sont favorables aux tumeurs pulmonaires, et à celles qui sont de nature écrouelleuse ; on trouve autour des glandes lymphatiques du poumon, chez les phthisiques de naissance, des congestions qui ont la forme et la solidité du lard, comme il s'en forme quelquefois autour des glandes lymphatiques des autres parties affectées par le vice scrofuleux ; le pus des abcès qui succèdent aux tubercules du poumon, est plein de concrétions blanchâtres, filamenteuses, granuleuses, comme est celui des dépôts scrofuleux, etc. Toutes ces preuves nous annoncent que, dans la phthisie de naissance, les glandes lymphatiques et le paren-

---

bas-ventre, nous trouvâmes toute la surface convexe et externe du foie adhérente au péritoine, mais le foie étoit très-sain ; tous les boyaux étoient en bon état ; le pancréas et quelques glandes du mésentère étoient ou obstruées ou en suppuration, mais les désordres de ces parties étoient néanmoins peu considérables. Le lobe droit du poumon portoit quelques tubercules crus, mais le lobe gauche étoit consumé au tiers, dans sa partie supérieure, par un large ulcère surmonté de fongosités, et recouvert d'une croûte fort épaisse d'un jaune doré, comme sont les croûtes de la teigne de lait, etc. Il n'y avoit pas d'épanchement dans la cavité. Le père de l'enfant avoit eu très-long-temps la teigne.



chyme du poumon s'engorgent d'un suc scrofuleux, et que cette sorte de malades ont les écrouelles dans les glandes lymphatiques du poumon, comme d'autres les ont dans les glandes du cou, dans les glandes mésentériques, axillaires, inguinales ou ailleurs.

En outre, ceux qui ont disséqué plusieurs cadavres de ceux qui sont morts d'une phthisie héréditaire, savent que ces pulmoniques ont les glandes maxillaires, les œsophagiennes, les mésentériques obstruées, comme elles le sont dans les scrofuleux, ou que, si elles ne le sont pas toutes ensemble, on en trouve du moins quelques-unes (a) de malades. Bien plus, ils savent que chez les phthisiques de naissance les plus maigres, on rencontre, comme chez ceux qui ont péri des écrouelles, des concrétions graisseuses d'une consistance cartilagineuse, tantôt

(a) Dans les phthisiques de naissance, ces glandes sont ordinairement également affectées; mais de ce qu'elles seroient saines, ce qui est infiniment rare, on ne seroit pas plus en droit de nier, dans ces personnes, l'existence du virus scrofuleux, qu'on ne le seroit de nier qu'un homme n'auroit point les écrouelles aux glandes, quoiqu'il en eût toutes les marques, parce qu'il n'auroit pas les glandes mésentériques également affectées, *aut vice versa*. Note de M. Portal.

autour du cœur, tantôt dans l'épiploon, quelquefois dans le médiastin, et quelquefois parmi le peu de graisse qui restoit dans les interstices des muscles du tronc ou des extrémités. Nous ne dirons rien de la différence qu'on trouve dans l'altération des deux sortes de glandes lymphatiques pulmonaires, ni de la diversité qu'offre la matière purulente, lymphatique, plâtreuse que ces glandes contiennent, comme celles des autres parties affectées par le vice scrofuleux, quoiqu'on pût tirer le plus grand parti de ces observations.

Etant bien avéré que les écrouelleux sont les plus disposés à la pulmonie, on a beaucoup moins de peine à méconnoître la cause scrofuleuse de la phthisie de ceux qui, dans l'enfance, ont eu les indices caractéristiques des écrouelles. Mais quand le vice scrofuleux assoupi ne se réveille dans l'adolescence que pour paroître sous la forme d'une pulmonie tuberculeuse, on s'étayera pour lors des signes qui dénotent la constitution scrofuleuse; on se souviendra que les phthisies de naissance sont, pour l'ordinaire, d'origine écrouelleuse; et dans tous les cas, on n'oubliera point que, lorsque la pulmonie se rencontre chez ceux qui sont eux-mêmes scrofuleux, ou qui sont nés de parens qui l'étoient, c'est à cette cause qu'il faut attribuer la maladie, du moins pour l'ordinaire.

Indépendamment des altérations propres aux glandes lymphatiques du poumon, d'où nous avons vu que provenoit la phthisie pulmonaire de naissance, le vice scrofuleux produit souvent des indurations considérables dans ce viscère; sa substance devient dure, coriace comme du cuir brûlé; on l'a eu trouvée si dure, qu'on avoit la plus grande peine pour la couper avec le scalpel; les vaisseaux aériens et les vaisseaux sanguins sur-tout étoient tellement rétrécis, qu'on n'en pouvoit découvrir la cavité. Une chose remarquable qui découvre la cause de ce dessèchement, ou plutôt de cet endurcissement du poumon, et qui montre que ce n'est pas une simple rétraction du tissu cellulaire, c'est que les poumons qui ont été trouvés ainsi affectés, pesoient beaucoup plus que ne pèsent les poumons sains. Il n'y a pas de doute que cet excès de pesanteur ne provienne d'une humeur visqueuse qui s'extravase dans le tissu cellulaire du poumon, en enduit les diverses fibres, les colle ensemble; et comme elle se dessèche au point de devenir presque aussi dure que de la corne, les poumons se rapetissent tellement, qu'ils n'ont pas quelquefois la sixième partie de leur volume primitif. Pareille chose arrive au tissu des mamelles dans le carcinome scrofuleux [41].

On demandera sans doute par quelle voie cette

matière glutineuse, dont il vient d'être question ; s'extravase-t-elle dans les poumons ? A en juger par l'état des glandes lymphatiques, on doit présumer qu'elles en sont la source. En effet, après plusieurs dissections faites avec art, les poumons ayant été préalablement macérés, soit dans l'eau tiède, soit dans l'esprit de vin, on a vu (a) que les glandes lymphatiques du poumon étoient engorgées, les vaisseaux lymphatiques étoient plus apparens dans ce viscère qu'ils ne le sont naturellement, les glandes étoient entourées de concrétions plus ou moins dures ; ce qui doit faire augurer qu'elles avoient fourni, du moins en partie, la matière qui les formoit. C'est par un mécanisme semblable, que le virus scrofuleux, après avoir obstrué les glandes maxillaires, mésentériques, axillaires, et les autres glandes lymphatiques, s'épanche par une espèce d'exsudation dans le tissu cellulaire qui les entoure, et forme quelquefois des congestions qui ont la forme et la solidité du lard.

Il manque peut-être à cet article, où nous avons parlé des différens effets du vice scrofuleux sur le poumon, de donner le diagnostic des ma-

---

(a) Voy. M. Portal dans son Mémoire sur la phthisie de naissance, *loc. cit.*

ladies secondaires qui en dérivent. Ce travail nous meneroit trop loin, et la nature de ces recherches ne nous permet pas de nous y livrer. D'ailleurs, en consultant les auteurs de Pathologie, on trouvera des éclaircissemens suffisans; et en général on peut attribuer à la pulmonie, par cause scrofuleuse, tout ce que les auteurs ont écrit sur la phthisie provenant des tubercules; à plus forte raison si cette maladie étoit héréditaire ou de naissance.

43. Le thymus fait partie des glandes lymphatiques dans le système de M. *Hewson* (a). Si cette opinion n'est pas vraie, il est du moins certain que le thymus est une des parties qu'on trouve le plus généralement affectée dans les cadavres scrofuleux. M. *Lieutaud* a vu que ce viscère est, presque dans tous les sujets, squirreux, et quelquefois même pierreux; que son volume est souvent prodigieux, s'étendant jusqu'à la thyroïde. Quoi qu'il en soit, l'affection du thymus représente les accidens propres à la phthisie pulmonaire; mais on trouve au nombre des signes qui la différencient de cette cruelle maladie, la

---

(a) *G. Hewsoni opus posthumum, sive rubrarum sanguinis particularum et fabricæ ususque glandularum lymphaticarum thymi et lienis descriptio; edente Van de Wynpersse, p. 56.*

souffrance ou un état pénible, qui a lieu invariablement, lorsque le malade est couché sur le dos; ce qui l'oblige à se tenir sur un des côtés, et, mieux encore, sur le ventre. Du reste, il est très-rare que l'affection isolée du thymus forme une maladie essentielle.

44. La trainée des glandes lymphatiques du cou s'étend dans la poitrine, entre les lames du médiastin; plusieurs de ces glandes, qui sont placées sur le péricarde, adhèrent, par divers filamens cellulaires, à la lame externe de ce viscère membraneux, et ces glandes lymphatiques sont encore en grand nombre le long de la portion de l'œsophage, contenue dans la poitrine; les plus grosses sont situées près la cinquième vertèbre du dos, vers l'endroit où ce canal se détourne de gauche à droite, pour faire place à l'aorte, et elles lui sont intimement attachées. Quand le vice scrofuleux attaque ces parties, il peut, sans doute, y produire les mêmes accidens que nous avons vu survenir dans les glandes lymphatiques des autres parties. Mais l'altération des glandes œsophagiennes donne plus fréquemment lieu à une maladie, qui paroît chaque jour vouloir devenir plus commune; c'est la difficulté et l'impossibilité de la déglutition, causées par le rétrécissement de l'œsophage, à la suite du gonflement des glandes lymphatiques, que ce canal soutient. Quelle

affreuse circonstance ! Tourmentés par le plus pressant besoin , les malades portent avec plaisir à la bouche le morceau que tous les efforts de la déglutition ne peuvent transmettre à l'estomac. L'épuisement, l'inanition en sont les mortelles conséquences ; les sucs digestifs altérés, deviennent un nouvel aiguillon pour la faim , qu'il est impossible de satisfaire , lorsque le mal a fait de certains progrès ; la fièvre lente survient , le marasme monte au plus haut période , et les malades infortunés périssent , après avoir lutté , plus ou moins de temps , contre les souffrances de la faim et le désespoir d'une déglutition suspendue.

Il est plusieurs causes qui peuvent détruire le pouvoir d'avaler , et on les trouve réunies dans deux dissertations publiées par MM. *Triller* (a) et de *Haen* (b). Le virus scrofuleux jeté sur les glandes œsophagiennes , en est une , peut-être , des moins soupçonnées , quoique la plus commune. On est en droit de l'accuser , lorsque cette maladie survient dans un pays où les écrouelles sont plus ou moins répandues , et dans les constitutions remarquables par une aptitude scrofuleuse , plus ou moins frappante. M. *Taranget* a donné ,

---

(a) *De fame lethali ex callosâ oris ventriculi angustia* : T. I. *Opusc. med.* p. 3 , et *Haller, disp. morb.* T. III, p. 31.

(b) *De deglutitione* dans le tom. VI du *Ratio medendi*.

dans le Journal de médecine (a), quelques détails sur l'impossibilité d'avalier, produite par l'obstruction des glandes œsophagiennes, d'après lesquels on reste convaincu que le vice scrofuleux a été la vraie cause de la maladie.

45. On découvre des glandes lymphatiques vers l'extrémité de l'œsophage, qui s'abouche avec l'estomac, le long de la grande et de la petite courbure de ce viscère. Il y en a autour du pylore; l'on en découvre quelques-unes dans la concavité du foie et de la rate, sur le pancréas, le long des vaisseaux lombaires, etc.; et lorsque le vice scrofuleux se porte sur ces diverses glandes, il produit des effets relatifs aux fonctions des viscères, ou des parties qui servent d'appui aux glandes obstruées. Si les glandes pyloriques sont obstruées, il survient des douleurs sourdes; la plupart des maladies, dont l'estomac est le siège, principalement le vomissement chronique, qui entraîne après lui le marasme, la fièvre lente et la mort.

46. Le vice scrofuleux agissant sur le foie, ce viscère devient quelquefois gros et blanc, ou du moins d'un jaune fort clair, suivant l'observation vraie de M. de Bordeu; la bile cystique dégénère

---

(a) Tom. LXVIII, pag. 253 et suiv.



en une liqueur blanche, et transparente comme de la colle de poisson. Aussi tous les vices de la digestion sont-ils communs chez ces scrofuleux; tandis que la couleur blanche ou grise des excréments annonce l'absence de la bile, ou du moins sa mauvaise qualité, et le tort que cet agent digestif procure aux principales fonctions de l'économie animale. Si dans quelques sujets le foie augmente de volume, par rapport au flux de la matière muqueuse, dans d'autres il se rapetisse et se raccornit, comme nous l'avons vu arriver pour le poumon [ §. 42 ], ou s'obstrue inégalement, et produit, à raison de ce, diverses maladies secondaires. Les vomissemens opiniâtres, qu'on met communément sur le compte de l'estomac ou du pancréas, dépendent de l'obstruction de la partie supérieure de son lobe gauche; l'engorgement de son rebord convexe et supérieur gêne le mouvement du diaphragme, et irrite la partie inférieure du poumon droit; d'où s'ensuit quelquefois la toux, la dyspnée et le crachement de sang; symptômes qu'on peut prendre pour ceux de la pulmonie. On sait que le foie obstrué, squirreux dans la plus grande partie de sa substance, peut donner naissance à l'hydropisie, à l'ictère, ou que, donnant lieu à un engouement de la veine porte, il en provient une suite de maux;

que les *Stahliens* ont décrit avec une précision rigoureuse.

47. Si la rate est un organe auxiliaire à l'égard du système lymphatique, comme l'ont prétendu MM. *Hewson* et *Falconar*, ce viscère doit beaucoup souffrir des effets du vice scrofuleux. Il partage effectivement tous les désordres que nous avons dit être propres au foie, et de plus, il est très-ordinaire qu'elle tombe dans un état de putréfaction, ou qu'elle soit entièrement détruite.

48. Les affections du pancréas, analogues à celles de la rate et du foie, donnent occasion à des vomissemens chroniques, aux digestions difficiles, aux vents. L'abondance de salive dans la bouche, réunie à quelques symptômes locaux, annonce assez sûrement le mauvais état de ce viscère.

49. Mais une partie remarquable par la multiplicité de ses glandes lymphatiques, et le nombre des maladies dont elle est le siège, lorsque le vice scrofuleux les affecte, c'est le mésentère. Placées communément le long des vaisseaux sanguins, et presque toujours dans les bifurcations des vaisseaux sanguins mésentériques, ces glandes sont orbiculaires, aplaties, et de différentes grosseurs; cependant, le volume des plus considérables ne surpasse pas celui d'une petite fève, et

de volume varie encore, suivant leur situation. Celles qui sont les plus proches du duodénum et du jéjunum, sont très-grosses; leur volume décroît à proportion qu'elles correspondent aux gros intestins. On sait qu'on rencontre un certain nombre de ces glandes dans la portion du mésentère qui attache l'extrémité du colon et le principe du rectum.

Quoique les glandes du mésentère soient situées trop profondément, pour que leur état soit apparent, on ne sauroit néanmoins douter qu'elles ne soient engorgées, lorsqu'on trouve chez les écrouelleux le ventre dur et élevé. Quelques auteurs ont avancé que les scrofules ne s'amoncellent jamais autour du cou, que le mésentère n'en contienne auparavant un très-grand nombre; ce qui sembleroit annoncer que le vice scrofuleux, déposé primitivement dans les glandes mésentériques, reflue ensuite vers celles du cou; mais cette assertion est démentie par des faits anatomiques, et *Morgagni* en a recueilli de très-concluans. Quoi qu'il en soit, les glandes mésentériques marchent moins rapidement vers la suppuration, que celles du cou; elles restent très-long-temps dans un état de crudité, et ne s'abandonnent que dans les progrès d'un mal qui doit se terminer par la mort. Cependant les enfans, dont

les glandes mésentériques sont obstruées (a), ne laissent pas que d'en souffrir directement, et d'être exposés à des maladies secondaires très-graves. Ces malades digèrent difficilement, et souffrent lorsqu'ils ont mangé; une diarrhée putride les affoiblit et les tourmente. Peu à peu les jambes se gonflent, s'engorgent, s'édematient, et ces phénomènes précèdent l'hydropisie ascite, compliquée quelquefois de leucophlegmatie. Dans d'autres cas, une inflammation sourde s'empare des glandes squirreuses; une légère fièvre catarrheuse s'établit, et la fièvre étiqne, quelquefois avec tout le cortège des signes propres à la phthisie pulmonaire, qui survient, annonce, avec la perte du malade, la suppuration, l'abcès, ou une affection carcinomateuse des glandes mésentériques. Communément, lorsque cette scène se passe dans les entrailles, tous les accidens cutanés prennent une tournure consolante.

50. Nous ne dirons rien, en particulier, des glandes lymphatiques dont sont pourvues les extrémités inférieures. Les plus remarquables sont celles qui sont réunies en peloton dans la région inguinale; elles sont contiguës avec une chaîne

---

(a) Voy. mon Mémoire sur le carreau, couronné par la Faculté de médecine de Paris.

de glandes lymphatiques, qui se répand le long des vaisseaux obturateurs; on découvre d'autres glandes sur la partie externe de la cuisse, derrière le jarret, et ces parties sont exposées aux mêmes ravages, dont nous avons tant de fois indiqué la nature et la marche.

51. On se tromperoit fort, si on ne présu-  
moit de l'existence du vice scrofuleux que par l'affection particulière et prédominante des glandes et des vaisseaux lymphatiques. L'expérience a démontré que ce vice porte quelquefois sa principale action sur les os, qu'il carie et détruit; sur les viscères, qu'il dégrade, et dont il pervertit les fonctions; sur la peau, qu'il gâte ou corrode; enfin, sur la graisse, sur le sang, et même sur le suc osseux.

52. Tous les os indifféremment peuvent être attaqués par le vice scrofuleux; cependant, on a vu que, de préférence, ce vice portoit plutôt sur les os spongieux, ou sur les extrémités des os longs, qui ont un canal médullaire. Aussi, parmi les parties osseuses, qu'on trouve très-fréquemment affectées, ce sont les os de la pommette, ceux des phalanges des doigts, le calcaneum, et autres os du métatarse et du métacarpe, les vertebres; enfin, les os ou parties d'os qui forment les articulations, et sur-tout les grandes. Les effets de ce vice porté sur les os,

sont de deux espèces, qui sont la carie sans hyperostose, ou l'hyperostose avec carie. Pour donner un exemple de ces deux sortes d'accidens, nous choisirons le mal vertébral et la tumeur blanche des articulations ou pédarthrocace; et c'est avec d'autant plus de raison, que ces deux maladies, dépendantes du vice scrofuleux, sont aussi rébelles dans le traitement, que dangereuses pour les conséquences.

53. Le mal vertébral, si bien décrit par M. Pott, qui, le premier, a écrit sur cette fâcheuse maladie, consiste dans la carie des vertèbres lombaires; et le résultat de cette carie est la courbure de la colonne épinière, et la paralysie des extrémités inférieures. Dans un grand nombre de cas qui proviennent de cause interne, le vice scrofuleux en est la cause prochaine. Pour l'ordinaire, le mal vertébral commence par une carie sourde du corps des vertèbres; et quand la distorsion et la courbure de l'épine ont lieu; quand l'impotence des extrémités inférieures est survenue, le vice scrofuleux a déjà produit des ravages plus ou moins considérables, et sappé l'appui que doit fournir la colonne vertébrale. Les enfans et les adultes sont également sujets au mal vertébral; cependant, les premiers y sont beaucoup plus exposés que les autres, et quoiqu'il arrive souvent, selon les observations de M. Pott, que

que la carie des vertèbres a lieu, sans gonflement préalable de la substance de cet os, ou, pour mieux dire, sans qu'il se soit formé auparavant de protubérance; néanmoins cette bosse survient quelquefois, pour faire confondre le mal vertébral avec les effets du rachitis. Lorsque la carie se forme sans protubérance préalable, il arrive assez constamment que les vertèbres lombaires en sont le siège; mais quand la bosse a lieu, le siège du mal est indifféremment sur les vertèbres thorachiques et lombaires; et dans le premier cas, il arrive qu'au lieu de la paralysie des extrémités inférieures, c'est à celle des extrémités supérieures qu'il faut s'attendre. Du reste, dans ces divers cas, la carie débute toujours par la partie interne de l'os; ce qui prouve que le vice scrofuleux n'agit qu'en s'associant avec l'huile médullaire, qu'il déprave et rend corrosive, avec des modifications propres à la manière d'agir du vice écrouelleux.

Bien avant que le mal vertébral s'établisse, on remarque, dans les enfans qui doivent en être attaqués, une foiblesse générale et un affoiblissement radical dans toute la constitution. Souvent les signes de la constitution scrofuleuse se développent alors avec beaucoup plus de force; et quels que soient les progrès de ce développement, il y

F

a toujours un degré de langueur plus ou moins considérable dans l'exercice des fonctions digestives. Si l'enfant avoit l'usage de ses jambes, il commence à le perdre peu à peu; et s'il n'avoit pas encore commencé de marcher, il ne lui est pas possible de le faire. Peu à peu les extrémités inférieures s'affoiblissent dans l'enfant qui marchoit; il ne peut plus les mouvoir à sa volonté; les jambes se croisent de temps en temps dans une marche un peu précipitée; et quelquefois l'enfant tombe sur le terrain le plus uni, et sans que cette chute ait été occasionnée. Cependant, les extrémités inférieures maigrissent, et leurs muscles mollissent de plus en plus; le ventre grossit, sans devenir dur; les malades se plaignent d'une sensation désagréable dans quelque point de la colonne épinière; et quelquefois c'est une douleur déterminée. Bien-tôt ils évitent de se tenir dans une situation verticale, et à mesure que le mal fait des progrès, l'impotence des extrémités inférieures devient de plus en plus sensible, et la forme de la colonne épinière s'altère plus ou moins fortement. Pour l'ordinaire, il se fait une courbure du dedans en dehors; mais cette inflexion de l'épine du dos n'est qu'une maladie consécutive, et soit qu'elle paroisse avant ou après l'impotence des jambes, elle n'en est



point la cause, ni des autres symptômes qui surviennent quelquefois dans cette redoutable circonstance.

Ces symptômes sont l'érosion et la carie d'une ou de plusieurs vertèbres, la pourriture et la corrosion des ligamens ou des cartilages intervertébraux, l'ulcère des parties molles qui recouvrent les os cariés, de grands dépôts qui se forment sous les muscles psoas, et des infiltrations purulentes dans la cuisse; enfin, la fièvre lente, et une mort inévitable. Dans les progrès ultérieurs du mal, le mésentère, et sur-tout les poulmons, éprouvent des altérations considérables.

54. Ce qui arrive aux vertèbres lombaires, abreuvées d'une huile médullaire affectée par le vice scrofuleux, survient de même quelquefois aux os les plus considérables du corps humain, lorsque ce vice les attaque avec une certaine fureur. On a vu, dans des cas de cette espèce, le fémur carié dans toute son étendue, et les muscles de la cuisse, excessivement gonflée, détruits par le pus, ou infiltrés de sanie (a); on a vu toute la cuisse changée en une espèce de corps charnu en colliquation, soutenu et séparé, en plusieurs endroits, par des prolongemens graisseux, membra-

---

(a) Voy. le Recueil d'observ. de médéc. des hôpit. milit. tom. I, pag. 81.

neux, cartilagineux, osseux même, et à la place du fémur, consumé par la carie, on a trouvé des parties osseuses, configurées en stalactites; tant il reste quelquefois à la nature accablée, des forces pour régénérer des os qu'un mal victorieux détruit et consume (a).

55. Si le vice scrofuleux peut carier les os sans les gonfler, et augmenter leur volume, il arrive bien plus souvent qu'en les attaquant il produit des hypérostoses fixes, qui, précipitant les malades dans des états cruels, sont plutôt l'effet de la carie, que la carie n'est l'effet de la tumeur. Dans ces cas, la partie devient insensiblement, et peu à peu, plus ou moins volumineuse; et cette tumeur, qui embrasse l'os de toute part avec la même égalité, est dure, ferme, comme solide, et la partie malade comparée avec la partie saine, au jugement du tact, fait décider que l'os est d'un volume énorme. *Thomas Baritholin* cite un cas d'hypérostose dans le pouce d'un paysan, dont la grosseur approchoit de la tête d'un homme; *Bordeu* a vu tous les doigts de la main ayant chacun trois ou quatre tumeurs, dont la moindre égaloit un œuf de poule; il y avoit chez ce scrofuleux une pareille tumeur au milieu du rayon.

---

(a) *Voy. le Journ. de médéc. tom. L, pag. 530. Observ. de M. Bonel de la Brageresse le fils, D. M.*

On a vu une tumeur, du volume du plus gros potiron, s'élever et croître sur un des os innominés ; mais les tumeurs de ce genre les plus énormes et les plus fâcheuses, sont celles qui occupent des parties contiguës à celles qui éprouvent de grands délabremens. On trouve dans les auteurs des exemples où toute la jambe ou le bras recouvert d'ulcères, sont parvenus à avoir plus de trois pieds de circonférence.

56. Toutes les tumeurs placées sur les articulations, ne sont point formées par le vice de l'os ; il en est quelques-unes qui sont procurées par l'engorgement des lymphatiques de ces articulation, comme on le voit dans celles du coude et du genou. Dans les tumeurs de la première espèce, le mal commence par l'os, et les parties molles sont attaquées consécutivement ; dans celles de la seconde, le mal, fixé d'abord dans les parties molles environnantes, passe aux os qui sont dessous. Ici la carie de l'os est externe, et s'enfonce dans l'intérieure ; là, elle est interne, et gagne peu à peu jusqu'au dehors. La première mérite le nom de tumeur articulaire osseuse ; et la seconde est parfaitement désignée par le titre de tumeur articulaire lymphatique.

57. Dans la tumeur articulaire osseuse, le vice scrofuleux attaque les os, ou les extrémités des os qui forment les articulations, et y produit la

carie; mais celle-ci donne naissance à une tumeur dure, non élastique, et d'une consistance; en apparence si bien osseuse, que plusieurs auteurs l'ont décidée non-seulement de cette nature, mais encore ont avancé qu'elle n'avoit lieu que par rapport au gonflement de l'os. Quelques-uns, au contraire, ont soutenu que, dans ces cas, l'os n'augmentoît jamais de volume, et que la dureté des parties molles environnantes étoit occasionnée par l'exudation, à travers les pores de la substance de l'os compacte et solide, mais affoiblie par le pus intérieur, de la matière de la suppuration, qui avoit commencé dans la cavité médullaire de ces os, et son insinuation insensible dans le tissu cellulaire des parties molles qui les embrassoient.

Si l'on veut prendre la peine de rechercher quelle est la cause de cette contradiction, dans des opinions qui paroissent être le fruit de l'expérience, et si l'on a eu occasion de voir par soi-même, on reste convaincu que la partie compacte et dure des os cylindriques se carie sans se gonfler; tandis que leur partie spongieuse et surmontée d'épiphyes se carie, pour l'ordinaire, avec augmentation de volume. Dans ces derniers cas cependant, il est constant que toute la tumeur externe n'est point occasionnée par le gonflement de l'os, mais bien, en grande partie, par la transsudation du suc médullaire altéré par le

vice scrofuleux. M. *Vigaroux* (a) a très-exactement remarqué que la suppuration de la moelle, rance comme elle l'est, a la propriété de rendre durés, squirreuses, et comme solides, les parties molles à travers lesquelles elle s'infiltré; et nous avons déjà eu occasion [ §. 42 ] de dire que le vice scrofuleux opéroit l'endurcissement du parenchyme des viscères les plus mous.

Comme la tumeur produite par la carie de l'os se forme le plus ordinairement dans les articulations, sans changer la couleur des tégumens, on lui a donné le nom de tumeur blanche des articulations; terme assez propre, en ce qu'il donne l'idée d'une marque de cette maladie, qui est que la peau, malgré l'augmentation de volume de l'articulation, n'est pas enflammée, mais retient sa couleur naturelle. M. *Pott*, à raison de la cause qui les procure, et des effets qui lui donnent lieu, croit qu'on les appelleroit plus caractéristiquement les écrouelles dans les articulations, avec les os étendus et cariés, et les ligamens affectés. En effet, lorsqu'on dissèque les membres affectés, soit après l'amputation, soit à la mort du malade, on trouve que, dans les premiers périodes, les parties molles paroissent très-

---

(a) Observations sur la vérole, pag. 46.

peu affectées ; mais dans tous les cas , même dès le commencement de la maladie , on observe constamment une augmentation de volume , soit des extrémités des os , soit de leurs épiphyses , fréquemment d'un côté seulement , mais quelquefois aussi des deux portions des os articulés. Cette augmentation de volume se trouve quelquefois sans autre affection évidente ; mais dans un état plus avancé , les parties spongieuses de ces os se dissolvent en une matière tenue , fluide et fétide , et la carie se propage dans toute leur substance. D'abord les cartilages qui encroûtent ces os ne sont point affectés ; mais bientôt ils s'altèrent , se détruisent totalement , et se dissolvent. Les épiphyses , dans les jeunes sujets , se séparent en entier ou en partie de ces os ; enfin , les ligamens , qui ont éprouvé une très-légère altération dans les premiers périodes , deviennent épais , se déforment , et pourrissent. Les parties faites pour la sécrétion de la synovie , acquièrent un semblable état. Toutes ensemble liquéfiées et confusément mélangées , forment un grand dépôt de matière sanieuse et puante , qui est déchargée , soit par des ouvertures artificielles , soit par des crevasses produites par érosion , et ces ouvertures conduisent ordinairement aux os pourris et cariés dans toute leur substance. Il sort des fragmens osseux par les lieux ulcérés , conjointement

avec les parties liquéfiées des os , et des autres parties molles ; lesquelles font un pus de très-mauvaise qualité , et qui dégénère en une sanie putride.

Tandis que cette scène se passe dans les articulations , on observe des symptômes qui la font présumer et qui la décèlent. Le malade ne sent encore qu'une douleur obscure dans le mouvement du membre affecté ; mais peu à peu elle augmente , et toujours circonscrite , elle se fait sentir au milieu de l'articulation , pendant que l'enflure est à peine marquée au dehors. Souvent il se déclare alors une fièvre symptomatique , et le moindre mouvement du membre est très-douloureux , de sorte que le malade est obligé de le tenir dans un état de flexion continuelle ; ce qui ne fait qu'augmenter la roideur et la tension des tendons. A mesure que le mal fait des progrès , la douleur et l'enflure augmentent. Quand on comprime la tumeur , elle ne conserve point l'empreinte. Les veines paroissent variqueuses à sa surface , et il se forme des collections de matière dans différentes parties. C'est alors que la douleur constante , l'irritation et l'absorption de la sanie des lieux affectés , renforcent la fièvre , ou en produisent une étiq̃ue , suivie de ses symptômes les plus destructifs , comme la perte totale de l'appétit , du repos et des forces ; la diarrhée et les sueurs

nocturnes se déclarent, et le malade passe par tous les degrés de marasme et de consommation, qui ne laissent plus d'espoir.

58. Il faut appliquer à la tumeur articulaire lymphatique, ce que les auteurs ont dit de la tumeur blanche rhumatique des articulations, avec laquelle on l'a souvent confondue. Dans celle-ci, les os ne sont viciés que dans les progrès du mal, et leur carie superficielle est le produit du pus, provenant de la destruction des parties molles; au lieu que, dans l'autre cas, les os sont primitivement affectés, et leur carie produit l'enflure et la désorganisation des parties molles. Lorsque la tumeur a son siège dans les lymphatiques de l'articulation, la partie est plus tuméfiée dans le commencement, la douleur est d'abord répandue sur toute la jointure, et le malade exécute jusqu'à un certain point, avec facilité, les mouvemens de flexion et d'extension; cependant il y a des cas où la douleur s'étend, même bien avant, dans les muscles qui ont leur attache à l'articulation affectée. Dans l'une et l'autre position, on distingue les tumeurs articulaires, procurées par la métastase d'une humeur catarrheuse, âcre ou rhumatique, parce qu'il est aisé d'assigner au mal la cause qui lui a donné naissance, parce que les malades sont des sujets jeunes, forts, pléthoriques, ou des personnes



déjà molestées par quelques attaques de rhumatisme.

59. Quoique le vice scrofuleux se porte plus rarement sur les viscères, c'est-à-dire, sur la partie molle et parenchymateuse de ces organes, nous avons plusieurs observations qui démontrent que ce vice peut se déposer par-tout indifféremment, et donner naissance à des affections très-cruelles. *Sauvages* dit avoir vu une famille dont tous les enfans périssoient, avant six ans, dans les convulsions qui ne reconnoissoient autre cause qu'une humeur écrouelleuse répandue sur le cerveau (a). *Willis* rapporte une observation semblable. *M. Zimmerman* parle, dans les Mémoires de *Zurich*, d'une toux convulsive, aussi singulière que violente, qu'il étoit raisonnable d'attribuer à la métastase de l'âcre scrofuleux. Nous avons nous-mêmes fait mention, dans un autre ouvrage (b), d'un enfant fort aimable qui expira dans les convulsions, sans cause évidente, après la guérison mal-adroite d'une ophthalmie écrouelleuse. *M. de Brieuve* (c) nous apprend que l'imbécillité, ou si l'on veut le crétinage, doit être considérée comme une production scrofu-

---

(a) *Nosologie*, tom. IV, pag. 24, traduct. fr. in-12.

(b) *Des convulsions dans l'enfance*, etc. pag. 210.

(c) *Mém. de la Soc. Roy. de méd.* tom. V, p. 325. m.

leuse dans une infinité de cas, dans les lieux où la tendance générale est pour les écrouelles. Le docteur *Jean Hunter* (a) parle d'un gonflement lent des amygdales, qui tient jusqu'à un certain point aux écrouelles. Dans ce cas, la surface de ces parties est recouverte de lymphes coagulables, qui quelquefois se rassemblent dans une espèce de cavité, et fait prendre le change pour un ulcère vénérien. Mais ces tumeurs sont trop volumineuses, pour être l'effet du virus vénérien; d'ailleurs il est aisé de distinguer la matière dont elles sont recouvertes d'un véritable ulcère, parce qu'il suffit de détacher une partie de cette matière, pour s'assurer que la superficie de l'amygdale n'est pas ulcérée. *M. Helian* (b) a fait mention de la colique scrofuleuse qu'on reconnoît, selon lui, lorsque la douleur continue, et que, sans être d'une nature trop chaude, elle se fixe dans les parties internes du bas-ventre; dans cette espèce, les purgatifs ni les lavemens ne soulagent point. Dévié sur les organes de la génération, il produit la gonorrhée, les fleurs blanches: accidens qui ne sont pas trop rares, s'il faut en croire le docteur *Selle*.

---

(a) Traité des maladies vénériennes, pag. 341.

(b) Dictionnaire du diagnostic, art. colique.

60. En se portant sur la peau, le vice scrofuleux produit tantôt des ulcères qui prennent même un aspect cancéreux lorsqu'ils sont au visage, tantôt des gales, des dartres ou d'autres éruptions anomales, et toujours opiniâtres. On reconnoît que ces sortes d'affections dépendent d'une cause scrofuleuse, à la disposition que les sujets ont aux inflammations des yeux, à la tuméfaction de la lèvre supérieure, aux fréquentes éruptions dartreuses, et à une digestion affoiblie malgré la bonté de l'estomac. Ces signes, notamment l'épaisseur de la lèvre supérieure, qui peut être regardée comme particulière aux complexions scrofuleuses, annoncent assez sûrement à quelle classe doit être rapportée cette maladie obscure, sur la nature de laquelle on a lieu d'être indécis. Si le vice scrofuleux se jette sur le cuir chevelu ou sur le visage, il prend la forme des achores ou de la croûte laiteuse. M. Kock (a) a fait l'histoire d'un enfant de neuf ans, chez qui, dès l'âge de quatre ans, le vice scrofuleux s'expliqua par l'engorgement des glandes conglobées du cou. Au bout de trois ans, ces glandes se dissipèrent, l'enfant parut jouir d'une bonne santé; mais il ne

---

(a) *De cognoscendis et sanandis scrofulis; Halæ Magdeburgicæ*, pag. 11, note X.

tarda pas à tomber dans la cachexie, et sa tête se couvrit d'achores et de croûtes laiteuses. Les remèdes les mieux indiqués échouèrent contre ces éruptions; ce ne fut qu'après avoir persisté pendant deux ans, qu'elles se dissipèrent à fur et mesure que les glandes du cou s'engorgèrent de nouveau: ce qui décide que la même acrimonie avoit également produit ces diverses maladies. Du reste, les affections cutanées opiniâtres ne sont pas rares, vers l'âge de 50 ans, chez ceux qui, pendant la jeunesse, ont été incommodés d'écrouelles, ainsi que M. *Grant* (a) a eu occasion de le vérifier. Ces faits semblent donner un air de vérité aux assertions de M. *Selle* (b), qui soupçonne que le virus scrofuleux entre pour beaucoup dans la production de la gale et des dartres. Quoi qu'il en soit, les ulcères cutanés sont, sans contredit, le résultat le plus ordinaire du vice scrofuleux porté sur la peau. Ces ulcères, lorsque les os placés au-dessous ne sont point attaqués, se distinguent des autres dans leur principe, parce que la matière qui s'en écoule est douce, sans aucune odeur désagréable, et d'une consistance comme caillée. Mais quand ces ulcè-

---

(a) Recherches sur les fièvres, tom. II, pag. 247.

(b) Manuel clinique, tom. I, pag. 191.

res se forment sur les jambes, ils se placent presque toujours au bas; la peau commence par y devenir violette, écailleuse, dure, racornie. Peu de temps après que cette couleur a paru, le malade y ressent des douleurs vives avec élanement: il sort des boutons dont la pointe suppure lentement; leur base reste toujours dure, ainsi que leurs bords. Il se forme, enfin, sur cette peau un ulcère dont le fond est molasse, pâle, tandis que les bords en sont calleux. Le bas de la jambe se dessèche et diminue, au lieu d'enfler. Cet ulcère fait le tour de la jambe, en la rongant. On en voit quelquefois plusieurs au lieu d'un, qui la rongent successivement. Il en découle une sanie rougeâtre et peu liée. Il ne s'y forme jamais d'excroissances fongueuses. Quoiqu'ils paroissent superficiels, l'os est toujours altéré en dessous. Le mal s'étend quelquefois, et gagne le gras de la jambe. La couleur violette de la peau précède sa marche; sa dureté vient ensuite avec les boutons; l'ulcère paroît le dernier. S'il y avoit démangeaison, cela ressembleroit à *l'elcosis herpetica* de Sauvages (a).

61. On ne peut douter que, dans les scrofu-

---

(a) Mémoires de la Société Royale de médecine de Paris, Tom. V, pag. 314 des Mém.

les, le vice de la lymphe n'ait au moins pour adjoint un défaut particulier de la graisse. Cette remarque n'a point échappé à M. Lorry. Dans ces maladies, a très-bien dit ce praticien judicieux (a), on trouve le tissu cellulaire, sur-tout auprès des parties affectées, rempli d'une graisse blanche, et comme cassante; le tissu cellulaire de tout le corps est rempli, dans ses différentes parties, d'espèces de grains concrets, mais évidemment gras et inflammables. La peau participe de ce vice, et quelquefois on seroit tenté de prendre un vice écrouelleux pour un vice tout entier éléphantiaque. C'est sur-tout dans les écrouelles qu'on voit quelquefois une partie entière, comme une des extrémités, qui devient tout-à-coup enflée sans être douloureuse, et sans être évidemment pâteuse: les sens même s'é-moussent un peu, comme si cette peau lisse et polie, souvent même très-blanche, avoit perdu sa transpirabilité. La peau, en effet, n'est distinguée, dans cette partie, de sa voisine, que par cette blancheur. On trouve aussi très-souvent des tumeurs graisseuses, placées non seulement aux endroits où la graisse peut se placer, mais

---

(a) Mém. de la Soc. Roy. de méd. tom. 3. p. 140 des Mém.

dans

Dans le corps du pöumon, suivant l'observation particulière de *Boerhaave*; dans le foie, dont la masse étoit écartée par cette masse graisseuse, dont a parlé le docteur *Mead*; ou dans les intestins, selon que le rapporte *M. de Souhei* (a). On a vu toute une extrémité, os, muscles, vaisseaux sanguins et lymphatiques, être changés en une substance adipeuse: tant est forte, dans quelques cas d'écrouelles, cette altération combinée de la graisse et de la lympe, par laquelle tout le corps devient athérome.

Il y a plus, et le vice scrofuleux produit quelquefois des effets singuliers sur les humeurs du tissu cellulaire: c'est un embonpoint particulier, que personne n'a observé avant *M. de Brieu*de (b). Ces scrofuleux sont joufflus; leurs membres sont gras et potelés; leurs couleurs sont très-vives, mais d'un rouge foncé ou violet: leur graisse est néanmoins dure et presque squirreuse. La forme de leurs membres est matérielle et mal arrondie. Les personnes du sexe sont très-ventruës, et leurs règles arrivent tard. Cet épaisissement du tissu cellulaire devoit être appelé, suivant l'auteur que nous venons de citer, *polysarchia scrofulosa*.

---

(a) Journ. de méd. tom. XLVIII, pag. 114.

(b) Mémoires de la Soc. Roy. de méd. tom. V, pag. 307 des Méms.

Cet état maladif se rencontre plus souvent chez les jeunes filles que chez les garçons. *M. de Brieu*de connoît des familles entières affligées de cet embonpoint scrofuleux.

Nous ferons une réflexion sur cette qualité de la graisse dans les écrouelles. Quand on sait que les acides minéraux affoiblis ont la propriété de mettre la graisse en grumeaux, de la durcir (a), de la rendre graveleuse, âpre au toucher, et d'en faire un corps moins perméable à l'eau; quand on sait que l'effet des acides végétaux sur cette même substance, quoiqu'extrêmement foible, et, pour ainsi dire, évidemment nul, est néanmoins assez fort, assez marqué pour l'empêcher de devenir aussi promptement rance et putride, ne devons-nous pas en conclure ou du moins en conjecturer que la nature de l'acrimonie scrofuleuse est acide, ou du moins que la cachexie acide aide singulièrement les effets et les progrès du vice scrofuleux ?

62. Le sang des écrouelleux est réellement plus aqueux, plus glaireux, moins rutilant, moins vif que celui des gens qui se portent bien; il a, dit *M. de Bordeu*, beaucoup de rapport avec le sang des filles qui ont les pâles couleurs, et quel-

---

(a) C'est ce que les Chandeliers n'ignorent point, puisqu'ils font épaisir, durcir même les graisses molles, en y mêlant de l'acide vitriolique et de l'alun.



que ressemblance avec le sang des hydropiques, c'est-à-dire, qu'il est moins bien travaillé. Mais à mesure que le mal avance, que le vice scrofuleux altère plus fortement les fluides, et pervertit davantage l'ordre et la succession des fonctions, le sang abonde de plus en plus en parties gélatineuses inconcrécibles. Versé dans une palette, ce sang offre une espèce de gelée dont la tenacité est relative au degré de glutinosité de la lymphé altérée par le vice scrofuleux, et sur laquelle surnage une partie aqueuse très-abondante; ce qui suppose un défaut de mixtion suffisante, l'impossibilité que l'eau du sang a à pénétrer sa partie colorée et proprement sanguine. Sa couleur est d'ailleurs d'un rouge plus mat qu'il ne l'est d'ordinaire. Le tact découvre, dans le sang encore chaud, une onctuosité et même une tenacité plus ou moins poisseuse.

Est-ce que ce phénomène du sang est l'effet de l'affection plus ou moins générale du système lymphatique; ou bien est-il l'effet d'un acide étranger qui agit sur lui? S'il nous étoit permis d'adhérer aux idées de M. *Hewson* (a), sur une

(a) Selon lui, le système lymphatique, peut-être par une vertu plastique sur le fluide qu'il contient, prépare des vésicules rouges, plates et solides, ayant dans leur centre une petite particule solide, qui sont les vraies particules du sang.



partie des fonctions des vaisseaux lymphatiques ; nous prouverions que le sang doit être tel que nous l'avons montré, dans une maladie qui a son siège dans le système des absorbans. Mais rejetons des conjectures dont le professeur *Mascagny* (a) a prouvé la fausseté, et contentons-nous des raisons qui ont été indiquées dans un autre lieu [§. 5.], en y joignant celles qui sont tirées des altérations générales de la nutrition. Quant à l'action d'une acrimonie acide qui agit sur le sang, qui en modifie la crasse et en altère la consistance, les expériences de M. *Thouvenel* (b) nous apprennent que l'action des acides sur le sang est assez forte pour opérer le changement de matière albumineuse en mucosité inconcrécible, et même que, si l'action résolutive de l'acide sur la matière albumineuse a été trop forte et trop long-temps continuée, le gelée factice qui en résulte, n'est plus reversible à l'état albumineux. Nous devons avertir que les mêmes épreuves tentées sur la lymphe ont amené les mêmes résultats.

C'est lorsque le sang est infecté jusques à un certain point de l'acrimonie scrofuleuse, et que

---

(a) *Vasor. lymphatic. corpor. hum. historia.*

(b) *Mém. sur la sanguification, pag. 26.*

La nature est assez forte pour qu'il s'opère quelque dépuracion, qu'on voit survenir des éruptions cutanées anomales, un flux critique par les voies de la génération, par les glandes des paupières, par le conduit auditif, des transsudations par les aisselles, par les pores des mains, des pieds. M. *Chambon* (a) a fort bien remarqué que, chez les femmes, l'acrimonie scrofuleuse occasionne quelquefois la gonorrhée; et nous avons eu lieu de vérifier cette observation chez une fille de onze ans, née de parens scrofuleux, et qui, dès l'âge de cinq ans, avoit eu les glandes jugulaires engorgées; quelques remèdes intérieurs, et en particulier l'eau de la mer, parurent résoudre ces tumeurs, mais quelque temps après il survint une ophthalmie opiniâtre, et qui céda néanmoins au temps et à quelques dépuratifs mercuriels: depuis deux ou trois ans, la santé se soutenoit, quoiqu'avec quelques signes assez évidens de la constitution écrouelleuse, lorsqu'il parut un écoulement gonorrhœique; l'âge du sujet, ses mœurs, les circonstances précédentes nous rassurèrent contre le caractère de la gonorrhée; elle fut rebelle, et lorsqu'elle céda, les glandes du cou se réengorgèrent encore. Nous ajouterons

---

(a) Des maladies des filles, tom. II, pag. 143.

ici, quoique nos observations sur ce point contredisent celles qu'ont faites *Mrs. Faure* et *Girard*, que lorsque les fluides sont infectés jusques à un certain point par l'acrimonie scrofuleuse, toutes les plaies accidentelles dégènèrent, en général, en ulcères rebelles (a), quelques-uns deviennent alors fistuleux, avec carie superficielle des os qui se trouvent à portée. Dans cet état, les opérations chirurgicales ont une issue plus ou moins défavorable, et les grandes déperditions de substance ( nous entendons toujours parler de celles qui sont indépendantes du vice scrofuleux ) forment des plaies hideuses, et donnent occasion à des suppurations sanieuses, quoiqu'en général ces accidens fortuits arrêtent le progrès des scrofules, ou éloignent leur développement et préviennent de fâcheuses métastases. On a observé que l'acrimonie scrofuleuse des fluides, dans les sujets chez qui les écrouelles ne sont point assez bien prononcées, est ordinairement annoncée par un certain aspect sanieux et virulent des ulcères auxquels les praticiens ne se méprennent point: quelquefois leur superficie est verdâtre;

---

(a) On voit dans le Recueil d'observations de médecine des hôpitaux militaires, tom. I, pag. 327, que la piqûre des malingres donne lieu à des ulcères rebelles, sur ceux dont le sang est infecté par le vice scrofuleux.

ordinairement ces ulcères sont peu tuméfiés, ils s'enflamment difficilement; leurs bords paroissent d'un rouge pâle, violet et blafard, ils guérissent avec peine: ce qui dépend de ce que le vice écrouelleux attaque immédiatement le principe de la régénération des parties.

63. Ou le vice scrofuleux a une action délétère sur le suc osseux, ou les principes constitutifs de ce suc modifiés, altérés et décomposés, sont, en partie, les élémens de ce vice. [ *Voy. §. 18.* ] Si cette dernière assertion est difficile à prouver, la première est appuyée sur des faits qu'on ne peut pas trop contester. Qu'annoncent, en effet, les vices de l'ossification chez les sujets scrofuleux? Qu'indiquent, dans les écrouelles, des urines, tantôt presque privées d'acide phosphorique, tantôt abondant en matière crétacée et en acide phosphorique qui l'y tient en dissolution? Pourquoi, dans une génération scrofuleuse, trouve-t-on indifféremment parmi les enfans les écrouelles, le calcul, le rachitis, le mal vertébral, et parmi les adultes la pierre, la goutte, le rhumatisme ou les tumeurs blanches des articulations? Pourquoi tel sujet qu'on a vu scrofuleux dans son enfance, est-il quelquefois tourmenté par la goutte dans l'âge viril? Pourquoi, enfin, comme nous l'avons déjà dit, trouve-t-on dans les tumeurs scrofuleuses, et dans les cadavres

écrouelleux, des congestions de matière calcaire dans les glandes, dans les vaisseaux lymphatiques engoués, dans le canal thorachique et même dans le parenchyme des viscères? Si on nous objectoit que ce sont des produits du mal, et que ces produits n'éclairent presque jamais sur les désordres dérivés de la véritable cause, nous demanderions, à notre tour, pourquoi, dans la constitution écrouelleuse, dans ce long période qu'on peut regarder comme le temps d'incubation du vice scrofuleux, observe-t-on que la dentition est orageuse, que certains os, sur-tout ceux de la face, s'élargissent considérablement, qu'il se forme, comme dans le rachitis, des tumeurs osseuses, des déformations particulières, des crues (a), des rapetissemens subits? Pourquoi, demanderions-nous encore, cette extrême analogie du rachitis et des scrofules?

64. Jusqu'ici nous n'avons considéré le virus scrofuleux que comme stationnaire, c'est-à-dire, comme fixé primitivement sur la partie où se montrent ses ravages; nous devons actuellement le considérer comme *métastatique*, c'est-à-dire, comme porté par fluxion sur le lieu qui devient

---

(a) M. Noel a donné deux exemples remarquables d'accroissement des os, Voy. le Journal de médecine, tom. LI, pag. 225.

Le nouveau théâtre de la maladie. Dans l'un et l'autre cas, les effets sont les mêmes, ils sont et plus rapides et plus marqués dans ceux de métastase du vice scrofuleux. Une tumeur se dissipe sans cause manifeste, et bientôt il s'en crée une autre dans un autre endroit plus ou moins éloigné. La suppuration d'un ulcère scrofuleux diminue ou tarit; il survient des dartres à la peau, et ceux-ci disparaissent à mesure que l'ulcère s'humecte et suppure de nouveau, comme l'a vu *Bordeu*; ainsi de l'ophtalmie provenant d'une cause écrouelleuse. Les glandes du cou viennent à suppurer, et le pus, bien loin de s'évacuer, fuse à travers le tissu cellulaire, attaque le poumon, et produit une phthisie ulcéreuse; un sujet scrofuleux a un ou plusieurs ulcères en pleine suppuration, et pendant qu'ils se sèchent, il survient une tumeur, un dépôt, une maladie particulière, la diarrhée, une gonorrhée, etc. Dans ces divers cas, le diagnostic n'est point équivoque; le pus scrofuleux déplacé, dévié, devient la cause des nouveaux désordres qui s'établissent, et des maladies consécutives qui en surviennent.

65. Venons actuellement aux associations du vice scrofuleux avec ceux d'une autre nature, et cherchons à fixer les indices qui les démasquent et les phénomènes qui leur sont propres. Les vices rachitique, vérolique, scorbutique se combinent

très-souvent avec le scrofuleux : nous verrons successivement quels sont les effets de ces complications ; nous parlerons même de l'union du vice scrofuleux avec l'humeur de quelques autres maladies virulentes , et il ne sera pas tout-à-fait inutile d'examiner quelle est l'influence de l'acrimonie scrofuleuse sur la marche et les événemens des maladies aiguës.

66. Le vice scrofuleux se complique souvent avec le rachitis ; et de cette association de deux virus si formidables , même lorsqu'ils sont isolés, il en provient une cause mixte qui semble agir plus fortement sur les os et sur les glandes mésentériques , que sur toute autre partie. On sait que, de tous les virus connus , le rachitique est le seul qui porte une action directe sur les os même, qui leur fait subir les changemens et les variations les plus singulières , comme le vice scrofuleux porte une action développante sur les glandes lymphatiques. Cependant il y a apparence que ces deux virus unis se contrebalancent de manière que leurs effets réciproques en sont modifiés et comme combinés. En général , nous avons vu que le développement des accidens morbifiques n'est point aussi rapide que dans certaines espèces de rachitis , ni aussi retardé que dans quelques espèces de scrofules , les os ne se courbent qu'à la longue , la difformité du thorax



n'a lieu que dans les progrès ultérieurs du mal : d'une autre part, l'engorgement des glandes lymphatiques extérieures semble n'être que secondaire, c'est-à-dire, que celles du cou, des aisselles, des aînes, s'engorgent lentement et bien de temps après l'obstruction de celles du mésentère et de la poitrine ; de sorte qu'on ne vérifie jamais mieux qu'ici l'observation de *Russel*, qui dit que souvent les squirres des glandes du cou annoncent un état semblable dans celles de la poitrine et du mésentère. En un mot, tous les résultats de la squirrosité des glandes mésentériques ont lieu ; les hypérostoses se multiplient sur les os du crâne, sur les têtes des os longs, sur les os qui entrent dans la charpente thorachique ; il survient même de véritables exostoses, et lorsque la maladie fait des progrès funestes, il n'est pas rare d'observer ce qu'a vu *M. Faure*, la destruction totale des grands os de la machine, tels que le fémur, le tibia, l'humérus, pour l'ordinaire sans douleur et sans accidens proportionnels à la nature du désordre.

Pour caractériser la complication du rachitis avec les écrouelles, il n'est pas nécessaire qu'il y ait de ces grands accidens qui annoncent le vice rachitique d'une manière tranchante et méconnoissable ; il suffit, pour la lucidité du diagnostic, que les scrofules attaquent ceux qui, par la

protubérance du front, par leurs articulations gonflées, et par leur abdomen tuméfié, font voir qu'ils ont quelque disposition rachitique. Un des signes qui indiquent le mieux cette disposition, bien vérifié par M. *Strack*, c'est lorsque, vers le seizième mois de sa naissance, l'enfant a le visage pâle, rond de bouffissure, et que la partie des joues, qui a coutume d'être colorée en rouge, est d'un jaune de citron, ou de soufre.

Ne semble-t-il pas, aux yeux des observateurs non prévenus, que la facilité avec laquelle le vice rachitique se complique avec le scrofuleux, et, pour mieux dire, que la fréquence de pareilles combinaisons doit annoncer une extrême affinité dans la nature des deux vices, et confirmer les idées que nous avons développées sur la nature du vice scrofuleux? Nous ne dirons pas, après quelques auteurs, que le rachitis n'est souvent qu'une production des écrouelles, et réciproquement; mais nous citerons, en preuve de nos conjectures, l'observation de M. *Cullen*. Cet habile médecin paroît être convaincu, autant qu'il peut rapporter la maladie des enfans à l'état des parens, que le rachitis provient plus ordinairement de quelque foiblesse, et très-souvent d'une habitude du corps scrofuleuse dans la mère, tandis que les écrouelles sont plus communément le partage des enfans dont le père a été scrofuleux.

67. La lymphe des scrofuleux, déjà viciée par ce virus, l'est encore d'une autre manière par le virus vénérien, et ces deux vices produisent des effets destructeurs, dégradent plus promptement la constitution générale, altèrent toutes les liqueurs blanches, et produisent enfin des ravages aussi multipliés que fâcheux. Mais les phénomènes dûs aux vices vénérien et scrofuleux réunis, diffèrent suivant que ces causes d'infection sont héréditaires ou acquises. Dans le premier cas, la peau est long-temps défigurée par des pustules, par des efflorescences, par des lividités; et il est à observer que ces éruptions se font communément pendant la nuit, que leur couleur prend plus d'intensité durant cet intervalle de temps, et que l'état du malade, attentivement comparé le jour et la nuit, offre des différences remarquables. Les pustules s'accumulent sur le front et sur les aîles du nez; il en paroît autour des mamellons, des parties génitales; la peau est sèche, ou comme chagrinée, parsemée par placards d'espèces de dartres farineuses, et sujette à se crevasser dans les plis formés par l'arrangement des muscles et la forme des membres. Si l'activité du virus vérolique est prépondérante, il arrive communément que les principaux efforts du mal se portent sur les os; les hyperostoses se multiplient, elles suppurent plus ordinairement que celles qui sont sim-

plement véroliques, et l'espèce de carie qui y succède, est toujours très-fâcheuse. En général, les os longs sont fortement affectés, et c'est, pour l'ordinaire, dans leur milieu et dans leur intérieur. Lorsqu'au contraire l'activité du virus scrofuleux prévaut, les glandes conglobées extérieures s'engorgent rapidement, tandis que les glandes lymphatiques intérieures sont respectées; il est même de fait que les glandes inguinales sont plus sujettes à s'engorger et à suppurer; du moins les divers états par lesquels passent ces dernières glandes, ont un cours beaucoup plus précipité et plus remarquable.

Quand le vice vénérien est contracté par un tempérament scrofuleux, il produit des tumeurs glanduleuses d'un genre différent des vrais poulains, quoique placés au même endroit, et il en résulte des accidens d'une gravité à laquelle on n'auroit pas dû s'attendre, eu égard à la simplicité, à la bénignité apparente des symptômes primitifs de la vérole. Un signe qui n'en impose pas dans ces cas de complication, c'est que pour peu que les accidens vénériens diminuent par l'effet des moyens appropriés, les symptômes scrofuleux prennent un accroissement considérable, et se renforcent ou se développent avec la plus forte célérité. Ou les virus combinés portent sur les glandes de l'habitude du corps, et pour

lors les tumeurs se succèdent avec une promptitude incroyable ; un moment suffit pour qu'il s'en élève de très-volumineuses , même du milieu des parties molles , et pour lors elles sont accompagnées d'un frémissement égal à celui qui caractérise les anévrismes faux , mais qui n'est autre chose qu'une palpitation qui arrive aux parties molles dilatées avec violence , palpitation qui ne cesse que lorsqu'elles se sont accoutumées à cette dilatation ; ces tumeurs suivent la marche de celles qui sont véritablement scrofuleuses , et le pus qui en provient , lorsque ces tumeurs vieillissent , devient ichoreux , âcre et d'une acidité redoutable. Ou bien ces mêmes virus réunis attaquent les glandes lymphatiques , et même les conglomérées contenues dans la capacité abdominale , et pour lors les désordres qui surviennent égalent la férocité de la cause qui les produit. On a vu dans ces circonstances , à l'ouverture des cadavres , toutes les parties du bas-ventre absolument confondues , pas la moindre trace d'épiploon , toutes les glandes conglobées du mésentère , détruites , décomposées et réunies au point de ne former qu'une seule masse très-informe , dont la consistance putrilagineuse étoit comme du suif , ou de la bouillie épaisse et gélatineuse ; des épanchemens ichoreux , des grandes taches de la couleur de lie de vin , ou de blanc sale , etc.

On ne se dissimulera pas qu'on rencontre parfois des cas qui ne sont point assez bien prononcés, pour que la complication des vices scrofuleux et syphillitique soit manifeste; sur-tout quand on sait qu'il y a des scrofules compliquées de vérole, qu'il y en a qui ne le sont qu'en apparence, et dont le virus vénérien dégénéré est la cause; enfin, qu'il y a des personnes attaquées des écrouelles, qu'on ne peut suspecter de vérole héréditaire, et que d'autres peuvent être soupçonnées de l'une ou de l'autre, quelquefois de toutes deux. Pour éclaircir la difficulté, M. Petit propose de faire attention au concours de diverses circonstances. Ne peut-on pas croire, dit-il, que celle-là est exempte de vérole, qui attaque un petit nombre d'habitans d'un lieu où le nom même de la vérole est ignoré? Au contraire, ne doit-on pas penser que celle-ci est vérolique, qui afflige un grand nombre d'habitans d'un pays où la vérole est très-commune, puisque si peu de gens s'en font traiter, qu'elle y est héréditaire à des degrés dégénérés, qui marqueroient, pour ainsi dire, le nombre des aïeux, si quelqu'un n'avoit augmenté l'héritage par de nouvelles acquisitions?

Si le vice scrofuleux prend jamais une forme vénérienne décidée, c'est lorsque les accidens qu'il suscite sont bornés à la voûte palatine. M.

*Jourdain*

*Jourdain* ; qui s'est principalement occupé des maux qui attaquent la voûte du palais, observe que le vice scrofuleux, qui peut être aussi la cause des maladies de cette partie, n'exerce pas des ravages aussi considérables que les virus scorbutique et vénérien, sur la voûte palatine, et que, si celle-ci s'en ressent, ce n'est guère que lorsque le squirre vient à suppuration : alors l'ulcère qui en résulte, prend assez souvent le caractère du cancer, et la vélocité du virus vénérien ou scorbutique, suivant l'état des liqueurs du sujet. En général, et c'est encore une observation de *M. Jourdain*, dans le premier état du squirre palatin scrofuleux, la membrane du palais, son voile et la luette ne souffrent point d'altération dans leurs couleurs ; quand le squirre s'amollit, si on l'ouvre, la matière qu'il fournit est ordinairement pâteuse ; mais s'il vient à suppuration, il paroît tenir du cancer, et en prend assez souvent la marche et le caractère.

68. Nous avons remarqué ailleurs [ §. 12. ] que les scrofules ont deux périodes bien distinctes par l'altération relative des liqueurs ; que dans l'une, il y a un épaissement humoral qui n'est point équivoque, et dans l'autre un état de dissolution plus ou moins complet. Dans le scorbut, on retrouve incontestablement ces deux états de

H

dégénération muqueuse des liqueurs et de fonte ; ou de colliquation putride. Cette analogie, dans les effets de deux vices différens , forme un rapprochement qui dispose à la complication du scorbut et des écrouelles. Peut-être même que celles-ci entées sur le virus scorbutique constituent une diathèse particulière , d'où résultent plutôt des affections écrouelleuses, que des scrofules proprement dites , et qui est très-commune chez les scrofuleux qui habitent les grandes villes. Dans l'union des deux vices dont il est ici question , les glandes lymphatiques du cou s'engorgent , mais la couleur de la peau qui les recouvre est un peu altérée dans les principes ; les os préférentiellement attaqués sont les spongieux , notamment le calcaneum et l'os de la pomette ; l'indolence est extrême ; les malades sont tristes et fatigués le matin , même après un sommeil en apparence paisible et profond ; ce sommeil ne répare pas. En outre , les dents se gâtent par des caries superficielles , et pour l'ordinaire ce sont les incisives et même les canines ; les gencives sont tuméfiées ou boursoufflées , lâches ; la partie qui recouvre le collet de la dent est blanchâtre , détachée en quelques endroits , et fournit une sérosité sanguinolente ou fétide ; enfin , les lividités et les taches qui s'élèvent plutôt ou plu-



tard sur l'habitude du corps, décèlent mieux ou achèvent de confirmer le caractère compliqué de la maladie.

Dans ce cas, ainsi que dans les précédens [§. 66 et 67], l'antériorité ou la prédominance d'un virus est caractérisée par la priorité ou la dominance des symptômes distinctifs de la maladie; et dans toutes les circonstances possibles, on se rappellera toujours que lorsqu'un enfant est de famille scrofuleuse, et vit dans un climat où la tendance générale est pour les scrofules, quelques protéiformes que soient les phénomènes consécutifs, ils doivent être rapportés au vice scrofuleux, comme cause directe ou cause compliquante, du moins c'est l'ordinaire. Nous remarquerons encore, pour mieux spécifier ce qui appartient aux complications des vices scorbutique et scrofuleux, qu'il n'est pas rare d'observer des hémorrhagies par dissolution scorbutique, ou les signes qui caractérisent la dissolution des liqueurs dans les enfans qui proviennent de pères scrofuleux, et qui ont été soumis à l'influence des causes favorables aux progrès du virus scorbutique.

69. L'acrimonie dartreuse peut encore se trouver avec le vice scrofuleux, dont elle augmente la virulence toutes les fois que cette acrimonie est considérable, qu'une grande masse d'humeurs en est infectée, et que la peau n'en est pas le siège.

Mais le vice dartreux peut-il, en infectant la lymphe, irriter violemment les glandes conglobées, froncer les tuyaux lymphatiques, qui s'y replient et s'y anastomosent, et procurer ainsi une maladie écrouelleuse décidée (a)? Les assertions de M. *Roussel* ne laissent aucun doute là-dessus; mais comme nous le disions ailleurs, ces engorgemens glanduleux sont purement sympathiques; c'est-à-dire, qu'ils ne dépendent pas de l'action du vice scrofuleux. Lorsque ce vice est réuni à l'acrimonie dartreuse, et que celle-ci porte ses effets sur la peau, les écrouelles proprement dites se développent avec peine, et elles paroissent rarement sous la forme qui rend leur diagnostic évident; parce que l'irritation cutanée fait une heureuse diversion des efforts morbifiques, dirigés dans les scrofules sur les glandes lymphatiques; ce qui milite beaucoup en faveur de l'utilité des cautères, dans le traitement préservatif des accidens de cette maladie. Nous n'oublierons pas de remarquer ici, que les éruptions dartreuses qui paroissent dans les écrouelles, ne doivent pas

---

(a) Il en est de même du levain galeux. M. de *Brieude* a observé que ce levain est un de ceux qui se dépose le plus facilement sur les glandes. Quoique cette marche lui soit commune avec le vice scrofuleux, il est néanmoins plus âcre et plus rongean.

toujours être mises sur le compte du virus scrofuleux, parce qu'il est d'observation que ces éruptions surviennent consécutivement après l'engorgement du foie, ou l'embarras non écrouelleux des glandes du mésentère. Ce qui distingue les éruptions dartreuses - scrofuleuses, ce sont des boutons très-confluens, très-nombreux, qui paroissent, sans prurit, sur une peau remarquable par sa blancheur; quelquefois ces boutons suintent une humeur visqueuse, qui forme des croûtes plus ou moins épaisses; et bien loin que les malades se plaignent de démangeaisons, ils témoignent au contraire une grande diminution dans la sensibilité de la partie. Souvent ces éruptions psoriques ne viennent qu'après une fièvre aiguë, qui, suivant la remarque de M. Tissot, excitant le virus scrofuleux, et ne pouvant le dompter, fait que les plus petits vaisseaux en sont engoués, et que la peau se couvre d'une éruption dartreuse plus ou moins répandue.

Mais un des effets des vices dartreux et scrofuleux réunis, qu'il ne faut pas confondre avec ceux du virus scorbutique, et qui est très-propre à décéler leur action combinée, c'est de porter sur la mâchoire inférieure, et d'affecter avec force les dents et les gencives: M. de l'Allouette en a fait la remarque. Effectivement, dans cette espèce de complication, les gencives deviennent pâles et

douloureuses , les dents sont mal affermies ; il se forme des aphtes sur les gencives , à la langue et au dedans des joues ; il se déclare de plus une salivation presque continuelle ; enfin , les alvéoles fournissent une espèce d'humeur purulente , surtout lorsqu'on presse les gencives qui les recouvrent. Alors les dents sont déchaussées , particulièrement les incisives et les canines , et leur chûte est assurée , si la maladie se déclare avant la première dentition , et que le vice dartreux l'emporte sur les effets de la maladie scrofuleuse.

70. Il ne faut que réfléchir , même très-superficiellement , sur l'état de ceux qui sont affectés d'écrouelles , pour trouver la raison de ce qu'a dit *Bordeu* , que dans les Pyrénées les scrofules forment la principale maladie , qui dérange et qui masque singulièrement toutes les autres , tant aiguës que chroniques. L'expérience est conforme à cet énoncé ; et d'ailleurs , si l'on considère que les sujets scrofuleux sont habituellement dans un état cachectique , et que cette position étant très-peu favorable à l'établissement d'une maladie aiguë , il faut , lorsque celle-ci a lieu , que les sujets scrofuleux ayent éprouvé l'action des causes les plus énergiques , on comprendra facilement pourquoi le vice scrofuleux préjudicie à la marche et aux événemens critiques des fièvres aiguës. Nous avons vu que , dans ces cas , le début des maladies étoit

Orageux, que leur cours étoit long, que leurs crises étoient obscures et incertaines, et leurs terminaisons difficiles et incomplètes. Ceux dont les écrouelles étoient avancées, éprouvoient, par l'action fébrile, une colliquation fâcheuse, qui concilioit à la maladie un degré de malignité funeste; et les malades, en échappant au tombeau, n'évitoient point les cruelles longueurs d'un dépérissement scorbutique. Parmi ceux dont les scrofules n'avoient point fait des progrès dangereux, nous en avons trouvé dont la situation a été améliorée, et d'autres qui ont obtenu leur guérison d'une maladie aiguë : on peut en juger par cet exemple.

*Cl.*..... enfant de cinq ans, issu de parens sains; mais allaité par une nourrice scrofuleuse, reçut le germe qui se développa à la fin d'une dentition qui ne fut pénible que pour la pousse des dernières molaires. Les glandes lymphatiques du cou s'engorgèrent, et il se déclara une ophtalmie très-opiniâtre. Un Chirurgien fut consulté, et après l'inutile essai des délayans, de quelques fondans, des purgatifs et du lait d'ânesse, il appliqua deux vésicatoires aux bras, et ouvrit un cautère lors de leur dessication. Ces moyens diminuèrent le volume des tumeurs, et l'ophtalmie céda. L'enfant parvint à sa quatrième année, sans éprouver d'accidens notables, si l'on en excepte des

engelures très-opiniâtres, dont il fut délivré par une suppuration de presque toute la cuisse gauche, qui vint après une brûlure faite avec de l'eau bouillante. Au milieu de sa cinquième année, l'enfant eut une vive frayeur, et quelques jours après il se déclara une fièvre aiguë pour laquelle je fus demandé. Nous étions au mois d'avril de l'année 1779. Les glandes du cou étoient encore manifestement gorgées, de même que celle des aines et des aisselles, quoique à un moindre degré; la constitution étoit scrofuleuse, et les talons qui pendant trois ans avoient été le siège des engelures d'une très-mauvaise espèce, étoient gonflés et durs. La fièvre étoit putride remittente, et dura vingt-neuf jours, pendant lesquels on mit successivement en usage les délayans, les tisanes émétisées, quelques purgatifs toniques, les apozèmes composés avec les racines apéritives et les plantes anti-scorbutiques, un sirop fébrifuge et apéritif fait avec le quinquina, la germandrée, la garance, la bourrache et le cerfeuil, deux vésicatoires aux jambes et la diète animale. Les glandes parurent d'abord se boursoufler après un paroxysme plus fort que les antérieurs, mais elles s'affaissèrent ensuite avec assez de rapidité. A cette époque, les redoublemens étoient orageux. Il survint une espèce de salivation et une excrétion assez abondante de mucus par les narines. Les

urines déposèrent copieusement , et devinrent fétides ; enfin , des sueurs universelles à la fin des reprises , et des selles soutenues pendant la rémission , terminèrent la maladie et les écrouelles. Depuis huit ans , on n'a pas aperçu le moindre soupçon de retour de l'affection scrofuleuse.

De toutes les maladies , celles qui ont une influence plus directe sur les scrofules , sont les fièvres putrides , et la petite vérole ou la rougeole , et même la coqueluche suivant *Butter*. Si le mouvement fébrile est réglé , si le mal attaque ceux chez qui le vice scrofuleux est acquis , et n'a pas fait de grands progrès , dont les viscères sont en bon état , et dont les glandes et la lymphe sont encore les seules parties affectées , la maladie peut bien d'abord augmenter considérablement les symptômes des écrouelles , mais elle peut les terminer heureusement , ou les rendre plus guérissables ; en sorte qu'on diroit volontiers que la maladie qui a précédé , a disposé le sujet à recevoir plus utilement les remèdes , que si ce même sujet n'avoit pas eu préalablement cette maladie. Ainsi , *M. Cullen* a vu divers exemples de petite vérole naturelle , survenue aux enfans affectés en même temps d'écrouelles , et il lui a paru que les symptômes en avoient été calmés. Le second volume des Mémoires de l'Académie de Toulouse con-

tient des faits plus concluans , puisqu'ils roulent sur des tumeurs et des ulcères scrofuleux , radicalement guéris par la suppuration de la petite vérole.

Par une raison contraire , une fièvre aiguë doit tourner en mal dans les cas opposés à ceux dont il vient d'être question , notamment lorsqu'il existe déjà un certain degré d'altération dans la masse des liquides. Nous avons déjà remarqué que , lorsque le virus scrofuleux étoit excité par la fièvre et non dompté , il engouoit les plus petits vaisseaux d'où provenoient des éruptions dartreuses ; il peut en résulter des métastases plus ou moins fâcheuses , et des épigénèses plus ou moins funestes.

71. Si les détails et les notions sur le vice scrofuleux , que nous avons puisés dans l'expérience et la réflexion , et que nous avons exposés [ depuis le §. 2 jusqu'au §. 70 ] , sont exacts et suffisamment approfondis , on doit se faire une idée juste du vice scrofuleux , de ses effets et des signes qui le manifestent , soit qu'il porte ses impressions sur les glandes , les os , le tissu cellulaire , soit qu'il exerce une action dangereuse sur la lymphe , les sucs oléagineux , le sang , la substance osseuse , soit enfin qu'il s'associe avec des virus étrangers et qu'il influe plus ou moins immédiatement sur les maladies aiguës acciden-



telles. Nous pouvons dire plus; on doit, dans les divers cas protéiformes, distinguer ce qui appartient essentiellement au vice scrofuleux, et ce qui doit être attribué à l'action de quelques causes qui ont quelquefois des effets analogues. Quiconque est bien familiarisé avec les accidens occasionnés par le vice scrofuleux, sait, à la vérité, qu'il n'est point d'affection que ce vice ne puisse bien produire; mais il ne confondra point, avec les écrouelles, l'engorgement catarreux des glandes conglomérées, même l'engorgement sympathique ou consécutif des glandes conglobées lymphatiques; il différenciera, d'avec elles, les goîtres, les tumeurs lymphatiques par extravasation ou épanchement (a), les loupes, les congestions produites par l'exubérance de la matière de la nutrition (b), l'inflammation érysipélateuse des vaisseaux lymphatiques d'une partie, laquelle produit à la Barbade une maladie des glandes (c)

---

(a) Telles sont ces tumeurs lymphatiques, si bien décrites par M. Plenck dans son ouvrage intitulé : *Novum systema tumorum, etc.* pag. 127.

(b) M. Lorry, qui a vu ces sortes de cas, en a fait le tableau le plus parfait dans son Ouvrage posthume de *morb. convers.* pag. 226.

(c) M. Hendy l'a décrite à fond dans son Ouvrage à *reatrise on the glandular disease of Barbadoes, etc.* M. Thion de la Chaume en a parlé dans sa traduction de Lind., tom. I, pag. 152, note 2.

très-redoutable, enfin l'embarras des glandes du mésentère, soit qu'il provienne des causes qui forment ce qu'on appelle le carreau (a), soit qu'il dérive de l'abus des purgatifs, observé par Sydenham qui le nomme *strumæ soboles*, et recommande de le traiter par les fortifiants et les toniques. Nous l'avouons toutefois: quoiqu'il soit aisé, avec de l'expérience et beaucoup d'attention, de rapporter ces divers cas aux vraies causes qui les ont déterminés, il n'est pas toujours facile d'éviter l'erreur dans ces maladies qui n'ont que l'apparence des écrouelles, et qui sont occasionnées par une dégénération particulière des humeurs à la suite de la petite vérole. Nous ferons encore quelques réflexions sur ce cas, avant de passer à des discussions ultérieures.

72. En étudiant attentivement la nature, on n'a pas manqué de s'apercevoir que le vice de la lymphe qui ressemble le plus aux écrouelles, est celui qu'on observe si fréquemment parmi les enfans à la suite de la petite vérole (b), et qui se montre tantôt sous la forme d'engelures d'un mauvais caractère, en hiver sur-tout, tantôt sous celle de véritables scrofules aux glandes du

---

(a) Voy. l'Ouvrage que j'ai donné sur cette matière.

(b) Quelques-uns prétendent que ce cas est plus commun à la suite de la petite vérole inoculée.

l'un et ailleurs. Les uns attribuent ce vice de la lymphe aux restes de la petite vérole, lorsque la dépuration des humeurs n'a pas pu se faire complètement, et qu'on n'a pas mis en usage assez fréquemment les purgatifs, les apéritifs, etc.; les autres au développement du vice scrofuleux qui, dans le temps de la dentition, n'ayant pu se faire jour, ou manquant d'activité pour se montrer, se manifeste dans cette circonstance.

Sans qu'il soit possible de trouver quelque connexion entre les écrouelles et la petite vérole (a), il est de toute notoriété que celle-ci est une cause puissante du développement de l'autre; nous en parlerons dans un autre endroit [ §. 74. 84. ]; mais lorsque les scrofules viennent immédiatement après la petite vérole, c'est seulement dans les enfans qui ont d'ailleurs très-manifestement une disposition scrofuleuse: ainsi, l'on n'est pas fondé à avancer, comme l'a fait *M. de Haen*, que la petite vérole inoculée est une cause formelle des véritables écrouelles. Nous disions, au contraire [ §. 70. ], que la petite vérole est souvent très-favorable aux sujets scrofuleux, et c'est faute

---

(a) La plupart des écrouelleux que j'ai vus avoient été reconnus tels après la petite vérole, et si immédiatement, qu'on pouvoit juger de l'influence qu'avoit eu la maladie sur le développement des écrouelles.

d'avoir fait attention aux effets de certaines petites véroles dans quelques individus, qu'on a mis trop légèrement sur le compte du vice écrouelleux, ce qui devoit être attribué à un âcre varioleux.

Une jeune demoiselle de seize ans, grande, menue, pas encore réglée, fut inoculée. La petite vérole fut bénigne; elle se rétablit en peu de temps, si ce n'est autour de l'endroit de l'incision, où il se forma de petits ulcères incommodes, qui durèrent quelques semaines. Pendant ce temps, quoiqu'elle se purgeât souvent, un grande partie de la parotide droite s'enfla considérablement, aussi bien que les glandes lymphatiques qui sont distribuées autour de la jugulaire interne, et dessous la parotide. Mais ayant employé, après deux prises de calomel, un mélange de quinquina, de racine d'arum, et d'écorce de sassafras en substance, dans du vin de Porto, deux fois le jour, et extérieurement la vapeur du vinaigre chaud, les ulcères se séchèrent, les tumeurs glanduleuses se résolurent complètement, et la malade recouvra sa première santé (a).

Quelque temps après la guérison d'une petite

---

(a) Cette observation est du docteur *Fordyce*, et est insérée dans le premier volume des *Medical. observat. and inquiries*, etc. pag. 184.

Vérole naturelle, pendant le cours de laquelle la rentrée subite des pustules fit craindre pour la vie, mais dont les accidens se calmèrent peu à peu sans le secours des purgatifs, qui avoient été jugés indispensables, il survint, chez une demoiselle d'environ neuf ans, un *spina ventosa* au pied, qu'on croyoit d'abord être causé par le vice scrofuleux, mais qui n'étoit que l'effet d'une âcreté variolique : le cautère actuel opéra seul une guérison radicale. On jugea très-bien que la carie de l'os et les petits ulcères, par où sortoit une humeur sanieuse, étoient une suite de la petite vérole, 1°. parce qu'il n'y avoit aucun indice de scrofules, aucune glande engorgée : 2°. parce que la petite vérole n'avoit pas paru être dépuratoire, et qu'on avoit négligé les évacuans réputés nécessaires (a).

De ces faits il faut en conclure que dès qu'une maladie, ressemblante aux écrouelles, se déclare plus ou moins de temps après qu'un enfant a été attaqué de la petite vérole, on ne doit pas mettre trop légèrement les accidens qui la caractérisent au nombre de ceux qui sont occasionnés par le vice scrofuleux. Si la petite vérole, quel qu'ait été son caractère, a mal suppuré; s'il y a eu ré-

---

(a) Cette observation est de M. Bocquis, et se trouve insérée dans le Journal de médecine, tom. LX, pag. 551.

trocession de pustules, et qu'il ne s'en soit pas suivi un abcès ou des évacuations remarquables; si, outre cela, l'enfant ne présente pas les signes de la constitution scrofuleuse, et que les écrouelles ne soient point héréditaires ni dans sa famille, ni dans celle de sa nourrice, on sera pour lors fondé à prononcer que les engorgemens glanduleux, que les tumeurs articulaires, que les caries sont moins une production du vice scrofuleux, qu'une suite de la petite vérole.

Lorsque la rougeole n'a pas parcouru tous ses temps, qu'elle n'a pas eu ses crises ordinaires, et que l'humeur morbifique, sans perdre son caractère, loin de se jeter sur les viscères, est demeurée confondue dans la masse du sang, elle se dépose quelquefois sur les enveloppes des glandes, d'autres fois sur les membranes intermusculaires, tantôt sur les aponévroses, et tantôt, enfin, sur le périoste. De-là, l'engorgement ou la tuméfaction des glandes, soit conglobées, soit conglomérées; des abcès, des ulcères, des hyperostoses, etc., qu'on peut prendre pour des effets du vice scrofuleux; tandis qu'ils ne dépendent réellement que du dépôt de l'âcre rubéolique. Les circonstances antécédentes éclairent le diagnostic; et l'on peut, à cet égard, se guider d'après ce que nous venons de dire en parlant de la petite vérole.

73. Le vice scrofuleux étant probablement une  
matière

matière virulente, d'un genre particulier, il peut se développer de ses propres forces; mais ces cas ne sont pas les plus communs, il est besoin, pour le plus grand nombre, d'un concours de circonstances; et dans tous les cas, ces circonstances hâtent ou retardent les progrès de ce vice, après en avoir ralenti ou secondé le développement. Tel est le double point de vue sur lequel la société désire qu'on insiste; l'objet même de la question étant borné aux circonstances les plus favorables au développement du vice scrofuleux. Pénétré de l'importance d'une pareille discussion, et voulant la traiter d'une manière complète, cherchons d'abord à déterminer les circonstances qui favorisent le mieux l'érection du vice scrofuleux, et nous examinerons ensuite quelles sont les causes qui en accélèrent le plus formellement les progrès.

74. Le climat, la saison, l'âge, l'habitation; les dentitions, la puissance digestive, la puberté, la grossesse, quelques accidens particuliers, tels qu'une chute, un coup violent, une luxation, une fracture, une peur violente, une indigestion; certaines maladies, et principalement la petite vérole, la rougeole, la vérole; enfin, quelques médicamens, et en particulier le mercure, nous ont paru être les circonstances les plus favorables au développement du vice scrofuleux;

c'est ce que nous devons successivement établir dans les détails qu'il est important de donner sur l'étiologie des écrouelles.

75. Il en est sans doute des semences morbifiques, comme des graines végétales; elles ne peuvent germer et reproduire que sous leur climat originel, ou sous celui de naturalisation. La peste endémique dans le levant ne se répand en europe que par incursions contagieuses; la petite vérole originaire d'afrique, la grosse vérole née en amérique, ont été transportées dans différentes parties du globe, et malheureusement s'y sont acclimatées; la lèpre et les pians sont bornés aux indes; la plie n'est familière qu'aux polonois, et les écrouelles ne règnent guère qu'en europe, où chaque nation est plus ou moins sujette à cette affreuse maladie, dont le genre est toujours le même, mais dont les phases, suivant les justes remarques de *M. de Lalouette*, ont entr'elles quelques différences relatives à la variété des climats, à leurs températures, aux lieux marécageux, à ceux qui habitent les bords des étangs, des lacs, les bords de la mer, les collines et les montagnes. Les alimens, l'éducation, les habitudes, les passions et les combinaisons qui résultent de la variété des tempéramens et des maladies propres à chaque pays, apportent les différences que l'on y observe. Mais quelles que



soient ces différences, le génie des scrofules n'est point défiguré, il se présente toujours sous la même forme, dans les mêmes endroits, et il attaque indistinctement les parties intérieures comme les externes, et ne ménage pas plus les parties solides que les parties molles.

L'Europe est donc le théâtre ordinaire du vice scrofuleux, et c'est presque dans cette seule partie du monde que les écrouelles étendent un trop funeste empire. Elles y règnent en tout lieu et dans tout pays, froid, chaud ou tempéré, et elles y ont été connues de tout temps. Mais, quoique cette peste soit si universelle, cependant elle est plus bornée aux régions froides et humides, et se rencontre beaucoup moins dans les pays secs et tempérés. Il conste, suivant les observations de M. *Gregory*, que les écrouelles sont plus communes en Angleterre qu'en Italie et en Espagne, et qu'on les observe plus fréquemment en Irlande qu'en Angleterre, et plutôt dans la partie occidentale de l'île, que dans la méridionale: ce qui peut n'être imputé qu'à l'humidité plus grande de ces lieux; car, autant que M. *Gregory* a pu le vérifier, les scrofules règnent plutôt dans les lieux humides de l'Angleterre que dans les lieux secs. On voit, en effet, par tout pays, que les endroits bas et humides, que les côtes à l'abri du soleil levant, que les vallées profondes, et

sur-tout les bords des rivières, sont les endroits où les scrofules sont plus endémiques. Plusieurs auteurs ont fait cette observation parmi nous; ajoutons, pour montrer la conformité des faits, que *Gmelin* assure que ceux qui habitent les bords du fleuve *Kirenga*, hommes et femmes, même les troupeaux, sont très-sujets aux écrouelles.

Par les observations faites dans diverses contrées européennes, et recueillies avec soin, on trouve une preuve, sinon de l'influence directe du climat, du moins d'une influence immédiate et relative. On sait que l'Espagne est principalement infectée du vice scrofuleux, et que dans cette contrée, ainsi qu'en Italie, les écrouelles y sont souvent compliquées avec le virus vénérien. Peut-être que l'hétérogène qui détermine le *plica polonica*, complique également les scrofules chez les polonais. En Angleterre, le vice scrofuleux s'y montre souvent sous la forme indomptable de la pulmonie tuberculeuse; tandis qu'en Allemagne, sur-tout aux environs des grands fleuves, ce vice produit plus ordinairement l'étiisie mésentérique, et se complique avec le rachitis. Il est connu qu'en Suisse, qu'en Savoie, le vice scrofuleux n'y produit quelquefois, pendant longtemps, que des goîtres de nature écrouelleuse, et qu'en Hollande on trouve quelquefois, sur le

même individu, la cachexie, le rachitis et les écrouelles.

La France n'est pas moins infectée par le vice scrofuleux, qui se développe, avec plus ou moins de rapidité, dans les grandes villes, et presque généralement dans toute la partie haute et montagneuse. Les villages des pyrénées et ceux des alpes abondent en écrouelleux; ils sont très-communs dans le gévaudan; on en trouve en grand nombre dans le dauphiné, dans le vivarais, en auvergne, dans les cevennes: partie montagneuse du languedoc; et si l'on ne peut pas dire que, dans les autres contrées, les scrofules y soient également répandues, on trouve néanmoins que le vice écrouelleux se montre plus ou moins à découvert, quoiqu'il soit vrai de dire que, plus qu'on ne pense, ce vice se borne à former dans la plupart des villes, et dans le pays plat et marécageux, ce que nous appellerions volontiers diathèse scrofuleuse; c'est-à-dire, que plusieurs maladies chroniques y sont un mélange presque indomptable de scorbut et des écrouelles.

76. Ainsi que l'ont très-bien remarqué MM. *Gregory* et *Cullen*, les scrofules se manifestent d'abord, en général, à une saison particulière de l'année, et dans l'intervalle du solstice d'hiver à celui d'été, mais ordinairement long-temps avant

cette dernière période. On doit observer, en outre, que le cours de cette maladie suit ordinairement celui des saisons. Pendant que les tumeurs et les ulcérations qui lui sont particulières, paroissent d'abord au printemps, les ulcères sont fréquemment guéris dans le cours de l'été qui succède, et ils ne s'ouvrent point de nouveau jusqu'au printemps suivant, pour se conformer de nouveau dans leur cours avec celui de la saison, comme auparavant. C'est ce que nous avons eu occasion de vérifier quelquefois, et d'une manière très-positive.

Il suit de ces observations, que l'hiver est la saison la plus propice au vice scrofuleux, soit que cette saison fournisse les causes éloignées des écrouelles, soit qu'elle contrarie et irrite la maladie déjà existante. Par une raison analogue, fondée d'ailleurs sur les faits, les temps brumeux, les constitutions froides et humides [ §. 68. ], doivent être très-favorables et préjudicier fortement aux tumeurs et aux ulcères scrofuleux. Dans un autre endroit [ §. 110. ], nous tirerons de ce résumé d'une infinité de cas pratiques, des conséquences utiles pour le traitement préservatif des écrouelles.

77. En consultant l'expérience, pour fixer l'époque de la vie la plus favorable au développement du vice scrofuleux, on voit que rarement

l'existence de ce vice est bien constatée avant la deuxième année, et qu'il ne se manifeste presque jamais, pour la première fois, après l'âge de 18 à 20 ans. Ce n'est pas que les divers accidens, dus à l'action du vice scrofuleux, ne sévissent avec plus ou moins de force, même au-delà de l'âge adulte. Mais, en suivant avec attention tous les phénomènes de la vie, dans la triste victime de ce mal affreux, il est facile de juger que, chez l'adulte, les effets du vice scrofuleux ne sont plus que les produits d'une cause opiniâtre et invétérée. Conséquemment les écrouelles doivent être considérées comme une affection particulière à l'enfance.

Eh certes! dès qu'on vient à rapprocher les observations les plus incontestables sur le vice scrofuleux, on ne peut s'empêcher de conclure que les enfans seuls doivent en être les victimes. Les écrouelles dépendent d'une constitution particulière du système lymphatique; les glandes conglobées en sont préférablement le siège; leur cause prochaine paroît exister dans une espèce d'acrimonie acide; elles attaquent principalement les sujets dont les coctions sont foibles, qui abondent en sucs peu animalisés, et dont les fibres sont lâches et foibles; enfin, le vice scrofuleux constate primitivement sa présence sur les glandes du cou, et imprime les traces de son influence

sur les principales parties du visage, du moins c'est l'ordinaire. Des circonstances pareilles ne paroissent rassemblées que sur les enfans. A cet âge seulement, le système lymphatique est très-plein; les glandes conglobées ont une certaine activité; le volume de la graisse est plus considérable, et la partie mucilagineuse de cette liqueur est plus abondante que sa partie huileuse; l'ascendance des humeurs est marquée, ou du moins la disposition des sucs à l'acidité est très-grande; les liquides sont mal élaborés, ou du moins ils n'ont pas ce degré d'animalisation qui distingue ceux des adultes; les solides sont mous, abreuvés d'humidité et peu forts; enfin, l'impulsion générale dans l'enfance est manifestement du côté des parties supérieures, et les marques les plus sensibles d'un excès de mobilité ne se font mieux remarquer que dans les yeux et sur les muscles de la face.

Ce qui confirme encore plus la vérité de ces différentes assertions, c'est que, quoique les enfans soient éminemment disposés aux écrouelles par rapport à la foiblesse de l'action tonique, à la laxité des parties, à la surabondance des sucs pituiteux et graisseux, enfin, à l'espèce de dégénération de leur liqueur, sur-tout des sucs croupissans dans les premières voies, on a remarqué que les enfans présentent d'autant plus de dispo-

sition aux scrofules, qu'ils sont plus gras et plus pituiteux, plus enclins, à raison de ce, à la cachexie acide et à ses innombrables effets.

Quoique les scrofules soient une maladie de l'enfance, et qu'elles ne paroissent guère que dans l'intervalle de l'âge qui la circonscrit, on les a vues se développer même après la naissance, dans l'âge consistant et pendant la vieillesse (a). M. *Lalouette* (b) cite une famille dans laquelle les écrouelles paroissent ne pas devoir être héréditaires, et dont tous les membres en furent néanmoins infectés à des époques très-différentes. Dans l'une, fille de 26 ans, d'un bon tempérament et bien réglée, le mal se déclara, sans équivoque, par le gonflement des glandes axillaires et jugulaires, qu'un traitement de vingt mois fit évanouir par résolution. Une de ses sœurs, âgée de 16 ans, déjà nubile, eut de pareilles tumeurs glanduleuses, qui cédèrent de même aux remèdes,

---

(a) Les deux extrêmes de l'âge se ressemblent beaucoup; aussi les affections de ces deux âges sont souvent similaires, avec la différence qu'imprime à ces époques l'énergie vitale. Pour ce qui est des scrofules, M. *Cruikshank* pense que la première époque, et le déclin de la vie, sont aussi favorables aux écrouelles. *Loc. citat.*, pag. 280.

(b) *Traité des scrofules, etc.* tom. I, pag. 280.

mais en beaucoup moins de temps. Une troisième sœur, enfin, âgée de 14 ans, eut, avec les pâles couleurs, des tumeurs sous le menton, le long du cou et sous les aisselles. Ces tumeurs opposèrent peu de résistance aux remèdes ; les règles s'établirent, et elle guérit heureusement. Mais ce qu'il y a de surprenant, c'est que le père, qui avoit toujours été très-sain et bien portant, aperçut à 66 ans des glandes à la nuque, sous le menton, le long du cou des deux côtés, sous les aisselles et sous les jarrets. Ces glandes acquirent un si gros volume, sur-tout celles du cou, qu'il en fut suffoqué pendant la nuit.

S'il n'y a aucun principe de contagion dans cet exemple, on y trouve un portrait frappant des divers degrés d'énergie dans l'action développante du vice scrofuleux. Mais ces cas ne sont rien moins que communs, et il reste encore pour constant que les scrofules se développent généralement dans l'enfance. On a même vérifié que, lorsque cette maladie se déclare dans un âge avancé, elle se montre rarement sous sa forme naturelle ; quelquefois même elle dégénère en goutte, et nous avons vu des pères goutteux donner le jour à des enfans qui, de bonne heure, ont été attaqués d'écrouelles. Tout cela n'empêche pas que les maladies secondaires ne se forment à des époques très-éloignées des premiers effets du vice



scrofuleux. On sait que la pulmonie (a) tuberculeuse, quoique annoncée pendant l'enfance par une infinité de signes communs à la constitution scrofuleuse, ne se développe communément que dans l'intervalle de 17 ans à 30; et que le développement des autres affections consécutives est relatif à l'activité du vice scrofuleux, à la réaction des organes, et au concours de plusieurs autres circonstances plus ou moins propices.

En général, comme les révolutions de l'âge influent sur les effets du vice scrofuleux, il est d'observation que pendant l'enfance ce sont les écrouelles proprement dites, parce que les glandes lymphatiques extérieures deviennent le siège de la maladie. Cependant, quand le vice scrofuleux, ce qui n'est pas rare, attaque les glandes du mésentère, il produit le carreau; maladie commune et propre au premier âge. Dans l'adolescence le poumon s'affecte de préférence, et la pulmonie survient. Dans l'âge viril, tous les efforts portent encore sur le ventre; les glandes mésentériques sont de nouveau attaquées, mais les résultats diffèrent; et parmi les maladies qui en proviennent, l'hydropisie est une des plus com-

---

(a) Voy. mon Mémoire sur la phthisie pulmonaire, couronné en 1783 par la Société Royale de Médecine de Paris. (note ajoutée.)

munes. Dans un âge mûr, la peau devient le théâtre des ravages du vice scrofuleux; aussi voit-on, à cette époque, les affections cutanées plus ou moins rebelles.

78. Si les hommes réunis en société ne s'étoient pas entassés dans de grandes villes où mille causes destructives concourent à multiplier les maux et à en dénaturer l'espèce, les scrofules ne seroient peut-être endémiques que dans les pays montagneux, et cette maladie, assez affligeante par elle-même, auroit peut-être des effets plus bornés, et un caractère plus traitable. L'expérience a du moins confirmé, et *Dionis* en a fait judicieusement la remarque, que de cent enfans écrouelleux qui se présentent, les trois quarts sont paysans; et suivant les observations réitérées de *Bordeu*, les scrofules doivent être regardées comme appartenant plus particulièrement aux gens de la campagne, sur-tout aux montagnards. En effet, dans les campagnes, sur les lieux élevés, et plus encore dans les pays montagneux, la température est extrêmement inégale, et la fraîcheur des nuits, l'humidité du matin et du soir, contraste singulièrement avec la chaleur et la sécheresse des jours. On croit que, dans de pareilles contrées, l'air atmosphérique se rapproche le plus de sa qualité élémentaire. Mais cet air est-il le plus propice à la san-

ré? On a répondu que sa faculté dissolvante est trop forte, que son acide constitutif y est trop à nu, et que sa propriété trop excitante use le ton des organes et préjudicie à l'exercice de leurs fonctions. Il y a plus : la terre, dont les productions répondent aux qualités de l'air, fournit sans doute, dans ces lieux, des émanations qui secondent en tout les effets de l'atmosphère ; les richesses végétales qu'elle offre à ses rustiques habitans, sont plus propres à la nourriture des troupeaux qu'à la vie animale de ceux qui les cultivent : aussi s'y nourrit-on de préférence ou par nécessité de lait et de ses produits qui y abondent nécessairement. L'eau qui sort de ses entrailles, souvent altérée par des acides ou d'autres substances minérales, et produite ou du moins entretenue par la fonte des neiges, contient des principes malfaisans qui pervertissent l'action digestive, laissent aux alimens le pouvoir de subir la dégénération qui leur est propre, peut-être même servent à faire dépasser le terme de leur fermentation ascécente et la maintiennent, et ne parviennent enfin dans la masse des humeurs que pour les vicier par un épaissement morbifique. Et si l'on joint à toutes ces causes, déjà trop puissantes, le vice dans la préparation des alimens, la mauvaise qualité du pain, fait pour l'ordinaire avec des farines qui ne lèvent

point, l'usage ou l'abus des bouillies, des châtaignes, du fromage, la boisson du vin tourné, du cidre aigri, de la piquette de vin vappide, ou de quelque liqueur particulière fermentée, mais acide; si l'on y réunit la vie trop dure, les travaux du corps précoces, l'insuffisance des vêtemens, l'inclémence de l'air nocturne, l'insalubrité des habitations et la vie en commun dans des cases humides ou des appartemens peu aérés, on aura l'ensemble des causes qui agissent puissamment sur les paysans et les montagnards pour les disposer et les rendre sujets aux scrofules.

Dans les villes, dans les plaines et dans les lieux humides et marécageux, où l'influence de plusieurs circonstances opposées semble devoir donner naissance à des maladies d'un genre différent, les écrouelles s'y développent néanmoins, et paroissent y être d'autant plus communes, que les villes sont plus grandes. Il est de toute notoriété que le vice scrofuleux est plus fréquent et se développe avec plus de rapidité dans les grandes villes que par-tout ailleurs; mais aussi il est d'observation que les scrofules forment une maladie très-populaire, et que lorsqu'elle se montre dans une autre classe de citoyens, ce qui n'arrive pas souvent, elle n'y paroît pas sous une forme aussi hideuse et sous un aspect aussi effrayant. Cela posé, qu'on daigne visiter le peu-

ple, qu'on étudie ses mœurs, qu'on le suive dans ses habitudes, dans ses pouvoirs, dans son régime, et dans les effets de ces agens divers sur sa complexion, sa santé et ses infirmités habituelles; sans doute qu'on ne tardera pas à se convaincre que la constitution du peuple dans les grandes villes est, en général, dépravée, mauvaise; que ses humeurs très-susceptibles de la désunion putride, sont presque dans un état permanent de viscosité âcre (*mucor*), tandis que les solides paroissent avoir une certaine roideur qui alterne assez rapidement avec le relâchement et l'atonie. Et comment ces fâcheux accidens ne seroient-ils pas propres aux enfans du peuple? Lui qui vit dans des lieux bas, humides, mal sains, resserrés, dans des ateliers infects ou mal tenus, qui se nourrit nécessairement de mets grossiers et de vil prix, qui donne une préférence forcée aux viandes enfumées, au lard, aux fruits aigres ou gâtés, au vin le plus mauvais; lui qui habite toujours les quartiers les plus bas, les plus mal bâtis, où se trouvent les eaux de puits les plus séléniteuses et les moins pures; enfin lui que la misère décourage, que le travail énerve, que les bons alimens ne réparent pas, que l'ivrognerie avilit, et qui, par une étrange communicabilité, est exposé, chaque jour, à ces affections conta-

gieuses nées de la malpropreté, et fomentées ou envenimées par une cacochymie générale.

Pour connoître toute l'action que le séjour des villes peut avoir sur le développement du vice scrofuleux, il ne faut qu'observer avec soin le montagnard transporté dans le sein des cités. Soit l'air qu'il y respire, soit les alimens dont on l'y nourrit, soit enfin les nouvelles mœurs qu'il prend, ou l'ennui qui suit un train de vie inaccoutumé, tout contribue à l'altération de sa santé. Bientôt le vice scrofuleux se développe, il produit les désordres les plus affreux; et tel qui dans ses montagnes auroit vécu longtemps sans écrouelles, est bientôt dans les villes la triste victime de ce mal affreux. Non-seulement M. *Bordeu* a vu que les scrofules se déclarent quelquefois, en peu de temps, dans des montagnards devenus habitans des plaines, mais encore cet habile observateur avoit souvent vérifié que les cadets des familles montagnardes, qu'on avoit envoyés faire leurs études dans les villes, étoient constamment ou les seuls écrouelleux de la famille, ou du moins les plus gravement affectés par les scrofules.

On pensera peut-être que les circonstances dans lesquelles se trouvent les citadins et les montagnards étant très-différentes, les effets du vice scrofuleux

scrofuleux doivent sensiblement varier dans ces deux classes d'individus ; c'est ce que l'observation a plusieurs fois démontré. Dans les villes, le vice scrofuleux, souvent compliqué avec le vénérien, se porte rarement avec furie sur les glandes lymphatiques extérieures, et, semblable au miasme variolique, que la foiblesse des forces vitales ne peut pousser au dehors, il se jette, pour l'ordinaire, sur les glandes lymphatiques internes, et produit les maladies secondaires, qui dépendent de leur engorgement. Aussi, dans le sein des villes, voit-on régner l'étiisie mésentérique, et tous ses produits ; la pulmonie tuberculeuse, et ses affreux effets ; les tumeurs blanches des articulations, le mal vertébral, les ulcères extérieurs opiniâtres ; ce qui provient autant de la constitution scorbutique des sujets, que de la foiblesse radicale de constitution naturelle aux enfans des villes ; foiblesse due à des causes connues de tout observateur, et dont les principales sont le mauvais air, les habitations insalubres, la débauche, etc.

Dans les montagnes, au contraire, où le vice scrofuleux est le plus souvent exempt de complication, et où les habitans ont seulement le système glanduleux très-susceptible d'empatement, une lymphe un peu inerte, on trouve les écrouelles fortement prononcées, c'est-à-dire,

K

que les glandes lymphatiques extérieures sont, pour l'ordinaire et pendant très-long-temps, les seules affectées par le vice scrofuleux; aussi les effets consécutifs d'un engorgement considérable de ces parties sont-ils très-apparens et portés au plus haut degré: c'est ce qui fait qu'on voit très-fréquemment, avec les scrofules, le goître, la tumeur des glandes salivaires, le gonflement pâteux du cou, et l'embarras de ses glandes sébécées.

79. Plus d'une fois nous avons été frappés de la connexion qu'il y a entre l'érection du vice scrofuleux et les grands développemens de la machine, en particulier le travail de la dentition. Plusieurs enfans très-sains en apparence, et dans lesquels on n'avoit pas aperçu les traits caractéristiques de la constitution écrouelleuse, ont fortement présenté les signes précurseurs des scrofules après la première dentition, et cette maladie s'est développée complètement au sevrage, et au plus tard à l'époque de la seconde dentition. Si l'on cherchoit la solution de ce phénomène, et qu'on pût la trouver dans le rapport qui existe entre l'excitement des glandes conglobées, et les grands développemens de la machine, on résoudroit une objection qu'on doit se faire, lorsqu'on se décide à imputer la cause, soit réelle, soit accessoire des écrouelles, à une surabon-



dance d'humeurs acides , savoir : pourquoi les scrofules ne se développent point dans les enfans à la mamelle , à cet âge où le corps exhale souvent l'acide tout pur , et où par conséquent cette maladie devrait faire les progrès les plus rapides ?

On ne peut guère douter avec raison que le vice scrofuleux ne se porte sur le système des glandes conglobées , soit que ce vice , inhérent à la lymphe , épaisse assez ce fluide , pour que son cours soit enfin arrêté dans les rameaux radiés des vaisseaux des glandes lymphatiques , et dans les cellules intermédiaires , au moindre surcroît d'un levain acide , soit que le vice scrofuleux ait une plus grande affinité avec le suc ascécent que les vaisseaux lymphatiques de ces glandes pompent , pour retarder l'animalisation (a) de la lymphe , et la maintenir dans un état gélatineux , si propice au développement des parties , suivant les ingénieuses conjectures de M. *Vrignault*. En tenant l'une de ces assertions

---

(a) On a eu plusieurs idées sur l'usage des glandes conglobées ; et de toutes celles qui semblent approcher le plus près de la vérité , celles de M. *Vrignault* nous flatent davantage. Du reste , le sentiment de ce physiologiste n'est pas contredit par celui de MM. *Mascagny* et *Cruikshank* , qui pensent que les fonctions des glandes sont de donner aux nouveaux sucs nourriciers un certain degré d'assimilation , etc.

pour démontrée, il est de fait que les progrès du vice scrofuleux doivent être aussi lents qu'inaappréciables, tant que les glandes conglobées sont dans une espèce d'inertie, ou bien tant que leur action n'est point excitée par les grands mouvemens de l'économie animale. Or, dès qu'il est de toute probabilité que l'activité des glandes conglobées n'est jamais plus fortement excitée qu'à l'époque des grands développemens de la machine, il suit que la présence du vice scrofuleux ne peut être constatée par des effets non équivoques, que lorsque des révolutions considérables, en changeant la manière d'être de l'individu, et sur-tout en réveillant l'action du système glanduleux, auront secondé et mis en jeu l'hétérogène particulier ou le levain accessoire qui doit aider au développement des écrouelles.

C'est cette activité rehaussée des glandes conglobées, plus propre, au premier aspect, à prévenir la formation des scrofules, qu'à la favoriser, qui, par un effet des rapports sympathiques, détermine, dans le système des vaisseaux sanguins, une action plus forte dont un des résultats est d'augmenter la quantité de ce suc ascécent versé dans le tissu cellulaire des glandes conglobées; c'est cette activité qui seconde l'absorption de ce suc, et augmente par conséquent la somme des humeurs acides qui pervertissent la lymphe,

et nuisent d'autant plus à son animalisation ; c'est, enfin , à cette même activité qu'est due, soit l'appel du vice scrofuleux si l'on peut parler ainsi , soit l'engorgement des glandes qui , devenant le centre d'action , deviennent aussi celui de la direction des humeurs , soit enfin l'atonie consécutive des glandes spécialement affectées par le vice scrofuleux : atonie qui , précipitant l'engorgement des glandes , rend raison de l'apparition comme subite, et de la multiplication rapide des tumeurs scrofuleuses dans quelques enfans qui sortent d'une dentition (a) plus ou moins pénible. Aussi, frappés de l'action de cette circonstance, quelques-uns ont dit que l'atonie des vaisseaux sanguins, conjointement avec la diminution de l'absorption, paroît être la cause occasionnelle principale des obstructions scrofuleuses (b).

A toutes les époques de la vie , où l'on est

---

(a) Quelquefois , à la suite ou pendant des dentitions pénibles , les glandes du cou se tuméfient par irritation ; mais ces cas ne sont pas scrofuleux.

(b) Nous pensons , avec M. *Bliard* , que la quantité de la masse absorbante se règle sur les différens degrés de plénitude du système sanguin , et dans le sens que nous venons de l'expliquer dans le texte , que l'atonie des vaisseaux sanguins favorise la formation des scrofules.

fondé de croire que les grands développemens du corps influent sur l'activité des glandes conglobées, les écrouelles se développent d'une manière frappante. Le phénomène de la dentition fournit, de cette vérité, une preuve très-complète. Si cette époque paroît être celle qui agit le plus fortement en faveur du vice scrofuleux, c'est que, tant qu'elle dure, il y a surabondance et mouvement dû suc osseux, comme pléthore et application difficile des sucs nourriciers. Or, combien cette double circonstance ne doit-elle pas aider au développement du vice scrofuleux, sur-tout lorsqu'une diarrhée salutaire n'entraîne pas au-dehors une partie de ces humeurs qui, par leur poids, sont un accablant fardeau pour les forces de la nature? On pourroit croire encore que la dentition influe, sous un autre rapport, sur la formation des écrouelles, puisque ce travail organique concentre ou dirige, sur la machoire et le cou, tous les mouvemens de l'action vitale.

80. Ce que nous venons de dire de la dentition est applicable, à beaucoup d'égards, à l'exercice des fonctions digestives, aux révolutions de la puberté, ainsi qu'à celles de la grossesse. Et d'abord, quant aux effets de la puissance digestive, si l'on s'étoit attaché à mieux connoître, ou du moins à bien apprécier l'influence que les

différens systèmes d'organes ont sur l'économie animale, et l'action réciproque qu'ils exercent les uns sur les autres, on n'auroit pas manqué de voir que l'exercice des fonctions digestives occasionne quelquefois le développement du vice scrofuleux. Nous ne pouvons du moins en douter nous-mêmes, après avoir vu dans des sujets disposés, les écrouelles ne se déclarer que lorsqu'après le sevrage, la puissance digestive exerçoit une action décidée sur les autres fonctions. Dirait-on que, chez ces individus, on devoit reconnoître une succession habituelle de mauvaises digestions? Cela peut être; mais nous avons longtemps traité un enfant issu d'un père scrofuleux, qui n'avoit encore, à l'âge de trois ans, que les signes les plus obscurs de la constitution écrouelleuse, et chez qui le vice scrofuleux se développa d'une manière très-rapide, après une forte indigestion. *Bordeu*, en avouant que les alimens pesans et lourds font faire aux montagnards des digestions qui les rendent sujets aux écrouelles, croyoit au contraire que la difficulté qu'ils ont à digérer, suspend le développement du vice scrofuleux, ou pourroit, en fixant les oscillations vers l'estomac, les empêcher de se porter irrégulièrement vers le système glanduleux. Mais pour qui connoît à fond les différens effets d'une même cause qui agit à des époques et dans des cir-

tances différentes, ces observations n'ont rien de contradictoire, et elles cessent de devenir un problème.

81. Une époque marquée dans le cours de la vie humaine par le développement rapide des parties de la génération et des mamelles, par les changemens simultanés de la voix, et par un nouvel ordre introduit dans la série ou la correspondance des fonctions, doit être une époque consacrée aux plus grands mouvemens dans l'économie animale. Cela est si vrai, qu'il est de toute notoriété, que souvent la puberté est une crise orageuse de l'enfance. Mais comme on n'a que trop souvent expérimenté que les mouvemens organiques changent ou développent des maladies, on a vu que le vice scrofuleux longtemps assoupi s'étoit manifesté pendant la puberté (a) par des signes non équivoques. Tous les observateurs s'en sont aperçus. M. *Charmeil* a dit que le vice scrofuleux, qui est rarement combattu dans le bas âge, fait souvent des progrès

---

(a) La puberté, comme la dentition (*Voy. la note a de la page 149*), donne quelquefois lieu à quelques engorgemens glanduleux par irritation. Mais ces glandes ne sont pas écrouelleuses; et M. *Daignan* n'a pas distingué ce cas. Lorsqu'il a mis, avec trop d'extension, les écrouelles parmi les maux qui dérivent de la puberté.

vers celui de puberté; et M. Faure, qui n'a point méconnu qu'à cet âge les écrouelles disparoissent quelquefois, ou tout au moins qu'elles diminuent insensiblement, n'a pas manqué d'ajouter qu'on voit aussi, à cette même époque, les écrouelles changer de caractère et devenir squirres, tant dans les parties internes que dans les externes.

S'il nous étoit permis de faire valoir ici les idées que nous avons exposées au §. 79, nous dirions que la cause majeure du développement du vice scrofuleux à l'époque de puberté, est le surcroît d'activité que les mouvemens organiques de cette époque, communiquent au système des glandes conglobées. Ce qui semble le prouver, c'est que, d'ordinaire, le vice scrofuleux se développe plus souvent chez les filles que chez les garçons parvenus à l'âge de puberté; et ce phénomène tient aux différences visibles que les tempéramens présentent lorsque les deux sexes se développent et se perfectionnent. En effet, suivant M. Vrignault, l'esprit séminal de l'homme, excitant sa vigueur, augmentant sa chaleur, provoque une plus grande animalisation des sucs nourriciers, et les dispose à former des solides plus fermes, une constitution plus robuste; chez les filles nubiles au contraire, la secousse, l'érection naturelle qui fait sortir les glandes mammaires de leur engourdissement, y

attirent une plus grande quantité de sucs ; et cette révolution que les glandes mammaires ont d'abord éprouvée , influe bientôt sur le système des glandes conglobées ; c'est au moyen de cette participation sympathique, que les glandes acquièrent un renouvellement d'énergie , dont l'effet conséquent est toujours de modérer l'animalisation des sucs nourriciers pour ménager et entretenir dans la fibre cette laxité qui forme une constitution plus humide : circonstances qui , poussées trop loin , sont ce qu'il y a de plus favorable au développement des scrofules.

82. M. *Petit* (a) a vu des femmes qui avoient été guéries de plusieurs glandes scrofuleuses dans leur jeunesse , et qui , dans leur première grossesse ou peu de temps après , étoient retombées dans cette maladie , soit , dit-il , qu'elles eussent acquis quelques virus de leurs maris , ou que le lait aigri dans la masse du sang eût coagulé la lymphe , ou enfin que ce nouvel état eût développé l'ancien vice scrofuleux que le traitement n'avoit qu'affoibli. Suivant *Bordeu* , les femmes écrouelleuses , lorsqu'elles deviennent nourrices , sont souvent sujettes à des engorgemens considérables dans le genre glanduleux. Il est

---

(a) *Malad. des os* , tom. II , pag. 305.



donc constaté que la grossesse, et ses suites, peuvent favoriser la formation des écrouelles; et ce phénomène, bien apprécié, doit rentrer dans la classe des faits qui prouvent que les grands changemens survenus dans l'économie animale, et que les causes qui influent puissamment sur l'action des glandes conglobées, et sur la nature de la lymphe, sont très-propres à développer le vice scrofuleux, et à faire naître les maux qui en dépendent.

Il est probable que les sucs les moins animalisés sont nécessaires, et les plus favorables au développement de l'embryon, parce qu'il faut que les solides soient toujours assez lâches pour se prêter à son extension. C'est à cet effet que, peu après l'imprégnation, il survient une intensité d'action progressive dans les mamelles, et qu'elle se communique à tout le système des glandes conglobées. La surabondance du suc lacteux et ascécent qui s'ensuit, retarde d'autant plus l'animalisation de la lymphe, que dès-lors les agens de la digestion languissent habituellement; de-là, ces nausées, ces goûts bizarres, cette cacochylie acide, qui fatiguent les femmes nouvellement enceintes; de-là, le ramollissement, le gonflement des cartilages; de-là, la difficulté de la formation du cal dans un os cassé pendant la grossesse; de-là, enfin, la plûpart des circonstances

propices à l'érection du vice qui produit les écrouelles.

On peut juger, d'après cela, si le lait d'une femme grosse ne mérite pas d'être placé parmi les causes qui secondent le développement du vice scrophuleux. Les auteurs ont assez généralement accusé cet aliment de produire les écrouelles ; et quoique des faits bien avérés puissent porter à disculper, dans plusieurs cas, le lait d'une femme enceinte, on sent trop bien que, puisque la grossesse donne aux humeurs de la femme un degré d'ascéence plus ou moins considérable, il faut qu'un lait pareil soit infiniment plus propre à faire germer, dans le corps qui s'en nourrit, le principe virulent qui doit donner naissance aux scrofules.

83. De tous les cas imprévus, dont le développement du vice scrofuleux peut être la suite, les fractures sont ce qu'il y a de plus capable à le favoriser, en tant qu'elles déterminent un grand mouvement dans le suc osseux, sans compter la révolution qu'excitent dans l'individu les douloureux résultats de ces fractures. Ce n'est pas tout, les observateurs sont remplis de faits par lesquels il conste que les scrofules ont paru, dans des sujets qui en étoient menacés, après une chute, un coup violent, une luxation, une peur, une indigestion ; ces accidens agissent, sans doute,

en rompant la série des mouvemens habituels, et en introduisant un nouvel ordre, à la faveur duquel le vice scrofuleux fermente et se développe. Dans les cas de fracture, de luxation, il arrive assez souvent que le vice scrofuleux, bien loin de se manifester par l'engorgement des glandes conglobées, ne s'annonce que par les ravages qu'il produit sur les parties offensées. Dans ces circonstances on est fondé à le soupçonner, toutes les fois que les accidens simples, bien traités, présentent une anomalie remarquable, sans que cette anomalie puisse raisonnablement être imputée à aucun autre vice connu. On sait que, dans tous les cas douteux, on ne peut être mis sur la voie que par le rapprochement exact d'une infinité de circonstances, et qu'ordinairement il faut remonter aux infirmités endémiques dans les familles, et ne pas oublier que dans les corps vivans, quoiqu'on ne trouve pas de connexion apparente entre les causes et les effets, les lois inconnues de la sympathie dirigent ou développent les résultats les plus disparates.

84. Ainsi le vice scrofuleux assoupi, faute de ce degré d'activité, qui contribue à son développement, se manifeste à l'occasion des maux qui n'ont, avec les écrouelles, qu'une analogie très-impairfaite, et, pour ainsi dire, nulle. Les maladies, dont le rapport avec les scrofules est beau-

coup plus étroit, doivent donc développer le vice scrofuleux avec beaucoup de force; aussi le virus vénérien, le vice cancéreux ont, plus que d'autres affections, la propriété de faire expliquer le vice scrofuleux, parce qu'ils ont l'un et l'autre, sur le système glanduleux, une action très-immédiate.

La maladie vénérienne, dit M. *Jean Hunter*, devient souvent la cause immédiate d'autres maladies, en réveillant la tendance vers l'action. Cela ne vient pas de ce qu'elle est vénérienne, mais de ce qu'elle a détruit les actions naturelles; en sorte qu'au moment où l'action et la disposition vénérienne sont terminées, l'autre se déclare; et dans plusieurs cas, j'ai vu cette tendance si forte, qu'elle se déclaroit avant que l'affection vénérienne fût entièrement subjuguée: car, en continuant les remèdes mercuriels, les symptômes sont devenus plus graves, au lieu qu'en attaquant la nouvelle disposition, et en la rendant moins active que l'affection vénérienne, celle-ci a repris le dessus; ces effets ont même eu lieu plusieurs fois alternativement. Il n'y a que la combinaison méthodique des deux traitemens, si la chose est possible, qui mette obstacle à ces développemens respectifs. Dans les cas contraires, quoique la maladie vénérienne ait été parfaitement guérie, celle à laquelle on étoit disposé peut se dévelop-

pér avec la plus grande activité, quand même on parviendrait à corriger la disposition particulière que tel organe a reçu de la maladie vénérienne. En outre, comme plusieurs des infirmités qui proviennent de cette cause, paroissent propres à ces causes, et semblent être une production de la constitution de la maladie et de la méthode curative, il est sans doute difficile d'indiquer de quelle nature sera la maladie; cependant, en général, elle tiendra de la constitution une tendance particulière; et si l'on est au fait de la tendance générale de la constitution, on peut la considérer comme la cause la plus forte dont le caractère de la maladie tiendra plus que de toutes les autres. En Angleterre, ces infirmités ont le plus souvent une tendance scrofuleuse, la maladie participant plus de cette tendance, que d'aucune autre.

Les bubons fournissent un exemple remarquable de ce qui précède. Il est des cas, suivant M. Hunter, où la maladie vénérienne n'a fait qu'irriter la glande comme un froid ou un accès de fièvre, et produit une écronelle à laquelle elle étoit déjà prédisposée. En pareille circonstance, la tuméfaction vient presque toujours doucement, ne cause que peu de douleur, et paroît hâtée dans ses progrès par le mercure administré

dans l'intention de détruire la disposition vénérienne. Quelques-uns de ces bubons passent en suppuration, dans le temps qu'on s'applique à les résoudre, et d'autres, qui probablement avoient antérieurement une teinte vérolique, deviennent si indolens, que le mercure ne produit pas d'effet sur eux, et qu'à la fin ils se dissipent, soit spontanément, soit au moyen d'autres secours: ce qui apparemment a induit quelques médecins à croire que les bubons ne sont jamais vénériens. En général, la nature scrofuleuse de la maladie est rendue sensible, par le développement et les progrès qu'elle fait par l'usage des moyens qui détruisent l'affection vénérienne. Nous aurons occasion de revenir encore sur cette matière.

D'après ce que nous venons de rapporter sur la manière dont le vice vénérien développe le vice scrofuleux, on concevra facilement que le même effet peut être également produit par beaucoup d'autres maladies. La petite vérole jouit, à cet égard, d'une grande propriété. *Bordeu* a reconnu, aux dépôts de lait, une vertu particulière pour développer le vice scrofuleux. On a vu la rentrée de la matière des croûtes laiteuses favoriser la sortie des véritables écrouelles, et le même événement avoir lieu après une courbature,

türe, après un accès de fièvre (a). Dans ces cas divers, la cause occasionnelle n'a agi qu'en irritant la glande, et en favorisant par là le développement du vice scrofuleux : circonstance remarquable, et qui sert de réponse à ceux qui, dans les cas particuliers, doutent de l'action des causes banales des maladies.

85. M. *Strack* a observé, en parlant du levain de la fièvre intermittente, que, dans plusieurs cas, l'inefficacité du quinquina ne provenoit que de ce que le levain fébrile, tapi dans quelque partie, ne recevoit point l'action spécifique du remède ; et que, pour mettre en contact le venin et le fébrifuge, par conséquent pour obtenir un effet curatif du même moyen, il falloit insister sur quelques apéritifs, dont l'effet est alors de faire sortir, pour ainsi dire, le levain de sa tanière. Cette réflexion lumineuse indique que les causes de maladie peuvent rester long-temps sans se développer dans les corps qui les recèlent ; mais que, si l'on vient à administrer, par quelque vue que ce puisse être, des remèdes propres à résoudre les matières qui, enveloppant le levain, le rendoient comme nul ou même inaccessible, pour

---

(a) Beaucoup de fièvres dans les enfans finissent par les engorgemens des glandes, qui se résolvent ; mais ces cas sont différens des écrouelles.

lors le levain se développe, il produit les effets qui lui sont propres, et il peut être avantageusement combattu par les secours faits pour le détruire.

C'est ainsi qu'on a vu le vice scrofuleux caché dans des sujets qui en présentoient à peine les indices généraux les plus équivoques, se développer par l'action des secours qui excitent puissamment le système absorbant. Le mercure est mis à la tête de ces secours, et c'est aussi, de tous les remèdes, peut-être celui qui développe le plus fortement le vice scrofuleux, sur-tout quand il agit sur la constitution (a). M. Lombard (b) en a sagement fait la remarque. Si les maîtres de l'art, dit-il, avoient eu égard au chapitre des observations, et qu'ils eussent pris la peine de ne se décider qu'après de justes comparaisons, ils auroient vu que, si des scrofules rebelles à quantité de remèdes proposés par la chirurgie et l'empirisme,

(a) Quand le mercure agit sur la constitution, il produit une irritabilité universelle, et il rend la constitution susceptible de toute espèce d'impression; c'est ce que M. Hunter a remarqué, avec la plus grande sagacité. Il est bon néanmoins d'observer qu'il ne faut attribuer au mercure que les accidens qui dépendent d'une disposition particulière.

(b) De l'util. des évac. dans la cure des tum. pag. 109 et 110.



avoient été radicalement guéries par l'usage des préparations mercurielles et du mercure en frictions, il y en avoit d'autres, et c'est le plus grand nombre, où ce minéral employé sous toutes espèces de formes, les irrite et favorise leur développement. M. *Vigaroux* (a) a prouvé le même objet par des observations concluantes. J'ai vu, rapporte ce praticien, plusieurs malades attaqués de la vérole, chez lesquels le mercure administré avec la plus grande attention, même après des préparations aussi longues que bien dirigées, a fait développer le vice scrofuleux caché jusques là, et même avec la rapidité la plus incroyable et les résultats les plus fâcheux. Dans ces circonstances, si le mercure est donné à trop grandes doses, il fixe le vice scrofuleux, et porte de préférence, par une disposition particulière, aux glandes conglobées du mésentère, aux conglomérées du pancréas, dont la sécrétion est une espèce de salive secondaire, plutôt qu'aux glandes de la bouche et de la gorge.

86. Telles sont les causes les plus générales du développement du vice scrofuleux. Si ces causes agissent sur des sujets attaqués d'écrouelles, sans doute elles doivent en hâter le cours; mais,

---

(a) Observ. sur la vérole, pag. 32 et suiv.

pour l'ordinaire , les progrès de ce vice , comme en partie les raisons de son développement , sont dus aux erreurs commises dans l'usage des choses non naturelles. Il nous reste à indiquer , suivant le second chef de notre division [ §. 73. ], quelle est l'influence de ces nouvelles causes sur la production , le développement et les progrès des scrofules.

87. Malgré les efforts de quelques modernes ; pour détruire l'influence de l'air sur la production des maladies , il nous paroît très - raisonnable de penser que cet élément agit fortement sur l'économie animale , et qu'il règle , jusques à un certain point , les mouvemens organiques qui constituent la santé ou la maladie ; et nous ne saurions douter que le vice scrofuleux ne soit plus ou moins favorisé par les qualités relatives de l'air. Un pays humide , où la température de l'air varie continuellement , est propice aux écrouelles. Selon M. *Sims* , et suivant nos observations et celles des meilleurs praticiens , le progrès des écrouelles est remarquable lorsque l'air est humide et chaud , parce qu'une telle température favorise les stases de la lymphe , et seconde ou hâte sa dégénération. On sait que l'humidité jointe à la chaleur est le plus puissant promoteur de la désunion putride ; on sait que , lorsque l'air est humide et chaud , tous les virus développent une

énergie singulière ; et si l'on s'imaginait que l'action du vice scrofuleux dût être réprimée par un état de l'air qui contraste singulièrement avec la discrasie scrofuleuse , on n'auroit qu'à se rappeler qu'indépendamment de la complication du vice scrofuleux et du vice scorbutique , dont un air humide et chaud doit exalter la double activité , il est de science certaine que le croupissement des liquides , que la langueur des excrétiions , que le relâchement de la fibre , qui sont des effets de l'état de l'air dont il est ici question , sont plus que propres à influer pernicieusement sur les écrouelleux , chez la plupart desquels on a souvent de fortes raisons de soupçonner l'épaississement de la partie albumineuse du sang , et la dissolution de sa partie gélatineuse. C'est du moins chez les citadins , que de pareils effets sont remarquables ; aussi les progrès des phénomènes scrofuleux , dont ils sont la victime , sont-ils très-sensibles , lorsqu'une chaleur humide soutenue provoque puissamment et l'atonie de leurs solides , et l'altération de leurs liqueurs.

L'air humide et froid paroît trop analogue à l'état des solides et des fluides dans les écrouelles , pour ne pas lui attribuer encore la vertu d'accroître les effets du vice scrofuleux. Le froid épaisit les fluides et en retarde infiniment le cours ; l'humidité relâche les fibres et diminue cette force to-

nique qui les fait réagir sur les sucs dont elles dirigent les départitions. Si tout le corps est alors en souffrance, on présume que les principales altérations seront pour la lymphe et les vaisseaux qui la distribuent. La lenteur du mouvement de cette liqueur, le peu de ressort des vaisseaux qui la charrient, et plus que tout, les résistances qu'opposent au cours de la lymphe les diverses anfractuosités des glandes conglobées, en donnent des raisons suffisantes, et l'observation en démontre encore mieux la vérité. Pendant les temps froids et humides, le vice scrofuleux se propage davantage, l'engorgement des glandes se multiplie, et c'est principalement sur les écrouelleux qui habitent des endroits marécageux, des vallées nébuleuses, des côteaux presque toujours ombragés, que ces sortes de phénomènes sont plus constans et plus remarquables : de manière qu'on peut dire que l'air humide et chaud est plus nuisible aux écrouelleux citadins, tandis que les montagnards sont plus incommodés de l'air froid et humide.

Il est des constitutions de l'air sous l'influence desquelles les fièvres malignes se terminent par de vrais engorgemens des glandes conglobées, et par des tumeurs lymphatiques ; et ces constitutions favorisent merveilleusement les progrès du vice scrofuleux ; on peut en dire autant des

fièvres lentes nerveuses : lorsque ces sortes de fièvres malignes sont plus sporadiques que de coutume , il est rare qu'on ne soit pas frappé de la rapidité avec laquelle certaines scrofules parcourent leurs périodes.

Mais on doit imputer avec autant de fondement les rapides progrès des écrouelles au contraste insalubre des nuits fraîches et humides , avec les journées très-chaudes et sèches. Dans les montagnes , cette cause est souvent très-apparente ; les vallons jouissent , dans le jour , d'une température très-chaude , tant à raison de leur position que par rapport à la réflexion des montagnes ; mais lorsque le soleil n'est plus sur l'horizon , il s'élève , en très-grande abondance , des vapeurs qui répandent une humidité d'autant plus dangereuse , qu'elle supprime et arrête tout-à-coup des excrétions que la chaleur du jour avoit sollicitées. Peut-être que les parties supérieures ressentent plus volontiers les effets de cette fraîcheur nuisible , par la raison qu'elles y sont habituellement exposées. En espagne , où l'on a à craindre cette cause d'insalubrité , les écrouelles y sont très-communes ; et nous tenons d'un homme qui a eu plusieurs occasions de le vérifier , que ceux qui ne sont pas soigneux de se garantir , pendant la nuit , d'une humidité dangereuse de l'air ,

voient l'engorgement de leurs glandes faire des progrès plus sensibles , et quelquefois leurs tumeurs venir douloureuses et suppurer , d'indolentes et de froides qu'elles étoient auparavant. Sans doute que la recrudescence ou l'apparition des symptômes scrofuleux , bornée ou plus commune dans le printemps , est due autant aux variations subites et successives de l'air , qui sont naturelles à cette saison , qu'à cette force expansive qu'on sait être répandue , à cette époque , dans toute la nature.

88. Mais plus que l'air , la nature des alimens et des boissons contribue aux progrès du vice scrofuleux , en causant cette foiblesse qui prive chaque organe du degré d'énergie qu'il devoit avoir. Aussi a-t-on remarqué que la foiblesse des coctions étoit la circonstance la plus favorable au développement du vice scrofuleux. En effet , le sang et toutes les humeurs secondaires sont formées par le chyle , et celui-ci provient des alimens dont on a fait sa nourriture ; ce qui établit un rapport très-intime entre la nature des liqueurs et celle des substances alibiles. Si l'énergie de l'action digestive supplée pour un temps , et tempère le vice des alimens , tôt ou tard les sucs nourriciers qui en proviennent , portent dans les vaisseaux une liqueur grossière dont l'anima-

isation est difficile, et qui donne naissance à de fâcheuses affections, ou devient la cause du progrès de celles qui existent.

Et tel est le propre des substances dont la digestibilité ne répond point aux forces de l'estomac. Ces substances sont toutes celles qui contiennent un mucilage épais, enfermé dans un parenchyme plus ou moins coriace; et lorsqu'on voit qu'elles composent presque uniquement le régime de ces paysans, parmi lesquels les écrouelles sont si communes, on ne peut se refuser à admettre que ce régime purement végétal (a), qu'une longue habitude de légumes secs, que l'usage soutenu du pain de seigle, de celui de maïs, des fèves, haricots, lentilles, orge, pois, pommes de terre, châtaignes, etc., produit enfin un chyle épais, que les tendres organes des enfans s'assimilent et perfectionnent avec peine, et qui, introduisant dans les liqueurs un vice d'épaississement, favorise ou augmente l'engorgement déjà formé dans les glandes.

Une consommation de laitage et de ses pro-

---

(a) Le régime végétal, contre l'opinion commune, est très-funeste au peuple et aux enfans, parce qu'outre les raisons alléguées dans le texte, ce régime est trop peu substantiel. M. Bacher a prouvé cela dans le 70<sup>e</sup>. vol. du *Journal de médecine*, pag. 410.

duits, telle qu'en font le plus grand nombre des montagnards, est nécessairement liée avec l'aptitude scrofuleuse, puisqu'on voit que les écrouelles sont aussi généralement communes parmi ceux qui, dans les montagnes, mangent beaucoup de fromage, de beurre, de lait, qu'elles le sont parmi ceux qui, habitant des lieux moins élevés, se nourrissent principalement de farineux et de légumes secs. De part et d'autre, on trouve une habitude d'alimens visqueux, froids, relâchans, propres à empâter les viscères et à engouer les vaisseaux. Mais ce qu'il y a de remarquable encore, c'est que le chyle qui en provient est d'un caractère très-ascécent; et si les forces organiques, si la chaleur de l'atmosphère, si la sécheresse de l'air, en un mot, si un concours de circonstances particulières ne détruisent pas les mauvaises qualités de ce chyle; au contraire, si ces qualités sont favorisées et renforcées par le relâchement et la foiblesse des fibres, par la fraîcheur de la température et l'humidité du climat, le développement et les progrès des scrofules sont inévitables.

Dans le vice du régime si contraire à la santé des nécessiteux et des enfans du peuple, il en est peu qui soient aussi propices au vice scrofuleux que l'usage des mauvais fruits, des fruits verts, ou seulement à demi mûrs. Le mucilage nourri;



cier n'est dans ces alimens qu'une matière acide et âpre, dont les effets racornissans sur les solides et les effets condensans sur les liqueurs, sont assez connus. Quelles dispositions pour le vice scrofuleux ! Ce vice qui trouve une matrice si propre pour son développement ou un accessoire si favorable pour ses progrès, fermente, s'étend, infecte une plus grande quantité de sucs, atteint un plus grand nombre de glandes, s'assimile plusieurs autres humeurs, et pour lors il porte une impression profonde presque générale ; il affecte, pour ainsi dire, avec la même fureur la lymphe, la graisse, le mucus ; les effets consécutifs se multiplient, ils se prêtent mutuellement un secours d'autant plus formidable, que, par la dépravation successive de toute la constitution, il est quelquefois difficile de différencier de la cause primitive, tous les désordres, soit consécutifs, soit secondaires.

Les mauvaises eaux agissent à l'instar des alimens, elles servent au développement du vice scrofuleux ou favorisent ses progrès. D'expérience faite sur les eaux que fournissent les puits de la ville de rheims, on n'a pu douter de leur influence sur les maladies goîtreuses et écrouelleuses, depuis que, par la substitution des eaux de la petite rivière de vesle, le nombre des goîtreux et des scrofuleux, si grand parmi les

habitans de cette ville, est diminué de moitié, et diminue tous les jours d'une manière même sensible. (a) Tous les observateurs ont pareillement accusé les eaux de neige et de glace, celle des sols crayeux et gypseux de produire directement les scrofules. Mais quelles sont, dans ces diverses eaux, les qualités qui constituent essentiellement leur insalubrité ? C'est ce qui n'est point encore bien connu. Cependant il y a toute apparence, et il semble permis d'avancer, d'après les travaux chimiques et l'examen des eaux potables, que la bonté de l'eau venant d'une certaine quantité d'air pur qui s'y trouve dans un état d'absorption, ou dans celui de combinaison, et de la plus petite quantité possible de matière séléniteuse ou autre, celle-là sera la plus mauvaise, qui sera privée d'air, ou pourvue d'un air altéré ou surabondant, et qui contiendra la plus grande quantité possible de substances salines ou de matières terreuses assez intimement combinées avec un acide ou avec l'air. De pareilles eaux agissent de plusieurs façons chez ceux qui en font habituellement usage : ou elles exercent leurs impressions malfaisantes dans le travail de

---

(a) Voy. Mém. de la Sociét. Roy. de Médec. de Paris, tom. II, pag. 280 de l'Hist.

la chyfication , ou bien dans celui des secrétions soit muqueuses , soit nutritives , soit terreuses et excrémentitielles.

Suivant M. *Thouvenel* , la chyfication est primitivement lésée chez les personnes obligées de boire des eaux de neige , de plâtre ou de craie , et ce n'est que par l'altération successive des fonctions , qu'elles constituent les vices goîtreux , rachitiques et scrofuleux. S'il est vrai qu'il doive y avoir , dans les bonnes eaux potables , une certaine quantité d'air pur ou fréquemment renouvelé , légèrement combiné , capable d'augmenter leur qualité dissolvante , et de devenir , par son dégagement et sa nouvelle union avec les molécules muqueuses et huileuses du chyle , un moyen de mixtion plus parfaite , un agent promoteur de leur fermentation digestive , et enfin un principe constitutif de la matière saccharine chyleuse destinée à former la partie rouge du sang , les eaux où cet air manquera , ou sera excédent et dépourvu des qualités requises , fourniront un véhicule moins convenable pour les alimens , l'extraction du chyle deviendra moins complete et sa combinaison moins homogène , ou sa décomposition sera partielle , et enfin sa tendance à l'ascécence se portera au de-là du terme d'une bonne digestion.

Mais l'acide carbonique , principe constitutif de

la terre calcaire, et l'acide sulfurique, un des élémens de la terre gypseuse, ne feront-ils aucun tort à l'économie animale, lorsqu'ils y seront en excès, à la faveur de l'usage des eaux imprégnées de craie ou de plâtre? Si l'acide phosphorique surabonde chez les écrouelleux, ne se combinera-t-il pas avec la matière crétaée, et multipliant dans le corps la terre des os, dont la distribution est vicieuse, celle-ci n'influera-t-elle pas sur la formation du calcul et sur les maux du système osseux et articulaire? C'est aux chimistes médecins à prononcer. S'il en faut croire des conjectures fondées sur des faits qui se prêtent un mutuel appui, non seulement les eaux insalubres agissent en viciant la digestion, mais encore elles influent pernicieusement sur le travail des sécrétions et principalement des terreuses; sans compter que ces eaux, en raison de leurs parties terreuses, introduisent dans le corps une quantité d'acide étranger, dont les combinaisons dans l'économie animale ne sont pas bien connues, mais dont les effets sur la production scrofuleuse sont indiqués par l'expérience.

Quoi qu'il en soit, nous devons compter encore au rang des causes défavorables à la constitution écrouelleuse, l'usage des boissons factices de mauvaise qualité: telles sont le vin nou-

veau, le vin tourné, la bière et le cidre. Le vin nouveau (et le peuple en boit-il d'autre!) nuit par la quantité d'acide tartareux qu'il renferme; le vin tourné préjudicie en introduisant dans les liqueurs un principe acide déjà développé; et puisqu'il est reconnu que le poiré est contraire aux personnes menacées de la pierre ou de graviers, que la bière engendre des humeurs visqueuses, et que le cidre qui est doux et piquant en même temps, peut causer des obstructions, on doit craindre que ces liqueurs soient funestes aux écrouelleux et à ceux qui sont menacés ou disposés aux scrofules.

89. Nous n'avons pas besoin de dissérer long-temps sur les effets du sommeil et du repos, et sur ceux de la veille et de l'exercice, pour démontrer quelle est la part que ces choses non naturelles peuvent prendre au développement et aux progrès du vice scrofuleux. M. de *Brieude* a remarqué qu'en auvergne le métier de dentellière développe le vice scrofuleux, par rapport à la vie sédentaire et à la position courbée auxquelles ce métier astreint. Et pourquoi rapporterions-nous d'autres exemples? il suffit de dire que le sommeil trop prolongé, et l'inaction soutenue étant une source connue de la cachexie, du relâchement des solides, de la viscosité des sucs, et de la foible animalisation des

liqueurs, ils doivent favoriser la progression des écrouelles, pour ceux sur-tout qui vivent de farineux, et qui passent rapidement d'une vie dure et très-exercée à une vie molle et oisive. M. de Bordeu a prouvé ce dernier objet par un exemple remarquable. Un pauvre pâtre des environs de bareges se portoit à merveille, et paroïsoit plus vigoureux et plus sain que ses frères ses aînés, chez lesquels cependant les écrouelles commençoient à paroître. Il couchoit sur la dure, ou tout au plus sur le gazon qu'il partageoit avec ses brebis; il n'avoit pour vivre que le peu de mauvais pain que ses parens pauvres pouvoient lui fournir, avec quelques verres de petit lait, souvent fort aigri. Il s'avisa de mendier, il frappa tout le monde par sa candeur et par ses saillies naturelles, il mérita les bontés d'une princesse qui étoit alors à bareges; mais il en profita peu; car depuis qu'il fut placé comme il faut, couché à son aise, nourri mollement, et qu'on lui eut donné les premiers principes d'éducation, il devint très-malade, son foie et son mésentère s'engorgèrent, les écrouelles se décidèrent, et il fut bientôt réduit à l'état le plus affreux, dont cet infortuné ne tarda pas à être la victime.

90. Il n'est pas probable que les passions de l'ame puissent être comptées parmi les causes  
qui

qui excitent le vice scrofuleux , parce que les passions n'exercent pas sur les enfans cet empire de fer qu'ils exercent sur les adultes ; cependant les grandes frayeurs peuvent développer ce vice ; parce qu'il survient alors dans la machine un de ces grands mouvemens auxquels nous avons attribué ailleurs le développement du vice scrofuleux. La dureté envers les enfans peut encore être admise au rang des causes éloignées de ce développement , puisque l'état de contrainte dans lequel vivent les enfans qu'on mène durement , est si propre à troubler les mouvemens naturels de l'économie animale.

91. Mais les matières excrémentitielles retenues influent fortement sur les progrès du vice scrofuleux , au point que quelques-uns ont cru que les écrouelles ne doivent leur existence qu'à des évacuations supprimées et retenues par des causes toujours subsistantes , et ensemble à la foiblesse des organes digestifs , occasionnée par le refoulement de ces matières excrémentitielles dont la nature cherche à se débarrasser par toutes sortes de voies. En effet , quand de pareilles matières sont trop long-temps retenues , l'équilibre est bientôt rompu , et par un effet général au plus grand nombre des causes morbifiques , les actions naturelles se détruisent , d'où résultent ensuite le développement et les progrès des germes

M

préexistans et des dispositions particulières. Cela posé, on voit comment et pourquoi la matière de la transpiration insensible retenue, pourquoi la suppression d'une diarrhée, pourquoi le refoulement d'une humeur qui a fait éruption à la peau, pourquoi la rétention des premières menstrues et la suppression des règles, ont donné lieu aux écrouelles, ou renforcé la marche et l'activité du vice scrofuleux. Il y a plus encore, la transpiration des enfans et celle des montagnards, comme de ceux qui ont adopté leur régime, exhale une odeur acide (a), parce que la nature laisse échapper par cette voie les produits surabondans des diverses fermentations animales: or, si la matière de cette transpiration est arrêtée par les variations d'une température inégale, par la malpropreté qui nuit si fort au cours de cette excretion, etc., elle portera dans la masse des liqueurs une humeur étrangère que l'observation a présenté tout au moins comme cause seconde et très-auxiliaire des scrofules. Les tumeurs qui seront déjà développées, feront des progrès, et le cours de la maladie deviendra et plus orageux et plus rapide. *Bordeu* a vu que les glandes grossissent quelquefois énormément.

---

(a) Ce fait prouve, pour les enfans, le danger de la vie en commun.



ment à la suppression de quelque évacuation ; il a vu de même que la suppression et la rétention des mois ont aggravé les écrouelles et favorisé leurs progrès. Beaucoup de praticiens ont remarqué le même phénomène.

92. Le diagnostic des écrouelles , si obscur quelquefois dans les cas particuliers et isolés , devient lumineux et certain , en comparant ensemble les signes de la constitution originelle , les symptômes de la maladie équivoque et la nature des causes qui ont favorisé son développement et ses progrès. Nos détails ont embrassé ces trois sources de connoissances pathologiques ; mais ils ne suffisent pas pour compléter l'histoire du vice scrofuleux. Ce vice déposé dans une partie quelconque où il produit des ravages plus ou moins locaux se déplace quelquefois , soit à raison de sa surabondance ou de son excessive âcreté , soit à raison des efforts victorieux d'une nature à propos secondée. Dans le premier cas , le déplacement du vice scrofuleux est des plus défavorables ; il constitue la métastase et annonce dans la matière morbifique un caractère réfractaire qui résiste à la coction , et des forces insuffisantes ou mal dirigées. Dans le second cas , au contraire , le vice scrofuleux avantageusement déplacé , est expulsé par divers émonctoires en grande partie ou en totalité , et

c'est ce qui forme une crise plus ou moins com-  
plette. Du résumé de ces diverses considérations ;  
naît le jugement plus ou moins favorable qu'on  
peut porter sur les écrouelles, et les effets géné-  
raux du vice scrofuleux.

93. A quelque période qu'on soit des écrouel-  
les, il se fait même assez souvent des métastases  
et des métaptoses avec une célérité dont on  
n'auroit pas cru le vice scrofuleux susceptible.  
*Baillou* a vu dans un enfant écrouelleux des tu-  
meurs qui alloient et venoient ; *Amatus Lusitanus*  
parle de quelques tumeurs scrofuleuses qui al-  
loient du cou aux tempes, et delà à la nuque ;  
et *Bordeu* a remarqué que les tumeurs écrouel-  
leuses vont et viennent quelquefois, et se  
transportent d'un endroit du corps à l'autre.  
L'exemple que nous avons rapporté dans le §.  
60, d'après *M. Posse*, prouve avec quelle faci-  
lité le virus scrofuleux se déplace quelquefois et  
occupe successivement des sièges différens. Notre  
§. 59 contient plusieurs autres faits de ce genre,  
et nous nous dispenserons d'en citer ici d'anal-  
gues. Nous nous permettrons d'ajouter, en citant  
le témoignage de *Bordeu*, qu'il se fait quelque-  
fois, dans les scrofules, des rejets sur la poi-  
trine, de la matière qui va aboutir aux glandes  
des écrouelleux, principalement lorsque, dans le  
dernier période de la maladie, on insiste mal

à propos sur l'usage des délayans. Et nous dirons, d'après M. *Hevin*, qu'on a vu plus d'une fois des tumeurs écrouelleuses au cou, compliquées d'une ophtalmie habituelle et d'un gonflement aux ailes du nez et à la lèvre supérieure, et ces derniers symptômes se dissipent en même temps que les glandes du cou, des aisselles et des aines augmentoient de volume.

Mais ce n'est point là tout ce qu'on peut craindre du vice scrofuleux : il se fait quelquefois, dans les écrouelles, des métaptoses d'autant plus funestes, que la nouvelle maladie qui tire sa source de la première, s'est établie lentement, et après plusieurs années de la santé, en apparence la plus parfaite. C'est ainsi que la pulmonie se déclare, pour l'ordinaire, dans l'adolescence et dans l'âge viril, chez ceux qui ont été scrofuleux dans leur enfance. Quelquefois, au lieu du développement des écrouelles dans un sujet qui avoit paru en être fortement menacé, on a vu survenir la carie vertébrale, avec paralysie des extrémités inférieures, le *spina ventosa* la tumeur blanche des articulations. Dans d'autres cas, les humeurs infectées par le vice scrofuleux conservent à jamais une qualité particulière qui, pendant toute la vie, est la source des accidens les plus fâcheux. Cette remarque n'avoit point échappé à M. *Lorry*. Le terme de l'enfance, a

dit cet observateur , n'est pas toujours celui des maux causés par le vice scrofuleux ; et quelque réelle que puisse paroître la guérison , le système glanduleux conserve quelque chose de plastique et de concret , qui se rassemble dans les maladies auxquelles on est exposé pendant la vie , et qui sont indépendantes du vice scrofuleux ; les viscères en sont facilement obstrués ; la graisse , trop grossière pour se liquéfier , ne fournit point à la bile et aux autres humeurs une huile de bonne qualité ; elle procure , dans les maux qui surviennent , une foiblesse qu'on ne sauroit dissiper , et elle produit souvent , dans les os et dans les articulations , des abcès dont le traitement est long , ennuyeux , et la guérison à peine possible. Quel est donc le prix des moyens employés dans l'enfance , pour opérer la destruction du vice scrofuleux ? [ *de morbor. conversionib.* pag. 457. ]

La métastase de ce vice peut se faire sur toutes les parties , soit internes , soit externes. Cependant on observe que la poitrine en est le plus souvent le siège , lorsque la métastase est malheureuse , et que la peau la reçoit le plus ordinairement , quand la métastase est moins désavantageuse. La poitrine est située au-dessous des parties qui sont communément affectées par le vice scrofuleux , et les communications de la nuque , du cou et de la gorge , avec les viscères conte-

nus dans la cavité thorachique, sont, on ne peut plus, intimes à raison de l'arrangement du tissu cellulaire. Aussi on observe également que les tumeurs scrofuleuses du cou précèdent souvent, à l'avance, l'engorgement des glandes lymphatiques du poumon, et la formation de la pulmonie tuberculeuse ou scrofuleuse; et que ces mêmes tumeurs écrouelleuses des glandes conglobées du cou annoncent quelquefois l'heureuse résolution des glandes du poumon, et la terminaison avantageuse de la phthisie pulmonaire. Quant à la peau, elle devient dans les écrouelles, comme dans une infinité d'autres maladies, le siège des métastases, sans doute par l'effet d'une foiblesse originelle, ou d'une sympathie prédominante, accordée par l'auteur de la nature plus particulièrement à cette partie, afin qu'elle fût toujours disposée à recevoir les matières nuisibles à l'économie animale.

94. Les humeurs infectées par le vice scrofuleux acquièrent une tenacité trop considérable; pour que la coction ne se fasse pas avec peine et beaucoup de lenteur. Aussi est-il de toute notoriété que les écrouelles constituent une maladie très-longue et très-difficile à terminer. Mais tel est le propre des cachexies lymphatiques; elles diffèrent des maladies aiguës ou inflammatoires, en ce qu'elles sont plus lentes à se for-

mer, durent plus long-temps, et leurs terminaisons sont moins régulières : ce qui vient de ce que leur siège est fixé dans des parties moins organiques et moins irritables. Cependant on leur remarque des périodes ou des terminaisons plus ou moins constantes ; et peut-être qu'on en guérirait un plus grand nombre, si l'on étoit persuadé qu'elles ont, tout comme les maladies aiguës, leur crudité, leur coction, leurs crises, en un mot leur marche régulière, mais plus lente, moins sensible, moins forte, plus exposée par là même à être troublée.

C'est déjà par un bienfait de la nature, que le vice scrofuleux, avant son développement, au lieu de se porter sur les viscères, se jette sur les glandes conglobées extérieures, pour y être détruit par la voie de la suppuration. Cette marche est la plus générale, et peut-être la plus simple. Les tumeurs sont formées, il s'établit un travail sourd qui tend et prépare leur destruction ; les glandes se fondent, et la suppuration qui les détruit est elle-même le produit d'une coction lente, et l'effet des efforts critiques de la nature. Nous avons observé [ §. 76 ] que ce mouvement salutaire, dont la ruine du vice scrofuleux est l'objet, commence ou du moins paroît très-sensible dans le cours du printemps et de l'été : remarquons à présent que, tandis que la nature s'oc-

cupe, sans relâche, de la guérison partielle d'une maladie rebelle, pour l'ordinaire les gens de l'art choisissent le même temps pour traiter les scrofuloux; aussi les remèdes qu'ils ont vu réussir à cette époque, sont devenus inutiles et sans vertu, entre leurs mains, dans des circonstances moins favorables; et faute d'avoir su apprécier les effets de la nature avec ceux de l'art, non seulement ils ont souvent pris pour des cures radicales ces crises partielles qui emportent les accidens scrofuloux les plus apparens, mais encore ils ont attribué à certains médicamens ces propriétés éminentes qu'ils ne tenoient que des révolutions périodiques des forces de la vie.

Toutes les tumeurs écrouelleuses ne se fondent pas par la suppuration, mais ces cas sont plus rares; cependant, dans ces circonstances, les mouvemens de la nature n'en sont pas moins réels aux mêmes époques; et lorsqu'on suit avec attention ces malades, on s'aperçoit d'un gonflement plus sensible dans leurs glandes, suivi de leur résolution, et d'une augmentation manifeste de toutes les sécrétions, du moins de quelque sécrétion importante. Nous avons vu un enfant cracher, presque sans toux et sans efforts, une quantité considérable de matière muqueuse, qui nous paroissoit même par fois lymphatique, dans le temps que ses glandes jugulaires se fon-

doient ; mais une forte transpiration accompagnée d'une odeur fétide , des urines chargées sont et plus communes et plus généralement avantageuses.

Non seulement la nature travaille , par parties , à chasser le vice scrofuleux , et à dépurer les humeurs qui en ont été infectées , mais encore elle s'occupe d'une crise générale qui décide la guérison. Pour l'ordinaire , il lui faut l'espace de cinq ou six années , pour opérer ce grand ouvrage. A cette époque , le mouvement des artères devient accéléré , et le malade paroît menacé d'une maladie aiguë. Peu à peu l'épiderme s'assouplit , la peau perd de son éclat , les malades qui avoient conservé de l'embonpoint maigrissent , leurs ulcères naturels ou artificiels fournissent une matière mieux digérée , mais pour tarir bientôt pour toujours ; toutes les sécrétions fournissent plus ou moins abondamment , et la matière qu'elles donnent est mieux conditionnée ; les glandes lymphatiques s'affaissent ; en un mot , tout le corps prend une autre tournure , la constitution paroît changer : elle change , en effet , lorsque la révolution qui subjugué le vice scrofuleux , est secondée par les efforts de la puberté , et l'application des moyens convenables.

On sent que ces phénomènes heureux ne se laissent apercevoir que sur ceux dont la constitu-



tion a conservé assez de forces pour reprendre un état naturel, et que les malades chez lesquels le vice scrofuleux a contracté des associations dangereuses, ne peuvent point les éprouver. Dans ces malheureux individus, si l'art est pour eux inutile, on voit la maladie prendre une tournure tout-à-fait scorbutique; les fluides se décomposent; la matière des ulcères qui se multiplient, devient ichoreuse; les tumeurs qui se forment s'affaissent bientôt; les dépôts leur succèdent; en un mot, les crises sont malheureuses, et précèdent quelquefois la colliquation mortelle des fluides.

Ayant également attribué aux changemens de la puberté le développement et l'extinction du vice scrofuleux, nous avons besoin de lever, par quelques réflexions, cette contradiction apparente. Selon nos observations, la crise violente dans laquelle la machine se trouve à l'époque de la puberté, est à peine salutaire à la moitié des écrouelleux; et ceux qui éprouvent cet avantage, sont les enfans dont la constitution n'a point été radicalement altérée; ceux dont les viscères n'ont reçu aucune atteinte profonde de la part du vice scrofuleux; ceux chez qui les écrouelles ont suivi une marche uniforme et simple, après s'être développées entre la cinquième et la septième année; enfin, ceux qui, livrés à

des observateurs attentifs, ont modifié leur traitement, ont été réservés dans le choix des moyens, et ont adopté les secours les plus convenables. Pour ceux qui se sont trouvés dans une circonstance contraire, la puberté n'est qu'une époque pleine de dangers. Ce n'est pas que les marques extérieures, et toujours effrayantes quoique salutaires des scrofules, ne s'effacent assez souvent dans les révolutions pénibles de la puberté; mais ce n'est là qu'une crise imparfaite et funeste; le siège du mal change, mais le mal n'est point guéri; les glandes conglobées des viscères, peut-être respectées jusques là, s'affectent d'une manière orageuse pour l'événement; et le fondement des maladies secondaires une fois solidement établi, il n'est pas commun qu'on puisse arracher ces malheureux aux accablantes lenteurs d'une affection mortelle. Quelques-uns tombent, au temps de la puberté, dans la période d'une dépravation putride, les ulcères se multiplient, et la fièvre lente s'établit; nous en avons eu sous les yeux des exemples.

Si le vice scrofuleux est subjugué par des coctions et des crises partielles, qui se terminent, enfin, par une coction et une crise complète, de la manière dont nous l'avons expliqué plus haut, ce n'est que chez ceux qui sont affectés des écrouelles proprement dites, et non chez

ceux qui sont strictement dans le cas de la diathèse scrofuleuse. A ce compte, les crises s'observent plus rarement dans les grandes villes, que dans les campagnes ou les pays montagneux; et la raison est sensible. Peut-être que les sujets qui sont dans le cas de la diathèse écrouelleuse, essuyent aussi des dépurations critiques, et la chose est probable; mais ces mouvemens dépuratoires sont si obscurs, si lents, qu'il est très-difficile de les reconnoître et de les observer.

95. Les affections causées par le vice scrofuleux forment une classe de maladies très-étendue; distinguée par des nuances infinies, et dont l'événement est relatif à l'importance des parties affectées. En général, le pronostic des scrofules est affligeant, en ce qu'étant héréditaires, elles se transmettent d'une génération à l'autre, et influent sur la dégénération de l'espèce humaine. Cette ville fournit un exemple frappant de cette vérité. Il nous arrive toutes les années une quantité de filles de la partie haute et montagneuse de la province où les écrouelles sont endémiques; ces filles servent d'abord en qualité de domestiques, et finissent par s'établir; ces mariages forment un croisement de races qui est très-défavorable aux générations successives. Il est aisé à un médecin, tant soit peu judicieux; de connoître les familles dans lesquelles ces étran-

gères ont une influence pernicieuse ; leur race est plus ou moins rabougrie , la mortalité des enfans y est forte , et la partie qui reste est ou mal saine , ou exposée aux écrouelles , ou la proie d'une infinité de maladies anormales qui tirent assez souvent leur source du vice scrofuleux.

Ce n'est pas que les scrofules ordinaires , et sur-tout celles qui sont accidentelles , ne parcourent communément leurs différentes phases sans danger , et n'aboutissent plusieurs fois à une cure radicale ; ce n'est pas que dans ces espèces d'écrouelles tous les accidens , sans en excepter les caries , ne se terminent souvent de la manière la plus avantageuse ; mais le cours de ces maladies est toujours long ; il faut , pour secourir leurs heureuses terminaisons , une suite de soins , de régime et même de médicamens , auquel il est rare que les enfans du peuple puissent être assujettis , faute de moyens ou à défaut d'éducation. Des causes actives toujours renaissantes , retardent chez eux , ou contrarient tout à fait les mouvemens salutaires de la nature ; le vice scrofuleux qui n'a pu être détruit , produit des maladies nouvelles , et ce n'est là qu'un changement de forme , qu'on ne prend que trop souvent pour la défaite totale d'un implacable ennemi.

Les scrofules constitutionnelles, celles qui proviennent d'un funeste héritage et sont accompagnées d'un vice organique des glandes, exposent au plus grand péril, et la plupart à une mort inévitable, moins par les ravages qu'elles causent immédiatement, que par les affections secondaires, dont l'engorgement des glandes de la poitrine et du ventre est la cause. Les plus communes de ces affections sont le carreau, l'hydroisie, la pulmonie, l'asthme : maladies affreuses, et toujours mortelles lorsqu'elles ont fait ce progrès, qui ne les rend plus susceptibles des ressources de l'art et de la nature.

Quand le vice scrofuleux est uni avec des vices d'une autre espèce, le pronostic des maladies qui en résultent est toujours affligeant. La complication des écrouelles avec la vérole n'alarme pas quelques praticiens (a), tandis que d'autres l'ont jugée indomptable, parce que la lympe est fortement viciée par ces deux espè-

---

a) M. *Vigaroux* est un de ceux qui pensent que la complication de la vérole et des écrouelles est très-embarrassante; M. *Perylle* dit le contraire. On conciliera ces deux auteurs, si on se souvient qu'il y a deux périodes dans les écrouelles; que dans l'une, les humeurs sont épaisses, et dans l'autre, presque dissoutes; par conséquent, que la complication de la vérole et des écrouelles n'est très-fâcheuse que dans le second cas.

ces d'acrimonie : ils croient même que c'est de cette complication que résultent ces affections rebelles et ces traitemens si souvent infructueux qui, dans les grandes villes, font tout à la fois et la honte des médecins, et la torture de leurs âmes sensibles. Mais à l'unanimité, le vice scrofuleux, marié avec le scorbutique, constitue une complication très-dangereuse, principalement chez les citadins pauvres et mal gouvernés. Le vice rachitique, en se réunissant au scrofuleux, est de beaucoup moins à craindre, parce que l'analogie qui se trouve entre ces deux virus, confond, jusqu'à un certain point, la cure des maux qui en proviennent. Enfin, le vice dartreux, qu'on trouve quelquefois réuni avec les écrouelles, constitue la complication la plus innocente.

En suivant la série des accidens scrofuleux, on trouve une différence dans les jugemens qui les concernent. Les tumeurs scrofuleuses forment l'accident le plus simple, et l'ulcère, auquel elles donnent naissance, ne rend pas le mal plus fâcheux et le pronostic plus effrayant, toutes les fois que les glandes extérieures sont seulement affectées. L'engorgement du réseau lymphatique des articulations n'est guère plus désagréable que celui des glandes conglobées disséminées dans le tissu cellulaire et le corps muqueux ; mais la carie du corps des vertèbres, celle des têtes des os  
longs

longs et articulés, est presque toujours redoutable. On doit beaucoup moins craindre la carie des autres os; il est en effet d'observation, que quoique la carie produite par d'autres causes soit très-difficile à guérir, celle qui est l'effet du vice scrofuleux se guérit presque aussi promptement que les ulcères des parties molles. Cependant, on a vu la carie détruire en entier les plus grands os, tels que le fémur; et ce qui doit paroître étonnant, c'est que dans ces cas on ait trouvé dans les parties cariées une chaleur considérable quelque temps après la mort (a).

Si nous envisageons la curabilité des maux causés par le vice scrofuleux, le pronostic n'en devient pas plus favorable. Laissons à ceux qui ont confondu les écrouelles avec un simple empâtement du système glanduleux, avec un engorgement accidentel des glandes conglobées, avec le gonflement des glandes qui survient quelquefois après la révolution de la puberté, enfin avec les affections glanduleuses qui précèdent ou remplacent assez souvent les exanthèmes chroniques; laissons-les nous dire, avec *Dionis*, qu'on guérit facilement les écrouelles par un bon régime et par les remèdes généraux ou particuliers. Ceux

---

(a) Voy. l'obs. de M. Noel, insérée dans le Journ. de médecine, tom. LI, pag. 132.

qui ont été chargés du traitement de ces affreuses maladies pensent , avec *Rhazes* , *Lommius* , *Bailou* , et tant d'autres , que le vice scrofuleux , à l'instar d'un *Prothée* et du terrible monstre de l'herne , repousse long-temps de nouvelles têtes , et prend des formes variées , mais élude long-temps les efforts les mieux concertés de la nature et de l'art.

Lorsque le premier période des écrouelles dure très-long-temps , qu'on a affaire à des montagnards et même à quelques citadins , d'ailleurs assez bien constitués ; lorsque les tumeurs scrofuleuses ont avancé lentement vers l'état d'inflammation , et n'ont dégénéré en ulcère que long-temps après que l'on a senti la fluctuation ; lorsqu'à la suite des traitemens méthodiques administrés , on éprouve une augmentation sensible des sécrétions ; enfin , lorsqu'après les crises partielle ou générale des écrouelles , les sujets grandissent , on peut se flatter de quelques succès , et même assurer que ces sujets sont délivrés du vice scrofuleux. Dans les cas contraires , il faut toujours appréhender des rechûtes , de nouvelles métamorphoses du vice scrofuleux , et une suite de maux qui tirent leur origine de cette source empoisonnée. On est sur-tout menacé de ce malheur , lorsqu'il s'agit des malades plongés dans cet excès de misère , où la dernière malpro-



prété et la faim produisent et fomentent la contagion.

Quand le vice scrofuleux se déplace pour se porter sur les viscères, le malade est presque toujours dans le plus grand danger, parce qu'il est très-difficile de lui faire quitter prise, et de s'opposer à ses ravages intérieurs, d'où dépendent les maladies secondaires qui peuvent en être la suite. Mais le cas est encore plus affreux, toutes les fois que, caché dans les replis des glandes, et attendant que les progrès de l'âge changent les mouvemens de l'économie animale, ce vice se développe dans les glandes des viscères nobles, et sans se manifester au dehors, produit des maladies qui, même en débutant, sont devenues incurables.

On doit placer parmi ces maladies mortelles le rétrécissement de l'œsophage, par l'engorgement des glandes conglobées répandues dans ce canal; le vomissement chronique et l'inanition, procurés par l'obstruction du pylore; la pulmonie, déterminée par l'obstruction et la suppuration des glandes lymphatiques; l'atrophie des enfans, produite par l'obstruction des glandes du mésentère, et l'hydropisie résultant de l'apierrissement des glandes placées dans les organes du ventre ou de la poitrine.

96. Nous venons de terminer les notions que nous avons acquises sur l'histoire du vice scrofuleux, et les maladies nombreuses qui en résultent. Mais à quoi serviroit ce long travail, si nous ne nous appliquions pas actuellement à la recherche des moyens, soit diététiques, soit médicaux, qui peuvent retarder les progrès de ce vice, en diminuer l'intensité, et prévenir les maladies secondaires dont ce vice peut être la cause? Pour mettre quelque ordre dans cette discussion importante, nous examinerons, en premier lieu, les secours qu'on peut opposer au développement du vice scrofuleux, c'est-à-dire, que nous en indiquerons la méthode préservative; nous exposerons, en second lieu, le traitement méthodique des écrouelles proprement dites; enfin, nous jetterons un coup d'œil rapide sur les maux qui dérivent du vice scrofuleux; pour découvrir si l'on peut prévenir ou étouffer, dans leur naissance, les diverses affections que ce vice occasionne.

97. Quand le germe des écrouelles ne pourroit point être détruit avant l'époque de sa funeste érection, et qu'on ne pourroit prétendre qu'à énerver l'activité de ce vice et retarder son développement, le traitement préservatif du vice scrofuleux seroit toujours un objet de la plus

grande importance. Malheureusement les médecins sont rarement consultés, pour prévenir des maux dont le développement paroît être un problème. Cependant, comme les scrofules sont héréditaires et endémiques; comme elles s'annoncent, pour l'ordinaire, par des signes précurseurs, qu'il est plus ou moins facile de saisir, il est d'autant plus essentiel de les combattre de bonne heure, qu'on peut alors étouffer, dans sa source, une suite de maux, soit primitifs, soit secondaires, ou du moins affaiblir un levain destructeur qui mine, tourmente et détruit souvent l'individu qui en est atteint, après avoir communiqué la même infection à ceux auxquels il a donné naissance.

On préviendroit, à coup sûr, le développement des écrouelles, si l'on pouvoit réussir à détruire le germe scrofuleux, et corriger le vice organique des glandes; si l'on pouvoit éluder les conditions nécessaires au développement de ce vice; enfin, si l'on pouvoit éviter ou corriger les causes qui influent sur ce développement et sur ces progrès. Voyons comment et par quels moyens on peut espérer de remplir ces différentes vues.

98. Sans doute ce n'est que par approximation, et par des inductions tirées de la manière dont le vice scrofuleux affecte les corps vivans,

qu'on a pu se hasarder de présenter quelques conjectures sur la nature de ce vice. Mais ces conjectures doivent-elles régler le choix des moyens propres à détruire le germe des écrouelles ? Les esprits exacts peuvent refuser une base, en apparence aussi peu solide. Cependant un examen réfléchi démontre que ces conjectures tendent à tracer un plan préservatif, fondé sur les altérations connues qui précèdent le développement du vice scrofuleux, et, ce qui est plus précieux encore, avoué par l'expérience.

En effet, soit que le levain scrofuleux se trouve ordinairement compliqué avec le rachitique, soit que les altérations du système, dans les écrouelles et le rachitis, ne diffèrent que d'un degré, soit enfin que les vices de l'ossification précèdent, correspondent ou soient liés, en quelque sorte, avec certaines altérations du système lymphatique, on s'est convaincu, par l'observation, que la constitution écrouelleuse est principalement caractérisée par les indices qui manifestent une révolution particulière, et, pour ainsi dire, une décomposition partielle du suc osseux. De cet aperçu bien vérifié, il naît cette conséquence, que les remèdes qui affectent assez directement le principe vital, pour que le mécanisme de l'ossification en soit mieux dirigé, accru ou fortifié, doivent exercer une vertu singulière contre le ger-

me scrofuleux, arrêter son développement, et même empêcher ses progrès.

99. Nous mettons dans cette classe de remèdes les martiaux, comme jouissant d'une propriété particulière contre la foiblesse de la sanguification, les rubiacés parce qu'ils possèdent une faculté principale contre les langueurs de l'ossification, et les alkalis parce qu'ils ont une vertu marquée contre les effets des vices de l'ossification, soit qu'ils absorbent l'acide phosphorique qui abandonne sa base naturelle, soit qu'ils neutralisent les acides étrangers qui se sont formés dans les premières voies, et qui nuisent, de plusieurs manières, aux diverses fonctions de l'économie animale.

100. Les belles observations et expériences que M. *Menghini* a publiées dans les mémoires de l'institut de bologne, ne laissent aucun doute au sujet de l'action du fer sur la partie rouge du sang; et l'état de ce liquide dans la maladie nommée pâles couleurs, joint à l'utilité du fer que l'observation a depuis long-temps indiqué aux bons médecins praticiens, démontrent complètement jusqu'à quel point les martiaux influent sur la force de la sanguification. Des faits très-bien constatés ont, en outre, prouvé que le fer est un des toniques le plus répandu dans le système de la nature : aussi n'est-il point surprenant que

ce soit un de ceux qui réussissent presque tous jours le mieux dans les maux qui viennent de la vraie atonie des fluides et des solides. La disposition scrofuleuse exige donc l'application du fer sous toutes sortes de rapports, puisqu'elle est caractérisée par un vice d'affoiblissement radical dans toutes les parties du corps vivant; et comme il paroît démontré que le fer est un des moyens que la nature emploie pour donner de la force aux fibres animales et végétales qui en ont besoin, on est fondé à croire que la privation de cette substance donne lieu, chez les écrouelleux, à la foiblesse du sang et des parties organiques; par conséquent, qu'un des moyens très-direct, pour rétablir toutes choses dans leur intégrité, consiste à rendre aux parties, par une administration méthodique et soutenue des martiaux, l'élément de la composition qui leur manque. Si le fer agissoit avec autant d'efficacité sur la lymphe, qu'elle le fait sur le sang proprement dit, peut-être que cette substance détruiroit spécifiquement le germe scrofuleux. Mais la partie lymphatique contient non seulement une moindre quantité de fer, mais encore elle n'en est chargée que très-peu après un certain usage des préparations de ce métal. Cependant ce remède n'en est pas moins estimable; il fortifie les solides et anime leurs oscillations; il augmente les mouve-

ments vitaux des fluides, et perfectionne leur formation : en un mot, en invigorant toute la constitution, et peut-être en modifiant l'action réciproque que les différens systèmes d'organes exercent les uns sur les autres, il détruit les causes des maladies qui tirent leur source d'un défaut général d'animalisation dans les sucs, d'une perte de ressort dans les solides, enfin d'un vice de mixtion dans les parties constitutives des uns et des autres.

C'est d'après ces vues générales et les effets bien avérés du fer, que nous en proposons les diverses préparations, comme d'une utilité singulière, pour prévenir ou remédier aux atteintes du germe scrofuleux. On choisira le safran de mars apéritif, ou la limaille de fer, quand il faudra combattre les acides qui proviennent de la dégénération du lait, et inciser les viscosités qui se forment par le vice des digestions muqueuses de cet aliment. Le tartre kalibé méritera la préférence dans tous les cas où il sera important de soutenir toutes les excrétiions, et notamment celles qui se font par les selles. Le sel ammoniac martial vaudra mieux lorsqu'il sera utile de soutenir ou d'augmenter la transpiration. S'il existe une trop grande liberté des excrétiions, et qu'il convienne de s'y opposer, on fera choix du sel de mars de rivière ; enfin, l'éther martial sera beaucoup mieux in-

diqué, toutes les fois qu'au besoin de fortifier ; se joindra la nécessité de calmer les mouvemens irréguliers, ou l'excès des forces sensitives. Tous les praticiens connoissent les diverses teintures martiales et savent les adopter, lorsqu'il est plus facile de faire prendre le fer sous une forme liquide.

101. Dès qu'on eut connu la propriété de la garance pour teindre en rouge les os des animaux qui en prennent, on ne manqua pas d'en tirer cette induction, que la garance doit posséder une vertu particulière contre les langueurs de l'ossification. On en vint à l'expérience, et il en résulta que cette substance mérite de tenir un rang distingué parmi les remèdes propres au rachitis. On a néanmoins contesté, avec une apparence de raison, que la vertu de la garance vint plutôt de la faculté qu'elle a de teindre en rouge le suc osseux, que du pouvoir qu'on lui a reconnu de guérir les obstructions, d'atténuer les viscosités, de pousser par les urines et de fortifier l'estomac. Quoi qu'il en soit, c'est dans les principes, et mieux encore dans les menaces du rachitis, que la garance a été trouvée singulièrement utile, ou, comme la dit M. *Ættinger* (a), dans le ra-

---

(a) *De viribus radicis rubiæ tinctorum anti-rachiticis a virtute ossa animalium vivorum tingendi, non pendentibus ; dans le recueil de Baldinger, tom. V, pag. 252.*



chitis simple ; c'est-à-dire , à l'époque où le mal n'est encore que le retardement ou la simple lésion de l'ossification ; où la cachexie existante ne suppose que l'atonie des solides et la dégénération muqueuse des humeurs , qu'on peut enlever en rétablissant l'action tonique.

Mais on doit se souvenir , quand on veut faire usage de la garance , soit en poudre , soit en décoction , que ce remède étant un astringent assez énergique , il peut , lorsqu'il est mal placé , occasionner des accidens remarquables , sur-tout gonfler les glandes et hâter la dégénération des liqueurs par le reflux ou la stagnation des matières excrémentitielles. Aussi la garance doit être employée de très-bonne heure , et dans le traitement prophylactique ; autrement elle nuit , ou du moins , comme l'a dit M. *Levret* , on trouve qu'elle ne guérit point le rachitis causé par le vice scrofuleux.

102. Les alkalis ont toujours joué un grand rôle , et même ont obtenu le premier rang dans le traitement des maladies causées par le vice scrofuleux ; et les effets de ces médicamens augmentent les présomptions qu'on peut avoir sur la nature de l'acrimonie qui est propre à ce vice. En effet , les acides surabondent dans les premières voies et dans les humeurs des écrouelleux , la terre des os en est décomposée , la lymphe est

épaissie, presque tous les sucs subissent une espèce de dégénération muqueuse : les alkalis sont donc indiqués sous toutes sortes de rapports, ils détruisent les aigres étrangers, ils purifient la masse des liqueurs, ils sont de puissans fondans de la lympe, outre leurs vertus générales, qui sont de stimuler les solides, de dessécher les fibres trop relâchées, de pousser par quelques couloirs, et d'agir très-énergiquement dans tous les maux où ces indications se trouvent plus ou moins réunies.

Parmi les remèdes de cette classe, on distingue le sel de tartre, l'eau de chaux et le savon. Le sel de tartre, proposé et célébré par M. *Levret* comme un remède héroïque dans les engorgemens de la lympe, a constamment réussi à M. *Buchhave* (a), pour combattre les accidens les plus fâcheux de la cacochylie acide. Mais pour être heureux dans l'administration de ce médicament, M. *Buchhave* veut qu'à son exemple, on donne trois ou quatre fois par jour à l'enfant vingt gouttes ou une cuillerée à café d'une solution de demi-once de sel de tartre, dans une livre d'émulsion ou d'eau commune, et de six drachmes d'alkali dans la même quantité de liquide,

---

(a) *Acta regiæ Societatis medicæ Hauniensis*, vol. I, pag. 317 et suiv.

si les accidens sont urgens. On connoît les vertus du sel de tartre contre le rachitis , si heureusement exposées par MM. *Rosen* et *Abildgaard* (a) ; et depuis les expériences de MM. *Pringle* et *Macbride* , on est un peu plus rassuré sur les qualités trop putréfactives de pareilles substances.

L'eau de chaux que quelques-uns ont considérée comme un savon liquide , a de même joui d'une très-grande faveur contre les affections dépendantes du vice scrofuleux ; et sa propriété alcaline doit la faire considérer comme un remède utile et qui n'est point à négliger. Elle atténue puissamment les humeurs visqueuses ; elle détruit les aigres qui se développent , pendant la digestion , dans les estomacs foibles ; elle est fort utile dans les maladies qui dépendent d'un acide spontané , et de plus , la terre absorbante qu'elle contient est plus tonique que toutes les autres. *Morton* a prétendu surajouter aux vertus naturelles de ce remède , en choisissant une infusion de salsepareille et de raisins secs pour le menstrue de son eau de chaux ; et M. *Reid* a recommandé une infusion de myrrhe dans l'eau de chaux , parce que les particules de la chaux s'unissant

---

(a) *De eximia salis tartari efficacia in rachitide* , dans le premier volume des *collectanea societatis medicae Hauniensis* , pag. 1.

avec l'air fixe de la gomme, rendent la solution plus parfaite que si elle eût été opérée dans toute autre mensture, tandis que cette teinture est moins désagréable à l'estomac, et ne le charge nullement. Une attention qu'on n'a pas toujours dans l'usage de l'eau de chaux, c'est de ne point prescrire en même temps l'usage du savon par rapport à l'altération et à la décomposition qui résultent du mélange de ces deux substances, à moins qu'on n'ait envie d'employer l'alkali caustique dégagé du savon, qui devient alors la partie active.

Le savon réunit les vertus des remèdes précédens, et son usage exige moins de précautions, ce qui doit le rendre préférable dans une infinité de cas. Il atténue les liqueurs épaissies, il détruit l'acidité des liqueurs animales, il favorise les digestions en détruisant les mauvais produits, et il prévient le développement du vice scrofuleux, en corrigeant et subjuguant la cacochymie qui le seconde. Ce remède reçoit du sel ammoniac et du fer, auxquels on peut l'unir, de nouvelles propriétés qui le rendent plus utile. Dans le savon ammoniacal, dont l'usage médical a été proposé par M. *Bertholet*, l'alkali fixe du savon s'unit à l'acide du sel marin, pendant que l'alkali volatil se combine avec l'huile, et il en résulte un savon qui a des vertus plus actives que le

savon ordinaire, et qui a sur celui de *Starkei* l'avantage d'être d'une composition très-facile et très-prompte, d'être toujours uniforme et de se bien conserver dans les vaisseaux fermés. L'union du savon et du fer, suivant les procédés de M. *Lalouette*, forme un savon martial et un remède tout à la fois fortifiant et apéritif. Comme corps savonneux, il agit sur la lymphe qu'il dissout, et comme substance martiale, il rend l'élasticité aux parties qui l'ont perdue, accélère la progression des liquides dans les capillaires, sans les froncer, et agit tant sur les solides que sur les fluides, avec d'autant plus d'énergie, que ces petites masses métalliques n'étant point dissoutes par aucun acide, ne portent nulle part, ni la constriction, ni le resserrement.

103. Puisque la méthode préservative du vice scrofuleux n'est fondée que sur l'atonie des solides et le vice particulier des liqueurs, on sent que des remèdes [ §. 95 ] qui peuvent obvier à ces altérations, doivent être très-efficaces non seulement pour retarder le développement du vice scrofuleux, mais encore pour l'étouffer et le détruire. En vain partiroit-on, pour en contester l'utilité, des effets mauvais ou nuls qu'ils ont pu produire dans le traitement plus ou moins avancé des écrouelles; les circonstances sont trop différentes, pour que l'action des médicamens ne soit

pas très-différente aussi. Les époques des maladies font presque toujours varier la vertu des remèdes; et il n'est pas permis d'impugner leurs propriétés, parce qu'ils n'agiront pas toujours d'une manière uniforme. L'expérience a souvent démontré que tel moyen, qui administré lorsque les indications des scrofules sont simples, est propre à opérer les changemens les plus avantageux, ne fait plus rien et même nuit quelquefois lorsque le mal est plus avancé et que les indications sont déjà compliquées ou composées.

104. Quelque directe que soit l'action du vice scrofuleux sur la lymphe, il est de toute notoriété que la foiblesse des coctions et celle des solides en général, sont des conditions nécessaires au développement de ce vice. Sous ce point de vue, les toniques doivent constituer une partie essentielle de la méthode préservative des écrouelles. Aussi l'observation nous a-t-elle montré tout le cas que nous devons faire, dans ces circonstances, du bain froid, des frictions sèches, et indifféremment de tous les moyens propres à fortifier les digestions et à accroître d'une manière durable les forces de toute la constitution; car on s'est souvent convaincu, que lorsque les solides sont une fois relâchés, les fluides, en conséquence de ce relâchement, deviennent visqueux et incapables de faire leurs fonctions; réciproquement,

ment, que lorsque les fluides sont d'abord viciés, le relâchement des solides en est une suite inévitable; et que dans l'un ou l'autre de ces deux cas, on peut remédier aux altérations primitives ou sympathiques des fluides, en portant seulement des impressions directes sur les solides.

105. Le bain froid et les lavages faits avec de l'eau froide sont, de tous les toniques connus, ceux qui promettent le plus pour préserver des scrofules. On s'est assuré déjà que ces moyens ont été les plus efficaces pour prévenir le rachitis, arrêter les progrès de la maladie, et même pour la guérir entièrement. Or, sans compter les fréquentes complications des vices rachitique et écrouelleux, il existe, entre la manière avec laquelle ces deux virus affectent l'économie animale, assez de rapprochemens, pour qu'on soit fondé à croire que les moyens généraux d'y obvier leur sont également convenables. Cependant nous possédons une suite de faits qui sont très-favorables à l'usage du bain froid; et c'est presque en cette qualité que quelques auteurs on dit, que les bains de mer sont souverainement utiles. *M. de Bordeu* a vu un jeune homme, dont tous les frères étoient écrouelleux, et qui s'étoit préservé de cette maladie en se baignant souvent dans l'eau froide, en rompant même quelquefois la glace, comme on le fait dans certains pays du nord. Nous dirons

O

ailleurs que l'eau froide est un des meilleurs toniques qu'on puisse employer contre plusieurs accidens scrofuleux ; et nous ajouterons ici que les lavages froids sont de la dernière nécessité pour ceux qui grandissent d'une manière rapide.

106. Les lavages froids et l'immersion totale dans l'eau froide, considérés comme des fortifiants de toute la constitution, sont encore très-propres à fortifier l'estomac et à prévenir le mauvais état des premières voies. Mais l'usage de ces moyens ne doit point exclure celui des frictions sèches, qui, étant si souverainement utiles aux enfans en santé, sont généralement nécessaires à tous ceux qui sont menacés des scrofules. Ces frictions facilitent extrêmement la circulation, elles entretiennent ou rétablissent le jeu des solides, elles déplacent les sucs stagnans et résolvent les humeurs épaissies. Il n'y a pas de moyens plus efficaces pour dissiper les vents et rétablir les organes de la digestion chez les enfans, que de frotter tous les jours le bas ventre avec une pièce de flanelle.

107. Les évacuans et les stomachiques sont les autres secours qui s'opposent au développement du vice scrofuleux, en détruisant, comme nous l'avons dit, une partie des conditions qui le secondent. Les digestions chez la plupart des enfans, même bien constitués, sont imparfaites ou



anguissantes ; ce qui donne lieu à des congestions muqueuses qui , devenues le foyer des acides , reçoivent de ceux-ci un caractère âcre et très-tenace. Un doux émétique réitéré de temps en temps , est ce qui convient le mieux dans ces circonstances. Son action est prompte , excitante , antispasmodique et même discussive. Dès qu'il a fini son effet , les enfans ne restent pas long-temps abatus , et après la secousse générale qu'il excite , on a vu souvent les engorgemens naissans se résoudre d'une manière très-complète. Les purgatifs ne peuvent pas le remplacer , quoique ces médicamens , comme on le verra plus bas , paroissent assez convenables dans le traitement des scrofules déclarées.

108. Quant aux stomachiques , ils sont évidemment nécessaires , non seulement comme propres à relever les forces digestives , mais encore comme avantageux pour influencer sur les forces de tout le système , et les accroître d'une manière durable. L'extrait des plantes amères combiné avec celui des plantes antiscorbutiques , doit être principalement recommandé. Ces remèdes , sans exciter un mouvement tumultueux dans la circulation , agissent principalement sur les premières voies dont ils augmentent le ressort ; ce qui , en rendant les digestions meilleures , fortifie toute la machine et corrige indubi-

tablement la mauvaise qualité des humeurs, que ces médicamens atténuent même jusqu'à un certain point, ou du moins rendent susceptible d'une atténuation prochaine. C'est dans cette classe qu'on doit ranger les extraits d'absynthe, de gentiane, de fumeterre, de cresson, de cochléaria, et sur-tout les extraits sec et mou de quinquina. Nous reviendrons ailleurs sur les éloges qu'on a donné à cette dernière substance : qu'il nous suffise de communiquer ici une observation dans laquelle le quinquina a paru avoir exercé une vertu préservative très-marquée.

M. D..... originaire du vivarais, et sorti d'une famille dans laquelle le vice scrofuleux avoit exercé ses ravages, porte lui-même ce teint qu'on a vu être propre aux écrouelleux, et qu'on remarque à un très-haut degré dans son épouse. De deux enfans, fille et garçon, issus de cette tige, l'une étoit une fille qui vient de mourir à l'âge de dix ans d'une maladie écrouelleuse, dont nous avons donné ailleurs (a) l'histoire ; l'autre est un garçon parvenu à sa septième année, et dont il s'agit dans l'observation présente. Cet enfant qui a la peau très-blanche et les joues d'un

---

(a) Mémoire sur le carreau, pag. 96. (Note ajoutée.)

assez vif incarnat, parut menacé d'une maladie de langueur dès l'âge de trois ans; mais bientôt cette affection prit une forme écrouelleuse et se caractérisa par l'engorgement des glandes lymphatiques du cou et de celles des aisselles. La lèvre inférieure s'enfla, et peu à peu l'enfant fut affecté de nyctalopie. Les paupières versoient une grande quantité de chassie; les glandes diminuèrent de volume, et la nyctalopie fut le symptôme qui parut mériter la plus sérieuse attention. Elle dura treize mois, qu'on employa à faire des remèdes de toute espèce, sur les indications fournies par le vice de la lymphe, l'engorgement des glandes et l'affection des yeux. Un dégoût soutenu, joint à une petite fièvre, détermina à essayer le quinquina, d'abord en décoction et allié avec le polypode de chêne, ensuite seul et en substance, tantôt en extrait, tantôt en poudre. Dans peu les chairs commencèrent à se raffermir, les glandes se dissipèrent: ce qui prouve qu'elles n'étoient que tuméfiées, l'appétit se réveilla et les yeux s'accoutumèrent insensiblement à la lumière. La nyctalopie céda parfaitement après deux mois de l'usage de quinquina. Le cristallin a resté un peu convexe, et quoique la vue soit encore un peu tendre, l'enfant jouit d'ailleurs, depuis long-temps, d'une santé parfaite.

no. 109. Le troisième chef de notre division rela-

rive au traitement préservatif des écrouelles , comprend la manière d'éviter ou de corriger les causes qui influent sur le développement et les progrès du vice scrofuleux. En discutant , dans un autre endroit , la valeur de ces causes , nous avons montré qu'elles tiroient leur origine des choses non naturelles ; c'est donc dans cette source qu'il faut puiser cette partie de moyens prophylactiques qu'il nous reste à exposer.

110. Convaincus par l'observation que l'air est plus ou moins favorable à l'état des écrouelleux , les auteurs qui ont approfondi l'histoire des scrofules exigent tous que les enfans , autant qu'il est possible , respirent un air sain , ou du moins propre à retarder le germe de la maladie dont ils sont menacés. Ce précepte , dira-t-on , est difficile à remplir par cette classe de gens , parmi lesquels règnent pour l'ordinaire les écrouelles , sans examiner que souvent le but est rempli par des attentions très-légères. En effet , il ne s'agit pas toujours d'un déplacement parfait , ni d'une émigration absolue ; il ne faut quelquefois que changer de vallée , de côteau ; quitter l'exposition du couchant , pour prendre celle du levant ; abandonner le séjour des caves humides , pour se transplanter dans des greniers ; préférer les faubourgs peu peuplés , au centre des villes mal saines , pour trouver les avantages qu'on

cherche et qu'on désire. Le succès sera sans doute plus frappant pour ceux qui pourront essayer des transplantations plus tranchantes, et choisir des climats opposés. Par exemple, les citadins se trouveront très-bien de l'air des montagnes; mais les montagnards ne trouvent pas une ressource dans l'air des villes, par des raisons que nous avons déjà suggérées. L'air de la mer est très-utile aux écrouelleux; et l'on a vu plus d'une fois que ceux qui ont entrepris d'aller sur mer, ont trouvé sur cet élément des guérisons inattendues, et, pour ainsi dire, le remède des vices de la constitution.

Quelque parti qu'on prenne à cet égard, rien ne doit empêcher les pratiques salutaires qui tendent à purifier l'air, et à rendre les habitations plus salubres. Il n'en coûte pas de renouveler très-souvent l'air des lieux où l'on tient les jeunes gens qui vivent en commun, et de tenir ces asyles dans la plus exacte propreté. En hiver, il convient de les chauffer en allumant des poêles, et mieux encore en faisant du feu dans les cheminées; car l'habitude que l'on commence à contracter de priver rigoureusement les enfans du feu est très-pernicieuse. Dans les lieux où il croît des herbes aromatiques, c'est un grand bien que de faire servir leurs vapeurs dégagées par la combustion, pour parfumer les

habitations, sur-tout celles qui sont humides et mal exposées. Ces procédés, qui sont toujours peu coûteux, procurent néanmoins les plus grands avantages.

On n'a point à reprocher aux habitations des paysans et du peuple, d'être inaccessibles à l'air par des fermetures exactes; bien au contraire: mais, pour la plupart, l'emplacement des fenêtres est mal disposé; elles s'ouvrent sur des cours remplies de fumier, sur des rues étroites embarrassées d'immondices. On peut dire plus, le paysan loge souvent avec ses cochons, son âne, ses poules, ses lapins, ses moutons, et n'ayant pas pour coutume de se garantir de la malpropreté, qui en est une suite inévitable, il s'expose, avec sa famille, à contracter des maux rebelles, ou à envenimer ceux dont il porte le germe et vers lesquels il est disposé. Des changemens de peu de conséquence, obviroient à ces inconvéniens. Mais c'est au magistrat à opérer ces révolutions avantageuses, et lui seul peut obliger à transférer loin des habitations ces sources empoisonnées qui altèrent la santé du peuple.

III. Le choix des alimens offre un moyen plus sûr pour prévenir ou étouffer le germe scrofuleux, parce que c'est de ce principe que dérivent les causes qui le favorisent de la ma-

nière la plus évidente. Pour remplir ces vues et prendre le mal dans sa source, *Bordeu* propose l'allaitement artificiel pour les enfans qui sont infectés du vice écrouelleux, croyant que le lait des animaux résiste plus à la disposition scrofuleuse. Cet auteur, qui a trop souvent mis sur le compte du tissu muqueux, les affections du système lymphatique, avoit principalement intention de rendre le suc nourricier plus compacte, et de croiser, par la préférence qu'il donnoit au lait de vache ou de chèvre, les effets naturels du lait de femme, qui paroît avoir plus d'analogie avec toutes les modifications que peuvent prendre les sucs des enfans. Du reste, *M. Bordeu* a vu, dans les montagnes, des enfans nourris de cette façon, être plus sains et plus vigoureux que leurs frères, qui avoient été nourris par leur mère atteinte des écrouelles.

Ce projet ne seroit point admissible, s'il s'agissoit des enfans issus des parens qui ne sont point scrofuleux; mais il mérite d'être encouragé pour ceux qui, à leur naissance, n'ont d'autre mamelle à prendre que celle de la mère scrofuleuse qui les a portés. Si l'allaitement maternel peut être toléré, c'est lorsque la mère veut bien suivre un traitement analogue aux circonstances, commencé pendant la grossesse, et continué sans interruption durant l'allaitement. Pour lors, l'en-

fant suce un lait médicamenteux , et cet aliment ainsi modifié peut contrarier jusqu'à un certain point le développement du germe scrofuleux , et peut-être même le détruire. C'est du moins un objet d'expérience à suivre, il peut être fertile en heureux résultats. Autrement, une nourrice mercenaire, saine et bien constituée, est préférable à la mère écrouelleuse qui voudroit remplir les fonctions sacrées de l'allaitement, parce que le vice scrofuleux se transmettant avec le lait, celui d'une mère malade ne peut tendre qu'à infecter de plus en plus l'enfant qui a pris dans son sein le vice qui doit altérer sa constitution et peut-être miner son existence.

Dans tous les cas, le lait ne doit point faire la seule nourriture de l'enfant, et la durée de l'allaitement doit être aussi courte qu'il sera possible. Comme il convient de prévenir la cacochylie acide et de seconder l'animalisation des sucs, on évitera l'usage soutenu des farineux, celui des légumes secs et des fruits verts ou gâtés; on choisira les panades bien aromatisées, auxquelles il sera même bon d'ajouter un peu de bon vin; on insistera sur les racines succulentes, telles que celles de la carote, du navet, de la scorsonère, du salsifix, du chervi ou gyrolle; sur les herbes antiscorbutiques, comme les choux, les oignons, les poireaux, le cer-



feuil, la roquette, la moutarde; sur les viandes faites et chargées, pour ainsi dire, d'alkali volatil, telles que le mouton, le bœuf, les écrevisses, les serpens, les vipères, les anolis ou petits lézards; sur les fruits rouges d'été, etc. : les farineux dont l'usage doit être restreint, seront cuits avec les viandes appropriées, avec les œufs, avec les herbes convenables, pour que leur ascendance en soit corrigée. On a observé que l'usage modéré des châtaignes n'étoit point contraire aux écrouelleux, et que celui du chocolat, du café leur étoit profitable. Mais quelque bon que soit le choix des alimens, il faut les donner avec sobriété et mesure, parce qu'il est important d'entretenir beaucoup de régularité dans la succession des mouvemens organiques et dans l'ordre des fonctions digestives. On ne s'écartera point de ce but, si, en général, le régime est sec, fortifiant, à moins que les circonstances n'exigent des modifications particulières.

Comme la boisson doit contribuer à produire ces bons effets, on aura l'attention de fournir à ces enfans de l'eau très-pure, du bon vin, et par intervalle la décoction faite avec les racines de persil, de fenouil, d'asperge, de céleri, etc. Le docteur *Heberden* propose l'eau distillée pour boisson. On a plusieurs moyens de purifier l'eau, et c'est à quoi l'on parvient en la filtrant, en

la faisant bouillir, et mieux encore en exposant à l'air pendant plusieurs jours dans de vaisseaux à large ouverture, une certaine quantité d'eau, qu'on a soin d'agiter par intervalles et de battre avec un instrument de bois.

112. A ces salutaires pratiques, il faut joindre les bienfaits que procure toujours la gymnastique. Le repos et l'inaction sont la source de plusieurs maux, le mouvement et l'exercice les préviennent et corrigent les vices de la constitution. Ils sont sur-tout très-salutaires aux scrofuleux, et peuvent beaucoup dans le traitement prophylactique des écrouelles. Ainsi donc à cet âge où les membres trop foibles encore ne peuvent point jouir des fruits d'un exercice varié, on aura recours à l'usage du berceau, de l'escapotelette, des petits charriots traînés sur un terrain inégal et pierreux, aux frictions sèches faites habituellement sur toutes les parties du corps. Les frictions équivalent alors aux effets de l'exercice chez les adultes. Bientôt les membres fortifiés permettent de suivre le penchant naturel de l'enfance, et de se livrer à toutes sortes de mouvemens; il faut y engager ceux qui en sont éloignés par l'influence du mal qui les menace, parce qu'une action presque continuelle, peut seule contrarier le germe qui est toujours prêt à éclore. Il n'est pas difficile, quand on s'en occupe sérieu-

sement, d'enhardir l'enfant à s'exercer, sous l'espoir d'une de ces récompenses qui sont d'un si grand prix pour celui qui les reçoit, et qui coûtent si peu à celui qui les accorde. S'il est possible de faire voyager l'enfant, devenu plus raisonnable, on aura trouvé l'art de joindre l'agréable à l'utile; les citadins iront parcourir les montagnes; les montagnards voyageront de vallée en vallée: pour les uns et les autres les courses sur mer ne sont point à mépriser. Mais quelque soit le plan qu'on veuille suivre, il est très-important de ne pas passer un seul jour sans occuper ces individus de quelques jeux réglés de la gymnastique. On sait que le billard, le palet, la boule, les quilles, le mail, la paume, le volant, le ballon, etc., donnent plus d'action aux muscles du cou, développent le jeu des articulations, et agitent assez fortement toute la machine, pour atténuer les liqueurs épaissies, augmenter la réaction des solides, et soutenir le cours des excréctions, dont l'irrégularité seconde toutes les causes de maladie. Les auteurs sont unanimement d'accord sur l'indication du mouvement en général, pour donner plus de fluidité aux liqueurs, et dissiper les engorgemens lymphatiques; mais personne n'a mieux prouvé que M. Tissot (le chirurgien) l'utilité des mouvemens musculaires forts, et long-temps continués, soit pour pré-

venir les écrouelles et le rachitis, soit pour aider l'action des médicamens que ces maladies exigent. L'on trouvera dans sa gymnastique médicale et chirurgicale, pag. 276, deux exemples, où les mouvemens variés, et soutenus par l'attrait du plaisir, les promenades et l'escrime, parvinrent à guérir radicalement les premiers effets du vice scrofuleux sur deux enfans, pour qui les moyens les plus efficaces, successivement tentés, avoient été inutiles; et M. *David* nous assure qu'il est parvenu à guérir, sans autres remèdes que quelques fondans connus, quelques purgatifs administrés de temps en temps, et l'usage d'exercices vigoureux pris à la campagne, et en plein air, plusieurs jeunes gens atteints d'humeurs scrofuleuses au cou, aux pieds, aux doigts, et dont quelques-unes de celles-ci étoient accompagnées d'ulcères fistuleux, avec carie (a).

C'est un grand art que de varier les jeux et les exercices, afin de tenir dans une action perpétuelle, des enfans pour qui le repos est toujours meurtrier. Pour ne pas s'écarter de ce but, on ne permettra pas que ces enfans dorment trop long-temps; le coucher le plus dur leur sera le plus salutaire.

---

(a) Du mouvement et du repos dans les maladies chirurgicales, pag. 82.

113. En suivant avec attention les divers points d'hygiène, sur lesquels nous nous sommes suffisamment étendus, on doit présumer que le cours des excrétiions sera régulier. Il convient en effet de ne jamais perdre cet objet de vue, parce que les corps des scrofuleux, ou de ceux qui y sont disposés, engendrent aisément, ou sont toujours prêts à créer beaucoup de matières excrémentielles. On réussira même d'autant plus facilement à prévenir le développement du vice scrofuleux, qu'on fera concourir l'influence des choses non naturelles, pour porter toutes les excrétiions un peu au dessus de leur état ordinaire; ayant soin d'ailleurs, si l'indication s'y trouve, d'exciter, par des évacuans relatifs, celle de ces excrétiions qui pourra être défectueuse, comme aussi celle dont l'accroissement pourra être manifestement salutaire.

Fondés sur les effets, quelquefois curatifs, des évacuatiions qu'amènent la puberté, quelques-uns ont cru que les mariages précoces pouvoient être un moyen d'éteindre le vice scrofuleux, ou du moins de le rendre si léger, qu'il faisoit peu de ravages. Ces assertions sont appuyées sur quelques résultats d'observatiions, qui prouvent que la santé des enfans qui doivent provenir des mariages contractés par des personnes écrouelleuses, paroît dépendre de la jeunesse des pères

et des mères. On a vu que les écrouelleux au premier degré, pour nous servir des propres expressions de M. *Bordeu*, font des enfans plus sains que ceux qui le sont au deuxième ou au troisième; et comme on a remarqué quelquefois que les aînés des familles sont plus vigoureux que les cadets, on a été porté à admettre qu'il est utile de marier les écrouelleux fort jeunes, tant par rapport à eux, que par rapport à leurs enfans.

Il seroit sans doute plus profitable à l'humanité que le mariage fût interdit aux scrofuleux, comme à ceux qui sont attaqués d'autres maladies héréditaires; mais comme cette loi porteroit une atteinte trop considérable à la population de quelques cantons, on doit favoriser, pour les écrouelleux, les mariages faits de bonne heure, parce que ce moyen est très-propre à accélérer la grande crise des scrofules chez ceux dont la puberté est tardive; sans compter que l'usage du mariage peut asservir chez les femmes le cours des menstrues à des périodes réglés, et donner aux hommes cette force et cette vigueur qu'ils doivent au développement régulier, et à l'érection des organes destinés à la reproduction de l'espèce.

114. L'effet des passions bien dirigé, peut encore servir au traitement préservatif des écrouelles.  
Ces

Ces malades sont ordinairement mous, paresseux et indolens; il faudroit leur inspirer de la gaieté et de la vivacité. C'est pour de pareils malades que les ris et les jeux sont utiles; le contentement et la joie imprimeront à tout leur être une modification très-heureuse; les petites contradictions, qui peuvent amener un certain degré de colère, peuvent encore tourner en bien; mais il faut éviter de leur procurer cette morne apathie, qui dépend trop souvent des passions tristes de l'ame.

115. La méthode préservative que nous venons de tracer [§. 97 à 114], paroît très-propre à étouffer le germe scrofuleux, ou du moins à l'adoucir jusqu'au point de corriger son influence sur la constitution, et de diminuer ses ravages ultérieurs. Mais dès que les écrouelles sont déclarées, il faut de nouveaux moyens et des secours plus actifs, sans abandonner néanmoins le plan diététique que nous avons tracé, et que les circonstances seules peuvent faire changer ou détruire.

Le traitement méthodique des scrofules est très-vaste, et renferme des points de discussion très-importans et variés. Nous les verrons naître successivement des détails dans lesquels nous allons entrer, et nous ne négligerons point de les

P

examiner, quelquefois même de les approfondir. Mais nous nous imposerions une tâche trop difficile, ou du moins le développement de nos idées et celui des ressources de l'art seroient incomplets, si, avant d'exposer la cure des tumeurs et des ulcères scrofuleux, nous ne faisons pas l'analyse des moyens qui peuvent triompher du vice qui les occasionne.

116. On a dit, et tous les accidens propres aux écrouelles servent à le démontrer, que cette maladie doit être divisée en deux longs périodes, dans chacun desquels on trouve des indications particulières, et même différentes. Dans le premier période, la lymphe est âcre et épaisse, les glandes sont engorgées, et le sang est encore d'une assez bonne qualité. Dans le second, quel que soit l'état des glandes et des ulcères, les humeurs sont plus ou moins altérées, et ces altérations font tous les jours des progrès plus sensibles. Ces deux états sont si opposés, que les indications à remplir dans l'un et l'autre période doivent nécessairement être opposées, et les remèdes avantageux dans l'un, seront indispensablement pernicious dans l'autre. C'est faute d'avoir saisi cette diversité d'indications, qu'on a peut-être publié tant d'observations contradictoires sur les effets des anti-scrofuleux les plus



efficaces. Nous tâcherons d'éviter cet écueil, en nous expliquant sur l'utilité respective de ces remèdes.

117. Le traitement du vice scrofuleux dans le premier période des maux qu'il occasionne, étant relatif aux altérations connues des humeurs, ne comprend qu'une indication, celle d'atténuer convenablement la lymphe, et d'évacuer régulièrement les produits de cette atténuation. Pour la remplir dans toute son étendue, on a fait concourir non seulement les remèdes qui ont la propriété de briser et d'atténuer les liqueurs épaissies, mais encore ceux qui, en agissant sur les solides, pouvoient, en redoublant leurs oscillations, parvenir aux mêmes fins par une action différente. Dans le fond, les mêmes médicamens produisent souvent l'un et l'autre effet, soit qu'une substance ne puisse point agir sur les fluides sans stimuler les vaisseaux qui les contiennent, soit que par le rapport sympathique qui existe entre les liqueurs et les solides, les états de ces deux systèmes, se correspondent et se suivent d'une manière immédiate.

118. Les fondans de la lymphe sont en grand nombre, et quoiqu'ils réussissent plus constamment dans les cas d'épaississement simple de cette humeur, on n'a pas laissé que d'en tirer un bon parti contre l'altération particulière qui est causée

par le vice scrofuleux. Nous verrons successivement l'usage qu'on a fait, dans cette dernière circonstance, de l'or, du mercure, de l'antimoine, du fer, du soufre, des sels, des végétaux doués d'une propriété résolutive; enfin, du savon, des absorbans, de l'électricité.

119. Malgré les prétentions de l'alchimie, l'or étoit assez généralement regardé comme un remède inutile; mais il n'est plus permis de refuser à ce métal une place distinguée parmi les fondans, depuis que les observations de M. *Lalouette* père ont décidé que l'or a tous les avantages du plus grand apéritif que possède la médecine, et que, dans le traitement des maladies scrofuleuses, ce métal devient, sinon un spécifique, du moins un remède particulier très-efficace, étant soutenu d'une bonne méthode. Les procédés pour composer l'anti-scrofuleux de M. *Lalouette* sont connus; on sait que l'or n'est pas dissous radicalement dans ce nouveau remède, et qu'il y est diversement combiné avec le savon et avec le fer. Si cette considération pouvoit affoiblir l'idée qu'on peut se former sur les vertus médicinales de l'or, on pourroit objecter, d'une part, qu'il n'est pas moins probable que ce métal, quoique non détruit, mais seulement prodigieusement atténué par les dissolutions qu'on lui fait subir, doit avoir, comme le mercure et les autres mé-

taux, la propriété de diviser et de résoudre puissamment la lymphé épaisse; de l'autre, que si le savon et le fer, donnés séparément ou seulement réunis, ne réussissent pas aussi bien que lorsqu'ils sont associés avec l'or, il faut conclure que celui-ci leur communique une force nouvelle, et leur donne, pour ainsi dire, une propriété spécifique. En effet, l'or étant de tous les métaux celui dont les principes sont le mieux combinés, et ce métal, incontestablement regardé comme le plus parfait de tous, possédant, dans le degré le plus éminent, toutes les propriétés caractéristiques des métaux; en outre; l'or étant de toutes les substances de cette classe celle qui a une pesanteur spécifique plus considérable, dont les parties sont plus tenaces, et les lamés plus opaques, on doit en conjecturer qu'il est aussi plus propre à fondre en agissant partie sur les solides, dont les réactions en seront augmentées, partie sur les humeurs, dont les molécules constitutives, et vicieusement cohérentes, en seront divisées; sans compter que l'or peut avoir des vertus à lui propres, comme le mercure, le fer, le cuivre, le plomb ont les leurs si bien constatées. A la vérité, les préparations solaires exigent, comme les remèdes tirés d'une autre source, un temps considérable pour opérer la guérison; mais une pareille opération

prouve bien moins contre l'action atténuante du remède, qu'en faveur de la nature réfractaire de la maladie.

120. Le mercure, cette substance métallique aussi singulière qu'efficace, produit des effets trop précieux dans l'épaississement lymphatique par cause vénérienne, pour ne pas offrir des succès dans les cas de lymphe épaissie par le vice scrofuleux (a). On a fait des essais multipliés du mercure dans les écrouelles; mais c'est avec des résultats si inégaux, que les uns lui ont reconnu une propriété très-directe, et en ont recommandé l'usage, tandis que les autres l'ont vu sans effet, ou n'en ont obtenu que de mauvais, et ont irrévocablement proscrit ce médicament de la cure méthodique des scrofules,

Si l'analogie, si les effets connus du mercure; si les exemples de ceux qui s'en sont servis, avec fruit, dans les tumeurs, dans les ulcères et dans les maladies secondaires procurées par le vice scrofuleux, sont capables de fixer les vertus de ce remède, il doit incontestablement jouir de la plus

(a) Le mercure développe quelquefois les écrouelles, comme excitant l'action des glandes, ou diminuant la maladie vénérienne, qui contrebalance l'établissement des scrofules; mais en continuant, le mercure guérit dans les cas où le mercure ne peut pas nuire.

grande vertu. Peut-être que les cas malheureux, ou la nullité d'effet, n'ont été dus qu'à la manière d'employer un médicament utile; et qu'en faisant plus d'attention à la forme de son administration, les succès seront et plus constans, et moins équivoques.

Il est probable que la résolution des glandes conglobées dépend particulièrement de l'abord du remède fondant à la partie obstruée. D'après ces vues, il s'agit de faire un tel usage du mercure, qu'il parvienne directement aux glandes lymphatiques, sur lesquelles se sont portés les effets de la maladie. Or, la seule direction des vaisseaux lymphatiques peut éclairer le praticien dans l'usage d'un fondant, dont l'administration arbitraire devoit rarement conduire au succès. C'est d'après cette direction mieux connue, qu'il faut rejeter les applications mercurielles locales (a), et leur préférer, 1<sup>o</sup>. les frictions faites dans la bouche avec le calomel, suivant la méthode de M. *Clare*, lorsque les glandes supérieures du cou se trouvent engorgées, ou

---

(a) Parce qu'on sait que les vaisseaux lymphatiques qui partent de la peau, dont la glande est immédiatement couverte, ne prennent pas leur cours vers la substance de la glande, mais marchent obliquement, en se dirigeant vers le tronc commun.

dans les cas d'ophtalmie scrofuleuse (a) : 2°. Les frictions faites sur les bras avec l'onguent napolitain, lorsque les glandes axillaires et les glandes jugulaires inférieures sont affectées : 3°. Les préparations salines données à l'intérieur, et les lavemens mercuriels, suivant la méthode anti-vénérienne de M. *Royer*, lorsque les glandes mésentériques sont obstruées : 4°. Les frictions avec l'onguent de mercure faites sur les extrémités inférieures, ou avec l'onguent de sublimé faites sous la plante des pieds, suivant la méthode de M. *Cyrillo*, quand les glandes inguinales sont engouées ; enfin, les fumigations mercurielles, selon les principes de M. *Lalouette*, ou les bains anti-vénériens indiqués par M. *Baumé*, toutes les fois que les glandes éparses dans le tissu cutané paroîtront l'exiger, ou qu'il sera nécessaire de combattre, par cette méthode, quelques effets indirects du vice scrofuleux.

Ces principes sur l'administration du mercure dans les écrouelles, d'où paroissent dépendre les grands avantages que cette substance métallique semble nous promettre, sont néanmoins subor-

---

(a) M. *Assalini* a vu guérir une ophtalmie vénérienne, en faisant rouler dans la bouche une légère dissolution de sublimé corrosif. *Essai médical sur les vaisseaux lymphatiques*, pag. 142.

donnés aux circonstances qui exigent une préférence dans le choix de ses préparations. Tant que les glandes sont dans un état parfait de crudité, les préparations insolubles de mercure seront plus avantageuses, parce qu'il faut des forces principalement dirigées vers les solides, et qui, en stimulant la fibre et augmentant son ressort, en multiplient les vibrations et produisent graduellement une action pressante sur les humeurs qu'on cherche d'ailleurs à diviser et à rendre évacuables par les boissons. Or, ces sortes de préparations se bornent souvent à affecter le canal intestinal, et il en résulte, par des réactions soutenues qui s'étendent à tout le système, qu'on agace continuellement des tumeurs indolentes, qu'on donne de l'activité, de la fluidité aux sucs épaissis dont elles regorgent, qu'on prévient l'inertie de la fibre pour l'avoir stimulée à propos et à temps, enfin, qu'on opère les résolutions les plus complètes. De là viennent les éloges que des praticiens très-éclairés ont accordés à l'usage des pilules de *Beloste*, du mercure doux, de la panacée, du calomélas et de la dissolution du mercure par l'acide crayeux.

Mais, dès que la fibre a été convenablement stimulée, et que par l'administration préalable ou conjointe des excitans, on a déterminé une sorte de travail dans les parties malades, pour lors

les frictions mercurielles ont des succès moins équivoques et des effets beaucoup plus rapides. C'est alors que se réalisent les faits publiés par des observateurs judicieux, en faveur de l'usage des frictions mercurielles, sur-tout lorsqu'elles ont été combinées avec celui des bains de mer, des bains ou de la boisson des eaux minérales chaudes et sulfureuses.

Enfin, si les tumeurs sont ulcérées ou prêtes à le devenir, et qu'on soit fondé à craindre les suites de l'atonie des solides, il vaut mieux avoir recours au sublimé corrosif simple ou préparé à la manière de *Van-wi*, parce que ce remède qui est très-pénétrant et qui irrite au plus haut degré, relève puissamment l'action des forces musculaires, et peut prévenir une métastase fâcheuse. Aussi voyons-nous que ceux qui ont réussi avec cette préparation saline de mercure, l'ont appliquée dans le cas d'ulcère de mauvais caractère avec ou sans carie, et au moment de la fonte des tumeurs causées par le vice scrofuleux. Le sublimé réussit sur-tout dans les cas de maladie scrofuleuse due à la petite vérole. Nous en avons des preuves saillantes, et nous avons lu dans le second volume du recueil des observations de médecine des hôpitaux militaires, l'histoire d'une cure brillante opérée par le sublimé, sur un sujet dont la poitrine avoit été



ceja délabrée par l'usage de l'extrait de ciguë.

Une troisième circonstance qui modifie les effets du mercure, c'est la qualité constitutionnelle des humeurs, et la complication des écrouelles avec d'autres maladies ou avec quelque état morbifique. L'union des vices vérolique et scrofuleux, rend l'administration du mercure toujours sûre, si ce n'est triomphante, pourvu que les écrouelles ne soient encore qu'au premier période, que les vices réunis n'ayent point occasionné des inflammations, et que le sujet ne soit point doué d'une irritabilité universelle que le mercure augmente si cruellement. Il faut croire que c'est faute d'avoir apprécié l'influence de ces trois états qui contrindiquent les mercuriaux, que des praticiens, d'ailleurs très-habiles, ont placé la complication de la vérole et des écrouelles parmi les cas qui n'admettent point les préparations tirées du mercure.

Puisque cette substance métallique tend à décomposer nos liqueurs et à leur faire contracter un caractère âcre et putride, on ne peut la placer, sous aucun rapport, dans le second période des scrofules, et par une conséquence toute naturelle, le mercure sagement dosé et donné seul ou conjointement avec d'autres fondans, conviendra plus exclusivement aux montagnards qu'aux citadins, MM. *Bordeu* et *Charmeil*;

250  
qui ont traité les scrofules dans les Alpes  
les pyrenées, ont eu à se louer d'un grand et  
long usage du mercure; tandis que MM. *Fothergill*  
et *Ackenside*, qui ont eu à guérir les écrouelles  
dans une grande ville, n'auroient peut-être pas  
réussi sans combiner l'usage du calomélas ou du  
sublimé avec le quinquina, et le soufre doré  
d'antimoine ou l'extrait de ciguë. On dit que  
l'efficacité du sirop de *Bellet* contre les écrouel-  
les et le rachitis, est incontestable, parce que  
l'on voit journellement des faits qui le confir-  
ment. La composition de ce remède n'est encore  
que soupçonnée; mais nous avons de fortes rai-  
sons de croire qu'il réussiroit moins fréquem-  
ment, s'il étoit autre chose qu'une préparation  
soluble de mercure, dissoute dans une liqueur  
fortifiante. Le remède de la *Bastays*, tant vanté  
contre les écrouelles, par son auteur, tireroit-il  
sa principale vertu du mercure?

Pour remplir les indications ordinaires des  
écrouelles, toutes les préparations de mercure  
peuvent être avantageuses. On peut joindre à  
celles que nous avons nommées le mercure gom-  
meux de *Plenk*, le remède altérant de *Plummer*  
et l'eau de mercure de *Theden*. Mais il faut des  
indications particulières, et que nous aurons oc-  
casion de faire connoître, pour employer les  
combinaisons de mercure et de fer: de ce nom;

bre, sont la poudre mercurielle martiale de M. Lalouette, les préparations martio-mercurielles de M. Navier, le sublimé martial de M. Hartmann, etc.

121. En raison de ses facultés atténuantes et apéritives, l'antimoine mérite d'être rangé parmi les ressources qu'on peut opposer au vice scrofuloux. Ce remède pousse à la peau, et augmente même toutes les excrétiions, on lui accorde même quelque peu de vertu narcotique. Aussi, dès la naissance de l'art spagirique, l'antimoine a attiré l'attention des chimistes; et en s'exerçant sur ce demi métal, ils ont inventé un grand nombre de médicamens, dont plusieurs sont encore aujourd'hui en usage. On donne l'antimoine cru, réduit en poudre impalpable, et le tartre stibié seul à petite dose ou mêlé avec les yeux d'écrevisses, suivant la méthode de *Fothergill*, qui recommande cette combinaison dans les commencemens d'engorgemens des glandes du ventre des enfans. Le kermès minéral est vanté pour détruire les matières glaireuses, pour, desobstruer, ouvrir tous les couloirs, enfin pour fortifier réellement toute la constitution: il reçoit du mercure doux et du camphre, auxquels on peut l'associer, de nouvelles vertus, et cette combinaison remplit une foule d'indications qui s'offrent dans le traitement des écrouelles. Le mer-

cure doux et le kermès minéral, triturés ensemble, se corrigent et s'améliorent réciproquement; et le camphre, qu'on incorpore dans ce mélange par une nouvelle trituration, favorisée avec quelques gouttes d'esprit de vin, y surajoute une vertu singulièrement sédative et balsamique. La matière médicale, suivant M. de Lassarne, possède peu de remèdes aussi énergiques pour opérer des cures inattendues dans plusieurs maladies chroniques rebelles et invétérées, qui se démontrent souvent par l'engorgement et l'endurcissement des organes glanduleux. MM. Malouin et Lewis, en donnant les procédés pour composer un éthiops antimonial, ont proposé ce médicament dans les tumeurs des glandes et les maladies scrofuleuses. Quelques-uns ont vanté le soufre doré d'antimoine, l'éthiops antimonie d'Huxam, et les tablettes antimoniales de M. Jaquet. M. Lheman a prôné les vertus fondantes et apéritives de la terre foliée de tartre antimoniale; tandis que MM. Guericke, Dehne, et plusieurs autres, ont avancé que le soufre doré d'antimoine liquide est le plus puissant des remèdes, lorsqu'il s'agit de diviser la lympe épaisse, de résoudre toutes les congestions qu'elle forme, et de corriger son épaissement acrimonieux. Du reste, la composition de ces auteurs est un savon liquide, dans lequel se trouve un vrai soufre

doré d'antimoine ; puisque tout l'art consiste à combiner , avec une huile quelconque , tirée par expression , une lessive alkaline parfaitement saturée , et préalablement imprégnée de soufre d'antimoine. Cette lessive alkaline sulfureuse forme , avec l'huile , un savon liquide qui se charge et retient le soufre d'antimoine ; et cette espèce de savon , imprégné du soufre doré , constitue avec l'esprit de vin , qui le dissout facilement , une véritable teinture d'antimoine , chargée du soufre doré. Un pareil composé ne peut qu'être utile.

Mais l'antimoine fournit un remède plus précieux encore contre les écrouelles ; c'est le tartre émétique donné à dose suffisante , pour exciter le vomissement. De toutes les méthodes , celle qui admet les vomitifs répétés nous paroît la plus avantageuse. Il ne s'agit pas de placer ce médicament dans le principe du traitement , pour enlever ces sucs épais et crus , ces glaires pituitieuses , dont les premières voies sont tapissées ; mais il convient de l'administrer à des intervalles très-rapprochés , pour ranimer l'action vitale , relever le ton des parties , et pour donner lieu , ou du moins pour favoriser , par les secousses qu'il procure , l'atténuation de la lympe et la résolution des embarras glanduleux. Des gens très-instruits fondent presque tous leurs succès sur cette pratique. On sait , par le rapport de

M. *Michaëlis*, que MM. *Wiat* et *Smyth* guérissent, au moyen des vomitifs réitérés, des tumeurs scrofuleuses, et que ce dernier fait le plus grand cas de ces médicamens contre les scrofules. L'usage du turbith mineral administré comme émétique, est très-familier à M. *Dusaussoi*, chirurgien du grand hôtel-dieu de Lyon; et s'il faut en croire M. *Reid*, et plusieurs habiles praticiens Anglais, il n'y a pas de meilleure pratique pour triompher de la phthisie tuberculeuse, que de donner tous les jours, et même deux fois par jour, une dose modérée d'ipécacuanha. Le grand effet de l'émétique est de relever le ton de la machine, et d'augmenter l'absorption du système absorbant. Aussi le docteur *Hunter* disoit avoir vu un bubon se dissiper en trois heures par l'action du vomissement. Il y a plusieurs exemples de tumeurs qui ont été dissipées après l'usage des émétiques; et dans les tumeurs lymphatiques des articulations (a), plusieurs médecins et chirurgiens en usent avec succès.

---

(a) Il me paroît très-vraisemblable que le mouvement antipéristaltique, et les efforts que l'on fait en vomissant, puissent augmenter la résorption dans toutes les parties du corps, et conséquemment dans la partie où la lymphe est épanchée. En effet, les émétiques doivent certainement augmenter l'action des vaisseaux lactés, et des vaisseaux

122. Le fer n'offre pas dans la cure méthodique des écrouelles, les ressources qu'il présente dans le traitement préservatif de cette maladie, parce que ce métal agit spécialement en resserant le tissu des fibres, et conséquemment en fermant du plus au moins les couloirs par où doivent s'échapper les résultats de la dépuration, qui constitue le point capital des scrofules. Il nous

---

lymphatiques de l'abdomen et du thorax, et par conséquent facilite le cours du chyle par le canal thorachique. Dans le vomissement, le diaphragme est porté avec force de bas en haut; dans les mouvemens, ce canal thorachique sera comprimé, et le chyle et la lymphe, contenus dans sa cavité, seront forcés à se porter plus haut, en suivant la direction des valvules. Le chyle et la lymphe, retenus dans le méésentère, seront aussi comprimés par l'action des muscles du bas-ventre, qui, dans les efforts que l'on fait pour vomir, compriment les viscères qui y sont contenus; et par-là il se formera un vide dans le canal thorachique et dans les vaisseaux lactés. Ce vide sera bientôt rempli par une lymphe nouvelle, qui sera absorbée par les vaisseaux lymphatiques du bas-ventre; et ceux-ci, en se vidant, pomperont la lymphe des glandes inguinales et lombaires; celles-ci, vidées à leur tour, seront remplies par la lymphe que les vaisseaux des extrémités resorbent; et en effet, s'il existe une collection de lymphe dans ces parties, pourquoi ne seroit-elle pas absorbée? *Assalini, Essai médical sur les vaisseaux lymphatiques*, pag. 88 et 89.

Q

paroît cependant que cette crainte est portée beaucoup trop loin, et qu'elle a décidé des praticiens très-judicieux à rejeter trop généralement le fer du traitement des scrofuleux. Ce minéral, dont les propriétés médicamenteuses se réduisent à une seule qui est la tonique, convient aux constitutions froides, débiles, ou à ceux qui pèchent par laxité de la fibre, et dans ces cas, elles agissent comme apéritives et désobstruantes; aussi en avons-nous tiré bon parti dans toutes les maladies chroniques, qui avoient leur source dans la débilité et la foiblesse: il nous a réussi dans les obstructions commençantes, dans les embarras dus primitivement au défaut de ressort des fibres; état bien différent de l'atonie consécutive ou le ressort forcé, si l'on peut s'exprimer ainsi: nous lui avons vu produire une petite fièvre salutaire qui dégageoit les viscères, dissipoit les embarras, sur-tout qui emportoit cette fébricule à laquelle les enfans sont quelquefois sujets pendant la nuit, et qui dépend, pour l'ordinaire, des obstructions qui ont si souvent lieu dans le premier âge. A l'exemple de *Morton*, nous l'avons donné avec profit dans plusieurs cas de phthisie scrofuleuse, et contre cette toux opiniâtre qui moleste quelques enfans écrouelleux; enfin, ce remède nous a toujours paru utile dans une infinité d'excrétions symptomatiques, et dans les circonstances, plus commu-



nes qu'on ne pense dans les écrouelles, où l'atonie générale favorise ou permet les congestions dans un viscère noble.

Le fer et ses diverses préparations sont contrindiqués par l'état de la constitution et les époques des maladies qui sont défavorables à l'emploi du mercure [ §. 120 ]; et c'est ce qu'il ne faut pas perdre de vue, parce que les mauvais effets dus à la mauvaise administration d'un remède restreignent trop souvent l'usage avantageux qu'on pourroit en faire. Quand le fer est réellement indiqué, il convient d'en choisir les diverses préparations, d'après les règles que nous avons données ailleurs [ §. 100 ]; c'est au praticien à leur substituer les compositions dans lesquelles ce minéral est corrigé ou soutenu par l'action de quelques substances salutaires, ainsi qu'il l'est, par exemple, dans l'essence douce de *Sihal*, qui fortifie en atténuant l'épaississement de la lymphe, et dans l'opiate mé-sentérique de *Baumé*, qui passe pour avoir des vertus analogues.

L'administration du fer devient d'une utilité plus générale, et souffre moins de contrindication lorsque ce métal est extrêmement divisé et tel qu'il se trouve dans les eaux minérales ferrugineuses. Ces eaux ont été célébrées dans les scrofules, comme dans toutes les obstructions, dans différens engorgemens et les humeurs

froides, parce que ces eaux ont presque tous les avantages du fer, sans avoir quelques-uns de ses inconvéniens. *Morton* comptoit beaucoup sur l'efficacité de ces eaux dans la cure de la phthisie en général.

123. Le soufre et les eaux minérales qui tiennent de cette substance une partie de leurs propriétés, sont recommandés dans le traitement des maladies scrofuleuses. Le soufre n'est pas dénué de vertu, et quoiqu'il ne convienne pas à tous les cas, une main prudente ne laisse pas d'en retirer quelquefois de grands avantages. On connoît des remèdes éprouvés contre plusieurs maladies d'origine scrofuleuse, dans lesquels le soufre joue un rôle plus ou moins important; nous ne nommerons dans cette classe que les pilules balsamiques de *Morton*, si réputées pour le traitement de la pulmonie scrofuleuse, le baume et l'huile de soufre que *Ruland*, leur inventeur, appliquoit avec le plus grand succès au traitement des écrouelles, etc.; mais les eaux minérales sulfureuses surpassent en vertus le soufre en substance, et ses diverses préparations. Les observations et les éloges de *Bordeu* ont suffisamment fait connoître les grandes propriétés des eaux de barèges; cet auteur nous a même appris que les eaux bonnes prises à l'ordinaire, sont un excellent palliatif. *M. Darluc* rapporte que les eaux

thermales de vinai dans la vallée de Barcelonnette, sont très employées et méritent de l'être; les eaux de contrexeville sont également réputées, ainsi que toutes les eaux minérales (a) de cette classe. En effet, ces eaux doivent être d'autant plus salutaires, qu'outre un foie de soufre plus ou moins actif, elles contiennent ordinairement des principes salins et bitumineux, qui jouissent eux-mêmes d'une très-grande propriété discutive.

124. Les sels possèdent en général une qualité stimulante et une vertu apéritive; en conséquence, ils sont appropriés contre les écrouelles, où, comme nous l'avons souvent remarqué, on trouve l'inertie de la fibre jointe à l'épaississement d'une lymphe acrimonieuse. La chimie moderne reconnoît un grand nombre de substances salines; mais toutes ne sont pas également utiles ou convenables au traitement de ces maladies. Celles qu'on a déjà employé avec

(a) On ne trouveroit peut-être pas de livres sur les eaux minérales, où leurs vertus contre les écrouelles n'ayent été scellées par des observations. Nous ne citerons ici que les eaux d'ax, célébrées par M. *Pilhes*; celles d'enghien, reconnues utiles par les commissaires nommés par la faculté de paris; celles de barbotan, vantées par M. *Dufau*; celles de rancon, suivant M. *Lepicq de la Clôture*; celles de bourbonlancé, si utiles dans la paralysie scrofuleuse, selon le témoignage de M. *Pinot*, etc., etc.

succès, ou du moins qu'on pourroit mettre en usage avec profit, sont la magnésie pure, l'eau de chaux, les alcalis fixes végétal et minéral, et l'alcali volatil; quelques sels neutres parfaits, ou à base d'alcali fixe, tels que le tartre vitriolé, le sel de *Glauber*, le sel marin, le borax et le tartre crayeux; quelques sels neutres imparfaits, à base d'alcali volatil, ou sels ammoniacaux, tels que le sel ammoniac et le sel ammoniacal crayeux, ou alcali volatil concret; quelques sels neutres calcaires, tels que le nitre calcaire et le sel marin calcaire; enfin, quelques sels neutres magnésiens, tels que le sel d'epsom, le nitre magnésien et le sel marin magnésien.

Les propriétés absorbantes et légèrement purgatives de la magnésie pure, sont assez marquées pour pressentir qu'on peut appliquer cette matière saline dans plusieurs cas de scrofules. L'eau de chaux est un très-puissant remède dans ces maladies, par la propriété qu'elle a de corriger au plus haut degré l'acrimonie acide, et de produire, à la longue, dans les fluides animaux, une altération contraire. Mais l'eau bénite composée de *Bates* (a) est d'un usage plus sûr, parce que

---

(a) Prenez une once de racine de réglisse, demi-once d'écorce de sassafras, 72 onces d'eau de chaux simple; laissez en digestion pendant deux jours à froid, et coulez.

son opération est plus douce. Les trois sortes d'alcalis primitifs doivent produire des effets d'autant plus déterminés, qu'ils stimulent fortement les solides, dissolvent sûrement la lymphe, et corrigent le caractère ascécent que les humeurs ont contractées. L'alcali fixe végétal concret, dissous dans l'eau de vie commune, où l'on fait infuser la racine de gentiane, a été proposé par M. *Perylhe* comme un remède anti-scrofuleux, dont l'efficacité a été reconnue par des succès répétés parmi les enfans du peuple. C'est par leur nature alcaline que l'éponge commune, l'algue, appelée éthiops végétal par quelques-uns, le fucus et le varec calcinés, ont pu produire quelques effets dans les scrofules. L'alcali volatil appliqué au dehors, résout puissamment les glandes engorgées, et réussit parfaitement dans les tumeurs blanches des articulations.

Le tartre vitriolé, le sel de *Glauber*, le sel d'epsom, peuvent aider à remplir quelques indications secondaires; mais leur action n'est pas bien déterminée. Le borax, à la dose d'un gros, et dissous avec autant de crème de tartre dans une chopine d'eau, forme un fondant doux et très-pénétrant, même une préparation légèrement laxative, qui ne fatigue point l'estomac, et ne produit aucune irritation dans les entrailles

(a). Le nitre calcaire, le nitre magnésien et le sel marin magnésien, ne sont pas d'usage en médecine; mais ces substances sont des fondans très-actifs, et tout indique qu'elles ont une forte action sur l'économie animale. Le sel ammoniac est un grand incisif, dont on use avec fruit au dehors et au dedans; mêlé avec le tartre stibié, qu'il rend très-soluble dans l'eau, il donne un sel mixte, susceptible de produire des effets très-énergiques sur le corps vivant. Le tartre crayeux, appelé communément sel fixe de tartre, a été de la plus grande utilité, comme fondant, dans plusieurs maladies de la lymphe; et des observations concluantes ont démontré son efficacité dans le rachitis et les écrouelles. Le sel ammoniacal crayeux, appelé autrefois alcali volatil concret, et qui est véritablement une combinaison saline de l'acide crayeux avec l'alcali volatil pur, a un effet très-marqué dans toutes les maladies qui dépendent de l'épaississement de la lymphe, et notamment dans les cas scrofuleux. Enfin, le sel marin ou sel commun, et le sel marin calcaire, sont des substances véritablement précieuses, et dont les vertus contre les scrofules sont très-grandes.

---

(a) Mém. de la Société Royale de médecine, tom. II, pag. 273 de l'histoire.

Nous distinguons le sel marin parmi tous les remèdes anti-scrofuleux que nous venons de nommer, parce qu'il est peut-être un des dissolvans les plus assurés de la lymphe, et parce qu'indépendamment de ses grands effets, il a l'avantage d'être à la portée de la classe la plus malheureuse et la plus respectable de la société. Il purge, étant donné à dose convenable; et, administré en petite quantité, il corrige sûrement les liqueurs vicieusement épaissies. On connoît tous les éloges et les faits que *Russel* a publiés en faveur de l'eau de mer; *M. Pasta*, habile médecin d'Italie, s'en étoit servi avant lui; et c'est d'après eux, qu'on s'est empressé à constater les avantages de ce moyen. Presque tous ceux qui ont eu occasion de l'employer s'en sont loués; on a vu qu'à l'intérieur cette eau ranimoit constamment le ton et l'action oscillatoire des solides, divisoit et atténuoit les molécules grossières des liqueurs, et qu'extérieurement elle étoit le plus puissant détersif des vieux ulcères scrofuleux, et même contribuoit à fondre les tumeurs écrouelleuses. *M. Lée* (a) a vu l'eau de mer, bue chaque jour à la dose d'une

---

(a) Dans la lettre à *M. Russel*, insérée à la page 118 de l'ouvrage de ce dernier, portant pour titre : *De tabe glandulari, sive de usu aquæ marinæ in morbis glandularum*.

livre, jusqu'à la consommation de vingt-cinq congés, guérir radicalement les scrofules; et Mr. Lorry (a) nous apprend qu'ayant osé, d'après Russel, faire usage de l'eau marinée et salée dans les maladies scrofuleuses, il n'avoit jamais été déçu de ses espérances. Il n'est pas jusqu'aux bains pris avec de l'eau de mer, qui n'aient eu des effets très-puissans. Quelques auteurs ont été jusqu'à dire à leur sujet, qu'il n'y avoit guères de remèdes plus énergiques pour dompter les écrouelles.

Le sel marin calcaire, formé par la combinaison de l'acide marin et de la chaux, promet de plus grands succès encore dans toutes les maladies où il s'agit de fondre et d'altérer la nature des humeurs. M. de Fourcroy, qui nous a donné des détails précieux sur la préparation, les propriétés médicinales, et l'administration de cette matière saline, nous assure l'avoir déjà donné avec un succès fait pour inspirer beaucoup de confiance, sur-tout dans les affections scrofuleuses des enfans, dans les obstructions du mésentère, si communes à cet âge, et qui portent le nom de carreau, même dans les tumeurs lymphatiques des articulations. Les praticiens puiseront dans le Mémoire de M. de Fourcroy, imprimé parmi ceux de

---

(1) Mém. de la Société Roy. de méd., t. III, p. 160 des Mém.



la Société Royale de médecine, pour l'année 1782 et 1783, les instructions nécessaires pour employer utilement ce nouveau remède.

Le sel végétal, le sel de seignette, la terre foliée de tartre, la terre foliée crystallisable, et l'esprit de mindérerus, sont d'autres substances salines, dont la propriété fondante est plus ou moins décidée. Pour montrer le succès qu'on peut obtenir avec ces différens secours dans quelques cas de scrofules, nous citerons cette observation de M. Nev, dans laquelle une maladie écrouelleuse invétérée, après avoir résisté au mercure donné sous toutes sortes de formes, au quinquina, à beaucoup d'autres remèdes, et plusieurs espèces de topiques, fut emportée par l'usage soutenu du tartre soluble.

125. Le règne végétal fournit, pour le traitement des scrofules, un très-grand nombre de remèdes atténuans et résolutifs, s'il faut ajouter foi aux assertions, souvent précaires, des auteurs de matière médicale. Les plantes qui fournissent ces secours sont, 1°. la filipendule, la cynoglosse, la petite chelidoine, le dompte-venin, le boucage ou pimprenelle-saxifrage, le grateron, la valériane, le polypode, la saponaire, l'arrête-bœuf, la fougère mâle, le split, la squine, le méchoacan, dont on emploie les racines; 2°. Les capillaires, la petite saxifrage, le pissenlit, la rhue, le cres-

son, l'herbe aux cuillers, le cerfeuil, le tussilage; la petite margueritte, la germandrée, la grande scrofulaire, dont on donne feuilles et tiges: 3°. Le xanthium, le glayeur, le sorgo, le souci, le chardon à bonnetier, la grande ortie puante, le pêcher, la saponaire, le prunus-padus, le noyer, l'arnica, la globulaire à feuilles en cœur, la digitale, la clématite, dont on administre les feuilles: 4°. La douce-amère (a), dont on emploie la tige: 5°. La camomille, l'arnica, dont les fleurs sont d'usage: 6°. La graine de coriandre, la noix de ben, les glands de chêne: 7°. L'orme pyramidal, le quinquina, dont on place l'écorce: 8°. L'*elvela acaulis*, toutes les feuilles fraîches comprises sous le nombre 3, le marrube, la velvete, la coquelourde, la ciguë, l'opium, l'aconit, la scammonée, dont on donne les suc épaisiss: 9°. La gomme ammoniac, la résine de gayac, la myrrhe, etc., etc.

Quoique ces diverses plantes aient eu, chacune en particulier, des apologistes, même ardens, on peut avancer qu'en général elles ne fournissent

---

(a) La douce-amère peut passer pour un remède puissant contre les écrouelles, depuis les observations très-concluantes, que M. Starcke a publiées dans sa traduction allemande de la dissertation de M. Carrere, sur l'usage de la douce-amère.

que des remèdes très-secondaires ; cependant , il y en a qui méritent d'être particulièrement distingués. MM. *Acrel* et *Meyer* , deux savans distingués , se sont récriés sur le peu de cas que l'on faisoit de la racine d'arrête-bœuf , qui possède , à un très-haut degré , la vertu de fondre les glandes engorgées. La saponaire n'est pas sans utilité ; la digitale , préconisée par *Vanhelmont* , qui en employoit la racine , par M. *Quarin* , qui en a donné l'extrait , et par d'autres (a) , qui ont modifié l'administration de ce remède énergique , est une plante très-active , qui paroît avoir réussi , jusqu'à un certain point , dans les écrouelles. M. *Nose* , médecin d'augsbourg , a publié sur les vertus anti-scrofuleuses de l'arnica , des faits que M. *Baldinger* a recueillis dans son nouveau magasin pour les médecins. M. *Pallas* nous apprend que le suc laiteux de *l'elveta acaulis* est un remède familier en russie contre les scrofules. L'opium , dont on vient d'essayer les vertus anti-vénériennes , promet des avantages contre l'altération de la lymphe , procurée par le vice scrofuleux , et il mérite d'être tenté ; on l'a vu réussir en topique dans le traite-

---

(a) Voy. entr'autres la dissertation de M. *Schiemann* , de *digitali purpurea* , Gotting. , 1786. On y voit que M. *Stromayer* a guéri des écrouelles , dans l'hôpital de Gottingue , avec la digitale prise intérieurement.

ment des ulcères douloureux. La scammonée ; suivant les observations de *Boerhaave* et de *Van Swieten*, cause une prompte dissolution du sang, qu'elle réduit en sérosités, faisant rendre des excréations aqueuses, et d'odeur cadavereuse : conséquemment, le scammonée est très-recommandable dans la cure des maladies où l'épaississement des liqueurs est un vice dominant ; mais l'extrait de ciguë et le quinquina sont d'une efficacité plus reconnue, et d'une application plus généralement utile.

Il seroit trop long de discuter la valeur des témoignages pour et contre l'usage de la ciguë ; nous nous contenterons de dire, avec *M. Tissot*, que ce remède guérit plusieurs cas d'écrouelles, qu'il soulage les cas incurables, qu'il donne de l'appétit, et fortifie l'estomac ; enfin, qu'il fortifie, d'une façon marquée, les petits enfans ; et de citer *M. Burgrave*, qui s'est convaincu que l'extrait de cette plante a la vertu de dissoudre les humeurs stagnantes dans les vaisseaux des glandes, bien qu'il ne puisse rien contre l'endurcissement du corps glanduleux même. *M. Menuret* a fait sur l'emploi de ce remède des remarques importantes et lumineuses : que celui qui voudra tirer parti de ce remède éminemment fondant, dit ce praticien, se souviene, 1°. que la fièvre et la disposition fébrile contrindiquent formellement

son usage : 2°. que l'action de la ciguë s'exerçant par une simple détente, par le relâchement des fibres nerveuses en crispation, qui sont le noyau de presque tous les engorgemens glanduleux, il résulte de son usage prolongé, la suspension de certaines excrétiions, une sorte d'engouement et d'empâtement dans l'estomac et les premières voies, qu'on est obligé de combattre par des purgatifs réitérés, et qu'on diminue, en combinant l'usage du quinquina avec celui de la ciguë.

Quant au quinquina, on peut se convaincre ; par les observations de MM. *Fordyce*, *Fothergill*, *Bond*, *Whytt*, *Bordeu*, et autres, que cette écorce est de la plus grande utilité pour le traitement des maladies scrofuleuses. Le docteur *Fordyce* jugeant bien que tous les alcalins sur lesquels on insiste si fortement dans le traitement des écrouelles, pouvoient appauvrir la masse du sang, et procurer un commencement de dissolution dans ce fluide, avant que l'action des remèdes fût sensible sur l'obstruction des glandes, vouloit parer à ces inconvéniens par l'administration soutenue d'un médicament tel que le quinquina, qui, pouvant corriger le vice des liqueurs, s'oppose de même à la foiblesse des solides. Cette écorce est sur-tout utile lorsque, pendant l'usage des fondans nécessaires, les forces diminuent, ou les malades semblent languir, dépérir davantage,

ou tomber dans une cachexie plus manifeste. *M. Fothergill*, très-exprès sur les vertus anti-scrofuleuses du quinquina (a), ne craint pas de dire que c'est le remède sur lequel il compte le plus, parce que non seulement on peut le donner avec la plus grande sûreté, mais même avec de grands avantages dans plusieurs symptômes scrofuleux. Les ophthalmies invétérées, ajoute-t-il, sont obligées de lui céder. Il dissout les tumeurs glanduleuses et commençantes, et arrête leurs progrès. Il guérit les gonflemens qui arrivent aux lèvres, les taches cutanées qui dépendent de la même cause, et corrige toute tendance aux écrouelles. Le docteur *Bond* a rendu la même justice au quinquina. *M. Whytt* n'a rien vu qui eût autant de succès que l'usage de cette écorce, soit en substance, soit en décoction, continuée pendant plusieurs mois, même lorsqu'il y avoit une fièvre considérable, comme on peut en juger par les

---

(a) Voici la formule du quinquina de *M. Fothergill*. Prenez de quinquina en poudre, une once; faites le bouillir dans une pinte d'eau pure réduite à chopine: ajoutez sur la fin demi once de racine de réglisse coupée par petits morceaux. Melez dans la colature deux onces d'eau de noix muscade. On peut prendre de ce mélange deux, trois ou quatre cuillerées, avec dix, vingt et jusqu'à soixante gouttes de teinture de gayac, et cela deux ou trois fois le jour.

faits

faits qu'il cite; et M. Bordeu, qui a eu de fréquentes occasions de constater les vertus de ce médicament contre les scrofules, affirme qu'il ne manque jamais de redonner l'appétit, de dissiper les langueurs d'estomac et la sorte de dévoiement et de foiblesse qui arrivent souvent aux écrouelleux, enfin de changer, en moins de temps qu'on ne sauroit le croire, l'état de leurs ulcères. Cependant le quinquina (a), tout efficace qu'il est, nuit dans la disposition inflammatoire des glandes; il augmente alors cette disposition, il étend l'irritation jusques aux glandes lymphatiques encore saines, et pour l'ordinaire ce sont celles du poumon qui s'affectent: aussi le docteur Eliot a vu que le quinquina procuroit une phthisie confirmée, lorsqu'il étoit donné dans les cas écrouelleux avec des signes d'inflammation.

126. Nous ne dirons rien des avantages qu'on peut retirer du savon dont nous avons exposé ailleurs les vertus et la manière d'agir; nous ajouterons seulement, qu'autant que l'estomac pourra le supporter, il faut donner ce remède à très-haute dose. L'utilité des absorbans est attestée par

---

(a) On prétend que le quinquina est efficacement remplacé par l'alipum. (Voyez *journal de médecine*, tom. 62, pag. 377,) par la benoite, par l'écorce de saule, de marronnier, etc.

tous les auteurs, et la formule de leur administration est très-variée. Pour ce qui concerne l'électricité, des faits présentés par MM. *Mauduyt*, *Mazars de Cazelles* et *Poma*, annoncent que l'électricité exerce une action très-forte sur le vice scrofuleux, qu'elle l'atténue et le met puissamment en mouvement. Mais ses effets ne sont jamais mieux assurés, et ont réussi d'autant plus efficacement à guérir les écrouelles, qu'on sait associer à propos l'électricité aux remèdes internes. *Edmont*, *Struve* et d'autres, ont proposé des arcanes assurés contre le vice scrofuleux; mais ces remèdes sont ou peu connus, mauvais ou infidèles.

127. Tous les remèdes que nous venons d'indiquer depuis le §. 117 jusqu'au 127, étant doués d'une vertu résolutive et fondante plus ou moins forte, peuvent remplir les indications que présente le premier période du traitement des scrofules; mais ils nuiroient sensiblement dans le second période de ces maladies, où, comme on l'a déjà remarqué, les fluides tournent à la dissolution, et où il prédomine dans toutes les humeurs un caractère d'acreté et de purulence. Ici l'ordre du traitement diététique et médical doit être renversé; il ne s'agit plus d'animaliser la lympe par l'usage soutenu des substances tirées du règne animal; il ne faut plus travailler à détruire



les molécules vicieusement cohérentes des liquides, par l'administration assidue des fondans ; il faut, au contraire, nourrir les malades avec les végétaux tempérans, tels que les carottes, les concombres et autres cucurbitacées, avec beaucoup de jardinage, y entremêlant de temps en temps de la viande de boucherie, de la bonne volaille et du gibier ; le laitage peut être alors d'une grande ressource, et doit être administré avec confiance. Quant aux remèdes qui peuvent être donnés le plus utilement, ce sont les vrais antiseptiques entremêlés de toniques fortifiâns, et de quelques puissans dépuratifs. Nous mettons dans la première classe les sucs anti-scorbutiques, le quinquina donné à pleines mains, l'eau de goudron ; dans la seconde, l'usage de la garance, celui des martiaux ; dans la troisième, les bouillons de vipère, l'usage des lézards, la tisane de *Felz*, la tisane dépuratoire de *Vigaroux*, sans compter tous les accessoires d'un traitement qui doit être modifié suivant les circonstances. Nous avons souvent placé dans ces cas un mélange de fleurs de soufre, de crème de tartre et de thériaque, ou de quinquina.

128. Après avoir fait une analyse raisonnée des moyens qu'on a coutume d'employer dans le traitement méthodique des scrofules, il nous reste à en montrer l'application à la cure des tumeurs

R 2

scrofuleuses. Le traitement de ces tumeurs doit être considéré relativement à leurs divers états. Dans tous, il y a sans doute l'indication générale d'atténuer les sucs lymphatiques et d'augmenter l'action des solides, afin que, par ce double effet, la lympe convenablement résolue puisse reprendre son cours habituel, et que les solides légèrement excités puissent élaborer les fluides, et continuer l'ouvrage important des sécrétions et des excréations. Mais on sent trop bien que l'état respectif des tumeurs scrofuleuses exige des modifications de traitement, qu'il importe de détailler et de connoître.

129. Dans le premier période des tumeurs scrofuleuses, la lympe n'a point encore acquis le degré de tenacité et d'acrimonie, qu'elle acquiert de plus en plus par les progrès de la maladie; et les solides ne sont point encore à ce point de relâchement auquel ils parviennent dans la suite. Les fondans agiront donc, à cette époque, avec plus de promptitude et une plus grande activité; aussi est-il nécessaire d'en faire précéder l'usage par celui des délayans et des apéritifs savonneux; on peut encore entremêler ces divers remèdes, ou bien les alterner de manière qu'en se contrebalançant réciproquement, l'irritation des solides ne puisse prévaloir sur l'épaississement humoral, et vice versa.

Par exemple, après avoir débuté par un émétique secondé par un ou deux purgatifs, selon le besoin, pour balayer les premières voies et emporter les saburres qui nueroient à l'opération des remèdes, on prescrira pendant huit jours les apéritifs tempérans sous forme de bouillons, d'apozèmes, de tisane, de suc; choisissant, pour remplir ces vues, les herbes dont la propriété est la mieux constatée et l'action la plus douce. Ces remèdes détrempent les humeurs, délayent un peu la lymphe, assouplissent les solides sans les énerver, et amènent les conditions nécessaires pour employer les atténuans. Pour l'ordinaire, il est utile, à cette époque, de répéter le vomitif et le purgatif, pour enlever le produit des délayans, et pour donner une secousse à la machine dont l'état semble quelquefois avoir été détérioré par l'usage des délayans; alors les fondans réussissent à merveille. Il faut qu'ils soient assez actifs pour faire une impression décidée, sans s'inquiéter du mouvement fébrile et de la chaleur qui peuvent survenir, et nous ne conseillons pas de leur associer des purgatifs, du moins dans les circonstances ordinaires. Nous préférons de placer les évacuans, sur-tout les vomitifs par intervalles même rapprochés, et toujours quand on voit que les atténuans n'agissent plus, soit comme propres à enlever les pro-

duits de la fonte successive , soit comme nécessaires pour troubler l'ordre des mouvemens habituels.

Nous plaçons à la tête des fondans dont nous conseillons l'usage , les pilules résolatives de M. *Lalouette* , les préparations de mercure combinées avec les gommés , la ciguë , les alcalis , le savon , le sel marin calcaire , le fiel de bœuf épaissi , etc. (a). Ces médicamens doivent être répétés une, deux ou trois fois dans la journée ; et leurs effets

(a) C'est en combinant à l'infini ces substances actives , que les auteurs ont composé diverses formules , dont ils garantissent les effets. Nous rapporterons dans cette note celles qui ont été les plus accréditées. — Recette de M. *Grateloup* : prenez d'antimoine diaphorétique non lavé , de tartre chalybé , de chaque quinze grains , de savon blanc demi drachme , de rhubarbe et de cloportes en poudre , de chaque dix-huit grains : ajoutez un peu d'aloës succotrin , et faites du tout une masse de pilule avec suffisante quantité de mucilage de gomme adragant , tiré avec l'eau rose. — Recette de M. *Mareschal de Rougères* : prenez de savon de starkey , quatre onces ; d'alcali de tartre , de sel ammoniac , de chaque une once ; de limaille de fer , deux onces , de sassafras , de saponaire et des fleurs de digitale , de chaque une once : l'alcali de tartre , le sel ammoniac , le sassafras , la saponaire et les fleurs de digitale étant mises en poudre , et la limaille de fer étant simplement passée par un tamis , triturez le savon dans un mortier de fer ou de marbre , et ajoutez-y successivement le sel de tartre , le sel ammoniac , la limaille , enfin les poudres des trois plantes ensemble , dont

seront d'autant plus prompts, que les malades seront soumis, en même temps, au pouvoir de l'électricité. Les boissons qui conviennent le mieux pendant leur usage, sont l'eau pure médiocrement sucrée, les décoctions ou infusions de capillaire, de russilage, de polypode, etc. Si la nature affectoit de dépurer la masse des liqueurs par quelque couloir, ce qu'il faut toujours épier, on la seconderoit par les moyens convenables, tels que les dé-

on facilite les incorporations par de nouvelles triturations. On serre cette masse dans un bocal de verre recouvert d'un parchemin, pour en former au besoin des pilules dont on administre, suivant l'âge et le tempérament, depuis quinze grains jusqu'à un gros : ayez soin d'entremêler leur usage par des purgatifs toutes les fois qu'ils sont indiqués par la fonte humorale. — Recette de M. Faure : prenez du savon d'alicante, depuis quinze grains jusqu'à une drachme ; de la poudre d'éponge brûlée et calcinée, depuis dix grains jusqu'à demi drachme ; de la poudre de deux scrofulaires, depuis six grains jusqu'à un scrupule ; de la limaille d'acier, depuis six grains jusqu'à un scrupule ; liez le tout avec suffisante quantité de sirop de cinq racines. — Recette de De Haen : *R. nihil albi, unc. iv. ossium sepiæ, putaminum ovorum aa, unc. ½ panni scarlatini, unc. 1½ mista vase clauso comburantur, rediganturque in pulverem.* La dose est de dix-huit grains deux fois le jour, pendant six jours de suite ; on fait précéder le remède d'un purgatif phlegmagogue, qu'on place à la pleine lune : on répète le traitement jusqu'à trois fois, etc., etc.

R 4

coctions diapnotiques , composées avec la racine de scorsonère, les tiges de douce amère, les feuilles de buglosse, de scabieuse, les fleurs de coquelicot , de sureau , les racines ligneuses de buis ou de squine , renforcées par l'esprit de mindererus, s'il s'agit de repousser par la transpiration ; les infusions ou décoctions diurétiques faites avec la pariétaire, le cerfeuil, la bousserole aiguillée par la terre foliée de tartre ou le jus de cloportes écrasés vivans , s'il faut augmenter le cours des urines ; enfin les aloëtiques, s'il convient de favoriser les évacuations alvines.

Plus les évacuations séreuses augmentent dans le commencement de l'usage des fondans , et plus on doit administrer de délayans , de crainte que la dissipation de la partie la plus liquide des humeurs ne les laisse plus visqueuses et plus aptes à multiplier les embarras. Les bains deviennent quelquefois indispensables ; et s'il y avoit à craindre que ces moyens réunis procurassent ou augmentassent l'atonie des solides, il seroit aisé de prévenir ces effets en donnant le quinquina , et en chargeant l'eau du bain d'un principe stimulant. Les sels lixiviels mêlés en proportion convenable , donnent un secours utile et peu dispendieux. On pourroit le remplacer par le sel marin, ou l'usage de l'eau de mer, et dans quel-

ques cas par le fer, suivant les procédés de M. Lentin (a).

La diminution du volume (b) des tumeurs écrouelleuses, n'est point une indice du bon effet des fondans, si la mollesse et la souplesse de ces tumeurs n'annoncent pas en même temps que leur rappetissement est l'effet de l'atténuation de la lymphe. L'endurcissement des tumeurs n'est du tout point favorable à l'usage des fondans actifs; lorsque cette circonstance a lieu, il faut suspendre l'administration de ces atténuans, y suppléer par les délayans savonneux, par les vomitifs, et reprendre les fondans lorsque l'état des tumeurs le permet. Dans ces cas, on tire parti des sucs des plantes incisives, apéritives et légèrement toniques, et par préférence d'un mélange de sucs tirés par expression de la chicorée, du pissenlit, du tussilage et du cresson, et donnés à haute dose.

Lorsque les tumeurs scrofuleuses paroissent augmenter de volume dans le temps que leur rénitence diminue, ou bien quand la masse des tumeurs s'amointrit, tandis qu'elles deviennent

---

(a) Neves magazin sur aerzte heransgegeben, von..... Baldinger, tom. III, pag. 193.

(b) Nous avons prouvé ce fait par une observation détaillée dans le mémoire que nous avons publié sur le carreau, pag. 96. (Note ajoutée.)

sensiblement plus molles , on doit établir un ou deux cautères , placer quelques purgatifs à de courts intervalles , donner plus libéralement le quinquina , ou avoir recours aux eaux minérales sulfureuses et aux sudorifiques.

Les cautères sont de très-grands remèdes dans les scrofules ; ils soutiennent , ils augmentent même le cours de la transpiration , et appellent constamment à la peau la direction des humeurs étrangères qui trouvent en même temps , pour sortir , une libre issue. Les cautères préviennent quelquefois la suppuration des tumeurs , ou du moins ils mettent les organes à l'abri de recevoir l'humeur dépravée par le vice scrofuleux. Il est d'expérience que la résolution des tumeurs scrofuleuses ne donne souvent qu'un répit dangereux , lorsqu'on n'a pas l'attention de prévenir , par l'établissement des cautères , les accidens secondaires qu'on doit toujours redouter. L'écorce de garou a été proposée , comme propre à arrêter les progrès des tumeurs scrofuleuses , et M. *Leroi* , qui en a vanté les effets , les a soutenus par une observation remarquable.

Les purgatifs ne sont pas moins utiles , parce qu'en dirigeant les mouvemens de la nature du côté des intestins , ils ouvrent une autre grande voie aux sucS perversis , sans compter qu'ils débloquent la fistule intestinale des viscosités qui



la tapissent et s'y accumulent pendant le cours des écrouelles. Les purgatifs dont on se servira avec le plus grand succès, sont les pilules laxatives de M. *Lalouette* (voy. la note a, p. 269), les pilules de MM. *Coste & Chappot* (a), celles de

---

(a) Un auteur anonyme a déposé dans un mémoire inséré dans le recueil des prix de l'académie royale de chirurgie, une recette dont les éloges de MM. *Coste* et *Chappot* garantissent l'efficacité. Ce remède un peu compliqué d'ailleurs, et dont la base est l'antimoine diaphorétique lavé, auquel on joint le mars, le savon et les purgatifs résineux, a trois préparations. La première consiste à pulvériser parties égales de nitre, de sel d'absynthe et d'antimoine de hongrie (une once de chaque), à les faire détonner ensemble dans un creuset, à laver plusieurs fois dans l'eau chaude ce qui reste dans le creuset, et à porphyriser le tout pour le conserver dans le bocal. La seconde à faire une forte décoction de réglisse à laquelle on ajoute de la scammonée d'alep et qu'on fait évaporer jusqu'à consistance de sirop. La troisième à prendre du mercure et à le purifier avec les yeux d'écrévisses et à travers la peau de chamois. On joint à ces trois préparations, les ingrédients suivans dans ces proportions. On prend deux onces de scammonée, une once et demie d'éthiops minéral, mercure, antimoine préparé comme ci-dessus, et safran de mars apéritif, de chaque trois gros; deux gros de savon blanc et autant de poudre de cloportes. On fait une masse du tout avec quelque sirop, pour en former des bols de 17 à 18 grains, qui est la dose d'un adulte et qui doit purger trois ou quatre fois. On modère, on augmente la dose

M. Janin (a), celles de *Belloste*, celles de *Bacher*, appelées pilules toniques, les pilules purgatives,

suivant ses effets ; on la suspend , si elle fatigue trop le malade , pendant quelques jours , qui sont alors remplis par des boissons délayantes et apéritives.

(a) Les pilules si vantées par M. Janin , sont ainsi composées. Prenez de sené mondé , une livre ; de crème de tartre , deux onces : faites bouillir le tout dans quatre pintes d'eau , jusqu'à la réduction de moitié ; passez le liquide à travers un linge avec forte expression ; versez-le ensuite dans une casserole de fer , et faites-le bouillir sur un feu de charbon ; ajoutez-y peu à peu les drogues suivantes , en poudre subtile , agaric , méchoacan , rhubarbe , scammonée d'alep , brionne , hermodattes , de chaque , six onces ; turbith gommeux , gomme gutte , trochiques alhandal , mercure doux , tartre émétique , de chaque , deux onces ; safran de mars apéritif , sel de nitre , de chaque huit onces ; jalap , aloës succotrin , de chaque , une livre ; éthiops minéral fait par la trituration , quatre onces. Agitez sans cesse ce mélange avec une spatule de fer , et prenez garde qu'il ne brûle dans le fond ; diminuez le feu à mesure que l'ensemble prendra plus de consistance ; et dès que la masse sera assez ferme , formez-en des pilules de la grosseur d'un pois ; saupoudrez-les avec du jalap et faites-les sécher au soleil ou à l'étuve. La dose de ce bon purgatif qui convient singulièrement dans les maladies des yeux causées par un vice scrofuleux , est de dix pilules pour les adultes , de sept pour les enfans au-dessus de huit ans , et d'une moindre dose pour ceux d'un âge au-dessous. On les donne de quatre en quatre jours , remplissant les jours

et alexitères de *Rotrou*, celles de *M. Noël* (a),

---

libres par l'usage d'un opiat anti-scrofuleux ou des pilules mercurielles qu'on fait de cette manière. Prenez du meilleur quinquina, une once; d'éthiops minéral fait par la trituration, deux drachmes; de mercure doux, une drachme; le tout en poudre subtile sera incorporé avec suffisante quantité de sirop de chicorée et trois drachmes d'extrait d'aloës. La dose est de 30 grains pour les adultes, et de douze grains pour les enfans. Prenez de panacée mercurielle une drachme, d'éthiops minéral fait par la trituration une drachme et demi: le tout porphyrisé sera mêlé et incorporé dans suffisante quantité de sirop de nerprun. L'usage est de prendre quatre pilules de deux grains chaque, le jour et le matin.

(a) *M. Noël* propose deux formules très-actives, qui consistent en une teinture spiritueuse et des pilules. La teinture se fait ainsi: prenez pulpede coloquinte, dont on aura ôté les pepins et réduite en poudre grossière, une once et demi, de cloux de girofle n<sup>o</sup>. 6, d'anis étoilé concassé un gros, de safran 12 grains, de terre foliée de tartre une once; mettez toutes ces drogues en digestion dans 20 onces d'esprit de vin pendant un mois, ensuite filtrez la liqueur et gardez-la dans une bouteille bien bouchée. On en donne deux gros dans deux ou trois onces de vin d'espagne pur ou mêlé avec de l'eau, le matin de bonne heure pendant 20 ou 25 fois, laissant reposer le malade chaque quatrième jour; on fait boire dans la journée une tisane d'orge et de réglisse, et s'il survenoit un peu trop d'irritation, on auroit recours au lait de poule par la bouche et en lavement. Pour faire les pilules, on prend

celles de *Valeriola* (a), ou des pilules semblables, dans lesquelles on réunit l'aloës, la scammonée, le jalap à d'autres fondans et à des toniques; c'est pour remplir ces vues, que la poudre de *Godernaux* a été administrée avec le plus grand succès contre les scrofules.

Mais les remèdes les plus généralement utiles, soit pour hâter la guérison, soit pour prévenir une fâcheuse métastase, sont les sudorifiques trop négligés dans le traitement des scrofules, mais très-recommandables. M. de *Brieude* qui a fait cette remarque, observe qu'il a toujours

---

demi gros de sublimé corrosif, un gros de mercure doux, un gros de gomme ammoniacque, un gros de gomme de gayac, onze gros de séné, et tout autant de pyrèthre: le tout étant bien mélangé, on en forme une masse avec ce qu'il faut de sirop de nerprun, qu'on divise en pilules de six grains chaque. La dose est de deux ou quatre pilules le matin et le soir, pendant huit ou neuf jours de suite.

(a) La recette avec laquelle *Valleriola* traitoit les écrouelles est la suivante. Prenez de turbith végétal et d'hermodates, de chacun deux drachmes; de racines de deux scrofulaires une once; de racine de grande angélique deux drachmes; de séné une once; de scammonée quatre scrupules; du tout réduit en poudre, faites avec le sirop de roses pâles une masse de pilules, dont on donnera jusqu'à deux drachmes, incorporant dans chaque dose 20 grains de mercure doux.

employé ces secours avec succès , et qu'il convient d'user des étuves pendant plusieurs saisons , et souvent pendant plusieurs années. On doit présumer qu'il faut préparer auparavant les malades à soutenir ces sueurs. C'est parce que le fondant de *Rotrou* pousse fortement à la peau , et procure des transpirations soutenues , et même des sueurs , que ce remède bien dirigé est susceptible d'opérer des cures remarquables.

La disparition des tumeurs annonce la fluidité requise de la lymphe et la résolution des embarras glanduleux ; le temps est venu d'employer les fortifiants pour resserrer les solides et leur donner ce degré d'élasticité qu'ils ont perdu par la maladie. On remplit cette 3<sup>e</sup>. indication à l'aide des pilules toniques de M. *Lalouette* (a) ,

---

(a) Le remède proposé par M. *Lalouette* pour la guérison radicale des scrofules , consiste en trois sortes de pilules , dont les unes sont résolatives , les autres laxatives et les dernières toniques. Les pilules résolatives consistent en une préparation particulière que l'auteur a dévoilée dans le second volume de son traité des scrofules , et qu'il nomme savon antimoniai solaire ; cette préparation est en effet un savon composé d'antimoine , de chaux , d'alcali fixe , d'un peu de dissolution d'or , d'huile d'amandes douces , le tout combiné selon les bons principes de la chimie ; il en doit résulter , suivant les proportions et les manipulations indiquées dans le procédé , un foie de soufre , lequel est

Les préparations de fer et les eaux martiales. Non seulement, ces remèdes terminent la cure, mais encore ils la complètent et ils préviennent très-souvent une rechûte. M. Chambon a dit, sur des cas analogues, des choses très-sensées, que nous nous permettrons de citer, pour montrer

---

un vrai savon de soufre et du savon ordinaire à l'huile d'amandes douces, le tout animé par une portion de régule d'antimoine et d'or. On divise la masse de savon antimonial solaire en pilules de six grains, et l'on dose ce remède depuis trois grains jusqu'à six pour les enfans du premier âge; depuis six jusqu'à douze grains pour ceux du second; et par delà cet âge jusqu'à 24 grains, ayant soin de faire prendre pardessus un peu de sel ammoniac, on de combiner de temps en temps avec les pilules antiscrofuleuses, une petite quantité d'alcali volatil concret, pour éviter la décomposition du savon antimonial solaire par les acides des premières voies. La base des pilules laxatives est aussi le même savon antimonial solaire associé avec l'aloës succotrin; mettant six gros de ce dernier sur une once et demi de la première substance, et divisant ce mélange exact en pilules du poids de six grains. Enfin les pilules toniques sont composées d'un savon alcalin à l'huile d'amandes douces et de foie de soufre, tenant en dissolution une certaine quantité de fer et de savon antimonial solaire; pour les composer, on prend parties égales de ce savon, et de savon martial dont M. Lalouette donne la composition, on les mêle exactement, et on en forme des pilules du poids de six grains.

la nécessité de remplir cette troisième indication. Si le médecin, dit-il, se contentoit de faire disparaître un engorgement, sans prévoir les suites de cet état, il n'auroit pas encore rempli les obligations qui lui sont imposées. Les viscères qui ont été engorgés, ont souffert des extensions considérables, et par cela même, ils ont perdu leur élasticité, ils sont incapables de réagir sur les fluides qui les parcourent, quand les vaisseaux dont ils sont composés, leur livrent une nouvelle route. Ils s'y accumulent, y stasent, s'y épaississent, et forment bientôt d'autres concrétions. Pour prévenir ces accidens, il est essentiel de leur rendre la force qu'ils avoient perdue; c'est alors que le fer et ses préparations, ainsi que les eaux minérales ferrugineuses, sont d'une grande utilité; c'est alors que l'exercice, les frictions, et tout ce qui peut s'opposer à la stase des liquides, devient d'une nécessité indispensable. Négliger ces secours, c'est exposer les malades à des récidives fréquentes et souvent funestes.

Le traitement que nous avons proposé, quoique très-méthodique, n'est pas, pour l'ordinaire suffisant, quoiqu'il ait réussi en apparence; et pour déraciner tout-à-fait la maladie, nous conseillons de le reprendre l'hiver suivant.

Plus les humeurs scrofuleuses sont anciennes

S

et plus il est permis d'insister sur les fondans actifs ; il faut même alors insister très-long-temps sur ce genre de remèdes , et donner la préférence aux mercuriaux. La méthode de MM. *Bordeu* (a) celle de M. *Akenside* (b) ou de M. *Charmeil* (c) , sont ici très-avantageuses , mais elles n'excluent point l'usage réitéré des vomitifs, l'administration des cathartiques , et l'emploi des autres moyens secondaires dans l'ordre qui sera dirigé par les circonstances. Au contraire, plus les humeurs sont promptes à s'enflammer et à s'ulcérer , et plus il faut être modéré sur l'administration des fondans , ou ne donner que les moins incendiaires.

Lorsque l'inflammation s'empare des tumeurs ;

(a) L'usage intérieur des eaux de barèges , et les frictions mercurielles , font la base du traitement recommandé par *Bordeu*.

(b) La méthode heureuse de M. *Akenside* , consiste à combiner ensemble le triple usage du sublimé corrosif , de l'extrait de ciguë et du quinquina ; et lorsqu'il a des tumeurs articulaires scrofuleuses à traiter , il applique un vésicatoire sur l'articulation , donne tous les jours un ou deux grains de calomel , et fait boire une décoction amère ou une décoction de quinquina.

(c) La méthode de M. *Charmeil* roule uniquement sur l'usage de l'extrait de ciguë et de l'éthiops minéral , ayant soin de placer de temps en temps un purgatif.



et que le travail suppuratoire prépare leur fonte, l'usage des fondans et des purgatifs commence à être dangereux ; mais celui du camphre, selon la méthode de M. Rowley (a), est des plus efficaces. On sait que cette substance rend tous les jours les services les plus importans, comme anti-phlogistique, comme antiseptique, comme cordial, enfin comme diaphorétique. Cette dernière vertu donne au camphre une propriété très-précieuse, puisqu'il est nécessaire de diriger, vers la circonférence, tous les mouvemens de la nature, au moment où il est essentiel d'écarter des viscères la matière d'une suppuration acrimonieuse.

130. Avant d'aller plus loin dans l'exposé du plan qui convient au traitement des scrofules, cherchons à décider, 1°. s'il est essentiel de secourir par des topiques les effets des remèdes anti-scrofuleux internes ; 2°. s'il convient d'exciter la suppuration, ou s'il faut faire tous ses efforts pour la détourner ; 3°. s'il est utile ou dangereux d'extirper les tumeurs scrofuleuses ;

---

(a) *Will Rowleys treatise on the diseases of the breast of women ; with the method of preventing the cancer , and directions tho women during lisingin , etc.* M. Rowley fait au dehors des embrocations avec du camphre dissous dans de l'huile, et donne au dedans, des altérans, le julep camphré et les mixtures salines.

4°. s'il est bon d'ouvrir les abcès scrofuleux ;  
ou s'il faut laisser ce soin à la nature.

1°. A ne juger de l'utilité des topiques que par l'empressement qu'ont eu les praticiens à en trouver d'efficaces et à les proposer comme tels, la solution de ce problème est bientôt donnée. En effet, rien de plus naturel que d'aider, par des applications extérieures, l'action des moyens administrés au-dedans, pour vaincre la plus tenace des maladies ; et quoique l'opération de ces topiques soit incertaine ou lente, on en retire néanmoins très-souvent assez de fruit pour nous engager à les recommander, mais avec des ménagemens et des précautions que nous ne voyons pas que les auteurs aient indiqués. Les topiques réservés pour les écrouelles, sont tous plus ou moins actifs, pénétrants et très-chauds ; pour en juger, nous n'avons qu'à jeter un coup d'œil rapide sur les applications proposées par les auteurs, qui successivement se sont occupés du traitement des scrofules. *Oribase* propose la chaux vive mêlée avec le miel ; *Dioscoride* vante la cendre de l'écorce de saule ; *Lotichius* approuve un emplâtre fait avec le soufre, le cresson et la moutarde ; *Amatus Lusitanus* veut un onguent composé avec l'encens, le mastic et le poivre ; l'onguent de *Zacutus* est fait avec la racine de bryone, la térébenthine et la cire. *Faure* et

*Lombard* adoptent le savon dissous dans l'eau de chaux ; *Quarin* loue, comme un très-grand résolutif, un emplâtre dans lequel entrent quatre parties d'emplâtre de gomme ammoniac, et une partie d'emplâtre vésicatoire ; *Pott* emploie l'esprit de sel térébenthiné ; *Plenk* a donné son baume de vie externe, comme *Barbette* son emplâtre de savon ; *M. Roux* met au-dessus des résolutifs communs un emplâtre de son invention formé avec la gomme ammoniac, le sagapenum, le vinaigre et l'antimoine cru ; enfin les auteurs de médecine-pratique ou les pharmacographes annoncent les grandes propriétés de l'alcali volatil fluor, de l'*assa foetida*, de l'esprit de *mindererus*, du romarin pilé, de l'infusion de tabac, de la mumie minérale de *Poterius*, du suc caustique de l'anarcade, du suc de concombre sauvage, du suc de la racine de flambe de rivière, du suc des vésicules du chène marin, de la racine fraîche pilée du pain de pourceau, ou de celle de bryone, de l'écorce de la racine de mandragore, des feuilles vertes de noyer, de celles d'aulne, de la fiente de pigeon, des emplâtres de ciguë, de belledame, du plâtre chaud, etc., etc.

Si, comme on ne sauroit en douter, ces topiques, pour la plupart, sont d'une nature âcre et stimulante, ils ne peuvent être employés

qu'avec réserve, et seulement par intervalles destinés à l'application des émolliens, des adoucisans et même des résolutifs anodins, parce que la résolution des glandes engorgées ne pouvant marcher de pair avec l'activité du topique appliqué pour la déterminer, on risque d'irriter la tumeur, de l'enflammer, et même de déplacer désavantageusement la matière qu'elle renferme. En général, nous croyons qu'il faut régler l'emploi des remèdes externes fortement résolutifs, d'après les modifications qu'exigent l'usage des fondans internes. Quelques praticiens sont parvenus à résoudre des tumeurs écrouelleuses, en donnant 3 ou 4 fois par jour, sur les parties tuméfiées, une centaine de petits coups avec un morceau d'étoffe mouillée, et cette méthode a été vantée par *Vanderhaar*.

2°. Pour décider s'il convient d'exciter la suppuration ou de tâcher de la détourner, il n'y a qu'à voir si la destruction des tumeurs écrouelleuses par la suppuration, peut aider ou donner lieu à la désinfection de la lymphe par le vice scrofuleux; et s'il ne peut résulter aucun inconvénient des suites inévitables de cette suppuration. On ne peut pas supposer que cette suppuration influe beaucoup sur la dépuration de la lymphe, et l'on doit appréhender que l'accès de l'air dans les abcès ouverts, n'augmente l'ab-

sorption de la matière purulente et ichoreuse. Nous avons vu plus d'une fois les glandes lymphatiques voisines des tumeurs scrofuleuses, s'engorger après que celles-ci étoient tombées en suppuration, et avoient été ouvertes, ce qui prouve que ces tumeurs successives étoient uniquement le produit de la matière purulente absorbée par les extrémités des vaisseaux lymphatiques coupés et béants dans le foyer du pus. Ces tumeurs successives, pour le dire ici en passant, n'exigent pas d'abord des topiques fondans, mais bien des émolliens et des relâchans, parce qu'elles sont plus irritées et tuméfiées, quelquefois même enflammées, qu'engorgées.

Sur cet aperçu, on doit empêcher, s'il est possible, les tumeurs de suppurer (a), tant qu'il est raisonnable de penser que ces tumeurs n'en sont point encore susceptibles. Mais, si par le changement dans l'état et la couleur de ces tumeurs, on peut présumer qu'elles tendent inévitablement à une suppuration prochaine, pour lors il faut

---

(a) M. le Tual pense qu'on doit toujours échouer contre les écrouelles, si on ne détruit pas la glande malade par la suppuration; nous ne le croyons pas: M. le Tual suppose donc que les glandes engorgées contiennent le vice scrofuleux; ce qui ne nous paroît pas exact. Nous avons résous des tumeurs scrofuleuses par des remèdes internes et externes, et nous ne sommes pas les seuls.

la hâter par les moyens convenables, parce que la fonte de ces tumeurs est relative à l'activité de la suppuration, et que la guérison est proportionnée à la promptitude avec laquelle les duretés se détruisent. C'est sur-tout lorsque la suppuration des tumeurs qui se fondent lentement et par parties, donne lieu à une petite ouverture, qu'il faut déterminer la maturité de ces tumeurs et presser la dissolution de la peau par le moyen d'épithèmes appropriés. En général, il convient de pousser fortement la suppuration quand on traite des sujets foibles et des complexions délicates.

L'état des tumeurs indique quelle est l'espèce de suppuratif qu'il faut mettre en usage. Si la tumeur est un peu molle, suffisamment échauffée et douloureuse, il suffira de la couvrir de quelque suppuratif relâchant, tel que la pulpe des oignons de lys et de racines de guimauve, les feuilles de seneçon et de poirée, avec les onguens de la mère ou d'althéa; un simple épithème fait de fleur de farine et de jaune d'œuf, recommandé par *Undervood*, est encore souvent préférable. Si, au contraire, la tumeur ne peut suppuer qu'avec peine et seulement dans quelques petites parties, si elle est inégalement dure et indolente, on aura recours aux maturatifs irritans, tel que le cataplasme des racines de bryone, de pain de pourreau et de concombre sauvage, des semences de

staphysaigre et de moutarde , où l'on ajoute le miel , le vieux levain et les fientes de vache et de pigeon. M. *Hevin* dit que le mélange d'oignons cuits sous la cendre , de savon noir , de poix et d'onguent basilicum , est un maturatif excellent pour ce genre de tumeurs ; et M. *Undervood* veut qu'on la traverse avec un séton , et qu'on induise de temps en temps la mèche d'un onguent stimulant. On peut se contenter encore des topiques emplastiques , comme le diachylon gommé , bien ramolli et appliqué fort épais.

3°. L'extirpation des tumeurs scrofuleuses a eu ses partisans, *Marc-Aurele-Severini* la pratiquoit, *Sancorius* la recommande , et quelques praticiens , séduits par de pareilles autorités , ont osé y avoir recours. Nous jugeons cette pratique au moins inutile , et en général dangereuse , parce que le retranchement de ces tumeurs ne lève rien à la maladie , et que le vice qui les a produites n'en est pour cela ni corrigé , ni détruit. M. de *Bordeu* a vu emporter de grosses glandes sous l'aisselle et aux mamelles , des testicules scrofuleux , des doigts des pieds , des mains et des jambes aussi scrofuleuses : toutes ces opérations , dit-il , avoient été faites avec adresse et selon les règles ; cependant les malades moururent , et nous trouvâmes dans les cadavres des suppurations internes , des développemens de glandes écrouelleuses , qui

nous semblèrent être la suite des manœuvres employées pour combattre les extérieures. Ces maux et les raisons que nous venons d'alléguer, doivent nous faire respecter les tumeurs scrofuleuses, et réserver leur extirpation pour ces cas rares, que le génie de l'observateur sait distinguer et traiter heureusement par une opération d'ailleurs infidèle. Le retranchement des membres dont les solides sont ulcérés et les os attaqués par la carie n'est pas même utile, puisque, par les observations de M. *Lecat*, et de celles de quelques autres praticiens judicieux, des membres entiers cariés ont été conservés par un traitement méthodique.

4°. On sait que la suppuration s'établit difficilement dans les ulcères scrofuleux, que le pus est un des meilleurs consommptifs, et que le contact de l'air nuit beaucoup aux ulcères, notamment aux ulcères scrofuleux : l'ouverture des abcès écrouelleux n'est donc ni recommandable, ni exempte d'inconvéniens, du moins pour l'ordinaire; aussi les chirurgiens expérimentés ne la pratiquent point ou ne s'y déterminent qu'avec une répugnance extrême. Cependant, dans les tempéramens foibles et les sujets un peu épuisés, comme dans les abcès dont le local n'est pas en très-mauvais état, cette ouverture devient avantageuse, pourvu qu'on la fasse petite, dans la



partie la plus déclive, et mieux encore qu'on cherche à vider l'abcès au moyen d'un séton. Ce procédé est d'autant plus utile, que par-là on garantit intérieurement l'ulcère du contact de l'air : point essentiel auquel on ne fait pas toujours assez attention dans le traitement des ulcères, et que l'irritation continuelle que cause le séton, aide la fonte des duretés qui restent aux glandes, et beaucoup plus qu'aucun cataplasme ordinaire. On sent bien que c'est dans les hôpitaux où le séton doit l'emporter communément sur les incisions, pour vider les abcès scrofuleux.

Une circonstance qui décide l'ouverture précoce des tumeurs scrofuleuses, est lorsque ces tumeurs sont voisines des os ou de leurs articulations, parce que lorsqu'on veut attendre la fluctuation, la carie des os est alors arrivée. M. *Vigaroux* a très-bien senti cette vérité, qui est de la plus grande conséquence pour les tumeurs scrofuleuses de cette espèce.

131. Les tumeurs écrouelleuses ayant éludé l'action des moyens employés pour les résoudre, s'enflamment et finissent par suppurer. Le pus acrimonieux qu'elles contiennent, se fait jour par plusieurs petits trous, et ce n'est qu'après une fonte plus considérable ou des progrès plus rapides, que ces petites ouvertures se réunissent

et forment un ulcère plus ou moins étendu, et d'une nature plus ou moins mauvaise.

Le traitement des ulcères scrofuleux est long et difficile, parce que leur incarnation et leur cicatrisation ne peuvent s'effectuer, tant qu'il restera quelques duretés dans la glande. Sous ce point de vue, les escarrotiques et les suppuratifs les plus chauds, doivent convenir et mériter la préférence, tant qu'il y aura dans l'ulcère ces duretés, qui doivent tomber en fonte et qui font l'office d'un corps étranger. Lorsqu'on est parvenu à ce point, les simples digestifs et même les dessicatifs terminent heureusement la cure.

Les auteurs de chirurgie qui ont le mieux considéré le traitement des ulcères scrofuleux, recommandent d'avoir recours aux escarrotiques. *M. Champeaux* les propose avec confiance, lorsque l'inflammation est dissipée par quelques jours de pansemens avec les suppuratifs ordinaires, et lorsque la suppuration est peu abondante : recommandant, quel que soit l'onguent dont on se serve pour le fond de l'ulcère, de couvrir toute sa surface d'un digestif ou d'une toile d'araignée pour ramollir et dissiper les duretés qui accompagnent presque toujours le bord de ces ulcères. *M. Camper* nous dit avoir souvent retiré de l'utilité de l'application d'un emplâtre, dans lequel il entroit une

partie de précipité. Suivant quelques-uns, l'alun brûlé, incorporé dans un onguent doux, réussit souvent à merveille; M. *Selle* vante le précipité rouge et même l'arsenic; M. *Geoffroy* prétend que l'aimant arsénical ( composé d'antimoine cru, de soufre jaune et d'arsenic cristallin pulvérisé ) ouvre les écrouelles, les mondifie, les ferme, sans qu'il soit nécessaire de se servir d'un autre onguent; mais personne n'a fait un usage plus libéral des escarrotiques pour les ulcères scrofuleux que M. *Undervood*. Selon ce chirurgien expérimenté, il faut remplir de précipité l'ulcère scrofuleux; et s'il y occasionne une escarre, ce qui n'arrive pas fréquemment, on y applique un épithème suppuratif, jusqu'à ce que cette escarre soit ôtée, pour lors on réitère le précipité. Le premier avantage qu'on en tire, dit l'auteur de cette méthode, est un prompt changement dans la matière que rend l'ulcère, tant pour la qualité que pour la quantité; après avoir rendu ou très-peu de matière ou beaucoup de sanie corrosive, il jette une quantité modérée de pus louable, et l'ulcère paroît toujours net, excepté le cas où le topique occasionne l'escarre dont on a parlé. Ce n'est pas tout, on voit changer en peu de temps les parties contiguës de l'ulcère, l'enflure baisse, la peau ambiante qui est rouge et enflammée, reprend sa couleur naturelle, et le changement avantageux

de la plaie est on ne peut plus apparent. Du reste ; en conseillant l'usage journalier du précipité, M. *Undervood* entend la chose presque à la lettre, parce qu'il s'est convaincu que lorsqu'une partie de la glande a été détruite, on voit l'ulcère et la peau ambiante se contracter, comme si l'on avoit employé un astringent, et se rétrécir à vue d'œil. On mesure la quantité de précipité à employer sur le temps que la tumeur a mis pour venir en suppuration et sur ce qui reste à fondre des glandes tuméfiées. En général plus la résolution est avancée, et moins on aura besoin de faire un grand usage de précipité. Dans les cas de tumeurs considérables, ils sera important de conserver une assez grande partie de la peau, pourvu que rien ne s'y oppose.

L'usage du précipité (a) dans le traitement des ulcères scrofuleux remplace une foule de pratiques ou inutiles, ou dangereuses, ou effrayantes et cruelles, développées par les auteurs qui ont cherché à modifier ou raccourcir le traitement de ces maladies. Il est de toute notoriété que ces

---

(a) Le précipité, comme toutes les chaux métalliques, agit spécifiquement dans les tumeurs scrofuleuses, s'il faut en croire M. *le Tual*. On peut voir son opinion développée dans ses réflexions sur la coagulation du lait et l'engorgement des glandes, insérées dans le journal de médecine, tom. 60, pag. 32 et suiv.

ulcères font de grands progrès sous les graisseux auxquels les gens du peuple ont grande confiance. Les digestifs relâchans ou balsamiques, quoiqu'animés de baume de fioraventi, d'essence de térébenthine et de quinquina, sont bons, mais le traitement traîne en longueur. Le cautère actuel dont on pourroit tirer parti dans quelques cas de chairs mollasses et blafardes, intimide les moins intrépides. Les détersifs un peu actifs, comme le mondificatif ou l'onguent de tabac, mêlés avec la pomade mercurielle et les consomptifs, tels que le baume verd, l'onguent brun, le baume d'aiguilles, etc., sont avantageux; mais la guérison ne fait pas de progrès rapides. L'eau de chaux et les onguens faits avec les fossiles dessicatifs, peuvent bien dessécher les ulcères et parvenir à les faire fermer, mais ils se rouvrent bientôt, quand on n'a pas eu soin de détruire les callosités intérieures. Par la méthode des escarrotiques sagement dirigée, on n'éprouve pas ces inconvéniens; on abrège le temps nécessaire à la cure, et l'on n'obtient, après la consolidation, qu'une espèce de couture et un peu de rougeur sans cicatrice promptement dite.

On sent bien, quelle que soit la propriété des escarrotiques, que ces moyens seroient dangereux dans les cas d'ulcères où il ne se trouve pas de duretés à consumer. Pour lors, on emploie, avec

plus de succès, les topiques recommandés par les praticiens; tels sont l'eau alcaline de M. *Faure*, une solution très-saturée de camphre dans l'huile d'amandes douces, l'huile de troëne qui est en grande vénération dans toute l'Allemagne, une lessive de cendres de sarment, l'onguent de soufre de *Ruland*, une solution de tartre stibié, une décoction de clématite, l'eau froide toute pure, l'onguent de pierre de calaminaire, celui de fleurs de zinc, sur-tout les préparations de saturne, parmi lesquelles la dissolution de sucre de saturne dans l'eau, le cérat de goulard et l'onguent de saturne, sont celles qui paroissent le mieux réussir; le suc gastrique, le suc de limon, les fumigations de cinabre suivant la méthode de *Rowlei*, le diapalme, etc., etc. C'est au praticien à discerner les cas qui sont les plus favorables à tel genre de topique, à les combiner et à les remplacer les uns par les autres à mesure que l'état des ulcères change, et que la qualité prédominante des humeurs influe, pour en déterminer le choix. Quand les ulcères sont douloureux, on emploie les topiques anodins, tels que l'emplâtre anodin de *Decker*, celui de *Wildegan*, les emplâtres de belledame, de ciguë, de galbanum avec safran et jusquiame; etc. On peut voir dans le dispensaire de M. *Reuss*, la composition de ces emplâtres, auxquels on peut suppléer par l'opium

l'opium si efficace entre les mains de MM. Hunter et Michaelis : du reste, il est communément inutile, et M. Bell en a fait sagement la remarque, il est, disons-nous, inutile de tenter la guérison des ulcères scrofuleux, tant que la diathèse morbifique générale subsiste dans le système ; il seroit même quelquefois dangereux d'y parvenir, parce que les ulcères étant desséchés dans un endroit, reparoissent très-communément dans quelque autre, et se portent avec autant de facilité sur les poutons ou sur quelqu'organe essentiel à la vie, que sur toute autre partie.

Comme les topiques sont très-avantageux dans la cure des tumeurs écrouelleuses, de même, dans le traitement des ulcères scrofuleux, les remèdes internes sont très-efficaces. Sans doute ces remèdes doivent être choisis dans la classe de ceux qui conviennent aux périodes respectifs des écrouelles ; cependant il existe ici une indication générale, qui est de soutenir plus fortement l'action tonique, et de diriger le courant des humeurs à la surface du corps. Aussi les purgatifs peuvent être placés rarement avec avantage ; mais le quinquina administré notamment en décoction aiguisée par l'alcali caustique, devient de plus en plus nécessaire, de même que les émétiques, l'usage de la salsepareille ou celui du houblon, l'antimoine cru dans une décoction des bois ou de

T

souci de vigne, la teinture antimoniale de Huxam, le tout secondé par les effets de l'électricité, des frictions, des vapeurs aromatiques, des cautères. Si les ulcères se multiplioient, sembloient s'agrandir ou jetoient une trop grande quantité de matière putride, outre les topiques convenables, tels que le suc de limon, la rapure de carotte jaune humectée avec la décoction des feuilles de ciguë, et lorsque le siège des ulcères le permet, les bains locaux ou des membres affectés, dans une décoction des bois sudoriques ou dans celle des feuilles de noyer, de grande ciguë, etc., il faudroit avoir recours aux antiseptiques fortifiants, et généralement aux analeptiques et aux restaurans: nous mettons de ce nombre la myrrhe dissoute dans l'eau de chaux, selon le procédé de M. *White* (a), l'électuaire des glands de chêne (b), etc., etc.

132. La carie écrouelleuse, cet ulcère des parties dures, n'exige pas toujours des moyens différens de ceux qui ont été recommandés à l'intérieur et à l'extérieur pour les tumeurs et les ulcères scrofuleux; cependant, comme la carie est

(a) *A treatise on stuma or scrofula*, pag. XIV de l'introd.

(b) Voyez les ouvrages de M. *Marck*, la lettre de M. *Schroeder* au docteur *Baldinger*, et l'année rurale.



Un obstacle invincible à la cicatrisation de l'ulcère des parties molles, qui l'accompagne toujours, du moins quand la carie a fait certains progrès, comme les caries scrofuleuses n'existent souvent que dans les extrémités et les parties spongieuses des os, enfin, comme il convient souvent de prévenir ou de hâter les efforts de la nature dans l'exfoliation de toute la partie altérée de l'os, on doit alors se déterminer à traiter la carie, comme carie, c'est-à-dire, à se faire jour avec l'instrument, jusqu'à la partie offensée, pour y porter immédiatement les topiques qui peuvent arrêter les progrès du mal et le terminer d'une manière avantageuse. Nous ne nous arrêterons pas sur le traitement de la carie scrofuleuse qui ne diffère pas, dans le fond, de celui de la carie ordinaire, et que M. *Hevin*, entre plusieurs auteurs de chirurgie, a parfaitement détaillé dans son cours de pathologie et de thérapeutique chirurgicales. Nous remarquerons seulement que, comme l'exfoliation se fait en général assez promptement dans les enfans, il ne faut pas se décider trop légèrement à combattre directement la carie, sur-tout lorsque les os attaqués sont spongieux ou peu importants. Nous avons vu, comme bien d'autres, après un laps de temps considérable, des exfoliations de grandes portions d'os cariés, se séparer naturellement, le gonflement se

dissiper, le fonds de l'ulcère se déterger, et la guérison suivre en peu de temps. Si quelque chose peut accélérer ce grand effet (car la nature, dans ce mal cruel, a besoin d'être toujours soutenue), ce sont les bains ou les cataplasmes composés avec les feuilles de noyer, la garence, la sabine, le calamus aromaticus, et autres doués d'une propriété semblable.

133. Nous avons vu ailleurs, lorsque nous rendions compte des effets multipliés du vice scrofuleux, qu'en se jettant sur les glandes de l'oesophage, du poumon, du mésentère, ce vice donnoit naissance à la dysphagie, aux étisies et phthisies pulmonaires et mésentériques; qu'en se fourvoyant du côté des yeux, des lèvres, des parties de la génération, de la peau, il occasionnoit l'ophtalmie, la cataracte (a), la gersure des lèvres, la myxorrhée, et des éruptions d'une mauvaise espèce; qu'en attaquant le corps des vertèbres et les têtes des os longs, il produisoit le mal vertébral et les tumeurs appelées blan-

---

(a) Quand la cataracte est causée par le vice scrofuleux, elle a presque toujours son siège dans la capsule des cristallin, et demande des secours internes, lors même que l'opération a été faite avec succès, afin d'éviter un cécité d'un nouveau genre ou d'autres accidens graves.  
Brunner, de cataractâ

ches ; qu'en s'associant avec d'autres vices particuliers , il formoit des complications plus ou moins défavorables ; enfin , qu'en se rencontrant avec des maladies aiguës , il en dérangoit la marche et les crises naturelles. Nous dirons quelque chose sur les nuances du traitement relatif à ces divers cas ; nous étendrons même nos réflexions sur les modifications que ce traitement exige de la part de la seconde dentition , de l'époque de la puberté et des crues fortes et rapides. Ainsi, nous acheverons de réunir tout ce qui concerne la cure des maux dérivés du vice scrofuleux , et les moyens de prévenir ou d'arrêter le développement des maladies secondaires qui en descendent.

134. On se flatteroit en vain d'aller au devant de ces maladies secondaires, avec des moyens différens de ceux que nous avons dit être propres à prévenir les écrouelles et à les guérir quand elles sont une fois déclarées. En effet , que le vice scrofuleux attaque les glandes du dehors et du dedans , ce sont toujours des parties analogues qui en sont le siège. Ainsi, en détruisant de bonne heure le vice scrofuleux lui-même , on détruit , dans sa source , cette foule de maux qui en découlent ; mais quand l'engorgement des glandes est une fois formé , il y a cette différence majeure entre les scrofules internes et les externes ,

que si les dernières passent à la suppuration ; sans un inconvénient bien sensible, celles du dedans ne sauroient subir le même sort, sans entraîner la perte du malade : aussi les scrofules internes exigent en général un régime et une méthode tempérante et antiphlogistique, lorsque les fondans appliqués de bonne heure n'ont pu réussir à en opérer la résolution. Nous avons déjà remarqué plusieurs fois, que lorsque les écrouelles sont dans toute leur vigueur, il faut, pour éloigner le mal des viscères et pour s'opposer à ses ravages intérieurs, soutenir les forces vitales, diriger les mouvemens des liqueurs du centre à la surface, et opérer des diversions utiles en établissant des cautères.

135. La dysphagie scrofuleuse est de toutes les maladies dépendantes du vice écrouelleux, une de celles qui exige le plus d'être traitée à bonne heure au moyen des remèdes indiqués dans la cure méthodique des scrofules. Les vomitifs et les fumigations de cinabre dirigées sur le cou, sont sur-tout avantageuses contre cette maladie. Le carcinome scrofuleux ne permet pas l'amputation. L'étiisie pulmonaire n'admet point l'usage du lait ni celui des pectoraux adoucissans ou vulnéraires. Il faut, pour la combattre et prévenir la redoutable pulmonie toujours incurable quand elle est déclarée, insister long-temps

Sur les fondans soutenus par les délayans incifsifs. Les eaux de barèges combinées avec le mercure , produisent des effets très-salutaires dans cette maladie , si on a soin de faire précéder ces moyens par l'usage des demi-bains continués long-tems , par de petites saignées plus ou moins rapprochées , par un cautère au bras , enfin , par l'équitation et même par la navigation. On peut encore , dans ces cas , employer efficacement les suc des plantes chicoracées , seuls d'abord , et ensuite mêlés avec la terre foliée de tartre , et à mesure que le besoin d'employer les apéritifs plus énergiques , devient plus urgent , on a les suc de cresson et de beccabunga , le polygala en poudre à forte dose , les préparations antimoniales , enfin le sublimé corrosif soutenu par l'extrait de ciguë et le quinquina. Malheur aux étiques qui crachent du sang , et qu'on traite sur les indications tirées de l'hémoptisie : ils succombent à une mort inévitable , parce qu'on n'a pas vu qu'il falloit attaquer l'effet presque indifférent du mal dans l'engorgement des glandes lymphatiques pulmonaires. Les obstructions des viscères du bas-ventre , compliquées d'épanchement et d'ascite , sont avantageusement combattues , entr'autres secours appliqués méthodiquement , par les scillitiques , par la digitale , par les pilules toniques de *Bacher* ,

suivies des substances mercurielles salines, des martiaux, etc. L'œthiops antimonial a été particulièrement vanté par M. *Selle* dans ces circonstances, et le sublimé a rendu quelquefois des services importans. L'ophtalmie, qui est occasionnée par le vice écrouelleux, est opiniâtre et refractaire aux méthodes ordinaires; les vomitifs sont moins utiles pour la combattre, que les purgatifs réitérés; mais pour abrégér la cure, il faut avoir recours au sublimé corrosif, administré au-dedans, mieux encore au mercure doux, donné suivant la méthode de M. *Clare*, et extérieurement au précipité blanc, uni à la tutie préparée, au bol d'arménie et au camphre, le tout incorporé dans suffisante quantité de beurre récent ou de sain-doux, pour former une pomade, dont on introduit une petite quantité dans l'œil deux ou trois fois par jour, *Ware* recommande l'onguent citrin, pour frotter le bord de la paupière après une expérience réitérée (a). Le vice scrofuleux, en se jettant par métastase sur le sac lacrymal, cause quelquefois la fistule lacrymale, que M. *Richter*, qui l'a souvent observée, a combattu heureusement avec les égouts artificiels, le mercure, la ciguë, l'antimoine, le

---

(a) *Wallis* vante la teinture chebaïque et l'aqua saphé-rica | Journal de médecine, tom. 73, pag. 234-5.

quinquina et le topique froid. Nous observerons que la fistule lacrymale étant produite par le vice scrofuleux , est, dès le commencement, dans son deuxième degré, parce que les humeurs viciées ont pour siège les points glanduleux de la membrane interne du sac lacrymal qui, en ce cas, sont toujours dans un état inflammatoire, et sécrètent une mucosité purulente. Le sac lacrymal est toujours plus ou moins rouge et douloureux ; la matière qu'on exprime par les points lacrymaux, plus ou moins purulente et d'une couleur non naturelle : l'humeur renfermée dans le sac lacrymal, peut être expulsée dans la narine, en faisant la compression d'une manière convenable. La gerçure des lèvres demande la pomade mercurielle bien faite, qu'on mêle avec une quantité arbitraire de pomade de limaçon récente, ou de roob de noix de la pharmacopée de wirttemberg. La mixorrhée scrofuleuse, bien loin d'exiger les délayans et les rafraîchissans, comme la vénérienne, ne veut être combattue que par les dépuratifs, et sur-tout par les sudorifiques ; et les éruptions cutanées produites par le vice écrouelleux, si difficiles quelquefois à bien reconnoître, outre le traitement qui convient à la myxorrhée, sont très-avantageusement traitées par les tablettes antimoniales de *Kunkel*, les fumigations de cinabre

et l'infusion de scabieuse pour boisson ordinaire.

Le mal vertébral, ou comme M. Pott l'a appelé, la paralysie ou l'impotence des extrémités inférieures, qui reconnoît pour cause un vice de la moelle épinière, se guérit par une méthode très-simple, qui achève de confirmer l'éminente propriété des cautères dans le traitement des maladies scrofuleuses. Il s'agit de pratiquer à chaque côté du siège du mal indiqué par le gonflement et la courbure, au moyen du caustique, une ouverture très-grande et ovulaire dont on entretient l'écoulement pendant très-long-temps, à la faveur d'une petite quantité de poudre de garou, d'euphorbe ou de cantharides qu'on répand dans le fond de l'ulcère tous les deux ou trois jours, pour reveiller et exciter la suppuration, autant peut-être que pour donner lieu à l'absorption des particules actives des cantharides, qui, suivant M. Goubelly, portent une action déterminée sur la vessie, sur la matrice et sur les glandes lymphatiques du cou. Pour réussir pleinement, il faut avoir recours de bonne heure à ce moyen curatif, placer les cautères directement à côté des os malades qui forment la courbure, et entretenir par-là une abondante décharge, jusqu'à ce que le malade ait recouvré sa santé et ses membres. Mais la méthode de M.



Pott, en guérissant la paralysie des extrémités inférieures, causées par un dérangement dans les vertèbres, ne porte point remède à la distorsion de l'épine du dos; M. *Sheldrake* a complété cette méthode, en inventant un instrument pour remédier à la distorsion de la colonne épinière, préférable à ceux de MM. *le Vacher* et *Jones*. En combinant ces deux formes de traitement, on peut avoir des succès complets.

L'efficacité des cautères dans la maladie précédente, forme une présomption très-forte en faveur du même secours employé contre les articulations (a) érouelleuses, qui, parvenues à un certain point, résistent à tous les efforts de l'art, et rendent une opération dangereuse absolument nécessaire. On a obtenu encore de très-bons effets des frictions mercurielles faites le long de la jambe, d'un large vésicatoire ou d'un emplâtre de styrax, avec la fleur de soufre appliquée au tour de l'articulation malade, des embrocations faites sur la tumeur elle-même avec une solution de co-

---

(a) Il ne faut pas confondre les articulations érouelleuses, par exemple, avec la tumeur articulaire du coude, occasionnée par le déplacement de l'extrémité supérieure du rayon. Ce cas a été profondément discuté dans une dissertation qui a été l'objet d'un acte public aux écoles de chirurgie de paris en 1787 : *dissert. anatomico-chirurgica de radii superioris extremitatis dimotione, etc., etc.*

lophane dans l'esprit de vin , et mieux encore avec l'alcali volatil ; et ses secours réussissent d'autant plus vite , que la tumeur du coude ou du genou est occasionnée par l'engorgement du réseau lymphatique qui se trouve autour de ces articulations : du reste , la guérison de ces maladies est accélérée par l'usage des vomitifs , suivant l'expérience de plusieurs praticiens très-célèbres. Mais pour peu que la tumeur résiste et paroisse vouloir s'abcéder , M. *Wihe* (a) conseille , fondé sur une heureuse observation , de ne pas se fier à la nature , mais de faire de bonne heure à la tumeur avec la pointe d'une lancette , une petite ouverture qui permette l'écoulement de la matière ramassée , après quoi d'y injecter avec une petite seringue une solution de myrrhe , appliquant extérieurement le cérat de savon , et entourant la tumeur d'un bandage convenable.

Le goître est une autre forme d'écrouelles qui demande peut-être des remèdes particuliers ; car l'expérience semble avoir démontré que la méthode générale de son traitement , exige autant de modifications qu'il y a de formes de la maladie. Quoi qu'il en soit , ceux qui ont traité le goître avec le plus de succès , se réunissent à

---

(a) A treatise on struma or scrofula , pag. 95-97.

conseiller l'usage intérieur de l'éponge calcinée, soutenue par les amers. Le fameux arcane, qui se débitoit à cowentry, n'étoit autre chose que l'éponge calcinée, alliée, selon quelques-uns, au liége et à la pierre ponce brûlée, qu'on donnoit après la pleine lune, ayant fait précéder un émétique et un purgatif, et qu'on répétoit plusieurs jours de suite jusqu'à deux ou trois fois, suivant, en cela, le cours de la lune. Tous les septièmes jours de l'usage du remède, on plaçoit une poudre composée avec la fleur de camomille, la racine de gentiane et les sommités de petite centaurée. La poudre contre les goîtres de la pharmacopée de wirtemberg, est formée de l'éponge brûlée, de *l'arcanum duplicatum*, de la racine de dompte-venin et de la cannelle qu'on donne en poudre avec du sucre, ou qu'on réduit en électuaire avec du sirop. M. *Quarin* s'est beaucoup loué de l'éponge brûlée avec l'éleo-sacharum d'anis : peut être que les coquilles d'œufs calcinées réduites en poudre délayée dans du vin, seroient suivies du même succès, s'il faut en croire M. *Dapeyron de Cheyssiol*. Du reste, les étuves sont très-utiles dans le traitement de cette maladie, ainsi que s'en est convaincu M. de *Brieude*, et l'onguent suivant a été fort recommandé dans un livre allemand sur le véritable usage de l'extrait de saturne :

Prenez extrait de saturne, trois onces, huile de térébenthine, une once, axonge de lièvre, une once et demie, pétrole, demi gros; mêlez dans un mortier de marbre.

136. Si la maladie qu'on traite est formée par la complication des vices scrofuleux et vérolique, le mercure sagement dirigé devient le secours le plus efficace, parce que ce minéral attaque avec beaucoup d'avantage la maladie vénérienne, tandis qu'il n'est pas sans vertu pour affaiblir et détruire le vice scrofuleux. Les faits les moins équivoques, et les guérisons les mieux soutenues opérées avec le mercure en espagne et en italie où les écrouelles sont souvent confondues avec la vérole, nous ont souvent attesté l'efficacité des mercuriaux administrés dans le premier période de la maladie, seule époque où les effets du remède sont innocens et victorieux. Les sudorifiques sont également utiles, et l'on a souvent eu à se louer du gayac, de la salsepareille, administrés en poudre ou en extrait, plutôt qu'en décoction; les dépuratifs, notamment la saponaire, le bois de putiet, l'*astragala monspeliensis* et l'extrait de cigüe, peuvent être placés avec fruit; et d'après les vertus anti-syphilitiques qu'on reconnoît aujourd'hui à l'opium, nous avons lieu de croire que ce remède sera

est une très-grande ressource dans les cas qui tiennent des écrouelles et de la vérole.

Le vice rachitique, joint à l'écrouelleux, n'exige pas de grandes modifications dans le traitement; on peut néanmoins donner les préparations de fer avec moins de timidité, et employer l'eau froide en topique sur les ulcères. Cette application renouvelée quand les linges se sèchent, est très-avantageuse. Mais les écrouelles entées sur le scorbut, n'exigent, ni des dépuratifs efficaces, ni des fondans trop actifs. Les mercuriaux sont des moyens perfides. On peut tirer parti de l'air fixe qu'on obtient, en donnant en même temps l'alcali de tartre et l'acide vitriolique, l'un et l'autre suffisamment étendus d'eau, et administrés séparément, mais tout de suite. Les balsamiques, comme la térébenthine cuite, le baume du pérou, celui de tolu, les anti-scorbutiques, et de préférence les astringens, tels que la noix de galles, les cones de cyprès, sont très-convenables. Le soufre combiné avec le quinquina forme encore un remède héroïque, et quand le vice scorbutique paroît céder aux moyens que l'on met en usage pour le détruire, il faut encore être très-circonspect dans l'administration des remèdes anti-scrofuleux, faire choix de ceux dont l'activité fondante est la moins tumultueuse, et contrebalancer leurs vertus, par

l'usage simultané du lait, ou d'une nourriture végétale. Les savons acides méritent d'être préférés contre les scrofules qui sont plus ou moins dénaturées par le vice scorbutique. Quand les vices dartreux et écrouelleux se combinent ensemble, on se sert avec fruit de la méthode sudorifique. Cependant, très-rarement on peut se dispenser, après avoir raisonnablement insisté sur les dépuratifs et les diaphorétiques connus, d'attaquer les éruptions dartreuses avec le précipité blanc incorporé dans une pomade adoucissante. C'est le topique qui nous a toujours le mieux réussi, et qui nous a servi pour terminer les maladies cutanées les plus dégoûtantes et les plus rebelles.

De quelque nature que soit la maladie chronique qui se rencontre avec les scrofules, si les méthodes qui doivent les combattre séparément ne sont point inaliénables, il faut les combiner et faire ainsi marcher de pair la guérison des maladies compliquées: si non, on doit toujours se souvenir que les écrouelles venant avec une dégénération muqueuse des liqueurs, et un affoiblissement considérable dans le système des forces, il faut toujours travailler, tant qu'il n'y a pas de contrindication, à combattre ces deux états par l'usage soutenu des remèdes toniques. Ainsi M. Sims a vu le quinquina singulièrement utile dans

le rhumatisme dont étoient attaquées des constitutions scrofuleuses : sur ce principe , il est peu de maladie aiguë , si on excepte la fièvre pituiteuse de *Sarcone* , la fièvre muqueuse de *Roederer* et *Vagler* , et la petite vérole , qui croisent réellement la marche des écrouelles ; au contraire , la fièvre qui les accompagne , les mouvemens organiques auxquels celle-ci donne lieu , sont plus profitables que nuisibles aux scrofuleux ; mais , comme dans les affections chroniques , il faut encore , ou soutenir constamment , ou exciter les forces de la vie , et employer à cet effet soit les vésicatoires , soit les substances salines les plus propres à remplir les indications difficiles de ces maladies composées.

En attribuant aux maladies scrofuleuses un défaut d'énergie vitale , joint à la dépravation pituiteuse des liqueurs , nous ne devons pas exclure l'irritation nerveuse des complications plus ou moins communes des écrouelles. Cette irritation se rencontre pour l'ordinaire à l'époque de la seconde dentition , dans le temps des crues , et pendant la puberté. Aussi , quelque utile qu'il soit de saisir ces momens d'éveil de la nature , si l'on peut parler ainsi , pour hâter la guérison des malades par l'administration des remèdes actifs , on est cependant forcé pour lors d'être avare de ces moyens , de les mitiger , et d'affoi-

blir l'action nerveuse par un usage méthodique des délayans , et même des anti-spasmodiques. Quand les révolutions de la puberté viennent affoiblir les influences du tissu cellulaire et du système lymphatique , en développant , sur-tout , l'action du système artériel qui les contrebalance et les réduit , l'emploi des substances trop énergiques seroit souvent déplacé et pernicieux , si le pouvoir nerveux , trop excité , n'étoit avantageusement réprimé par tout ce qui peut le réduire à de justes bornes. Sans doute , c'est lorsque les écrouelleux sont parvenus à la puberté , que leurs maux doivent être presque rangés , comme le veut M. *Jaubert* , dans la classe de ceux qui sont du ressort de la médecine expectante ; c'est-à-dire , qu'à cette époque il faut beaucoup compter sur les mouvemens et les ressources du principe vital , et se souvenir que toutes les fois que l'irritation du genre nerveux a lieu , cette irritation contrindique toute méthode active , et change très-pernicieusement l'effet des remèdes irritans. Mais ce que la puberté et cette irritation ne condamnent point , c'est , pendant ces époques , de frapper vivement l'imagination par ces pratiques d'appareil , dans le fond très-puériles , et qui ont besoin de l'activité que la constitution reçoit de la puberté , pour justifier les éloges qu'on a pu leur donner. Ces pratiques



sont le toucher des rois , l'application de la main d'un mort (a) ou de celle qui a étouffé une taupe (b) et autres semblables.

Nous nous étions imposé la tâche , en commençant ces recherches , de mettre sous un jour favorable , et de résoudre pleinement la question importante proposée par la société royale sur les écrouelles , et tout ce qui dépend du vice scrofuleux.

Pour saisir dans toutes ses nuances les effets de ce vice et donner un tableau des désordres dont il est la cause immédiate , nous avons exposé , en premier lieu , ce que c'étoit que la constitution scrofuleuse [§. 2. ] , à quels signes on pouvoit la reconnoître [§. 3 à 8. ] , et quoiqu'il ne fût pas d'abord entré dans notre plan , de toucher à la théorie d'un sujet dont nous ne voulions donner que des notions cliniques , entraîné comme malgré nous , nous avons jeté quelques aperçus sur le siège du vice scrofuleux [§. 9. ] , sur la nature de son acrimonie [§. 10 à 13. ] , et même sur ses élémens [§. 14 à 21. ] , ce qui nous a conduit à considérer si les écrouel-

---

(a) Voyez anecdotes de médecine , pag. 129.

(b) Voyez Geoffroy , matière médicale , tom. vi , pag. 141.

les sont héréditaires [ §. 23. ], si elles sont contagieuses [ §. 24. ], et si le vice scrofuleux influe sur l'organisation, même quels sont les effets et les signes de cette influence [ §. 26 à 30. ].

On a vu [ §. 9. ] que les glandes et les vaisseaux lymphatiques sont le siège ordinaire et naturel du vice scrofuleux, nous devons en conséquence suivre les effets de ce vice sur les différens ordres des glandes, afin de montrer quels en sont les vrais résultats, et quelles sont les maladies secondaires dont l'engorgement des glandes des diverses parties est la cause. Ce point a été suffisamment discuté dans les §. 32 à 51. Mais ce vice porte quelquefois sa principale action [ § 51. ] sur d'autres parties, et nous n'avons pas oublié de le considérer [ §. 52 à 64. ]. Par tout nous avons trouvé, que des maladies très-dissemblables provenoient d'une origine commune, et cela, en raison des organes attaqués et souffrans. Par tout les affections dépendantes du vice scrofuleux ont été décrites avec soin, et lorsque nous avons cru qu'on pourroit les confondre avec les maladies qui proviennent d'une autre source, nous avons pris soin de les faire connoître [ §. 37 à 39, 71 à 72. ] Du reste, nous avons vu le vice scrofuleux, tantôt stationnaire, tantôt porté par une métastase sur différentes parties [ §. 64. ]; nous l'avons vu as-

socié quelquefois avec d'autres virus , et nous avons suivi [ §. 65 à 70. ] les effets de ces complications toujours plus ou moins fâcheuses.

Parmi les causes qui excitent le vice scrofuleux , les unes [ §. 74 à 86. ] paroissent plus propres à le développer ; les autres [ §. 86 à 91. ] à en favoriser les progrès ; nous nous sommes étendu sur cette partie , parce qu'elle est importante , parce qu'elle forme un des points principaux de la question que nous nous sommes efforcé de résoudre ; tous ces détails nous ont conduit naturellement à traiter de la métastase [ §. 93. ] et des crises [ §. 94. ] du vice scrofuleux , enfin à exposer en général le pronostic [ §. 95. ] des maladies qu'il occasionne.

La partie historique , critique et pathologique de notre travail étant complète , autant qu'il étoit en nos forces , nous avons dû passer à la partie consacrée pour la thérapeutique ; et occupé à remplir les conditions du programme , nous avons traité de la méthode préservative [ §. 97 à 114. ] , de la cure radicale des maux procurés par le vice scrofuleux [ §. 115 à 132 ] , et par conséquent des moyens de prévenir les maladies auxquelles ce vice dispose , enfin du traitement des maladies secondaires [ 133 à 136. ]. Sans doute il y a des soins particuliers à prendre dans le traitement des écrouelles , lorsque le mal est dans

toute sa vigueur, pour l'éloigner des viscères, et pour s'opposer à ses ravages intérieurs, desquels dépendent les affections secondaires qui peuvent en être la suite. Cette partie importante du programme n'a point été négligée, et nous avons montré [ §. 129. ], quand l'occasion s'en est présentée, qu'un bon régime, que les cautères, que les évacuans, que les sudorifiques, remplissoient très-bien cette indication décisive.

Nous avons lu les meilleurs auteurs qui ont écrit sur les scrofules, et nourri de leurs observations, nous les avons comparées aux nôtres, et nous les avons, ou rectifiées ou confirmées, de manière que sans avoir détaillé un grand nombre de cas, nous osons dire que nos recherches ont pour base les faits et l'expérience.



EXTRAIT des Régistres de la Société Royale  
de Médecine.

**L**A société royale de Médecine nous a chargés de lui rendre compte d'une demande faite par M. *Baumes*, un de nos associés régnicoles, relativement à l'impression d'un mémoire sur le vice scrofuleux, lequel mémoire a remporté, dans la séance publique du 12 février 1788, le prix qui avoit été proposé par cette compagnie sur cet objet. La société royale étant dans l'usage de faire imprimer dans ses volumes les mémoires qu'elle a couronnés, nous pensons qu'elle peut, sans tirer à conséquence, y déroger pour cette fois, en faveur de M. *Baumes*, en lui permettant l'impression de son mémoire, séparément, et avant celle du volume de la société dans lequel il doit être consigné, par une raison qui est personnelle à ce médecin, à laquelle la société a été fortement invitée d'adhérer, et qui sera bientôt connue du public. Ce dernier jouira d'ailleurs plutôt de la lecture d'un excellent ouvrage dans lequel l'auteur, en réunissant les connoissances positives des anciens à toutes celles que les modernes y ont ajoutées par les progrès de l'anatomie, de la chimie et de la médecine pratique, en a su déduire une théorie plus vraie du vice scrofuleux et

une méthode plus sûre d'en empêcher le développement et d'en accélérer la guérison : nous croyons en conséquence qu'ayant été couronné dans une de nos séances publiques, il mérite d'être imprimé avec l'approbation et sous le privilège de la société royale de médecine.

*Au Louvre le 7 août 1789. Signés COQUEREAU et CAILLE.*

La société royale de médecine ayant entendu la lecture du rapport ci-dessus, a pris en considération les motifs de la demande formée par M. Baumes, et a pensé que le mémoire dont il est auteur sur le vice scrofuleux, pouvoit être imprimé avec l'approbation et sous le privilège de la compagnie. Ce que je certifie conforme à la délibération de la société royale de médecine.

A Paris ce 10 août 1789.

VICQ D'AZYR, Secrétaire perp.

E R R A T A.

- PAGE 2 ligne 1 de la note structure ; lisez structure.  
 p. 11 ligne 12 système ; lisez système.  
 p. 61 ligne 2 de la note, pag. 3, lisez page III.  
 p. 68 ligne 15 méconnoître ; lisez reconnoître.  
 p. 85 ligne 13 et 14 lymphatiques de ces articulation ;  
 lisez lymphatiques de ces articulations.  
 p. 108 ligne 2 abdoment ; lisez abdomen.  
 p. 110 ligne 2 succède ; lisez succède.  
 p. 267 ligne 4 269 ; lisez 271.  
 p. 273 dernière ligne humeurs ; lisez tumeurs.  
 p. 274 pag. II. humeurs ; lisez tumeurs.  
 p. 299 ligne 19 appliquée ; lisez appliqué.  
 — dernière ligne de la note dimotione ; lisez dimotione.

F I N.





